







LES LIAISONS DANGEREUSES



J'ai vu les mœurs de ce siècle,
et j'ai publié ces lettres.

J. J. Rousseau ; Préface de la Nouvelle Héloïse.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

Nous croyons devoir prévenir le Public que, malgré le titre de cet Ouvrage et ce qu'en dit le Rédacteur dans sa Préface, nous ne garantissons pas l'authenticité de ce Recueil, et que nous avons même de fortes raisons de penser que ce n'est qu'un Roman

Il nous semble de plus que l'Auteur, qui paroît pourtant avoir cherché la vraisemblance, l'a détruite lui-même et bien mal-adroitement, par l'époque où il a placé les événements qu'il publie. En effet, plusieurs des personnages qu'il met en scène ont de si mauvaises mœurs, qu'il est impossible de supposer qu'ils aient vécu dans notre siècle ; dans ce siècle de philosophie, où les lumières, répandues de toutes parts, ont rendu, comme chacun sait, tous les hommes si honnêtes et toutes les femmes si modestes et si réservées.

Notre avis est donc que si les aventures rapportées dans cet Ouvrage ont un fonds de vérité, elles n'ont pu arriver que dans d'autres lieux ou dans d'autres temps ; et nous blâmons beaucoup l'Auteur, qui, sé-

duit apparemment par l'espoir d'intéresser davantage en se rapprochant plus de son siècle et de son pays, a osé faire paroître sous notre costume et avec nos usages, des mœurs qui nous sont si étrangères.

Pour préserver au moins, autant qu'il est en nous, le Lecteur trop crédule de toute surprise à ce sujet, nous appuierons notre opinion d'un raisonnement que nous lui proposons avec confiance, parce qu'il nous paroît victorieux et sans réplique ; c'est que sans doute les mêmes causes ne manqueroient pas de produire les mêmes effets, et que cependant nous ne voyons point aujourd'hui de Demoiselle, avec soixante mille livres de rente, se faire Religieuse, ni de Présidente, jeune et jolie, mourir de chagrin.

PRÉFACE
DU RÉDACTEUR

Cet Ouvrage, ou plutôt ce Recueil, que le public trouvera peut-être encore trop volumineux, ne contient pourtant que le plus petit nombre des Lettres qui composoient la totalité de la correspondance dont il est extrait. Chargé de la mettre en ordre par les personnes à qui elle étoit parvenue, et que je savois dans l'intention de la publier, je n'ai demandé, pour prix de mes soins, que la permission d'élaguer tout ce qui me paroîtroit inutile ; et j'ai tâché de ne conserver en effet que les Lettres qui m'ont paru nécessaires, soit à l'intelligence des événemens, soit au développement des caractères. Si l'on ajoute à ce léger travail, celui de replacer par ordre les Lettres que j'ai laissé subsister, ordre pour lequel j'ai même presque toujours suivi celui des dates, et enfin quelques notes courtes et rares, et qui, pour la plupart, n'ont d'autre objet que d'indiquer la source de quelques citations, ou de motiver quelques-uns des retranchemens que je me suis permis, on saura toute la part que j'ai eue à cet Ouvrage. Ma Mission ne s'étendoit pas plus loin (1).

(1) Je dois prévenir aussi que j'ai supprimé ou changé tous les noms des personnes dont il est question dans ces lettres ; et que si dans le

J'avois proposé des changemens plus considérables, et presque tous relatifs à la pureté de diction ou de style, contre laquelle on trouvera beaucoup de fautes. J'aurois désiré aussi être autorisé à couper quelques Lettres trop longues, et dont plusieurs traitent séparément, et presque sans transition, d'objets tout-à-fait étrangers l'un à l'autre. Ce travail, qui n'a pas été accepté, n'auroit pas suffi sans doute pour donner du mérite à l'Ouvrage, mais en auroit au moins ôté une partie des défauts.

On m'a objecté que c'étoient les Lettres mêmes qu'on vouloit faire connoître, et non pas seulement un Ouvrage fait d'après ces Lettres ; qu'il seroit autant contre la vraisemblance que contre la vérité, que de huit à dix personnes qui ont concouru à cette correspondance, toutes eussent écrit avec une égale pureté. Et sur ce que j'ai représenté que loin de-là, il n'y en avoit au contraire aucune qui n'eût fait des fautes graves, et qu'on ne manqueroit pas de critiquer ; on m'a répondu que tout Lecteur raisonnable s'attendroit sûrement à trouver des fautes dans un Recueil de Lettres de quelques Particuliers, puisque dans tous ceux publiés jusqu'ici de différens Auteurs estimés, et même de quelques Académiciens, on n'en trouvoit aucun totalement à l'abri de ce reproche. Ces raisons ne m'ont pas persuadé, et je les ai trouvées, comme je les trouve encore, plus faciles à donner qu'à recevoir ; mais je n'étois pas le maître, et je me suis soumis. Seulement je me suis réservé de protester contre, et de déclarer que ce n'étoit pas mon avis ; ce que je fais en ce moment.

nombre de ceux que je leur ai substitués, il s'en trouvoit qui appartinssent à quelqu'un, ce seroit seulement une erreur de ma part, et dont il ne faudroit tirer aucune conséquence.

Quant au mérite que cet Ouvrage peut avoir, peut-ê[tre] ne m'appartient-il pas de m'en expliquer, mon opin[ion] ne devant ni ne pouvant influer sur celle de personne. Cependant ceux qui, avant de commencer une lecture, sont bien aises de savoir à-peu-près sur quoi compter ceux-là, dis-je, peuvent continuer : les autres fero[nt] mieux de passer tout de suite à l'Ouvrage même ; ils savent assez.

Ce que je puis dire d'abord, c'est que si mon avis a é[té], comme j'en conviens, de faire paroître ces Lettres, je su[is] pourtant bien loin d'en espérer le succès : et qu'on n[e] prenne pas cette sincérité de ma part pour la modestie jouée d'un Auteur ; car je déclare avec la même franchise, que si ce Recueil ne m'avoit pas paru digne d'être offert au Public, je ne m'en serois pas occupé. Tâchons de concilier cette apparente contradiction.

Le mérite d'un Ouvrage se compose de son utilité ou de son agrément, et même de tous deux, quand il en est susceptible : mais le succès, qui ne prouve pas toujours le mérite, tient souvent davantage aux choix du sujet qu'à son exécution, à l'ensemble des objets qu'il présente, qu'à la manière dont ils sont traités. Or ce Recueil contenant, comme son titre l'annonce, les Lettres de toute une société, il y règne une diversité d'intérêts qui affoiblit celui du Lecteur. De plus, presque tous les sentimens qu'on y exprime, étant feints ou dissimulés, ne peuvent même exciter qu'un intérêt de curiosité toujours bien au-dessous de celui de sentiment, qui, surtout, porte moins à l'indulgence, et laisse d'autant plus apercevoir les fautes qui s'y trouvent dans les détails, que ceux-ci s'opposent sans cesse au seul désir qu'on veuille satisfaire,

Ces défauts sont peut-être rachetés, en partie, par une qualité qui tient de même à la nature de l'Ouvrage : c'est

la variété des styles ; mérite qu'un Auteur atteint difficilement, mais qui se présentoit ici de lui-même, et qui sauve au moins l'ennui de l'uniformité. Plusieurs personnes pourront compter encore pour quelque chose un assez grand nombre d'observations, ou nouvelles, ou peu connues, et qui se trouvent éparses dans ces Lettres. C'est aussi là, je crois, tout ce qu'on y peut espérer d'agrémens, en les jugeant même avec la plus grande faveur.

L'utilité de l'Ouvrage, qui peut-être sera encore plus contestée, me paroît pourtant plus facile à établir. Il me semble au moins que c'est rendre un service aux mœurs, que de dévoiler les moyens qu'emploient ceux qui en ont de mauvaises pour corrompre ceux qui en ont de bonnes, et je crois que ces Lettres pourront concourir efficacement à ce but. On y trouvera aussi la preuve et l'exemple de deux vérités importantes qu'on pourroit croire méconnues, en voyant combien peu elles sont pratiquées ; l'une, que toute femme qui consent à recevoir dans sa société un homme sans mœurs, finit par en devenir la victime ; l'autre, que toute mere est au moins imprudente, qui souffre qu'un autre qu'elle ait la confiance de sa fille. Les jeunes gens de l'un et de l'autre sexe, pourroient encore y apprendre que l'amitié que les personnes de mauvaises mœurs paroissent leur accorder si facilement, n'est jamais qu'un piege dangereux, et aussi fatal à leur bonheur qu'à leur vertu. Cependant l'abus, toujours si près du bien, me paroît ici trop à craindre ; et, loin de conseiller cette lecture à la jeunesse, il me paroît très-important d'éloigner d'elle toutes celles de ce genre. L'époque où celle-ci peut cesser d'être dangereuse et devenir utile, me paroît avoir été très-bien saisie, pour son sexe, par une bonne mere qui non seulement a de l'esprit, mais qui a du bon esprit. « Je croirois, me disoit-elle, après avoir lu le ma-

» nuscrit de cette Correspondance, rendre un vrai ser-
» vice à ma fille, en lui donnant ce Livre le jour
» de son mariage ». Si toutes les meres de famille en pensent ainsi, je me féliciterai éternellement de l'avoir publié.

Mais, en partant encore de cette supposition favorable, il me semble toujours que ce Recueil doit plaire à peu de monde. Les hommes et les femmes dépravés auront intérêt à décrier un Ouvrage qui peut leur nuire ; et, comme ils ne manquent pas d'adresse, peut-être auront-ils celle de mettre dans leur parti les Rigoristes, alarmés par le tableau des mauvaises mœurs qu'on n'a pas craint de présenter.

Les prétendus esprits-forts ne s'intéresseront point à une femme dévote, que par cela même ils regarderont comme une femmelette ; tandis que les dévots se fâcheront de voir succomber la vertu, et se plaindront que la Religion se montre avec trop peu de puissance.

D'un autre côté, les personnes d'un goût délicat seront dégoûtées par le style trop simple et trop fautif de plusieurs de ces Lettres, tandis que le commun des Lecteurs, séduit par l'idée que tout ce qui est imprimé est le fruit d'un travail, croira voir dans quelques autres la maniere peinée d'un Auteur qui se montre derriere le personnage qu'il fait parler.

Enfin, on dira peut-être assez généralement, que chaque chose ne vaut qu'à sa place ; et que si d'ordinaire le style trop châtié des Auteurs ôte en effet de la grace aux Lettres de société, les négligences de celles-ci deviennent de véritables fautes, et les rendent insupportables, quand on les livre à l'impression.

J'avoue avec sincérité que tous ces reproches peuvent être fondés : je crois aussi qu'il me seroit possible d'y ré-

pondre, et même sans excéder la longueur d'une Préface. Mais on doit sentir que pour qu'il fût nécessaire de répondre à tout, il faudroit que l'Ouvrage ne pût répondre à rien ; et que si j'en avois jugé ainsi, j'aurois supprimé à la fois la Préface et le Livre.

PREMIÈRE PARTIE

LETTRE PREMIÈRE

Cécile Volanges à Sophie Carnay, aux Ursulines de...

Tu vois, ma bonne amie, que je te tiens parole, et que les bonnets et les pompons ne prennent pas tout mon temps ; il m'en restera toujours pour toi. J'ai pourtant vu plus de parures dans cette seule journée que dans les quatre ans que nous avons passés ensemble ; et je crois que la superbe Tanville (1) aura plus de chagrin à ma première visite, où je compte bien la demander, qu'elle n'a cru nous en faire toutes les fois qu'elle est venue nous voir *in fiocchi*. Maman m'a consultée sur tout : elle me traite beaucoup moins en pensionnaire que par le passé. J'ai une Femme-de-Chambre à moi ; j'ai une chambre et un cabinet dont je dispose et je t'écris à un secrétaire très joli, dont on m'a remis la clef et où je peux renfermer tout ce que je veux. Maman m'a dit que je la verrois tous les jours à son lever ; qu'il suffisoit que je fusse coiffée pour dîner, parce que nous serions toujours seules et qu'alors elle me diroit chaque jour l'heure où je devrois l'aller joindre l'après-midi. Le reste du temps est à ma disposition, et j'ai ma harpe, mon dessin et des livres comme au Couvent : si ce n'est que la Mère Perpétue

(1) Pensionnaire du même Couvent.

n'est pas là pour me gronder, et qu'il ne tiendroit qu'à moi d'être toujours à rien faire ; mais comme je n'ai pas ma Sophie pour causer et pour rire, j'aime autant m'occuper.

Il n'est pas encore cinq heures ; je ne dois aller retrouver Maman qu'à sept : voilà bien du temps, si j'avois quelque chose à te dire ! Mais on ne m'a encore parlé de rien ; et sans les apprêts que je vois faire, et la quantité d'Ouvrieres qui viennent toutes pour moi, je croirois qu'on ne songe pas à me marier, et que c'est un radotage de plus de la bonne Joséphine (1). Cependant Maman m'a dit si souvent qu'une Demoiselle devoit rester au Couvent jusqu'à ce qu'elle se mariât, que puisqu'elle m'en fait sortir, il faut bien que Joséphine ait raison.

Il vient d'arrêter un carrosse à la porte, et Maman me fait dire de passer chez elle tout de suite. Si c'étoit le Monsieur ? Je ne suis pas habillée, la main me tremble et le cœur me bat. J'ai demandé à la Femme-de-Chambre si elle savoit qui était chez ma mere : « Vraiment, m'a-t-elle » dit, c'est M. C*** ». Et elle rioit. Oh ! Je crois que c'est lui. Je reviendrai sûrement te raconter ce qui se sera passé. Voilà toujours son nom. Il ne faut pas se faire attendre. Adieu, jusqu'à un petit moment.

Comme tu vas te moquer de la pauvre Cécile ! Oh ! j'ai été bien honteuse ! Mais tu y aurois été attrapée comme moi. En entrant chez Maman, j'ai vu un Monsieur en noir, debout auprès d'elle. Je l'ai salué du mieux que j'ai pu, et suis restée sans pouvoir bouger de ma place. Tu juges combien je l'examinois ! « Madame, a-t-il dit à ma » mere, en me saluant, voilà une charmante Demoiselle, » et je sens mieux que jamais le prix de vos bontés ». A ce propos si positif, il m'a pris un tremblement, tel que je ne pouvois me soutenir ; j'ai trouvé un fauteuil, et je m'y suis assise, bien rouge et bien déconcertée. J'y étois à

(1) Tourriere du Couvent.

doute un jour ; ce n'est pas là ce qui m'embarrasse : mais le plaisant seroit qu'il débutât par là. Comme nous nous amuserions le lendemain en l'entendant se vanter ! car il se vantera ; et puis, si une fois vous formez cette petite fille, il y aura bien du malheur, si le Gercourt ne devient pas, comme un autre, la fable de Paris.

Au reste, l'Héroïne de ce nouveau Roman mérite tous vos soins : elle est vraiment jolie ; cela n'a que quinze ans, c'est le bouton de rose ; gauche à la vérité, comme on ne l'est point, et nullement maniérée : mais, vous autres hommes, vous ne craignez pas cela ; de plus, un certain regard langoureux qui promet beaucoup en vérité ; ajoutez-y que je vous la recommande ; vous n'avez plus qu'à me remercier et m'obéir.

Vous recevrez cette Lettre demain matin. J'exige que demain, à sept heures du soir, vous soyez chez moi. Je ne recevrai personne qu'à huit, pas même le régnant Chevalier : il n'a pas assez de tête pour une aussi grande affaire. Vous voyez que l'amour ne m'aveugle pas. A huit heures je vous rendrai votre liberté, et vous reviendrez à dix souper avec le bel objet ; car la mere et la fille souperont chez moi. Adieu, il est midi passé : bientôt je ne m'occuperai plus de vous.

*Paris, ce 4 Août 17**.*

LETTRE III

Cécile Volanges à Sophie Carnay.

Je ne sais encore rien, ma bonne amie. Maman avoit hier beaucoup de monde à souper. Malgré l'intérêt que j'avois à examiner, les hommes sur-tout, je me suis fort ennuyée. Hommes et femmes, tout le monde m'a beaucoup regardée, et puis on se parloit à l'oreille ; et je voyois bien qu'on parloit de moi : cela me faisoit rougir : je ne pouvois m'en empêcher. Je l'aurois bien voulu : car j'ai re-

marqué que quand on regardoit les autres femmes, elles ne rougissoient pas ; ou bien c'est le rouge qu'elles mettent, qui empêche de voir celui que l'embarras leur cause : car il doit être bien difficile de ne pas rougir quand un homme vous regarde fixement.

Ce qui m'inquiétoit le plus, étoit de ne pas savoir ce qu'on pensoit sur mon compte. Je crois avoir entendu pourtant deux ou trois fois le mot de *jolie :* mais j'ai entendu bien distinctement celui de *gauche*, et il faut que cela soit bien vrai, car la femme qui le disoit est parente et amie de ma mere ; elle paroît même avoir pris tout de suite de l'amitié pour moi. C'est la seule personne qui m'ait un peu parlé dans la soirée. Nous souperons demain chez elle.

J'ai encore entendu, après souper, un homme que je suis sûre qui parloit de moi, et qui disoit à un autre : « Il » faut laisser mûrir cela, nous verrons cet hiver ». C'est peut-être celui-là qui doit m'épouser : mais alors ce ne seroit donc que dans quatre mois ! Je voudrois bien savoir ce qui en est.

Voilà Joséphine, et elle me dit qu'elle est pressée. Je veux pourtant te raconter encore une de mes *gaucheries*. Oh ! je crois que cette dame a raison !

Après souper on s'est mis à jouer. Je me suis placée auprès de Maman ; je ne sais pas comment cela s'est fait, mais je me suis endormie presque tout de suite. Un grand éclat de rire m'a réveillée. Je ne sais si on rioit de moi, mais je le crois. Maman m'a permis de me retirer, et elle m'a fait grand plaisir. Figure-toi qu'il étoit onze heures passées. Adieu, ma chere Sophie ; aime toujours bien ta Cécile. Je t'assure que le monde n'est pas aussi amusant que nous l'imaginions.

*Paris, ce 4 Août 17**.*

LETTRE IV

Le Vicomte de Valmont à la Marquise de Merteuil, à Paris.

Vos ordres sont charmans ; votre façon de les donner est plus aimable encore : vous feriez chérir le despotisme. Ce n'est pas la premiere fois, comme vous savez, que je regrette de ne plus être votre esclave ; et tout *monstre* que vous dites que je suis, je ne me rappelle jamais sans plaisir le temps où vous m'honoriez de noms plus doux. Souvent même je désire de les mériter de nouveau, et de finir par donner, avec vous, un exemple de constance au monde. Mais de plus grands intérêts nous appellent ; conquérir est notre destin ; il faut le suivre : peut-être au bout de la carrière nous rencontrerons-nous encore ; car, soit dit sans vous fâcher, ma très-belle Marquise, vous me suivez au moins d'un pas égal ; et depuis que, nous séparant pour le bonheur du monde, nous prêchons la foi chacun de notre côté, il me semble que dans cette mission d'amour, vous avez fait plus de prosélytes que moi. Je connois votre zele, votre ardente ferveur ; et si ce Dieu-là nous jugeoit sur nos œuvres, vous seriez un jour la Patrone de quelque grande ville, tandis que votre ami seroit au plus un Saint de village. Ce langage vous étonne, n'est-il pas vrai ? Mais depuis huit jours, je n'en entends je n'en parle pas d'autre ; et c'est pour m'y perfectionner, que je me vois forcé de vous désobéir.

Ne vous fâchez pas, et écoutez-moi. Dépositaire de tous les secrets de mon cœur , je vais vous confier le plus grand projet que j'aie jamais formé. Que me proposez-vous ? de séduire une jeune fille qui n'a rien vu, ne connoît rien ; qui, pour ainsi dire, me seroit livrée sans défense ; qu'un premier hommage ne manquera pas d'enivrer, et que la curiosité menera peut-être plus vîte que l'amour. Vingt

autres peuvent y réussir comme moi. Il n'en est pas ainsi de l'entreprise qui m'occupe ; son succès m'assure autant de gloire que de plaisir. L'amour qui prépare ma couronne, hésite lui-même entre le myrte et le laurier, ou plutôt il les réunira pour honorer mon triomphe. Vous même, ma belle amie, vous serez saisie d'un saint respect, et vous direz avec enthousiasme : « Voilà l'homme selon mon cœur ».

Vous connoissez la Présidente Tourvel, sa dévotion, son amour conjugal, ses principes austeres. Voilà ce que j'attaque ; voilà l'ennemi digne de moi ; voilà le but où je prétends atteindre ;

Et si de l'obtenir je n'emporte le prix,
J'aurois du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

On peut citer de mauvais vers, quand ils sont d'un grand Poëte (1).

Vous saurez donc que le Président est en Bourgogne, à la suite d'un grand procès (j'espere lui en faire perdre un plus important). Son inconsolable moitié doit passer ici tout le temps de cet affligeant veuvage. Une Messe chaque jour, quelques visites aux Pauvres du canton, des prieres du matin et du soir, des promenades solitaires, de pieux entretiens avec ma vieille tante, et quelquefois un triste wisk, devoient être les seules distractions. Je lui en prépare de plus efficaces. Mon bon Ange m'a conduit ici, pour son bonheur et pour le mien. Insensé ! je regrettois vingt-quatre heures que je sacrifiois à des égards d'usage. Combien on me puniroit, en me forçant de retourner à Paris ! Heureusement il faut être quatre pour jouer au wisk ; et, comme il n'y a ici que le curé du lieu, mon éternelle tante m'a beaucoup pressé de lui sacrifier quelques jours. Vous devinez que j'ai consenti, Vous n'imaginez pas combien elle me cajolle depuis ce moment, combien sur-

(1) La Fontaine.

tout elle est édifiée de me voir régulièrement à ses prieres et à sa Messe. Elle ne se doute pas de la Divinité que j'y adore.

Me voilà donc, depuis quatre jours, livré à une passion forte. Vous savez si je désire vivement, si je dévore les obstacles : mais ce que vous ignorez, c'est combien la solitude ajoute à l'ardeur du désir. Je n'ai plus qu'une idée : j'y pense le jour, et j'y rêve la nuit. J'ai bien besoin d'avoir cette femme, pour me sauver du ridicule d'en être amoureux : car où ne mene pas un desir contrarié ? O délicieuse jouissance ! Je t'implore pour mon bonheur et sur-tout pour mon repos. Que nous sommes heureux que les femmes se défendent si mal ! nous ne serions auprès d'elles que de timides esclaves. J'ai dans ce moment un sentiment de reconnoissance pour les femmes faciles, qui m'amene naturellement à vos pieds. Je m'y prosterne pour obtenir mon pardon, et j'y finis cette trop longue Lettre. Adieu, ma très-belle amie : sans rancune.

*Du Château de .... 5 Août 17**.*

LETTRE V

La Marquise de Merteuil au Vicomte de Valmont.

Savez-vous, Vicomte, que votre Lettre est d'une insolence rare, et qu'il ne tiendroit qu'à moi de m'en fâcher ? mais elle m'a prouvé clairement que vous aviez perdu la tête, et cela seul vous a sauvé de mon indignation. Amie généreuse et sensible, j'oublie mon injure pour ne m'occuper que de votre danger ; et, quelqu'ennuyeux qu'il soit de raisonner, je cede au besoin que vous en avez dans ce moment.

Vous, avoir la Présidente Tourvel ! mais quel ridicule caprice ! Je reconnois bien-là votre mauvaise tête, qui ne sait désirer que ce qu'elle croit ne pas pouvoir obtenir.

Qu'est-ce donc que cette femme? des traits réguliers si vous voulez, mais nulle expression : passablement faite, mais sans graces : toujours mise à faire rire! avec ses paquets de fichus sur la gorge, et son corps qui remonte au menton! Je vous le dis en amie, il ne vous faudroit pas deux femmes comme celle-là, pour vous faire perdre toute votre considération. Rappelez-vous donc ce jour où elle quêtoit à Saint-Roch, et où vous me remerciâtes tant de vous avoir procuré ce spectacle. Je crois la voir encore, donnant la main à ce grand échalats en cheveux longs, prête à tomber à chaque pas, ayant toujours son panier de quatre aunes sur la tête de quelqu'un, et rougissant à chaque révérence. Qui vous eût dit alors, vous désirerez cette femme? Allons, Vicomte, rougissez vous-même, et revenez à vous. Je vous promets le secret.

Et puis, voyez donc les désagrémens qui vous attendent! quel rival avez-vous à combattre? un mari! Ne vous sentez-vous pas humilié à ce seul mot! Quelle honte si vous échouez! et même combien peu de gloire dans le succès! Je dis plus; n'en espérez aucun plaisir. En est-il avec les prudes? j'entends celles de bonne foi : réservées au sein même du plaisir, elles ne vous offrent que des demi-jouissances. Cet entier abandon de soi-même, ce délire de la volupté où le plaisir s'épure par son excès, ces biens de l'amour, ne sont pas connus d'elles. Je vous le prédis; dans la plus heureuse supposition, votre Présidente croira avoir tout fait pour vous en vous traitant comme son mari, et dans le tête-à-tête conjugal le plus tendre, on reste toujours deux. Ici c'est bien pis encore; votre prude est dévote, et de cette dévotion de bonne femme qui condamne à une éternelle enfance. Peut-être surmonterez-vous cet obstacle, mais ne vous flattez pas de le détruire : vainqueur de l'amour de Dieu, vous ne le serez pas de la peur du Diable; et quand, tenant votre Maîtresse dans vos bras, vous sentirez palpiter son cœur, ce sera de crainte et non d'amour. Peut-être si vous eussiez connu

cette femme plutôt, en eussiez vous pu faire quelque chose ; mais cela a vingt-deux ans, et il y en a près de deux qu'elle est mariée. Croyez-moi, Vicomte, quand une femme s'est *encroutée* à ce point, il faut l'abandonner à son sort ; ce ne sera jamais qu'une *espece*.

C'est pourtant pour ce bel objet que vous refusez de m'obéir, que vous vous enterrez dans le tombeau de votre tante, et que vous renoncez à l'aventure la plus délicieuse et la plus faite pour vous faire honneur. Par quelle fatalité faut-il donc que Gercourt garde toujours quelqu'avantage sur vous ? Tenez, je vous en parle sans humeur : mais, dans ce moment, je suis tentée de croire que vous ne méritez pas votre réputation ; je suis tentée sur-tout de vous retirer ma confiance. Je ne m'accoutumerai jamais à dire mes secrets à l'amant de Mde de Tourvel.

Sachez pourtant que la petite Volanges a déjà fait tourner une tête. Le jeune Danceny en raffole. Il a chanté avec elle ; et en effet elle chante mieux qu'à une Pensionnaire n'appartient. Ils doivent répéter beaucoup de Duos et je crois qu'elle se mettroit volontiers à l'unisson : mais ce Danceny est un enfant qui perdra son temps à faire l'amour, et ne finira rien. La petite personne de son côté est assez farouche ; et, à tout événement, cela sera toujours beaucoup moins plaisant que vous n'auriez pu le rendre : aussi j'ai de l'humeur, et sûrement je querellerai le Chevalier à son arrivée. Je lui conseille d'être doux ; car, dans ce moment, il ne m'en coûteroit rien de rompre avec lui. Je suis sûre que si j'avois le bon esprit de le quitter à présent, il en seroit au désespoir ; et rien ne m'amuse comme un désespoir amoureux, il m'appelleroit perfide. Et ce mot de perfide m'a toujours fait plaisir ; c'est, après celui de cruelle, le plus doux à l'oreille d'une femme, et il est moins pénible à mériter. Sérieusement je vais m'occuper de cette rupture. Voilà pourtant de quoi vous êtes cause ! aussi je le mets sur votre conscience. Adieu. Recommandez-moi aux prieres de votre Présidente.

*Paris, ce 7 Août 17**.*

LETTRE VI

Le Vicomte de Valmont à la Marquise de Merteuil.

Il n'est donc point de femme qui n'abuse de l'empire qu'elle a su prendre ! Et vous-même, vous que je nommai si souvent mon indulgente amie, vous cessez de l'être, et vous ne craignez pas de m'attaquer dans l'objet de mes affections ! De quels traits vous osez peindre Mde de Tourvel !... quel homme n'eût point payé de sa vie cette insolente audace ? à quelle autre femme qu'à vous n'eût-elle pas valu au moins une noirceur ? De grace, ne me mettez plus à d'aussi rudes épreuves ; je ne répondrois pas de les soutenir. Au nom de l'amitié, attendez que j'aie eu cette femme, si vous voulez en médire. Ne savez-vous pas que la seule volupté a le droit de détacher le bandeau de l'amour ?

Mais que dis-je ? Mde de Tourvel a-t-elle besoin d'illusion ? non ; pour être adorable il lui suffit d'être elle-même. Vous lui reprochez de se mettre mal ; je le crois bien : toute parure lui nuit ; tout ce qui la cache la dépare. C'est dans l'abandon du négligé qu'elle est vraiment ravissante. Grace aux chaleurs accablantes que nous éprouvons, un déshabiller de simple toile me laisse voir sa taille ronde et souple. Une seule moussseline couvre sa gorge ; et mes regards furtifs, mais pénétrans, en ont déjà saisi les formes enchanteresses. Sa figure, dites-vous, n'a nulle expression. Et qu'exprimeroit-elle, dans les momens où rien ne parle à son cœur ? Non, sans doute, elle n'a point, comme nos femmes coquettes, ce regard menteur qui séduit quelquefois et nous trompe toujours. Elle ne sait pas couvrir le vuide d'une phrase par un sourire étudié ; et quoiqu'elle ait les plus belles dents du monde, elle ne rit que de ce qui l'amuse. Mais il faut voir comme, dans les folâtres jeux, elle offre l'image d'une gaîté naïve et

franche! comme auprès d'un malheureux qu'elle s'empresse de secourir, son regard annonce la joie pure et la bonté compatissante! il faut voir sur-tout au moindre mot d'éloge ou de cajolerie, se peindre, sur sa figure céleste, ce touchant embarras d'une modestie qui n'est point jouée!... Elle est prude et dévote, et de-là vous la jugez froide et inanimée? Je pense bien différemment. Quelle étonnante sensibilité ne faut-il pas avoir pour la répandre jusques sur son mari, et pour aimer toujours un être toujours absent? Quelle preuve plus forte pourriez-vous desirer? J'ai su pourtant m'en procurer une autre.

J'ai dirigé sa promenade de manière qu'il s'est trouvé un fossé à franchir; et quoique fort leste, elle est encore plus timide: vous jugez bien qu'une prude craint de sauter le fossé (1)! Il a fallu se confier à moi. J'ai tenu dans mes bras cette femme modeste. Nos préparatifs et le passage de ma vieille tante avoient fait rire aux éclats la folâtre Dévote: mais, dès que je me fus emparé d'elle, par une adroite gaucherie, nos bras s'enlacerent mutuellement. Je pressai son sein contre le mien; et, dans ce court intervalle, je sentis son cœur battre plus vîte. L'aimable rougeur vint colorer son visage, et son modeste embarras m'apprit assez *que son cœur avoit palpité d'amour et non de crainte*. Ma tante cependant s'y trompa comme vous, et se mit à dire: « L'enfant a eu peur »; mais la charmante candeur de l'*enfant* ne lui permit pas le mensonge, et elle répondit naïvement: « Oh non, mais... ». Ce seul mot m'a éclairé. Dès ce moment, le doux espoir a remplacé la cruelle inquiétude. J'aurai cette femme; je l'enlèverai au mari qui la profane: j'oserai la ravir au Dieu même qu'elle adore. Quel délice d'être tour-à-tour l'objet et le vainqueur de ses remords! Loin de moi l'idée de détruire les préjugés qui l'assiegent! ils ajouteront à mon bonheur

(1) On reconnoît ici le mauvais goût des calembours, qui commençoit à prendre, et qui depuis a fait tant de progrès.

et à ma gloire. Qu'elle croie à la vertu, mais qu'elle me la sacrifie ; que ses fautes l'épouvantent sans pouvoir l'arrêter ; et, qu'agitée de mille terreurs, elle ne puisse les oublier, les vaincre que dans mes bras. Qu'alors, j'y consens, elle me dise : « Je t'adore » ; elle seule, entre toutes les femmes, sera digne de prononcer ce mot. Je serai vraiment le Dieu qu'elle aura préféré.

Soyons de bonne foi ; dans nos arrangemens, aussi froids que faciles, ce que nous appellons bonheur est à peine un plaisir. Vous le dirai-je ? je croyois mon cœur flétri ; et ne me trouvant plus que des sens, je me plaignois d'une vieillesse prématurée. Mde de Tourvel m'a rendu les charmantes illusions de la jeunesse. Auprès d'elle, je n'ai pas besoin de jouir pour être heureux. La seule chose qui m'effraie, est le temps que va me prendre cette aventure ; car je n'ose rien donner au hasard. J'ai beau me rappeler mes heureuses témérités, je ne puis me résoudre à les mettre en usage. Pour que je sois vraiment heureux, il faut qu'elle se donne ; et ce n'est pas une petite affaire.

Je suis sûr que vous admireriez ma prudence. Je n'ai pas encore prononcé le mot d'amour ; mais déjà nous en sommes à ceux de confiance et d'intérêt. Pour la tromper le moins possible, et sur-tout pour prévenir l'effet des propos qui pourroient lui revenir, je lui ai raconté moi-même, et comme en m'accusant, quelques-uns de mes traits les plus connus. Vous ririez de voir avec quelle candeur elle me prêche. Elle veut, dit-elle, me convertir. Elle ne se doute pas encore de ce qu'il lui en coûtera pour le tenter. Elle est loin de penser qu'*en plaidant*, pour parler comme elle, *pour les infortunées que j'ai perdues*, elle parle d'avance dans sa propre cause. Cette idée me vint hier au milieu d'un de ses sermons, et je ne pus me refuser au plaisir de l'interrompre, pour l'assurer qu'elle parloit comme un prophete. Adieu, ma très-belle amie. Vous voyez que je ne suis pas perdu sans ressource.

P. S. A propos, ce pauvre Chevalier s'est-il tué de désespoir ? En vérité, vous êtes cent fois plus mauvais sujet que moi, et vous m'humilieriez si j'avois de l'amour-propre.

*Du Château de..., ce 9 Août 17**.*

LETTRE VII

Cécile Volanges à Sophie Carnay (1).

Si je ne t'ai rien dit de mon mariage, c'est que je ne suis pas plus instruite que le premier jour. Je m'accoutume à n'y plus penser, et je me trouve assez bien de mon genre de vie. J'étudie beaucoup mon chant et ma harpe ; il me semble que je les aime mieux depuis que je n'ai plus de Maître, ou plutôt c'est que j'en ai un meilleur. M. le Chevalier Danceny, ce Monsieur dont je t'ai parlé, et avec qui j'ai chanté chez Madame de Merteuil, a la complaisance de venir ici tous les jours et de chanter avec moi des heures entieres. Il est extrêmement aimable. Il chante comme un Ange, et compose de très-jolis airs dont il fait aussi les paroles. C'est bien dommage qu'il soit Chevalier de Malte ! Il me semble que s'il se marioit, sa femme seroit bien heureuse... Il a une douceur charmante. Il n'a jamais l'air de faire un compliment, et pourtant tout ce qu'il dit flatte. Il me reprend sans cesse, tant sur la musique que sur autre chose : mais il mêle à ses critiques tant d'intérêt et de gaieté, qu'il est impossible de ne pas lui en savoir gré. Seulement, quand il vous regarde, il a l'air de vous dire quelque chose d'obligeant. Il joint à tout cela d'être très-complaisant. Par exemple, hier, il

(1) Pour ne pas abuser de la patience du Lecteur, on supprime beaucoup de Lettres de cette Correspondance journaliere ; on ne donne que celles qui ont paru nécessaires à l'intelligence des événemens de cette société. C'est par le même motif qu'on supprime aussi toutes les Lettres de Sophie Carnay et plusieurs de celles des Acteurs de ces aventures.

étoit prié d'un grand concert ; il a préféré de rester toute la soirée chez Maman. Cela m'a bien fait plaisir ; car, quand il n'y est pas, personne ne me parle, et je m'ennuie : au lieu que quand il y est, nous chantons et nous causons ensemble. Il a toujours quelque chose à me dire. Lui et Mde de Merteuil sont les deux seules personnes que je trouve aimables. Mais adieu, ma chere amie ; j'ai promis que je saurois pour aujourd'hui une ariette dont l'accompagnement est très-difficile, et je ne veux pas manquer de parole. Je vais me remettre à l'étude jusqu'à ce qu'il vienne.

*De... ce 7 Août 17**.*

LETTRE VIII

La Présidente de Tourvel à Mde de Volanges

On ne peut être plus sensible que je le suis, Madame, à la confiance que vous me témoignez, ni prendre plus d'intérêt que moi à l'établissement de Mlle de Volanges. C'est bien de toute mon ame que je lui souhaite une félicité dont je ne doute pas qu'elle ne soit digne, et sur laquelle je m'en rapporte bien à votre prudence. Je ne connois point M. le Comte de Gercourt ; mais, honoré de votre choix, je ne puis prendre de lui qu'une idée très-avantageuse. Je me borne, Madame, à souhaiter à ce mariage un succès aussi heureux qu'au mien, qui est pareillement votre ouvrage, et pour lequel chaque jour ajoute à ma reconnoissance. Que le bonheur de Mlle votre fille soit la récompense de celui que vous m'avez procuré ; et puisse la meilleure des amies être aussi la plus heureuse des mères !

Je suis vraiment peinée de ne pouvoir vous offrir de vive voix l'hommage de ce vœu sincère, et faire, aussi tôt que je le désirerois, connoissance avec Mlle de Volanges. Après avoir éprouvé vos bontés vraiment maternelles, j'

droit d'espérer d'elle l'amitié tendre d'une sœur. Je vous prie, Madame, de vouloir bien la lui demander de ma part, en attendant que je me trouve à portée de la mériter.

Je compte rester à la campagne tout le temps de l'absence de M. de Tourvel. J'ai pris ce temps pour jouir et profiter de la société de la respectable Mde de Rosemonde. Cette femme est toujours charmante : son grand âge ne lui fait rien perdre ; elle conserve toute sa mémoire et sa gaieté. Son corps seul a quatre-vingt-quatre ans ; son esprit n'en a que vingt.

Notre retraite est égayée par son neveu le Vicomte de Valmont, qui a bien voulu nous sacrifier quelques jours. Je ne le connoissois que de réputation, et elle me faisoit peu désirer de le connoître davantage ; mais il me semble qu'il vaut mieux qu'elle. Ici, où le tourbillon du monde ne le gâte pas, il parle raison avec une facilité étonnante, et il s'accuse de ses torts avec une candeur rare. Il me parle avec beaucoup de confiance, et je le prêche avec beaucoup de sévérité. Vous qui le connoissez, vous conviendrez que ce seroit une belle conversion à faire : mais je ne doute pas, malgré ses promesses, que huit jours de Paris ne lui fassent oublier tous mes sermons. Le séjour qu'il fera ici sera au moins autant de retranché sur sa conduite ordinaire : et je crois que, d'après sa façon de vivre, ce qu'il peut faire de mieux est de ne rien faire du tout. Il sait que je suis occupée à vous écrire, et il m'a chargée de vous présenter ses respectueux hommages. Recevez aussi le mien avec la bonté que je vous connois, et ne doutez jamais des sentiments sincères avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc

*Du Château de... ce 9 Août 17**.*

LETTRE IX

Madame de Volanges à la Présidente de Tourvel.

Je n'ai jamais douté, ma jeune et belle amie, ni de l'amitié que vous avez pour moi, ni de l'intérêt sincere que vous prenez à tout ce qui me regarde. Ce n'est pas pour éclaircir ce point, que j'espere convenu à jamais entre nous, que je réponds à votre *Réponse* ; mais je ne crois pas pouvoir me dispenser de causer avec vous au sujet du Vicomte de Valmont.

Je ne m'attendois pas, je l'avoue, à trouver jamais ce nom-là dans vos Lettres. En effet, que peut-il y avoir de commun entre vous et lui ? Vous ne connoissez pas cet homme ; où auriez-vous pris l'idée de l'ame d'un libertin ? Vous me parlez de sa *rare candeur* : oh ! oui ; la candeur de Valmont doit être en effet très rare. Encore plus faux et dangereux qu'il n'est aimable et séduisant, jamais, depuis sa plus grande jeunesse, il n'a fait un pas ou dit une parole sans avoir un projet, et jamais il n'eut un projet qui ne fût mal-honnête ou criminel. Mon amie, vous me connoissez ; vous savez si des vertus que je tâche d'acquérir, l'indulgence n'est pas celle que je chéris le plus. Aussi, si Valmont étoit entraîné par des passions fougueuses ; si, comme mille autres, il étoit séduit par les erreurs de son âge, en blâmant sa conduite je plaindrois sa personne, et j'attendrois, en silence, le temps où un retour heureux lui rendroit l'estime des gens honnêtes. Mais Valmont n'est pas cela : sa conduite est le résultat de ses principes. Il sait calculer tout ce qu'un homme peut se permettre d'horreurs sans se compromettre ; et pour être cruel et méchant sans danger, il a choisi les femmes pour victimes. Je ne m'arrête pas à compter celles qu'il a séduites : mais combien n'en a-t-il pas perdues ?

Dans la vie sage et retirée que vous menez, ces scanda-

leuses aventures ne parviennent pas jusqu'à vous. Je pourrois vous en raconter qui vous feroient frémir ; mais vos regards, purs comme votre ame, seroient souillés par de semblables tableaux ; sûre que Valmont ne sera jamais dangereux pour vous, vous n'avez pas besoin de pareilles armes pour vous défendre. La seule chose que j'ai à vous dire, c'est que, de toutes les femmes auxquelles il a rendu des soins, succès ou non, il n'en est point qui n'aient eu à s'en plaindre. La seule Marquise de Merteuil fait l'exception à cette regle générale ; seule elle a su lui résister et enchaîner sa méchanceté. J'avoue que ce trait de sa vie est celui qui lui fait le plus d'honneur à mes yeux ; aussi a-t-il suffi pour la justifier pleinement aux yeux de tous, de quelques inconséquences qu'on avoit à lui reprocher dans le début de son veuvage (1).

Quoiqu'il en soit, ma belle amie, ce que l'âge, l'expérience et sur-tout l'amitié, m'autorisent à vous représenter, c'est qu'on commence à s'apercevoir dans le monde de l'absence de Valmont ; et que si on sait qu'il soit resté quelque temps en tiers entre sa tante et vous, votre réputation sera entre ses mains ; malheur le plus grand qui puisse arriver à une femme. Je vous conseille donc d'engager sa tante à ne pas le retenir davantage ; et s'il s'obstine à rester, je crois que vous ne devez pas hésiter à lui céder la place. Mais pourquoi resteroit il ? que fait-il donc à cette campagne ? Si vous faisiez épier ses démarches, je suis sûre que vous découvririez qu'il n'a fait que prendre asyle plus commode, pour quelques noirceurs qu'il médite dans les environs. Mais, dans l'impossibilité de remédier au mal ; contentons-nous de nous en garantir.

Adieu, ma belle amie : voilà le mariage de ma fille un peu retardé. Le Comte de Gercourt, que nous attendions

(1) L'erreur où est Madame de Volanges, nous fait voir qu'ainsi que les autres scélérats, Valmont ne décéloit pas ses complices.

d'un jour à l'autre me mande que son Régiment passe en Corse; et comme il y a encore des mouvements de guerre, il lui sera impossible de s'absenter avant l'hiver. Cela me contrarie; mais cela me fait espérer que nous aurons le plaisir de vous voir à la noce, et j'étois fâchée qu'elle se fît sans vous. Adieu; je suis, sans compliment comme sans réserve, entièrement à vous.

P. S. Rappelez-moi au souvenir de Mde de Rosemonde, que j'aime toujours autant qu'elle le mérite.

De.... ce 11 *Août* 17**.

LETTRE X

La Marquise de Merteuil au Vicomte de Valmont.

Me boudez-vous, Vicomte? ou bien êtes-vous mort? ou, ce qui y ressembleroit beaucoup, ne vivez-vous plus que pour votre Présidente? Cette femme qui vous a rendu *les illusions de la jeunesse,* vous en rendra bientôt aussi les ridicules préjugés. Déjà vous voilà timide et esclave; autant vaudroit être amoureux. Vous renoncez *à vos heureuses témérités.* Vous voilà donc vous conduisant sans principes, et donnant tout au hasard, ou plutôt au caprice. Ne vous souvient-il plus que l'amour est, comme la médecine, *seulement l'art d'aider à la Nature?* Vous voyez que je vous bats avec vos armes: mais je n'en prendrai pas d'orgueil; car c'est bien battre un homme à terre. *Il faut qu'elle se donne,* me dites-vous: eh! sans doute, il le faut; aussi se donnera-t-elle comme les autres, avec cette différence que ce sera de mauvaise grâce. Mais, pour qu'elle finisse par se donner, le vrai moyen est de commencer par la prendre. Que cette ridicule distinction est bien un vrai déraisonnement de l'amour! Je dis l'amour; car vous êtes amoureux. Vous parler autrement, ce seroit vous trahir; ce seroit vous cacher votre mal.

Dites-moi donc, amant langoureux, ces femmes que vous avez eues, croyez-vous les avoir violées? Mais, quelqu'envie qu'on ait de se donner, quelque pressée que l'on en soit, encore faut-il un prétexte ; et y en a-t-il de plus commode pour nous, que celui qui nous donne l'air de céder à la force? Pour moi, je l'avoue, une des choses qui me flattent le plus, est une attaque vive et bien faite, où tout se succede avec ordre, quoiqu'avec rapidité ; qui ne nous met jamais dans ce pénible embarras de réparer nous-mêmes une gaucherie dont au contraire nous aurions dû profiter ; qui fait garder l'air de la violence jusques dans les choses que nous accordons, et flatter avec adresse nos deux passions favorites, la gloire de la défense et le plaisir de la défaite. Je conviens que ce talent, plus rare que l'on ne croit, m'a toujours fait plaisir, même alors qu'il ne m'a pas séduite, et que quelquefois il m'est arrivé de me rendre, uniquement comme récompense. Telle dans nos anciens Tournois, la Beauté donnoit le prix de la valeur et de l'adresse.

Mais vous, vous qui n'êtes plus vous, vous vous conduisez comme si vous aviez peur de réussir. Eh ! depuis quand voyagez-vous à petites journées et par des chemins de traverse? Mon ami, quand on veut arriver, des chevaux de poste et la grande route ! Mais laissons ce sujet, qui me donne d'autant d'humeur, qu'il me prive du plaisir de vous voir. Au moins écrivez-moi plus souvent que vous ne faites, et mettez-moi au courant de vos progrès. Savez-vous que voilà plus de quinze jours que cette ridicule aventure vous occupe, et que vous négligez tout le monde?

A propos de négligence, vous ressemblez aux gens qui envoient régulièrement savoir des nouvelles de leurs amis malades, mais qui ne se font jamais rendre la réponse. Vous finissez votre dernière lettre par me demander si le Chevalier est mort. Je ne réponds pas, et vous ne vous en inquiétez pas davantage. Ne savez-vous plus que mon

amant est votre ami-né ? Mais rassurez-vous, il n'est point mort ; ou s'il l'étoit, se seroit de l'excès de sa joie. Ce pauvre Chevalier, comme il est tendre ! comme il est fait pour l'amour ! comme il sait sentir vivement ! la tête m'en tourne. Sérieusement, le bonheur parfait qu'il trouve à être aimé de moi, m'attache véritablement à lui.

Ce même jour, où je vous écrivois que j'allois travailler à notre rupture, combien je le rendis heureux ! Je m'occupois pourtant tout de bon des moyens de le désespérer, quand on me l'annonça. Soit caprice ou raison, jamais il ne me parut si bien. Je le reçus cependant avec humeur. Il espéroit passer deux heures avec moi, avant celle où ma porte seroit ouverte à tout le monde. Je lui dis que j'allois sortir ; il me demanda où j'allois ; je refusai de le lui apprendre. Il insista ; *où vous ne serez pas*, repris-je avec aigreur. Heureusement pour lui, il resta pétrifié de cette réponse ; car, s'il eût dit un mot, il s'ensuivoit immanquablement une scene qui eût amené la rupture que j'avois projettée. Etonnée de son silence, je jettai les yeux sur lui sans autre projet, je vous jure, que de voir la mine qu'il faisoit. Je retrouvai sur cette charmante figure cette tristesse à-la-fois profonde et tendre, à laquelle vous-même êtes convenu qu'il étoit si difficile de résister. La même cause produisit le même effet ; je fus vaincue une seconde fois. Dès ce moment, je ne m'occupai plus que des moyens d'éviter qu'il pût me trouver un tort. Je sors pour affaire, lui dis-je avec un air un peu plus doux, et même cette affaire vous regarde ; mais ne m'interrogez pas. Je souperai chez moi ; revenez, et vous serez instruit. Alors il retrouva la parole ; mais je ne lui permis pas d'en faire usage. Je suis très pressée, continuai-je. Laissez-moi ; à ce soir. Il baisa ma main et sortit.

Aussi-tôt, pour le dédommager, peut-être pour me dédommager moi-même, je me décide à lui faire connoître ma petite maison dont il ne se doutoit pas. J'appelle ma fidelle *Victoire*. J'ai ma migraine ; je me couche pour

tous mes gens ; et, restée enfin seule avec *la véritable*, tandis qu'elle se travestit en Laquais, je fais une toilette de Femme-de-chambre. Elle fait ensuite venir un fiacre à la porte de mon jardin, et nous voilà parties. Arrivée dans ce temple de l'amour, je choisis le déshabiller le plus galant. Celui-ci est délicieux ; il est de mon invention : il ne laisse rien voir, et pourtant fait tout deviner. Je vous en promets un modele pour votre Présidente, quand vous l'aurez rendue digne de le porter.

Après ces préparatifs, pendant que Victoire s'occupe des autres détails, je lis un chapitre du Sopha, une Lettre d'Héloïse et deux Contes de La Fontaine, pour recorder les différens tons que je voulois prendre. Cependant mon Chevalier arrive à ma porte, avec l'empressement qu'il a toujours. Mon Suisse la lui refuse, et lui apprend que je suis malade : premier incident. Il lui remet en même temps un billet de moi, mais non de mon écriture, suivant ma prudente regle. Il l'ouvre, et y trouve, de la main de Victoire : « A neuf heures précises, au Boule« vard, devant les Cafés ». Il s'y rend ; et là, un petit Laquais qu'il ne connoit pas, qu'il croit au moins ne pas connoître, car c'étoit toujours Victoire, vient lui annoncer qu'il faut renvoyer la voiture et le suivre. Toute cette marche romanesque lui échauffoit la tête d'autant, et la tête échauffée ne nuit à rien. Il arrive enfin, et la surprise et l'amour causoient en lui un véritable enchantement. Pour lui donner le temps de se remettre, nous nous promenons un moment dans le bosquet ; puis je le ramene vers la maison. Il voit d'abord deux couverts mis ; ensuite un lit fait. Nous passons jusqu'au boudoir, qui étoit dans toute sa parure. Là, moitié réflexion, moitié sentiment, je passai mes bras autour de lui, et me laissai tomber à ses genoux. « O mon ami, lui dis-je, pour vouloir te mé« nager la surprise de ce moment, je me reproche de « t'avoir affligé par l'apparence de l'humeur ; d'avoir pu « un instant voiler mon cœur à tes regards. Pardonne-

« moi mes torts : je veux les expier à force d'amour ». Vous jugez de l'effet de ce discours sentimental. L'heureux Chevalier me releva, et mon pardon fut scellé sur cette même ottomane où vous et moi scellâmes si gaiement et de la même maniere notre éternelle rupture.

Comme nous avions six heures à passer ensemble, et que j'avois résolu que tout ce temps fût pour lui également délicieux, je modérai ses transports, et l'aimable coquetterie vint remplacer la tendresse. Je ne crois pas avoir jamais mis tant de soin à plaire, ni avoir été jamais aussi contente de moi. Après le souper, tour-à-tour enfant et raisonnable, folâtre et sensible, quelquefois même libertine, je me plaisois à le considérer comme un Sultan au milieu de son Serail, dont j'étois tour-à-tour les Favorites différentes. En effet, ses hommages réitérés, quoique toujours reçus par la même femme, le furent toujours par une Maîtresse nouvelle.

Enfin au point du jour il fallut se séparer ; et, quoi qu'il dît, quoi qu'il fit même pour me prouver le contraire, il en avoit autant de besoin que peu d'envie. Au moment où nous sortîmes, et pour dernier adieu, je pris la clef de cet heureux séjour, et la lui remettant entre les mains : « Je » ne l'ai eue que pour vous, lui dis-je ; il est juste que » vous en soyiez maître : c'est au Sacrificateur à disposer » du Temple ». C'est par cette adresse que j'ai prévenu les réflexions qu'auroit pu lui faire naître la propriété, toujours suspecte, d'une petite maison. Je le connois assez, pour être sûre qu'il ne s'en servira que pour moi ; et si la fantaisie me prenoit d'y aller sans lui, il me reste bien une double clef. Il vouloit à toute force prendre jour pour y revenir ; mais je l'aime trop encore, pour vouloir l'user si vîte, Il ne faut se permettre d'excès qu'avec les gens qu'on veut quitter bientôt. Il ne sait pas cela, lui ; mais, pour son bonheur, je le sais pour deux.

Je m'aperçois qu'il est trois heures du matin, et que j'ai écrit un volume, ayant le projet de n'écrire qu'un

mot. Tel est le charme de la confiante amitié ; c'est elle qui fait que vous êtes toujours ce que j'aime le mieux ; mais, en vérité, le Chevalier est ce qui me plaît davantage.

*De. . . ce 12 Août 17**.*

LETTRE XI

La Présidente de Tourvel à Madame de Volanges.

Votre Lettre sévere m'auroit effrayée, Madame, si, par bonheur, je n'avois trouvé ici plus de motifs de sécurité que vous ne m'en donnez de crainte. Ce redoutable M. de Valmont, qui doit être la terreur de toutes les femmes, paroît avoir déposé ses armes meurtrieres, avant d'entrer dans ce Château. Loin d'y former des projets, il il n'y a pas même porté de prétentions ; et la qualité d'homme aimable que ses ennemis mêmes lui accordent, disparoît presque ici, pour ne lui laisser que celle de bon-enfant. C'est apparemment l'air de la campagne qui a produit ce miracle. Ce que je puis vous assurer, c'est qu'étant sans cesse avec moi, paroissant même s'y plaire, il ne lui est pas échappé un mot qui ressemble à l'amour, pas une de ces phrases que tous les hommes se permettent, sans avoir, comme lui, ce qu'il faut pour les justifier. Jamais il n'oblige à cette réserve, dans laquelle toute femme qui se respecte est forcée de se tenir aujourd'hui, pour contenir les hommes qui l'entourent. Il sait ne point abuser de la gaieté qu'il inspire. Il est peut-être un peu louangeur ; mais c'est avec tant de délicatesse, qu'il accoutumeroit la modestie même à l'éloge. Enfin, si j'avais un frère, je désirerois qu'il fût tel que M. de Valmont se montre ici. Peut-être beaucoup de femmes lui désireroient une galanterie plus marquée ; et j'avoue que je lui sais un gré infini d'avoir su me juger assez bien pour ne pas me confondre avec elles.

Ce Portrait differe beaucoup sans doute de celui que vous me faites ; et, malgré cela, tous deux peuvent être ressemblans en fixant les époques. Lui-même convient d'avoir eu beaucoup de torts, et on lui en aura bien aussi prêté quelques-uns. Mais j'ai rencontré peu d'hommes qui parlassent des femmes honnêtes avec plus de respect, je dirois presque d'enthousiasme. Vous m'apprenez qu'au moins sur cet objet il ne trompe pas. Sa conduite avec Mde de Merteuil en est une preuve. Il nous en parle beaucoup ; et c'est toujours avec tant d'éloges et l'air d'un attachement si vrai, que j'ai cru, jusqu'à la réception de votre Lettre, que ce qu'il appeloit amitié entr'eux deux étoit bien réellement de l'amour. Je m'accuse de ce jugement téméraire, dans lequel j'ai eu d'autant plus de tort, que lui-même a pris souvent le soin de la justifier. J'avoue que je ne regardois que comme finesse, ce qui étoit de sa part une honnête sincérité. Je ne sais ; mais il me semble que celui qui est capable d'une amitié aussi suivie pour une femme aussi estimable, n'est pas un libertin sans retour. J'ignore au reste si nous devons la conduite sage qu'il tient ici, à quelques projets dans les environs, comme vous le supposez. Il y a bien quelques femmes aimables à la ronde ; mais il sort peu, excepté le matin, et alors il dit qu'il va à la chasse, Il est vrai qu'il rapporte rarement du gibier ; mais il assure qu'il est mal-adroit à cet exercice. D'ailleurs, ce qu'il peut faire au-dehors m'inquiete peu ; et si je desirois le savoir, ce ne seroit que pour avoir une raison de plus de me rapprocher de votre avis ou de vous ramener au mien.

Sur ce que vous me proposez de travailler à abréger le séjour que M. de Valmont compte faire ici, il me paroît bien difficile d'oser demander à sa tante de ne pas avoir son neveu chez elle, d'autant qu'elle l'aime beaucoup. Je vous promets pourtant, mais seulement par déférence et non par besoin, de saisir l'occasion de faire cette demande, soit à elle, soit à lui-même. Quant à moi, M. de Tourvel

est instruit de mon projet de rester ici jusqu'à son retour, et il s'étonneroit, avec raison, de la légéreté qui m'en feroit changer.

Voilà, Madame, de bien longs éclaircissemens : mais j'ai cru devoir à la vérité un témoignage avantageux à M. de Valmont, et dont il me paroit avoir grand besoin auprès de vous. Je n'en suis pas moins sensible à l'amitié qui a dicté vos conseils. C'est à elle que je dois aussi ce que vous me dites d'obligeant à l'occasion du retard du mariage de Mlle votre fille. Je vous en remercie bien sincèrement : mais, quelque plaisir que je me promette à passer ces momens avec vous, je les sacrifierois de bien bon cœur au désir de savoir Mlle de Volanges plutôt heureuse, si pourtant elle peut jamais l'être plus qu'auprès d'une mere aussi digne de toute sa tendresse et de son respect. Je partage avec elle ces deux sentimens qui m'attachent à vous, et je vous prie d'en recevoir l'assurance avec bonté.

J'ai l'honneur d'être, etc.

*De... ce 13 Août 17***

LETTRE XII

Cécile Volanges à la Marquise de Merteuil.

Maman est incommodée, Madame ; elle ne sortira point, et il faut que je lui tienne compagnie : ainsi je n'aurai pas l'honneur de vous accompagner à l'Opéra. Je vous assure que je regrette bien plus de ne pas être avec vous que le Spectacle. Je vous prie d'en être persuadée. Je vous aime tant ! Voudriez-vous bien dire à M. le Chevalier Danceny que je n'ai point le Recueil dont il m'a parlé, et que s'il peut me l'apporter demain, il me fera grand plaisir ? S'il vient aujourd'hui, on lui dira que nous n'y sommes pas ; mais c'est que Maman ne veut

recevoir personne. J'espère qu'elle se portera mieux demain.

J'ai l'honneur d'être, etc.

*De... ce 13 Août 17**.*

LETTRE XIII

La Marquise de Merteuil à Cécile Volanges.

Je suis très-fâchée, ma belle, et d'être privée du plaisir de vous voir et de la cause de cette privation. J'espere que cette occasion se retrouvera. Je m'acquitterai de votre commission auprès du Chevalier Danceny, qui sera sûrement très-fâché de savoir votre Maman malade. Si elle veut me recevoir demain j'irai lui tenir compagnie. Nous attaquerons, elle et moi, le Chevalier de Belleroche (1) au piquet ; et, en lui gagnant son argent, nous aurons, pour surcroît de plaisir, celui de vous entendre chanter avec votre aimable Maître, à qui je le proposerai. Si cela convient à votre Maman et à vous, je réponds de moi et de mes deux Chevaliers. Adieu, ma belle ; mes compliments à ma chere Mde de Volanges. Je vous embrasse bien tendrement.

*De... 13 Août 17**.*

LETTRE XIV

Cécile Volanges à Sophie Carnay.

Je ne t'ai pas écrit hier, ma chere Sophie : mais ce n'est pas le plaisir qui en est cause; je t'en assure bien. Maman étoit malade, et je ne l'ai pas quittée de la journée. Le soir, quand je me suis retirée, je n'avois cœur à rien

(1) C'est le même dont il est question dans les Lettres de Mde de Merteuil

du tout ; et je me suis couchée bien vite, pour m'assurer que la journée étoit finie : jamais je n'en avois passé de si longue. Ce n'est pas que je n'aime bien Maman ; mais je ne sais pas ce que c'étoit. Je devois aller à l'Opéra avec Mde de Merteuil ; le Chevalier Danceny devoit y être. Tu sais bien que ce sont les deux personnes que j'aime le mieux. Quand l'heure où j'aurois dû y être aussi est arrivée, mon cœur s'est serré malgré moi. Je me déplaisois à tout, et j'ai pleuré, pleuré, sans pouvoir m'en empêcher. Heureusement Maman étoit couchée, et ne pouvoit pas me voir. Je suis bien sûre que le Chevalier Danceny aura été fâché aussi ; mais il aura été distrait par le Spectacle et par tout le monde : c'est bien différent.

Par bonheur, Maman va mieux aujourd'hui, et Madame de Merteuil viendra avec une autre personne et le Chevalier Danceny : mais elle arrive toujours bien tard. Mde de Merteuil, et quand on est si long-temps toute seule, c'est bien ennuyeux. Il n'est encore qu'onze heures. Il est vrai qu'il faut que je joue de la harpe ; et puis ma toilette me prendra un peu de tems, car je veux être bien coiffée aujourd'hui. Je crois que la Mere Perpétue a raison, et qu'on devient coquette dès qu'on est dans le monde. Je n'ai jamais eu tant d'envie d'être jolie que depuis quelques jours, et je trouve que je ne le suis pas autant que je le croyois ; et puis, auprès des femmes qui ont du rouge, on perd beaucoup. Mde de Merteuil, par exemple, je vois bien que tous les hommes la trouvent plus jolie que moi : cela ne me fâche pas beaucoup, parce qu'elle m'aime bien ; et puis elle assure que le Chevalier Danceny me trouve plus jolie qu'elle. C'est bien honnête à elle de me l'avoir dit ! elle avoit même l'air d'en être bien aise. Par exemple, je ne conçois pas ça. C'est qu'elle m'aime tant ! et lui !... oh ! ça me fait bien plaisir ! aussi, c'est qu'il me semble que rien que le regarder suffit pour embellir, Je le regarderois toujours, si je ne craignois de rencontrer ses yeux : car, toutes les fois que cela m'arrive, cela me

décontenance : et me fait comme de la peine ; mais ça ne fait rien.

Adieu, ma chere amie : je vas me mettre à ma toilette, Je t'aime toujours comme de coutume.

*Paris, ce 14 Août 17**.*

LETTRE XV

Le Vicomte de Valmont à la Marquise de Merteuil.

Il est bien honnête à vous de ne pas m'abandonner à mon triste sort. La vie que je mene ici est réellement fatigante, par l'excès de son repos et son insipide uniformité. En lisant votre Lettre et le détail de votre charmante journée, j'ai été tenté vingt fois de prétexter une affaire, de voler à vos pieds, et de vous y demander, en ma faveur, une infidélité à votre Chevalier, qui, après tout, ne mérite pas son bonheur. Savez-vous que vous m'avez rendu jaloux de lui ? Que me parlez-vous d'éternelle rupture ? J'abjure ce serment, prononcé dans le délire : nous n'aurions pas été dignes de le faire, si nous eussions dû le garder. Ah ! que je puisse un jour me venger dans vos bras, du dépit involontaire que m'a causé le bonheur du Chevalier ! Je suis indigné, je l'avoue, quand je songe que cet homme, sans raisonner, sans se donner la moindre peine, en suivant tout bêtement l'instinct de son cœur, trouve une félicité à laquelle je ne puis atteindre. Oh ! je la troublerai... Promettez-moi que je la troublerai. Vous-même n'êtes-vous pas humiliée ? Vous vous donnez la peine de le tromper, et il est plus heureux que vous. Vous le croyez dans vos chaînes ! c'est bien vous qui êtes dans les siennes. Il dort tranquillement, tandis que vous veillez pour ses plaisirs. Que feroit de plus son esclave ?

Tenez, ma belle amie, tant que vous vous partagez

entre plusieurs, je n'ai pas la moindre jalousie : je ne vois alors dans vos amans que les successeurs d'Alexandre, incapables de conserver entr'eux tous cet empire où je régnois seul. Mais que vous vous donniez entiérement à un d'eux ! qu'il existe un autre homme aussi heureux que moi ! je ne le souffrirai pas ; n'espérez pas que je le souffre. Ou reprenez-moi, ou au moins prenez-en un autre ; et ne trahissez pas, par un caprice exclusif, l'amitié inviolable que nous nous sommes jurée.

C'est bien assez, sans doute, que j'aie à me plaindre de l'amour. Vous voyez que je me prête à vos idées, et que j'avoue mes torts. En effet, si c'est être amoureux que de ne pouvoir vivre sans posséder ce qu'on desire, d'y sacrifier son temps, ses plaisirs, sa vie, je suis bien réellement amoureux. Je n'en suis guere plus avancé. Je n'aurois même rien du tout à vous apprendre à ce sujet, sans un événement qui me donne beaucoup à réfléchir, et dont je ne sais encore si je dois craindre ou espérer.

Vous connoissez mon Chasseur, trésor d'intrigue, et vrai valet de Comédie : vous jugez bien que ses instructions portoient d'être amoureux de la Femme-de-chambre, et d'enivrer les gens. Le coquin est plus heureux que moi ; il a déjà réussi. Il vient de découvrir que Mde de Tourvel a chargé un de ses gens de prendre des informations sur ma conduite, et même de me suivre dans mes courses du matin, autant qu'il le pourroit, sans être aperçu. Que prétend cette femme ? Ainsi donc la plus modeste de toutes, ose encore risquer des choses qu'à peine nous oserions nous permettre ! Je jure bien... Mais, avant de songer à me venger de cette ruse féminine, occupons-nous des moyens de la tourner à notre avantage. Jusqu'ici ces courses qu'on suspecte n'avoient aucun objet ; il faut leur en donner un. Cela mérite toute mon attention, et je vous quitte pour y réfléchir. Adieu, ma belle amie.

*Toujours du Château de ..., ce 15 Août 17**.*

LETTRE XVI

Cécile Volanges à Sophie Carnay.

Ah ! ma Sophie, voici bien des nouvelles ! je ne devrois peut-être pas te les dire : mais il faut bien que j'en parle à quelqu'un ; c'est plus fort que moi. Ce Chevalier Danceny... Je suis dans un trouble que je ne peux pas écrire : je ne sais par où commencer. Depuis que je t'avois raconté la jolie soirée (1) que j'avois passée chez Maman avec lui et Mde de Merteuil, je ne t'en parlois plus : c'est que je ne voulois plus en parler à personne ; mais j'y pensois pourtant toujours. Depuis il étoit devenu si triste, mais si triste, si triste, que ça me faisoit de la peine ; et quand je lui demandois pourquoi, il me disoit que non : mais je voyois bien que si. Enfin hier il l'étoit encore plus que de coutume. Ça n'a pas empêché qu'il n'ait eu la complaisance de chanter avec moi comme à l'ordinaire ; mais, toutes les fois qu'il me regardoit, cela me serroit le cœur. Après que nous eûmes fini de chanter, il alla renfermer ma harpe dans son étui ; et, en m'en rapportant la clef, il me pria d'en jouer encore le soir, aussi-tôt que je serois seule. Je ne me défiois de rien du tout ; je ne voulois même pas : mais il m'en pria tant, que je lui dis qu'oui. Il avoit bien ses raisons. Effectivement, quand je fus retirée chez moi et que ma Femme-de-chambre fut sortie, j'allai pour prendre ma harpe. Je trouvai dans les cordes une Lettre, pliée seulement, et point cachetée, et qui étoit de lui. Ah ! si tu savois tout ce qu'il me mande ! Depuis que j'ai lu sa Lettre, j'ai tant de plaisir, que je ne peux plus songer à autre chose. Je

(1) La Lettre où il est parlé de cette soirée ne s'est pas retrouvée. Il y a lieu de croire que c'est celle proposée dans le billet de Mde de Merteuil, et dont il est aussi question dans la précédente Lettre de Cécile Volanges.

l'ai relue quatre fois tout de suite, et puis je l'ai serrée dans mon secrétaire. Je la savois par cœur ; et, quand j'ai été couchée, je l'ai tant répétée, que je ne songeois pas à dormir. Dès que je fermois les yeux, je le voyois-là, qui me disoit lui-même tout ce que je venois de lire. Je ne me suis endormie que bien tard ; et aussi-tôt que je me suis réveillée (il étoit encore de bien bonne heure), j'ai été reprendre sa Lettre pour la relire à mon aise. Je l'ai emportée dans mon lit, et puis je l'ai baisée comme si... C'est peut-être mal fait de baiser une Lettre comme ça, mais je n'ai pas pu m'en empêcher.

A présent, ma chere amie, si je suis bien-aise, je suis aussi-bien embarrassée ; car sûrement il ne faut pas que je réponde à cette Lettre-là. Je sais bien que ça ne se doit pas, et pourtant il me le demande ; et, si je ne réponds pas, je suis sûre qu'il va encore être triste. C'est pourtant bien malheureux pour lui ! Qu'est-ce que tu me conseilles? mais tu n'en sais pas plus que moi. J'ai bien envie d'en parler à Mde de Merteuil qui m'aime bien. Je voudrois bien le consoler ; mais je ne voudrois rien faire qui fût mal. On nous recommande tant d'avoir bon cœur ! et puis on nous défend de suivre ce qu'il inspire, quand c'est pour un homme ! ça n'est pas juste non plus. Est-ce qu'un homme n'est pas notre prochain comme une femme, et plus encore ? car enfin n'a-t-on pa son pere comme sa mere, son frere comme sa sœur ! il reste toujours le mari de plus. Cependant si j'allois faire quelque chose qui ne fût pas bien, peut-être que M. Dan ceny lui-même n'auroit plus bonne idée de moi ! Oh ! ça. par exemple, j'aime encore mieux qu'il soit triste, et puis, enfin, je serai toujours à temps. Parce qu'il a écrit hier, je ne suis pas obligée d'écrire aujourd'hui ; aussi-bien je verrai Mde de Merteuil ce soir, et si j'en ai le courage, je lui conterai tout. En ne faisant que ce qu'elle me dira, je n'aurai rien à me reprocher. Et puis peut-être me dira-t-elle que je peux lui répondre un peu.

pour qu'il ne soit pas si triste! Oh! Je suis bien en peine.

Adieu, ma bonne amie. Dis-moi toujours ce que tu penses.

De... ce 19 *Août* 17**.

LETTRE XVII

Le Chevalier Danceny à Cécile Volanges.

Avant de me livrer, Mademoiselle, dirai-je au plaisir ou au besoin de vous écrire, je commence par vous supplier de m'entendre. Je sens que pour oser vous déclarer mes sentiments, j'ai besoin d'indulgence ; si je ne voulois que les justifier, elle me seroit inutile. Que vais-je faire après tout, que vous montrer votre ouvrage? Et qu'ai-je à vous dire, que mes regards, mon embarras, ma conduite et même mon silence, ne vous aient dit avant moi? Eh! pourquoi vous fâcheriez-vous d'un sentiment que vous avez fait naître? Emané de vous, sans doute il est digne de vous être offert : s'il est brûlant comme mon ame, il est pur comme la vôtre. Seroit-ce un crime d'avoir su apprécier votre charmante figure, vos talens séducteurs, vos graces enchanteresses, et cette touchante candeur qui ajoute un prix inestimable à des qualités déjà si précieuses? non, sans doute : mais, sans être coupable, on peut être malheureux : et c'est le sort qui m'attend, si vous refusez d'agréer mon hommage. C'est le premier que mon cœur ait offert. Sans vous je serois encore, non pas heureux, mais tranquille. Je vous ai vue ; le repos a fui loin de moi, et mon bonheur est incertain. Cependant vous vous étonnez de ma tristesse ; vous m'en demandez la cause : quelquefois même j'ai cru voir qu'elle vous affligeoit. Ah! dites un mot, et ma félicité sera votre ouvrage. Mais, avant de prononcer, songez qu'un mot peut aussi combler mon malheur. Soyez donc l'arbitre de ma desti-

née. Par vous je vais être éternellement heureux ou malheureux. En quelles mains plus cheres puis-je remettre un intérêt plus grand ?

Je finirai, comme j'ai commencé, par implorer votre indulgence. Je vous ai demandé de m'entendre ; j'oserai plus, je vous prierai de me répondre. Le refuser, seroit me laisser croire que vous vous trouvez offensée, et mon cœur m'est garant que mon respect égale mon amour.

P. S. Vous pouvez vous servir, pour me répondre, du même moyen dont je me sers pour vous faire parvenir cette Lettre ; il me paroit également sûr et commode.

De... ce 18 *Août* 17**.

LETTRE XVIII

Cécile Volanges à Sophie Carnay.

Quoi ! Sophie, tu blâmes d'avance ce que je vas faire ! j'avois déjà bien assez d'inquiétudes ; voilà que tu les augmentes encore. Il est clair, dis-tu, que je ne dois pas répondre. Tu en parles bien à ton aise ; et d'ailleurs, tu ne sais pas au juste ce qui en est : tu n'es pas-là pour voir. Je suis sûre que si tu étois à ma place, tu ferois comme moi. Sûrement en général on ne doit pas répondre ; et tu as bien vu, par ma Lettre d'hier, que je ne le voulois pas non plus : mais c'est que je ne crois pas que personne se soit jamais trouvé dans le cas où je suis.

Et encore être obligée de me décider toute seule ! Mde de Merteuil, que je comptois voir hier au soir, n'est pas venue. Tout s'arrange contre moi : c'est elle qui est cause que je le connois. C'est presque toujours avec elle que je l'ai vu, que je lui ai parlé. Ce n'est pas que je lui en veuille du mal : mais elle me laisse-là au moment de l'embarras. Oh ! je suis bien à plaindre !

Figure-toi qu'il est venu hier comme à l'ordinaire. J'étois si troublée, que je n'osois le regarder. Il ne pouvoit pas me parler, parce que Maman étoit-là. Je me doutois bien qu'il seroit fâché, quand il verroit que je ne lui avois pas écrit. Je ne savois quelle contenance faire. Un instant après il me demanda si je voulois qu'il allât chercher ma harpe. Le cœur me battoit si fort, que ce fut tout ce que je pus faire que de répondre qu'oui. Quand il revint, c'étoit bien pis. Je ne le regardai qu'un petit moment. Il ne me regardoit pas, lui : mais il avoit un air, qu'on auroit dit qu'il étoit malade. Ça me faisoit bien de la peine. Il se mit à accorder ma harpe, et après, en me l'apportant, il me dit : Ah ! Mademoiselle !... Il ne me dit que ces deux mots-là ; mais c'étoit d'un ton que j'en fus toute bouleversée. Je préludois sur ma harpe, sans savoir ce que je faisois. Maman demanda si nous ne chanterions pas. Lui s'excusa, en disant qu'il étoit un peu malade ; et moi, qui n'avois pas d'excuse, il me fallut chanter. J'aurois voulu n'avoir jamais eu de voix. Je choisis exprès un air que je ne savois pas ; car j'étois bien sûre que je ne pourrois en chanter aucun, et on se seroit aperçu de quelque chose. Heureusement il vint une visite ; et, dès que j'entendis entrer un carrosse, je cessai, et le priai de reporter ma harpe. J'avois bien peur qu'il ne s'en allât en même temps ; mais il revint.

Pendant que Maman et cette Dame qui étoit venue causoient ensemble, je voulus le regarder encore un petit moment. Je rencontrai ses yeux, et il me fut impossible de détourner les miens. Un moment après je vis ses larmes couler, et il fut obligé de se retourner pour n'être pas vu. Pour le coup je ne pus y tenir ; je sentis que j'allois pleurer aussi. Je sortis, et tout de suite j'écrivis avec un crayon, sur un chiffon de papier : « Ne soyez » donc pas si triste, je vous en prie ; je promets de vous répondre ». Sûrement tu ne peux pas dire qu'il y ait du mal à cela ; et puis c'étoit plus fort que moi. Je mis mon

papier aux cordes de ma harpe, comme sa Lettre étoit, et je revins dans le salon. Je me sentois plus tranquille. Il me tardoit bien que cette Dame s'en fût. Heureusement elle étoit en visite ; elle s'en alla bientôt après. Aussi-tôt qu elle fut sortie, je dis que je voulois reprendre ma harpe, et je le priai de l'aller chercher. Je vis bien, à son air, qu'il ne se doutoit de rien. Mais au retour, oh ! comme il étoit content ! En posant ma harpe vis-à-vis de moi, il se plaça de façon que Maman ne pouvoit voir, et il prit ma main qu'il serra... mais d'une façon !... ce ne fut qu'un moment : mais je ne saurois te dire le plaisir que ça m'a fait. Je la retirai pourtant ; ainsi je n'ai rien à me reprocher.

A présent, ma bonne amie, tu vois bien que je ne peux pas me dispenser de lui écrire, puisque je le lui ai promis ; et puis, je n'irai pas lui refaire encore du chagrin ; car j'en souffre plus que lui. Si c'étoit pour quelque chose de mal, sûrement je ne le ferois pas. Mais quel mal peut-il y avoir à écrire, sur-tout quand c'est pour empêcher quelqu'un d'être malheureux ? Ce qui m'embarrasse, c'est que je ne saurai pas bien faire ma Lettre : mais il sentira bien que ce n'est pas ma faute ; et puis je suis sûre que rien que de ce qu'elle sera de moi, elle lui fera toujours plaisir.

Adieu, ma chère amie. Si tu trouves que j'aie tort, dis-le moi ; mais je ne crois pas. A mesure que le moment de lui écrire approche, mon cœur bat que ça ne se conçoit pas. Il le faut pourtant bien, puisque je l'ai promis. Adieu,

*De .... ce 20 Août 17***

LETTRE XIX

Cécile Volanges au Chevalier Danceny.

Vous étiez si triste, hier, Monsieur, et cela me faisoit tant de peine, que je me suis laissée aller à vous pro-

mettre de répondre à la Lettre que vous m'avez écrite. Je n'en sens pas moins aujourd'hui que je ne le dois pas pourtant, comme je l'ai promis, je ne veux pas manquer à ma parole, et cela doit bien vous prouver l'amitié que j'ai pour vous. A présent que vous le savez, j'espere que vous ne me demanderez pas de vous écrire davantage. J'espere aussi que vous ne direz à personne que je vous ai écrit ; parce que sûrement on m'en blâmeroit, et que cela pourroit me causer bien du chagrin. J'espere sur-tout que vous-même n'en prendrez pas mauvaise idée de moi ; ce qui me feroit plus de peine que tout. Je peux bien vous assurer que je n'aurois pas eu cette complaisance-là pour tout autre que vous. Je voudrois bien que vous eussiez celle de ne plus être triste comme vous étiez ; ce qui m'ôte tout le plaisir que j'ai à vous voir. Vous voyez, Monsieur, que je vous parle bien sincèrement. Je ne demande pas mieux que notre amitié dure toujours ; mais, je vous en prie, ne m'écrivez plus.

J'ai l'honneur d'être,

Cécile Volanges.

De ..,. ce 20 Août 17..

LETTRE XX

La Marquise de Merteuil au Vicomte de Valmont.

Ah ! fripon, vous me cajolez, de peur que je ne me moque de vous ! Allons, je vous fais grace : vous m'écrivez tant de folies, qu'il faut bien que je vous pardonne la sagesse où vous tient votre Présidente. Je ne crois pas que mon Chevalier eût autant d'indulgence que moi ; il seroit homme à ne pas approuver notre renouvellement de bail, et à ne rien trouver de plaisant dans votre folle idée. J'en ai pourtant bien ri, et j'étois vraiment fâchée d'être obligée d'en rire toute seule. Si vous eussiez

été-là, je ne sais ou m'auroit mené cette gaieté ; mais j'ai eu le temps de la réflexion, et je me suis armée de sévérité. Ce n'est pas que je refuse pour toujours ; mais je differe, et j'ai raison. J'y mettrois peut-être de la vanité, et, une fois piquée au jeu, on ne sait plus où l'on s'arrête. Je serois femme à vous enchaîner de nouveau, à vous faire oublier votre Présidente ; et si jallois, moi indigne, vous dégoûter de la vertu, voyez quel scandale ! Pour éviter ce danger, voici mes conditions.

Aussi-tôt que vous aurez eu votre belle Dévote, que vous pourrez m'en fournir une preuve, venez, et je suis à vous. Mais vous n'ignorez pas que dans les affaires importantes, on ne reçoit de preuves que par écrit. Par cet arrangement, d'une part, je deviendrai une récompense au lieu d'être une consolation, et cette idée me plaît davantage : de l'autre votre succès en sera plus piquant, en devenant lui-même un moyen d'infidélité. Venez donc, venez au plutôt m'apporter le gage de votre triomphe ; semblable à nos preux Chevaliers qui venoient déposer aux pieds de leurs Dames les fruits brillans de leur victoire. Sérieusement, je suis curieuse de savoir ce que peut écrire une Prude après un tel moment, et quel voile elle met sur ses discours, après n'en avoir plus laissé sur sa personne. C'est à vous de voir si je me mets à un prix trop haut ; mais je vous préviens qu'il n'y a rien à rabattre. Jusques-là, mon cher Vicomte, vous trouverez bon que je reste fidelle à mon Chevalier, et que je m'amuse à le rendre heureux, malgré le petit chagrin que cela vous cause.

Cependant si j'avois moins de mœurs, je crois qu'il auroit dans ce moment un rival dangereux : c'est la petite Volanges. Je raffole de cet enfant : c'est une vraie passion. Ou je me trompe, ou elle deviendra une de nos femmes les plus à la mode. Je vois son petit cœur se développer, et c'est un spectacle ravissant. Elle aime déjà son Danceny avec fureur ; mais elle n'en sait encore rien. Lui-même, quoique très-amoureux, a encore la

timidité de son âge, et n'ose pas trop le lui apprendre. Tous deux sont en adoration vis-à-vis de moi. La petite sur-tout a grande envie de me dire son secret; particulièrement depuis quelques jours je l'en vois vraiment oppressée, et je lui aurois rendu un grand service de l'aider un peu : mais je n'oublie pas que c'est un enfant, et je ne veux pas me compromettre. Danceny m'a parlé un peu plus clairement; mais, pour lui, mon parti est pris, je ne veux pas l'entendre. Quant à la petite, je suis souvent tentée d'en faire mon élève; c'est un service que j'ai envie de rendre à Gercourt. Il me laisse du temps, puisque le voilà en Corse jusqu'au mois d'Octobre. J'ai dans l'idée que j'emploierai ce temps-là, et que nous lui donnerons une femme toute formée, au lieu de son innocente Pensionnaire. Quelle est donc en effet l'insolente sécurité de cet homme, qui ose dormir tranquille, tandis qu'une femme, qui a à se plaindre de lui, ne s'est pas encore vengée? Tenez, si la petite étoit ici dans ce moment, je ne sais ce que je ne lui dirois pas.

Adieu, Vicomte; bon soir et bon succès : mais, pour Dieu, avancez donc. Songez que si vous n'avez pas cette femme, les autres rougiront de vous avoir eu.

*De.... ce 20 Août 17**.*

LETTRE XXI

Le Vicomte de Valmont à la Marquise de Merteuil.

Enfin, ma belle amie, j'ai fait un pas en avant, mais un grand pas, et qui, s'il ne m'a pas conduit jusqu'au but, m'a fait connoître au moins que je suis dans la route, et a dissipé la crainte où j'étois de m'être égaré. J'ai enfin déclaré mon amour; et quoiqu'on ait gardé le silence le plus obstiné, j'ai obtenu la réponse peut-être la moins équivoque et la plus flatteuse : mais n'an-

ticipons pas sur les événemens, et reprenons plus haut.

Vous vous souvenez qu'on faisoit épier mes démarches. Et bien! j'ai voulu que ce moyen scandaleux tournât à l'édification publique, et voici ce que j'ai fait. J'ai chargé mon confident de me trouver, dans les environs, quelque malheureux qui eût besoin de secours. Cette commission n'étoit pas difficile à remplir. Hier après midi, il me rendit compte qu'on devoit saisir aujourd'hui, dans la matinée, les meubles d'une famille entiere qui ne pouvoit payer la taille. Je m'assurai qu'il n'y eût dans cette maison aucune fille ou femme dont l'âge ou la figure pussent rendre mon action suspecte ; et, quand je fus bien informé, je déclarai à souper mon projet d'aller à la chasse le lendemain. Ici je dois rendre justice à ma Présidente ; sans doute elle eut quelques remords des ordres qu'elle avoit donnés ; et, n'ayant pas la force de vaincre sa curiosité, elle eut au moins celle de contrarier mon désir. Il devoit faire une chaleur excessive ; je risquois de me rendre malade ; je ne tuerois rien, et me fatiguerois en vain ; et pendant ce dialogue, ses yeux, qui parloient peut-être mieux qu'elle ne vouloit, me faisoient assez connoître qu'elle désiroit que je prisse pour bonnes ces mauvaises raisons. Je n'avois garde de m'y rendre, comme vous pouvez croire, et je résistai de même à une petite diatribe contre la chasse et les Chasseurs, et à un petit nuage d'humeur qui obscurcit, toute la soirée, cette figure céleste, Je craignis un moment que ses ordres ne fussent révoqués, et que sa délicatesse ne me nuisît. Je ne calculois pas la curiosité d'une femme ; aussi me trompois-je. Mon Chasseur me rassura dès le soir même, et je me couchai satisfait.

Au point du jour je me leve et je pars. A peine à cinquante pas du Château, j'aperçois mon espion qui me suit. J'entre en chasse, et marche à travers champs vers le Village où je voulois me rendre ; sans autre plaisir, dans ma route, que de faire courir le drôle qui me suivoit, et

qui, n'osant pas quitter les chemins, parcouroit souvent, à toute course, un espace triple du mien. A force de l'exercer, j'ai eu moi-même une extrême chaleur, et je me suis assis au pied d'un arbre. N'a-t-il pas eu l'insolence de se couler derriere un buisson qui n'étoit pas à vingt pas de moi, et de s'y asseoir aussi ? J'ai été tenté un moment de lui envoyer mon coup de fusil, qui, quoique de petit plomb seulement, lui auroit donné une leçon suffisante sur les dangers de la curiosité : heureusement pour lui, je me suis ressouvenu qu'il étoit utile et même nécessaire à mes projets ; cette réflexion l'a sauvé.

Cependant j'arrive au Village ; je vois de la rumeur ; je m'avance : j'interroge ; on me raconte le fait. Je fais venir le Collecteur ; et, cédant à ma généreuse compassion, je paie noblement cinquante-six livres, pour lesquelles on réduisoit cinq personnes à la paille et au désespoir. Après cette action si simple, vous n'imaginez pas quel chœur de bénédictions retentit autour de moi de la part des assistans ! Quelles larmes de reconnaissance couloient des yeux du vieux chef de cette famille et embellissoient cette figure de Patriarche, qu'un moment auparavant l'empreinte farouche du désespoir rendoit vraiment hideuse ! J'examinois ce spectacle, lorsqu'un autre paysan, plus jeune, conduisant par la main une femme et deux enfans, et s'avançant vers moi à pas précipités, leur dit : « Tombons » tous aux pieds de cette image de Dieu » ; et dans le même instant, j'ai été entouré de cette famille, prosternée à mes genoux. J'avouerai ma foiblesse ; mes yeux se sont mouillés de larmes, et j'ai senti en moi un mouvement involontaire, mais délicieux. J'ai été étonné du plaisir qu'on éprouve en faisant le bien ; et je serois tenté de croire que ceux que nous appellons les gens vertueux, n'ont pas tant de mérite qu'on se plaît à nous le dire. Quoi qu'il en soit, j'ai trouvé juste de payer à ces pauvres gens le plaisir qu'ils venoient de me faire. J'avois pris dix louis sur moi ; je les leur ai donnés. Ici ont recommencé les remerciemens,

mais ils n'avoient plus ce même degré de pathétique : le nécessaire avoit produit le grand, le véritable effet ; le reste n'étoit qu'une simple expression de reconnoissance et d'étonnement pour des dons superflus.

Cependant, au milieu des bénédictions bavardes de cette famille, je ne ressemblois pas mal au Héros d'un Drame, dans la scene du dénouement. Vous remarquerez que dans cette foule étoit sur-tout le fidele espion. Mon but étoit rempli : je me dégageai d'eux tous, et regagnai le Château. Tout calculé, je me félicite de mon invention. Cette femme vaut bien sans doute que je me donne tant de soins ; il seront un jour mes titres auprès d'elle ; et l'ayant, en quelque sorte, ainsi payée d'avance, j'aurai le droit d'en disposer à ma fantaisie, sans avoir de reproche à me faire.

J'oubliois de vous dire que pour mettre tout à profit, j'ai demandé à ces bonnes gens de prier Dieu pour le succès de mes projets. Vous allez voir si déjà leurs prieres n'ont pas été en partie exaucées... Mais on m'avertit que le souper est servi, et il seroit trop tard pour que cette Lettre partît, si je ne la fermois qu'en me retirant. Ainsi *le reste à l'ordinaire prochain*. J'en suis fâché ; car le reste est le meilleur. Adieu, ma belle amie. Vous me volez un moment du plaisir de la voir.

De... ce 20 *Août* 17**.

LETTRE XXII

La Présidente de Tourvel à Madame de Volanges.

Vous serez sans doute bien aise, Madame, de connoître un trait de M. de Valmont, qui contraste beaucoup, ce me semble, avec tous ceux sous lesquels on vous l'a représenté : Il est si pénible de penser désavantageusement de qui que ce soit, si fâcheux de ne trouver que des vices chez ceux qui auroient toutes les qualités nécessaires pour

faire aimer la vertu ! Enfin vous aimez tant à user d'indulgence, que c'est vous obliger que de vous donner des motifs de revenir sur un jugement trop rigoureux. M. de Valmont me paroît fondé à espérer cette faveur, je dirois presque cette justice ; et voici sur quoi je le pense.

Il a fait ce matin une de ces courses qui pouvoient faire supposer quelque projet de sa part dans les environs, comme l'idée vous en étoit venue ; idée que je m'accuse d'avoir saisie peut-être avec trop de vivacité. Heureusement pour lui, et sur-tout heureusement pour nous, puisque cela nous sauve d'être injustes, un de mes gens devoit aller du même côté que lui (1) ; et c'est par là que ma curiosité repréhensible, mais heureuse, a été satisfaite. Il nous a rapporté que M. de Valmont, ayant trouvé au Village de... une malheureuse famille dont on vendoit les meubles, faute d'avoir pu payer les impositions, non-seulement s'étoit empressé d'acquitter la dette de ces pauvres gens, mais même leur avoit donné une somme d'argent assez considérable. Mon Domestique a été témoin de cette vertueuse action ; et il m'a rapporté de plus que les paysans, causant entr'eux et avec lui, avoient dit qu'un Domestique, qu'ils ont désigné, et que le mien croit être celui de M. de Valmont, avoit pris hier des informations sur ceux des habitants du Village qui pouvoient avoir besoin de secours. Si cela est ainsi, ce n'est même plus seulement une compassion passagere, et que l'occasion détermine : c'est le projet formé de faire du bien ; c'est la sollicitude de la bienfaisance ; c'est la plus belle vertu des plus belles ames : mais, soit hasard ou projet, c'est toujours une action honnête et louable, et dont le seul récit m'a attendrie jusqu'aux larmes. J'ajouterai de plus, et toujours par justice, que quand je lui ai parlé de cette action, de laquelle il ne disoit mot, il a commencé par s'en défendre, et a eu l'air d'y mettre si

(1) Mde de Tourvel n'ose donc pas dire que c'était par son ordre ?

peu de valeur lorsqu'il en est convenu, que sa modestie en doubloit le mérite.

A présent, dites-moi, ma respectable amie ; si M. de Valmont est en effet un libertin sans retour, s'il n'est que cela, et se conduit ainsi, que restera-t-il aux gens honnêtes ? Quoi ! les méchans partageroient-ils avec les bons le plaisir sacré de la bienfaisance ? Dieu permettroit-il qu'une famille vertueuse reçût, de la main d'un scélérat, des secours dont elle rendroit grace à sa divine Providence ? et pourroit-il se plaire à entendre des bouches pures répandre leurs bénédictions sur un réprouvé ? non. J'aime mieux croire que des erreurs, pour être longues, ne sont pas éternelles ; et je ne puis penser que celui qui fait du bien soit l'ennemi de la vertu. M. de Valmont n'est peut-être qu'un exemple de plus du danger des liaisons. Je m'arrête à cette idée qui me plaît. Si, d'une part, elle peut servir à le justifier dans votre esprit, de l'autre, elle me rend de plus en plus précieuse l'amitié tendre qui m'unit à vous pour la vie.

J'ai l'honneur d'être, etc.

P. S. Mde de Rosemonde et moi nous allons, dans l'instant, voir aussi l'honnête et malheureuse famille, et joindre nos secours tardifs à ceux de M. de Valmont. Nous le menerons avec nous. Nous donnerons au moins à ces bonnes gens le plaisir de revoir leur bienfaiteur ; c'est, je crois, tout ce qu'il nous a laissé à faire.

De.., ce 20 *Août* 17**.

LETTRE XXIII

Le Vicomte de Valmont à la Marquise de Merteuil.

Nous en sommes restés à mon retour au Château ; je reprends mon récit.

Je n'eus que le temps de faire une courte toilette, et je me rendis au salon, où ma Belle faisoit de la tapisserie,

tandis que le Curé du lieu lisoit la Gazette à ma vieille tante. J'allai m'asseoir auprès du métier. Des regards, plus doux encore que de coutume, et presque caressans, me firent bientôt deviner que le Domestique avoit déjà rendu compte de sa mission. En effet, mon aimable Curieuse ne put garder plus long-temps le secret qu'elle m'avoit dérobé ; et sans crainte d'interrompre un vénérable Pasteur dont le débit ressembloit pourtant à celui d'un prône : « J'ai bien aussi ma nouvelle à débiter », dit-elle ; et tout de suite elle raconta mon aventure, avec une exactitude qui faisoit honneur à l'intelligence de son Historien. Vous jugez comme je déployai toute ma modestie : mais qui pourroit arrêter une femme qui fait, sans s'en douter, l'éloge de ce qu'elle aime ? Je pris donc le parti de la laisser aller. On eût dit qu'elle prêchoit le panégyrique d'un Saint. Pendant ce temps, j'observois, non sans espoir, tout ce que promettoient à l'amour son regard animé, son geste devenu plus libre, et sur-tout ce son de voix qui, par son altération déjà sensible, trahissoit l'émotion de son ame. A peine elle finissoit de parler : « Venez, mon neveu, me dit Mde de Rosemonde ; venez, » que je vous embrasse ». Je sentis aussi-tôt que la jolie Prêcheuse ne pourroit se défendre d'être embrassée à son tour. Cependant elle voulut fuir ; mais elle fut bientôt dans mes bras ; et loin d'avoir la force de résister, à peine lui restoit-il celle de se soutenir. Plus j'observe cette femme, et plus elle me paroît désirable. Elle s'empressa de retourner à son métier, et eut l'air, pour tout le monde, de recommencer sa tapisserie : mais moi, je m'apperçus bien que sa main tremblante ne lui permettoit pas de continuer son ouvrage.

Après le dîner, les Dames voulurent aller voir les infortunés que j'avois si pieusement secourus, je les accompagnai. Je vous sauve l'ennui de cette seconde scene de reconnoissance et d'éloges. Mon cœur, pressé d'un souvenir délicieux, hâte le moment du retour au Château.

Pendant la route, ma belle Présidente, plus rêveuse qu'à l'ordinaire, ne disois pas un mot. Tout occupé de trouver les moyens de profiter de l'effet qu'avoit produit l'événement du jour, je gardois le même silence. Mde de Rosemonde seule parloit, et n'obtenoit de nous que des réponses courtes et rares. Nous dûmes l'ennuyer : j'en avois le projet, et il réussit. Aussi, en descendant de voiture, elle passa dans son appartement, et nous laissa tête-à-tête, ma Belle et moi, dans un salon mal éclairé ; obscurité douce, qui enhardit l'amour timide.

Je n'eus pas la peine de diriger la conversation où je voulois la conduire. La ferveur de l'aimable Prêcheuse me servit mieux que n'auroit pu faire mon adresse. « Quand on est si digne de faire le bien, me dit-elle, en » arrêtant sur moi son doux regard, comment passe-t-on » sa vie à mal faire ? Je ne mérite, lui répondis-je, ni cet » éloge, ni cette censure ; et je ne conçois pas qu'avec » autant d'esprit que vous en avez, vous ne m'ayiez pas » encore deviné. Dût ma confiance me nuire auprès de » vous, vous en êtes trop digne, pour qu'il me soit pos- » sible de vous la refuser. Vous trouverez la clef de ma » conduite dans un caractère malheureusement trop facile. » Entouré de gens sans mœurs, j'ai imité leurs vices ; j'ai » peut-être mis de l'amour-propre à les surpasser. Séduit » de même ici par l'exemple des vertus, sans espérer de » vous atteindre, j'ai au moins essayé de vous suivre. Eh ! » peut-être l'action dont vous me louez aujourd'hui per- » droit-elle tout son prix à vos yeux, si vous en connois- » siez le véritable motif (vous voyez, ma belle amie, com- » bien j'étois prêt de la vérité) ! Ce n'est pas à moi, » continuai-je, que ces malheureux ont dû mes secours. » Où vous croyez voir une action louable je ne cherchois » qu'un moyen de plaire. Je n'étois, puisqu'il faut le » dire, que le foible agent de la Divinité que j'adore (ici » elle voulut m'interrompre ; mais je ne lui en donnai » pas le temps.) Dans ce moment même, ajoutai-je, mon

» secret ne m'échappe que par foiblesse. Je m étois promis » de vous le taire ; je me faisois un bonheur de rendre à » vos vertus comme à vos appas un hommage pur que » vous ignoreriez toujours : mais, incapable de tromper, » quand j'ai sous les yeux l'exemple de la candeur, je » n'aurai point à me reprocher avec vous une dissimu- » lation coupable. Ne croyez pas que je vous outrage par » une criminelle espérance. Je serai malheureux, je le » sais ; mais mes souffrances me seront cheres : elle me » prouveront l'excès de mon amour ; c'est à vos pieds, » c'est dans votre sein que je déposerai mes peines. J'y » puiserai des forces pour souffrir de nouveau ; j'y trou- » verai la bonté compatissante, et je me croirai consolé, » parce que vous m'aurez plaint. O vous que j'adore ! » écoutez-moi, plaignez-moi, secourez-moi ». Cependant j'étois à ses genoux, et je serrois ses mains dans les miennes : mais elle, les dégageant tout-à-coup et les croisant sur ses yeux avec l'expression du désespoir : « Ah ! malheureuse, s'écria-t-elle » ; puis elle fondit en larmes. Par bonheur je m'étois livré à tel point, que je pleurois aussi ; et, reprenant ses mains, je les baignai de pleurs. Cette précaution étoit bien nécessaire ; car elle étoit si occupée de sa douleur, qu'elle ne se seroit pas aperçue de la mienne, si je n'avois trouvé ce moyen de l'en avertir. J'y gagnai de plus de considérer à loisir cette charmante figure, embellie encore par l'attrait puissant des larmes. Ma tête s'échauffoit, et j'étois si peu maître de moi, que je fus tenté de profiter de ce moment,

Quelle est donc notre foiblesse ? quel est l'empire des circonstances, si moi-même, oubliant mes projets, j'ai risqué de perdre, par un triomphe prématuré, le charme des longs combats et les détails d'une pénible défaite ; si, séduit par un désir de jeune-homme, j'ai pensé exposer le vainqueur de Mde de Tourvel à ne recueillir, pour fruit de ses travaux, que l'insipide avantage d'avoir eu une femme de plus ! Ah ! qu'elle se rende, mais qu'elle com-

batte ; que, sans avoir la force de vaincre, elle ait celle de résister ; qu'elle savoure à loisir le sentiment de sa foiblesse, et soit contrainte d'avouer sa défaite. Laissons le Braconnier obscur tuer à l'affût le cerf qu'il a surpris ; le vrai Chasseur doit le forcer. Ce projet est sublime n'est-ce pas ? mais peut-être serois-je à présent au regret de ne l'avoir pas suivi, si le hasard ne fût venu au secours de ma prudence.

Nous entendîmes du bruit. On venoit au salon. Mde de Tourvel, effrayée, se leva précipitamment, se saisit d'un des flambeaux, et sortit. Il fallut bien la laisser faire. Ce n'étoit qu'un Domestique. Aussi-tôt que j'en fus assuré, je la suivis. A peine eus-je fait quelques pas, que, soit qu'elle me reconnût, soit un sentiment vague d'effroi, je l'entendis précipiter sa marche, et se jeter plutôt qu'entrer dans son appartement, dont elle ferma la porte sur elle. J'y allai ; mais la clef étoit en-dedans. Je me gardai bien de frapper ; c'eût été lui fournir l'occasion d'une résistance trop facile. J'eus l'heureuse et simple idée de tenter de voir à travers la serrure, et je vis en effet cette femme adorable à genoux, baignée de larmes, et priant avec ferveur. Quel Dieu osoit-elle invoquer ? en est-il d'assez puissant contre l'amour ? En vain cherche-t-elle à présent des secours étrangers ; c'est moi qui réglerai son sort.

Croyant en avoir assez fait pour un jour, je me retirai aussi dans mon appartement et me mis à vous écrire. J'espérois la revoir au souper ; mais elle fit dire qu'elle s'étoit trouvée indisposée et s'étoit mise au lit. Mde de Rosemonde voulut monter chez elle ; mais la malicieuse malade prétexta un mal de tête qui ne lui permettoit de voir personne. Vous jugez qu'après le souper la veillée fut courte, et que j'eus aussi mon mal de tête. Retiré chez moi, j'écrivis une longue Lettre pour me plaindre de cette rigueur, et je me couchai, avec le projet de la remettre ce matin J'ai mal dormi, comme vous pouvez

voir par la date de cette Lettre. Je me suis levé, et j'ai relu mon Epître. Je me suis aperçu que je ne m'y étois pas assez observé ; que j'y montrois plus d'ardeur que d'amour, et plus d'humeur que de tristesse. Il faudra la refaire ; mais il faudroit être plus calme.

J'aperçois le point du jour, et j'espère que la fraîcheur qui l'accompagne m'amenera le sommeil. Je vais me remettre au lit ; et, quel que soit l'empire de cette femme, je vous promets de ne pas m'occuper tellement d'elle, qu'il ne me reste le temps de songer beaucoup à vous. Adieu, ma belle amie.

*De... ce 21 Août 17**, 4 heures du matin.*

LETTRE XXIV

Le Vicomte de Valmont à la Présidente de Tourvel.

Ah ! par pitié, Madame, daignez calmer le trouble de mon ame ; daignez m'apprendre ce que je dois espérer ou craindre. Placé entre l'excès du bonheur et celui de l'infortune, l'incertitude est un tourment cruel. Pourquoi vous ai-je parlé ? que n'ai-je su résister au charme impérieux qui vous livroit mes pensées ? Content de vous adorer en silence, je jouissois au moins de mon amour ; et ce sentiment pur que ne troubloit point alors l'image de votre douleur, suffisoit à ma félicité : mais cette source de bonheur en est devenue une de désespoir, depuis que j'ai vu couler vos larmes ; depuis que j'ai entendu ce cruel *Ah malheureuse !* Madame, ces deux mots retentiront long-temps dans mon cœur. Par quelle fatalité, le plus doux des sentimens ne peut-il vous inspirer que l'effroi ? quelle est donc cette crainte ? Ah ! ce n'est pas celle de le partager : votre cœur que j'ai mal connu, n'est pas fait pour l'amour ; le mien, que vous calomniez sans cesse, est le seul qui soit sensible ; le vôtre est même sans pitié. S'il

n'en étoit pas ainsi, vous n'auriez pas refusé un mot de consolation au malheureux qui vous racontoit ses souffrances ; vous ne vous seriez pas soustraite à ses regards, quand il n'a d'autre plaisir que celui de vous voir ; vous ne vous seriez pas fait un jeu cruel de son inquiétude, en lui faisant annoncer que vous étiez malade, sans lui permettre d'aller s'informer de votre état; vous auriez senti que cette même nuit, qui n'étoit pour vous que douze heures de repos, alloit être pour lui un siècle de douleurs.

Par où, dites-moi, ai-je mérité cette rigueur désolante? Je ne crains pas de vous prendre pour juge : qu'ai-je donc fait? que céder à un sentiment involontaire, inspiré par la beauté et justifié par la vertu ; toujours contenu par le respect, et dont l'innocent aveu fut l'effet de la confiance et non de l'espoir : la trahirez-vous cette confiance que vous-même avez semblé me permettre, et à laquelle je me suis livré sans réserve? Non, je ne puis le croire; ce seroit vous supposer un tort, et mon cœur se révolte à la seule idée de vous en trouver un : je désavoue mes reproches ; j'ai pu les écrire, mais non pas les penser. Ah ! laissez-moi vous croire parfaite ! c'est le seul plaisir qui me reste. Prouvez-moi que vous l'êtes en m'accordant vos soins généreux. Quel malheureux avez-vous secouru, qui en eût autant de besoin que moi? ne m'abandonnez pas dans le délire où vous m'avez plongé : prêtez-moi votre raison, puisque vous avez ravi la mienne; après m'avoir corrigé, éclairez-moi pour finir votre ouvrage.

Je ne veux pas vous tromper, vous ne parviendrez point à vaincre mon amour ; mais vous m'apprendrez à le régler : en guidant mes démarches, en dictant mes discours, vous me sauverez au moins du malheur affreux de vous déplaire. Dissipez sur-tout cette crainte désespérante ; dites-moi que vous me pardonnez, que vous me plaignez ; assurez-moi de votre indulgence. Vous n'aurez jamais toute celle que je vous désirerois ; mais je réclame celle dont j'ai besoin : me la refuserez-vous?

Adieu, Madame; recevez avec bonté l'hommage de mes sentimens; il ne nuit point à celui de mon respect.

*De . . . ce 20 Août 17**.*

LETTRE XXV

Le Vicomte de Valmont à la Marquise de Merteuil

Voici le bulletin d'hier.

A onze heures j'entrai chez Madame de Rosemonde; et sous ses auspices, je fus introduit chez la feinte malade, qui étoit encore couchée. Elle avoit les yeux très-battus; j'espere qu'elle avoit aussi mal dormi que moi. Je saisis un moment, où Madame de Rosemonde s'étoit éloignée, pour remettre ma Lettre : on refusa de la prendre; mais je la laissai sur le lit, et allai bien honnêtement approcher le fauteuil de ma vieille tante, qui vouloit être auprès *de son cher enfant :* il fallut bien serrer la Lettre pour éviter le scandale. La malade dit mal-adroitement qu'elle croyoit avoir un peu de fièvre. Madame de Rosemonde m'engagea à lui tâter le pouls, en vantant beaucoup mes connoissances en médecine. Ma Belle eut donc le double chagrin d'être obligée de me livrer son bras, et de sentir que son petit mensonge alloit être découvert. En effet, je pris sa main que je serrai dans une des miennes, pendant que de l'autre je parcourois son bras frais et potelé; la malicieuse personne ne répondit à rien, ce qui me fit dire en me retirant; « Il n'y a pas même la plus légere émotion ». Je me doutai que ses regards devoient être séveres, et pour la punir, je ne les cherchai pas : un moment après, elle dit qu'elle vouloit se lever, et nous la laissâmes seule. Elle parut au dîner qui fut triste; elle annonça qu'elle n'iroit pas se promener, ce qui étoit me dire que je n'aurois pas occasion de lui parler. Je sentis bien qu'il falloit placer là un soupir et un regard douloureux; sans

doute elle s'y attendoit, car ce fut le seul moment de la journée où je parvins à rencontrer ses yeux. Toute sage qu'elle est, elle a ses petites ruses comme une autre. Je trouvai le moment de lui demander *si elle avoit eu la bonté de m'instruire de mon sort*, et je fus un peu étonné de l'entendre me répondre : *Oui, Monsieur, je vous ai écrit.* J'étois fort empressé d'avoir cette Lettre ; mais soit ruse encore, ou mal-adresse, ou timidité, elle ne me la remit que le soir, au moment de se retirer chez elle. Je vous l'envoie ainsi que le brouillon de la mienne ; lisez et jugez; voyez avec quelle insigne fausseté elle affirme qu'elle n'a point d'amour, quand je suis sûr du contraire ; et puis elle se plaindra si je la trompe après, quand elle ne craint pas de me tromper avant ! Ma belle amie, l'homme le plus adroit ne peut encore que se tenir au niveau de la femme la plus vraie. Il faudra pourtant feindre de croire à tout ce radotage, et se fatiguer de désespoir, parce qu'il plaît à Madame de jouer la rigueur ! Le moyen de ne se pas venger de ces noirceurs-là !... Ah ! patience... mais adieu. J'ai encore beaucoup à écrire.

A propos, vous me renverrez la Lettre de l'inhumaine; il se pourroit faire que par la suite elle voulût qu'on mît du prix à ces miseres-là, et il faut être en regle.

Je ne vous parle pas de la petite Volanges ; nous en causerons au premier jour.

*Du Château, ce 22 Août 17**.*

LETTRE XXVI

La Présidente de Tourvel au Vicomte de Valmont.

SUREMENT, Monsieur, vous n'auriez eu aucune Lettre de moi, si ma sotte conduite d'hier au soir ne me forçoit d'entrer aujourd'hui en explication avec vous. Oui, j'ai pleuré, je l'avoue : peut-être aussi les deux mots, que

vous me citez avec tant de soin, me sont-ils échappés ; larmes et paroles, vous avez tout remarqué ; il faut donc vous expliquer tout.

Accoutumée à n'inspirer que des sentiments honnêtes, à n'entendre que des discours que je puis écouter sans rougir, à jouir par conséquent d'une sécurité que j'ose dire que je mérite, je ne sais ni dissimuler ni combattre les impressions que j'éprouve. L'étonnement et l'embarras où m'a jetté votre procédé ; je ne sais quelle crainte, inspirée par une situation qui n'eût jamais dû être faite pour moi ; peut-être l'idée révoltante de me voir confondue avec les femmes que vous méprisez, et traitée aussi légèrement qu'elles ; toutes ces causes réunies ont provoqué mes larmes, et ont pu me faire dire, avec raison je crois, que j'étois malheureuse. Cette expression, que vous trouvez si forte, seroit sûrement beaucoup trop foible encore, si mes pleurs et mes discours avoient eu un autre motif ; si au lieu de désapprouver des sentiments qui doivent m'offenser, j'avois pu craindre de les partager.

Non, Monsieur, je n'ai pas cette crainte si je l'avois, je fuirois à cent lieues de vous ; j'irois pleurer dans un désert le malheur de vous avoir connu. Peut-être même, malgré la certitude où je suis de ne point vous aimer, de ne vous aimer jamais, peut-être aurois-je mieux fait de suivre les conseils de mes amis ; de ne pas vous laisser approcher de moi.

J'ai cru, et c'est-là mon seul tort, j'ai cru que vous respecteriez une femme honnête, qui ne demandoit pas mieux que de vous trouver tel et de vous rendre justice ; qui déjà vous défendoit, tandis que vous l'outragiez par vos vœux criminels. Vous ne me connoissez pas ; non, Monsieur, vous ne me connoissez pas. Sans cela vous n'auriez pas cru vous faire un droit de vos torts ; parce que vous m'avez tenu des discours que je ne devois pas entendre, vous ne vous seriez pas cru autorisé à m'écrire une Lettre que je ne devois pas lire : et vous me deman-

dez de *guider vos démarches, de dicter vos discours !* Hé bien, Monsieur, le silence et l'oubli, voilà les conseils qu'il me convient de vous donner, comme à vous de les suivre ; alors vous aurez, en effet, des droits à mon indulgence : il ne tiendroit qu'à vous d'en obtenir même à ma reconnoissance... Mais non, je ne ferai point une demande à celui qui ne m'a point respectée ; je ne donnerai point une marque de confiance à celui qui a abusé de ma sécurité. Vous me forcez à vous craindre, peut-être à vous haïr : je ne le voulois pas ; je ne voulois voir en vous que le neveu de ma plus respectable amie ; j'opposois la voix de l'amitié à la voix publique qui vous accusoit. Vous avez tout détruit ; et, je le prévois, vous ne voudrez rien réparer.

Je m'en tiens, Monsieur, à vous déclarer que vos sentimens m'offensent, que leur aveu m'outrage, et surtout que, loin d'en venir un jour à les partager, vous me forceriez à ne vous revoir jamais, si vous ne vous imposiez sur cet objet un silence qu'il me semble avoir droit d'attendre, et même d'exiger de vous. Je joins à cette Lettre celle que vous m'avez écrite, et j'espere que vous voudrez bien de même me remettre celle-ci ; je serois vraiment peinée qu'il restât aucune trace d'un événement qui n'eût jamais dû exister. J'ai l'honneur d'être, etc.

*De... ce 21 Août 17**.*

LETTRE XXVII

Cécile Volanges à la Marquise de Merteuil.

Mon Dieu, que vous êtes bonne, Madame ! Comme vous avez bien senti qu'il me seroit plus facile de vous écrire que de vous parler ! Aussi, c'est que ce que j'ai à vous dire est bien difficile : mais vous êtes mon amie, n'est-il pas vrai ? Oh ! oui, ma bien bonne amie !

Je vais tâcher de n'avoir pas peur; et puis, j'ai tant besoin de vous, de vos conseils! J'ai bien du chagrin, il me semble que tout le monde devine ce que je pense : et sur-tout quand il est là, je rougis dès qu'on me regarde; hier, quand vous m'avez vu pleurer, c'est que je voulois vous parler, et puis, je ne sais quoi m'en empêchoit; et quand vous m'avez demandé ce que j'avois, mes larmes sont venues malgré moi. Je n'aurois pas pu dire une parole. Sans vous, Maman alloit s'en apercevoir, et qu'est-ce que je serois devenue? Voilà pourtant comme je passe ma vie, sur-tout depuis quatre jours!

C'est ce jour-là, Madame, oui je vais vous le dire, c'est ce jour-là que M. le Chevalier Danceny m'a écrit : oh! je vous assure que quand j'ai trouvé sa Lettre, je ne savois pas du tout ce que c'étoit : mais, pour ne pas mentir, je ne peux pas dire que je n'aie eu bien du plaisir en la lisant; voyez-vous, j'aimerois mieux avoir du chagrin toute ma vie, que s'il ne me l'eût pas écrite. Mais je savois bien que je ne devois pas le lui dire, et je peux bien vous assurer même que je lui ai dit que j'en étois fâchée : mais il dit que c'étoit plus fort que lui, et je le crois bien; car j'avois résolu de ne lui pas répondre, et pourtant je n'ai pas pu m'en empêcher. Oh! je ne lui ai écrit qu'une fois, et même c'étoit, en partie, pour lui dire de ne plus m'écrire : mais malgré cela il m'écrit toujours; et comme je ne lui réponds pas, je vois bien qu'il est triste, et ça m'afflige encore davantage; si bien que je ne sais plus que faire, ni que devenir, et que je suis bien à plaindre.

Dites-moi, je vous en prie, Madame, est-ce que ce seroit bien mal de lui répondre de temps en temps? seulement jusqu'à ce qu'il ait pu prendre sur lui de ne plus m'écrire lui-même, et de rester comme nous étions avant : car, pour moi, si cela continue, je ne sais pas ce que je deviendrai. Tenez, en lisant sa derniere Lettre, j'ai pleuré que ça ne finissoit pas; et je suis bien sûre que si je ne lui réponds pas encore, ça nous fera bien de la peine.

Je vas vous envoyer sa Lettre aussi, ou bien une copie, et vous jugerez ; vous verrez bien que ce n'est rien de mal qu'il demande. Cependant si vous trouvez que ça ne se doit pas, je vous promets de m'en empêcher ; mais je crois que vous penserez comme moi, que ce n'est pas là du mal.

Pendant que j'y suis, Madame, permettez-moi de vous faire encore une question : on m'a bien dit que c'étoit mal d'aimer quelqu'un ; mais pourquoi cela ? Ce qui me fait vous le demander, c'est que M. le Chevalier Danceny prétend que ce n'est pas mal du tout, et que presque tout le monde aime ; si cela étoit, je ne vöis pas pourquoi je serois la seule à m'en empêcher ; ou bien est-ce que ce n'est un mal que pour les demoiselles ? car j'ai entendu Maman elle-même dire que Mde D... aimoit M. M... et elle n'en parloit pas comme d'une chose qui seroit si mal ; et pourtant je suis sûre qu'elle se fâcheroit contre moi, si elle se doutoit seulement de mon amitié pour M. Danceny. Elle me traite toujours comme un enfant, Maman ; et elle ne me dit rien du tout. Je croyois, quand elle m'a fait sortir du Couvent, que c'étoit pour me marier ; mais à présent, il me semble que non : ce n'est pas que je m'en soucie, je vous assure ; mais vous, qui êtes si amie avec elle, vous savez peut-être ce qui en est, et si vous le savez, j'espère que vous me le direz.

Voilà une bien longue Lettre, Madame ; mais puisque vous m'avez permis de vous écrire, j'en ai profité pour vous dire tout, et je compte sur votre amitié.

Jai l'honneur d'être, etc.

*Paris, ce 23 Août 17**.*

LETTRE XXVIII

Le Chevalier Danceny à Cécile Volanges.

Eh ! quoi, Mademoiselle, vous refusez toujours de me répondre ! rien ne peut vous fléchir ; et chaque jour

emporte avec lui l'espoir qu'il avoit amené ! Quelle est donc cette amitié que vous consentez qui subsiste entre nous, si elle n'est pas même assez puissante pour vous rendre sensible à ma peine ; si elle vous laisse froide et tranquille, tandis que j'éprouve les tourmens d'un feu que je ne puis éteindre ; si loin de vous inspirer de la confiance, elle ne suffit pas même à faire naître votre pitié ? Quoi, votre ami souffre et vous ne faites rien pour le secourir ! Il ne vous demande qu'un mot, et vous le lui refusez ! et vous voulez qu'il se contente d'un sentiment si foible, dont vous craignez encore de lui réitérer les assurances !

Vous ne voudriez pas être ingrate, disiez-vous hier : ah ! croyez-moi, Mademoiselle ; vouloir payer de l'amour avec de l'amitié, ce n'est pas craindre l'ingratitude, c'est redouter seulement d'en avoir l'air. Cependant je n'ose plus vous entretenir d'un sentiment qui ne peut que vous être à charge, s'il ne vous intéresse pas ; il faut au moins le renfermer en moi-même, en attendant que j'apprenne à le vaincre. Je sens combien ce travail sera pénible ; je ne me dissimule pas que j'aurai besoin de toutes mes forces ; je tenterai tous les moyens : il en est un qui coûtera le plus à mon cœur, ce sera celui de me répéter souvent que le vôtre est insensible. J'essaierai même de vous voir moins, et déjà je m'occupe d'en trouver un prétexte plausible.

Quoi ! je perdrois la douce habitude de vous voir chaque jour ! Ah ! du moins je ne cesserai jamais de la regretter. Un malheur éternel sera le prix de l'amour le plus tendre ; et vous l'aurez voulu, et ce sera votre ouvrage ! Jamais, je le sens, je ne retrouverai le bonheur que je perds aujourd'hui ; vous seule étiez faite pour mon cœur ; avec quel plaisir je ferai le serment de ne vivre que pour vous ! Mais vous ne voulez pas le recevoir : votre silence m'apprend assez que votre cœur ne vous dit rien pour moi ; il est à-la-fois la preuve la plus sûre de votre indifférence, et la maniere la plus cruelle de me l'annoncer. Adieu Mademoiselle.

Je n'ose plus me flatter d'une réponse ; l'amour l'eût écrite avec empressement, l'amitié avec plaisir, la pitié même avec complaisance : mais la pitié, l'amitié et l'amour, sont également étrangers à votre cœur.

*Paris, ce 23 Août 17**.*

LETTRE XXIX

Cécile Volanges à Sophie Carnay

Je te le disois bien, Sophie, qu'il y avoit des cas où on pouvoit écrire ; et je t'assure que je me reproche bien d'avoir suivi ton avis, qui nous a tant fait de peine, au Chevalier Danceny et à moi. La preuve que j'avois raison, c'est que Madame de Merteuil, qui est une femme qui sûrement le sait bien, a fini par penser comme moi. Je lui ai tout avoué. Elle m'a bien dit d'abord comme toi : mais quand je lui ai eu tout expliqué, elle est convenue que c'étoit bien différent ; elle exige seulement que je lui fasse voir toutes mes Lettres et toutes celles du Chevalier Danceny, afin d'être sûre que je ne dirai que ce qu'il faudra ; ainsi, à présent, me voilà tranquille. Mon Dieu, que je l'aime Mde de Merteuil ! elle est si bonne ! et c'est une femme bien respectable. Ainsi il n'y a rien à dire.

Comme je m'en vais écrire à M. Danceny, et comme il va être content ! il le sera encore plus qu'il ne croit : car jusqu'ici je ne lui parlois que de mon amitié, et lui vouloit toujours que je dise mon amour. Je crois que c'étoit bien la même chose ; mais enfin je n'osois pas, et il tenoit à cela. Je l'ai dit à Mde de Merteuil ; elle m'a dit que j'avois eu raison, et qu'il ne falloit convenir d'avoir de l'amour, que quand on ne pouvoit plus s'en empêcher : or je suis bien sûre que je ne pourrai pas m'en empêcher plus long-temps ; après tout c'est la même chose, et cela lui plaira davantage.

Mde de Merteuil m'a dit aussi qu'elle me prêteroit des Livres qui parloient de tout cela, et qui m'apprendroient bien à me conduire. et aussi à mieux écrire que je ne fais ; car, vois-tu, elle me dit tous mes défauts, ce qui est une preuve qu'elle m'aime bien ; elle m'a recommandé seulement de ne rien dire à Maman de ces Livres-là, parce que ça auroit l'air de trouver qu'elle a trop négligé mon éducation, et ça pourroit la fâcher. Oh ! je ne lui en dirai rien.

C'est pourtant bien extraordinaire qu'une femme qui ne m'est presque pas parente, prenne plus de soin de moi que ma mere ! c'est bien heureux pour moi de l'avoir connue !

Elle a demandé aussi à Maman de me mener après-demain à l'Opéra, dans sa loge ; elle m'a dit que nous y serions toutes seules, et nous causerons tout le temps, sans craindre qu'on nous entende : j'aime bien mieux cela que l'Opéra. Nous causerons aussi de mon mariage : car elle m'a dit que c'étoit bien vrai que j'allois me marier ; mais nous n'avons pas pu en dire davantage. Par exemple, n'est-ce pas encore bien étonnant que Maman ne m'en dise rien du tout ?

Adieu, ma Sophie, je m'en vas écrire au Chevalier Danceny. O ! je suis bien contente.

*De..... ce 24 Août 17***

LETTRE XXX.

Cécile Volanges au Chevalier Danceny.

Enfin, Monsieur, je consens à vous écrire, à vous assurer de mon amitié, de mon *amour*, puisque, sans cela, vous seriez malheureux. Vous dites que je n'ai pas bon cœur ; je vous assure bien que vous vous trompez, et j'espere qu'à présent vous n'en doutez plus. Si vous avez

eu du chagrin de ce que je ne vous écrivois pas, croyez-vous que ça ne me faisoit pas de la peine aussi ? Mais c'est que, pour toute chose au monde, je ne voudrois pas faire quelque chose qui fût mal ; et même je ne serois sûrement pas convenue de mon amour, si j'avois pu m en empêcher ; mais votre tristesse me faisoit trop de peine. J'espere qu'à présent vous n'en aurez plus, et que nous allons être bien heureux.

Je compte avoir le plaisir de vous voir ce soir, et que vous viendrez de bonne heure ; ce ne sera jamais aussi-tôt que je le désire. Maman soupe chez elle, et je crois qu'elle vous proposera d'y rester : j'espere que vous ne serez pas engagé, comme avant-hier. C'étoit donc bien agréable, le souper où vous alliez ? car vous y avez été de bien bonne heure ? Mais enfin ne parlons pas de ça : à présent que vous savez que je vous aime, j'espère que vous resterez avec moi le plus que vous pourrez ; car je ne suis contente que lorsque je suis avec vous, et je voudrois bien que vous fussiez tout de même.

Je suis bien fâchée que vous êtes encore triste à présent, mais ce n'est pas ma faute. Je demanderai à jouer de la harpe aussi-tôt que vous serez arrivé, afin que vous ayez ma lettre tout de suite. Je ne peux pas mieux faire.

Adieu, Monsieur. Je vous aime bien, de tout mon cœur : plus je vous le dis, plus je suis contente ; j'espère que vous le serez aussi.

*De... ... ce 24 Août 17***

LETTRE XXXI

Le Chevalier Danceny à Cécile Volanges.

Oui, sans doute, nous serons heureux. Mon bonheur est bien sûr, puisque je suis aimé de vous ; le vôtre ne finira jamais, s'il doit durer autant que l'amour que vous m'avez inspiré. Quoi ! vous m'aimez, vous ne crai-

gnez plus de m'assurer de votre *amour ! Plus vous me le dites, et plus vous êtes contente* ! Après avoir lu ce charmant *je vous aime*, écrit de votre main, j'ai entendu votre belle bouche m'en répéter l'aveu. J'ai vu se fixer sur moi ces yeux charmans, qu'embellissoit encore l'expression de la tendresse. J'ai reçu vos sermens de vivre toujours pour moi. Ah ! recevez le mien de consacrer ma vie entière à votre bonheur ; recevez-le, et soyez sûre que je ne le trahirai pas.

Quelle heureuse journée nous avons passée hier ! Ah ! pourquoi Mde de Merteuil n'a-t-elle pas tous les jours des secrets à dire à votre Maman ? pourquoi faut-il que l'idée de la contrainte qui nous attend, vienne se mêler au souvenir délicieux qui m'occupe ? pourquoi ne puis-je sans cesse tenir cette jolie main qui m'a écrit *je vous aime !* la couvrir de baisers, et me venger ainsi du refus que vous m'avez fait d'une faveur plus grande !

Dites-moi, ma Cécile, quand votre Maman a été rentrée ; quand nous avons été forcés, par sa présence, de n'avoir plus l'un pour l'autre que des regards indifférens ; quand vous ne pouviez plus me consoler par l'assurance de votre amour, du refus que vous faisiez de m'en donner des preuves, n'avez-vous donc senti aucun regret ? ne vous êtes-vous pas dit : Un baiser l'eût rendu plus heureux, et c'est moi qui lui ai ravi ce bonheur ! Promettez-moi, mon aimable amie, qu'à la premiere occasion vous serez moins sévere. A l'aide de cette promesse, je trouverai du courage pour supporter les contrariétés que les circonstances nous préparent ; et les privations cruelles seront au moins adoucies, par la certitude que vous en partagez le regret.

Adieu, ma charmante Cécile ; voici l'heure où je dois me rendre chez vous. Il me seroit impossible de vous quitter, si ce n'étoit pour aller vous revoir. Adieu, vous que j'aime tant ! vous que j'aimerai toujours davantage !

*De .. ce 25 Août 17***

LETTRE XXXII

Madame de Volanges à la Présidente de Tourvel.

Vous voulez donc, Madame, que je croie à la vertu de M. de Valmont ? J'avoue que je ne puis m'y résoudre, et que j'aurois autant de peine à le juger honnête, d'après le seul fait que vous me racontez, qu'à croire vicieux un homme de bien reconnu, dont j'apprendrois une faute. L'humanité n'est parfaite dans aucun genre, pas plus dans le mal que dans le bien. Le scélérat a ses vertus, comme l'honnête homme a ses foiblesses. Cette vérité me paroît d'autant plus nécessaire à croire que c'est d'elle que dérive la nécessité de l'indulgence pour les méchans comme pour les bons ; et qu'elle préserve ceux-ci de l'orgueil, et sauve les autres du découragement. Vous trouverez sans doute que je pratique bien mal dans ce moment cette indulgence que je prêche ; mais je ne vois plus en elle qu'une foiblesse dangereuse, quand elle nous mene à traiter de même le vicieux et l'homme de bien.

Je ne me permettrai point de scruter les motifs de l'action de M. de Valmont ; je veux croire qu'ils sont louables comme elle : mais en a-t-il moins passé sa vie à porter dans les familles le trouble, le déshonneur et le scandale ? Ecoutez, si vous voulez, la voix du malheureux qu'il a secouru ; mais qu'elle ne vous empêche pas d'entendre les cris de cent victimes qu'il a immolées. Quand il ne seroit, comme vous le dites, qu'un exemple du danger des liaisons, en seroit-il moins lui-même une liaison dangereuse ? Vous le supposez susceptible d'un retour heureux ? allons plus loin ; supposons ce miracle arrivé. Ne resteroit-il pas contre lui l'opinion publique, et ne suffit-elle pas pour régler votre conduite ? Dieu seul peut absoudre au moment du repentir ; il lit dans les cœurs : mais les hommes ne peuvent juger les pensées que

par les actions ; et nul d'entr'eux après avoir perdu l'estime des autres, n'a droit de se plaindre de la méfiance nécessaire, qui rend cette perte si difficile à réparer. Songez surtout, ma jeune amie, que quelquefois il suffit, pour perdre cette estime, d'avoir l'air d'y attacher trop peu de prix ; et ne taxez pas cette sévérité d'injustice ; car outre qu'on est fondé à croire qu'on ne renonce pas à ce bien précieux quand on a droit d'y prétendre, celui-là est en effet plus près de mal faire, qui n'est plus contenu par ce frein puissant. Tel seroit cependant l'aspect sous lequel vous montreroit une liaison intime avec M. de Valmont, quelqu'innocente qu'elle pût être.

Effrayée de la chaleur avec laquelle vous le défendez, je me hâte de prévenir les objections que je prévois. Vous me citerez Madame de Merteuil, à qui on a pardonné cette liaison ; vous me demanderez pourquoi je le reçois chez moi ; vous me direz que loin d'être rejeté par les gens honnêtes, il est admis, recherché même dans ce qu'on appelle la bonne compagnie. Je peux, je crois, répondre à tout.

D'abord Mde de Merteuil, en effet très estimable, n'a peut-être d'autre défaut que trop de confiance en ses forces, c'est un guide adroit qui se plaît à conduire un char entre les rochers et les précipices, et que le succès seul justifie : il est juste de la louer, il seroit imprudent de la suivre ; elle-même en convient et s'en accuse. A mesure qu'elle a vu davantage, ses principes sont devenus plus séveres : et je ne crains pas de vous assurer qu'elle penseroit comme moi.

Quant à ce qui me regarde, je ne me justifierai pas plus que les autres. Sans doute je reçois M. de Valmont, et il est reçu par-tout : c'est une inconséquence de plus à ajouter à mille autres qui gouvernent la société. Vous savez comme moi, qu'on passe sa vie à les remarquer, à s'en plaindre et à s'y livrer. M. de Valmont, avec un beau nom, une grande fortune, beaucoup de qualités aimables, a re-

connu de bonne heure que pour avoir l'empire dans la société, il suffisoit de manier, avec une égale adresse, la louange et le ridicule. Nul ne possede comme lui ce double talent : il séduit avec l'un, et se fait craindre avec l'autre. On ne l'estime pas; mais on le flatte. Telle est son existence au milieu d'un monde qui, plus prudent que courageux, aime mieux le ménager que le combattre.

Mais ni Mde de Merteuil elle-même, ni aucune autre femme, n'oseroit sans doute aller s'enfermer à la campagne, presqu'en tête-à-tête avec un tel homme. Il étoit réservé à la plus sage, à la plus modeste d'entr'elles, de donner l'exemple de cette inconséquence; pardonnez-moi ce mot, il échappe à l'amitié. Ma belle amie, votre honnêteté même vous trahit, par la sécurité qu'elle vous inspire. Songez donc que vous aurez pour juges, d'une part, des gens frivoles, qui ne croiront pas à une vertu dont ils ne trouvent pas le modele chez eux; et de l'autre, des méchans qui feindront de n'y pas croire, pour vous punir de l'avoir eue. Considérez que vous faites, dans ce moment, ce que quelques hommes n'oseroient pas risquer. En effet, parmi les jeunes gens, dont M. de Valmont ne s'est que trop rendu l'oracle, je vois les plus sages craindre de paroître liés trop intimément avec lui; et vous, vous ne le craignez pas! Ah! revenez, revenez, je vous en conjure... Si mes raisons ne suffisent pas pour vous persuader, cédez à mon amitié; c'est elle qui me fait renouveller mes instances, c'est à elle à les justifier. Vous la trouverez sévere, et je desire qu'elle soit inutile; mais j'aime mieux que vous ayez à vous plaindre de sa sollicitude que de sa négligence.

*De... ce 24 Août 17**.*

LETTRE XXXIII

La Marquise de Merteuil au Vicomte de Valmont.

Dès que vous craignez de réussir, mon cher Vicomte, dès que votre projet est de fournir des armes contre vous, et que vous desirez moins de vaincre que de combattre, je n'ai plus rien à dire. Votre conduite est un chef-d'œuvre de prudence. Elle en seroit un de sottise dans la supposition contraire ; et, pour vous parler vrai, je crains que vous ne vous fassiez illusion.

Ce que je vous reproche n'est pas de n'avoir point profité du moment. D'une part, je ne vois pas clairement qu'il fût venu : de l'autre, je sais assez, quoi qu'on en dise, qu'une occasion manquée se retrouve, tandis qu'on ne revient jamais d'une démarche précipitée.

Mais la véritable école est de vous être laissé aller à écrire. Je vous défie à présent de prévoir où ceci peut vous mener. Par hasard, espérez-vous prouver à cette femme qu'elle doit se rendre ? Il me semble que ce ne peut être-là qu'une vérité de sentiment, et non de démonstration ; et que pour la faire recevoir, il s'agit d'attendrir et non de raisonner : mais à quoi vous serviroit d'attendrir par Lettres, puisque vous ne seriez pas là pour en profiter ? Quand vos belles phrases produiroient l'ivresse de l'amour, vous flattez-vous qu'elle soit assez longue pour que la réflexion n'ait pas le temps d'en empêcher l'aveu ? Songez donc à celui qu'il faut pour écrire une Lettre, à celui qui se passe avant qu'on la remette ; et voyez si, sur-tout une femme à principes comme votre Dévote, peut vouloir si long-temps ce qu'elle tâche de ne vouloir jamais. Cette marche peut réussir avec des enfans, qui, quand ils écrivent, je vous aime, ne savent pas qu'ils disent je me rends. Mais la vertu raisonneuse de Mde de Tourvel me paroît fort bien connoitre la valeur des

termes. Aussi, malgré l'avantage que vous aviez pris sur elle dans votre conversation, elle vous bat dans sa Lettre. Et puis, savez-vous ce qui arrive? par cela seul qu'on dispute, on ne veut pas céder. A force de chercher de bonnes raisons, on en trouve, on les dit; et après on y tient, non pas tant parce qu'elles sont bonnes que pour ne pas se démentir.

De plus, une remarque que je m'étonne que vous n'ayiez pas faite, c'est qu'il n'y a rien de si difficile en amour, que d'écrire d'une façon vraisemblable : ce n'est pas qu'on ne se serve des mêmes mots; mais on ne les arrange pas de même, ou plutôt on les arrange, et cela suffit. Relisez votre Lettre : il y regne un ordre qui vous décele à chaque phrase. Je veux croire que votre Présidente est assez peu formée pour ne s'en pas apercevoir : mais qu'importe? l'effet n'en est pas moins manqué. C'est le défaut des Romans; l'Auteur se bat les flancs pour s'échauffer, et le Lecteur reste froid. *Héloïse* est le seul qu'on en puisse excepter; et malgré le talent de l'Auteur, cette observation m'a toujours fait croire que le fonds en étoit vrai. Il n'en est pas de même en parlant. L'habitude de travailler son organe, y donne de la sensibilité; la facilité des larmes y ajoute encore : l'expression du desir se confond dans les yeux avec celle de la tendresse; enfin le discours moins suivi amene plus aisément cet air de trouble et de désordre, qui est la véritable éloquence de l'amour; et sur tout la présence de l'objet aimé empêche la réflexion et nous fait désirer d'être vaincues.

Croyez-moi, Vicomte : on vous demande de ne plus écrire; profitez-en pour réparer votre faute, et attendez l'occasion de parler. Savez-vous que cette femme a plus de force que je ne croyois? sa défense est bonne; et sans la longueur de sa Lettre, et le prétexte qu'elle vous donne pour rentrer en matiere dans sa phrase de reconnoissance, elle ne se seroit pas du tout trahie.

Ce qui me paroît encore devoir vous rassurer sur le succès, c'est qu'elle use trop de force à la fois ; je prévois qu'elle les épuisera pour la défense du mot, et qu'il ne lui en restera plus pour celle de la chose.

Je vous renvoie vos deux Lettres, et si vous êtes prudent, ce seront les dernieres jusqu'après l'heureux moment. S'il étoit moins tard, je vous parlerois de la petite Volanges qui avance assez vîte, et dont je suis fort contente. Je crois que j'aurai fini avant vous, et vous devez en être bien honteux. Adieu pour aujourd'hui.

*De... ce 24 Août 17**.*

LETTRE XXXIV

Le Vicomte de Valmont à la Marquise de Merteuil.

Vous parlez à merveille, ma belle amie : mais pourquoi vous tant fatiguer à prouver ce que personne n'ignore ? Pour aller vîte en amour, il vaut mieux parler qu'écrire ; voilà, je crois, toute votre Lettre. Eh mais ! ce sont les plus simples élémens de l'art de séduire. Je remarquerai seulement que vous ne faites qu'une exception à ce principe, et qu'il y en a deux. Aux enfans qui suivent cette marche par timidité et se livrent par ignorance, il faut joindre les femmes Beaux-Esprits, qui s'y laissent engager par amour-propre, et que la vanité conduit dans le piege. Par exemple, je suis bien sûr que la Comtesse de B..., qui répondit sans difficulté à ma premiere Lettre, n'avoit pas alors plus d'amour pour moi que moi pour elle, et qu'elle ne vit que l'occasion de traiter un sujet qui devoit lui faire honneur.

Quoi qu'il en soit, un Avocat vous diroit que le principe ne s'applique pas à la question. En effet, vous supposez que j'ai le choix entre écrire et parler, ce qui n'est pas. Depuis l'affaire du 19, mon inhumaine, qui se tient sur

la défensive, a mis à éviter les rencontres, une adresse qui a déconcerté la mienne. C'est au point que si cela continue, elle me forcera à m'occuper sérieusement des moyens de reprendre cet avantage ; car assurément je ne veux être vaincu par elle en aucun genre. Mes Lettres mêmes sont le sujet d'une petite guerre : non contente de n'y pas répondre, elle refuse de les recevoir. Il faut pour chacune une ruse nouvelle, et qui ne réussit pas toujours.

Vous vous rappellez par quel moyen simple j'avois remis la premiere ; la seconde n'offrit pas plus de difficulté. Elle m'avoit demandé de lui rendre sa Lettre : je lui donnai la mienne en place, sans qu'elle eût le moindre soupçon. Mais soit dépit d'avoir été attrapée, soit caprice, ou enfin soit vertu, car elle me forcera d'y croire, elle refusa obstinément la troisieme. J'espere pourtant que l'embarras où a pensé la mettre la suite de ce refus, la corrigera pour l'avenir.

Je ne fus pas trés-étonné qu'elle ne voulût pas recevoir cette Lettre, que je lui offrois tout simplement ; c'eût été déjà accorder quelque chose, et je m'attends à une plus longue défense. Après cette tentative, qui n'étoit qu'un essai fait en passant, je mis une enveloppe à ma Lettre ; et prenant le moment de la toilette, où Mde de Rosemonde et la Femme-de-chambre étoient présentes, je la lui envoyai par mon Chasseur, avec ordre de lui dire que c'étoit le papier qu'elle m'avoit demandé. J'avois bien deviné qu'elle craindroit l'explication scandaleuse que nécessiteroit un refus ; en effet, elle prit la Lettre ; et mon Ambassadeur, qui avoit ordre d'observer sa figure, et qui ne voit pas mal, n'aperçut qu'une légere rougeur et plus d'embarras que de colere.

Je me félicitois donc, bien sûr, ou qu'elle garderoit cette Lettre, ou que si elle vouloit me la rendre, il faudroit qu'elle se trouvât seule avec moi ; ce qui me donneroit une occasion de lui parler. Environ une heure après, un

de ses gens entre dans ma chambre, et me remet de la part de sa Maîtresse, un paquet d'une autre forme que le mien, et sur l'enveloppe duquel je reconnais l'écriture tant désirée. J'ouvre avec précipitation.... C'étoit ma Lettre elle-même, non décachetée et pliée seulement en deux. Je soupçonne que la crainte que je ne fusse moins scrupuleux qu'elle sur le scandale, lui a fait employer cette ruse diabolique.

Vous me connoissez ; je n'ai pas besoin de vous peindre ma fureur. Il fallut pourtant reprendre son sang froid, et chercher de nouveaux moyens. Voici le seul que je trouvai.

On va d'ici, tous les matins, chercher les Lettres à la Poste, qui est à environ trois quarts de lieue ; on se sert, pour cet objet, d'une boîte couverte à-peu-près comme un tronc, dont le maître de la Poste a une clef et Mde de Rosemonde l'autre. Chacun y met ses Lettres dans la journée, quand bon lui semble : on les porte à la Poste, et le matin on va chercher celles qui sont arrivées. Tous les gens, étrangers ou autres, font ce service également. Ce n'étoit pas le tour de mon domestique ; mais il se chargea d'y aller, sous le prétexte qu'il avoit affaire de ce côté.

Cependant j'écrivis ma Lettre. Je déguisai mon écriture pour l'adresse, et je contrefis assez bien, sur l'enveloppe, le timbre de *Dijon*. Je choisis cette Ville, parce que je trouvai plus gai, puisque je demandois les mêmes droits que le mari, d'écrire aussi du même lieu, et aussi parce que ma Belle avoit parlé toute la journée du désir qu'elle avoit de recevoir des Lettres de Dijon. Il me parut juste de lui procurer ce plaisir.

Ces précautions une fois prises, il étoit facile de faire joindre cette Lettre aux autres. Je gagnois encore à cet expédient, d'être témoin de la réception : car l'usage est ici de se rassembler pour déjeûner, et d'attendre l'arrivée des Lettres avant de se séparer. Enfin elles arriverent.

Mde de Rosemonde ouvrit la boîte. « De Dijon, dit-

elle, en donnant la Lettre à Mde de Tourvel. — Ce n'est pas l'écriture de mon mari », reprit celle-ci d'une voix inquiete, en rompant le cachet avec vivacité ; le premier coup-d'œil l'instruisit ; et il se fit une telle révolution sur sa figure que Mde de Rosemonde s'en aperçut, et lui dit : « Qu'avez-vous » ? Je m'approchai aussi, en disant : « Cette Lettre est donc bien terrible » ? La timide Dévote n'osoit lever les yeux, ne disoit mot, et, pour sauver son embarras, feignoit de parcourir l'Epître, qu'elle n'étoit gueres en état de lire. Je jouissois de son trouble ; et n'étant pas faché de la pousser un peu : « Votre air plus tran-» quille, ajoutai-je, fait espérer que cette Lettre vous a » causé plus d'étonnement que de douleur ». La colere alors l'inspira mieux que n'eût pu faire la prudence. « Elle » contient, répondit-elle, des choses qui m'offensent, et que » je suis étonnée qu'on ait osé m'écrire. — Et qui donc ? interrompit Mde de Rosemonde. « Elle n'est pas signée, répondit la belle couroucée : mais la Lettre et son Au-» teur m'inspirent un égal mépris. On m'obligera de ne » m'en plus parler ». En disant ces mots, elle déchira l'audacieuse missive, en mit les morceaux dans sa poche, se leva et sortit.

Malgré cette colere, elle n'en a pas moins eu ma Lettre, et je m'en remets bien à sa curiosité, du soin de l'avoir lue en entier.

Le détail de la journée me meneroit trop loin. Je joins à ce récit le brouillon de mes deux Lettres ; vous serez aussi instruite que moi. Si vous voulez être au courant de cette correspondance, il faut vous accoutumer à déchiffrer mes minutes : car pour rien au monde, je ne dévorerois l'ennui de les recopier. Adieu, ma belle amie.

*De.... ce 25 Août 17**.*

LETTRE XXXV

Le Vicomte de Valmont, à la Présidente de Tourvel.

Il faut vous obéir, Madame ; il faut vous prouver qu'au milieu des torts que vous vous plaisez à me croire, il me reste au moins assez de délicatesse pour ne pas me permettre un reproche, et assez de courage pour m'imposer les plus douloureux sacrifices. Vous m'ordonnez le silence et l'oubli ! eh bien ! je forcerai mon amour à se taire ; et j'oublierai, s'il est possible, la façon cruelle dont vous l'avez accueilli. Sans doute le désir de vous plaire n'en donnoit pas le droit ; et j'avoue encore que le besoin que j'avois de votre indulgence, n'étoit pas un titre pour l'obtenir : mais vous regardez mon amour comme un outrage ; vous oubliez que si ce pouvoit être un tort, vous en seriez à-la-fois et la cause et l'excuse. Vous oubliez aussi, qu'accoutumé à vous ouvrir mon ame, lors même que cette confiance pouvoit me nuire, il ne m'étoit plus possible de vous cacher les sentimens dont je suis pénétré ; et ce qui fut l'ouvrage de ma bonne foi, vous le regardez comme le fruit de l'audace. Pour prix de l'amour le plus tendre, le plus respectueux, le plus vrai, vous me rejettez loin de vous. Vous me parlez enfin de votre haine... Quel autre ne se plaindroit pas d'être traité ainsi? Moi seul, je me soumets ; je souffre tout et ne murmure point ; vous frappez et j'adore. L'inconcevable empire que vous avez sur moi, vous rend maîtresse absolue de mes sentimens : et si mon amour seul vous résiste, si vous ne pouvez le détruire, c'est qu'il est votre ouvrage et non pas le mien.

Je ne demande point un retour dont jamais je ne me suis flatté. Je n'attends pas même cette pitié, que l'intérêt que vous m'aviez témoigné quelquefois pouvoit me faire espérer. Mais je crois, je l'avoue, pouvoir réclamer votre justice,

Vous m'apprenez, Madame, qu'on a cherché à me nuire dans votre esprit. Si vous en eussiez cru les conseils de vos amis, vous ne m'eussiez pas même laissé approcher de vous : ce sont vos termes. Quels sont donc ces amis officieux ? Sans doute ces gens si séveres, et d'une vertu si rigide, consentent à être nommés ; sans doute ils ne voudroient pas se couvrir d'une obscurité qui les confondroit avec de vils calomniateurs ; et je n'ignorerai ni leur nom, ni leurs reproches. Songez, Madame, que j'ai le droit de savoir l'un et l'autre, puisque vous me jugez d'après eux. On ne condamne point un coupable sans lui dire son crime, sans lui nommer ses accusateurs. Je ne demande point d'autre grace, et je m'engage d'avance à me justifier, à les forcer de se dédire.

Si j'ai trop méprisé, peut-être, les vaines clameurs d'un public dont je fais peu de cas, il n'en est pas ainsi de votre estime ; et quand je consacre ma vie à la mériter, je ne me la laisserai pas ravir impunément. Elle me devient d'autant plus précieuse, que je lui devrai sans doute cette demande que vous craignez de me faire, et qui me donneroit, dites-vous, *des droits à votre reconnoissance*. Ah ! loin d'en exiger, je croirai vous en devoir, si vous me procurez l'occasion de vous être agréable. Commencez donc à me rendre plus de justice, en ne me laissant plus ignorer ce que vous désirez de moi. Si je pouvois le deviner, je vous éviterois la peine de le dire. Au plaisir de vous voir, ajoutez le bonheur de vous servir, et je me louerai de votre indulgence. Qui peut donc vous arrêter ? ce n'est pas, je l'espère, la crainte d'un refus ? je sens que je ne pourrois vous la pardonner. Ce n'en est pas un que de ne pas vous rendre votre Lettre. Je désire, plus que vous, qu'elle ne me soit plus nécessaire : mais accoutumé à vous croire une âme si douce, ce n'est que dans cette Lettre que je puis vous trouver telle que vous voulez paroître. Quand je forme le vœu de vous rendre sensible, j'y vois que plutôt que d'y consentir, vous fuiriez à cent lieues de

moi ; quand tout en vous augmente et justifie mon amour, c'est encore elle qui me répete que mon amour vous outrage ; et lorsqu'en vous voyant cet amour me semble le bien suprême, j'ai besoin de vous lire, pour sentir que ce n'est qu'un affreux tourment. Vous concevez à présent que mon plus grand bonheur seroit de pouvoir vous rendre cette Lettre fatale : me la demander encore, seroit m'autoriser à ne plus croire ce qu'elle contient ; vous ne doutez pas, j'espère, de mon empressement à vous la remettre.

De..., ce 21 *Août* 17**.

LETTRE XXXVI

Le Vicomte de Valmont à la Présidente de Tourvel.

(*Timbrée de Dijon.*)

Votre sévérité augmente chaque jour, Madame, et si je l'ose dire, vous semblez craindre moins d'être injuste que d'être indulgente. Après m'avoir condamné sans m'entendre, vous avez dû sentir, en effet, qu'il vous seroit plus facile de ne pas lire mes raisons que d'y répondre. Vous refusez mes Lettres avec obstination ; vous me les renvoyez avec mépris. Vous me forcez enfin de recourir à la ruse, dans le moment même où mon unique but est de vous convaincre de ma bonne foi. La nécessité où vous m'avez mis de me défendre, suffira sans doute pour en excuser les moyens. Convaincu d'ailleurs par la sincérité de mes sentimens, que pour les justifier à vos yeux il me suffit de vous les faire bien connoître, j'ai cru pouvoir me permettre ce léger détour. J'ose croire aussi que vous me le pardonnerez ; et que vous serez peu surprise que l'amour soit plus ingénieux à se produire, que l'indifférence à l'écarter.

Permettez donc, Madame, que mon cœur se dévoile entierement à vous. Il vous appartient, il est juste que vous le connoissiez.

J'étois bien éloigné, en arrivant chez Mde de Rosemonde, de prévoir le sort qui m'y attendoit. J'ignorois que vous y fussiez ; et j'ajouterai, avec la sincérité qui me caractérise, que quand je l'aurois su, ma sécurité n'en eût point été troublée : non que je ne rendisse à votre beauté la justice qu'on ne peut lui refuser ; mais accoutumé à n'éprouver que des désirs, à ne me livrer qu'à ceux que l'espoir encourageoit, je ne connoissois pas les tourmens de l'amour.

Vous fûtes témoin des instances que me fit Mde de Rosemonde pour m'arrêter quelque temps. J'avois déjà passé une journée avec vous : cependant je ne me rendis, ou au moins je ne crus me rendre qu'au plaisir, si naturel et si légitime, de témoigner des égards à une parente respectable. Le genre de vie qu'on menoit ici, différoit beaucoup sans doute de celui auquel j'étois accoutumé ; il ne m'en coûta rien de m'y conformer ! et sans chercher à pénétrer la cause du changement qui s'opéroit en moi, je l'attribuois uniquement encore à cette facilité de caractere, dont je crois vous avoir déjà parlé.

Malheureusement (et pourquoi faut-il que ce soit un malheur ?), en vous connoissant mieux je reconnus bientôt que cette figure enchanteresse, qui seule m'avoit frappé, étoit le moindre de vos avantages ; votre âme céleste étonna, séduisit la mienne. J'admirois la beauté, j'adorai la vertu. Sans prétendre à vous obtenir, je m'occupai de vous mériter. En réclamant votre indulgence pour le passé, j'ambitionnai votre suffrage pour l'avenir. Je le cherchois dans vos discours, je l'épiois dans vos regards ; dans ces regards d'où partoit un poison d'autant plus dangereux, qu'il étoit répandu sans dessein, et reçu sans méfiance.

Alors je connus l'amour. Mais que j'étois loin de m'en plaindre ! résolu de l'ensevelir dans un éternel silence, je me livrois sans crainte, comme sans réserve, à ce sentiment délicieux. Chaque jour augmentoit son empire.

Bientôt le plaisir de vous voir se changea en besoin. Vous absentiez-vous un moment ? mon cœur se serroit de tristesse ; au bruit qui m'annonçoit votre retour, il palpitoit de joie. Je n'existois plus que par vous, et pour vous. Cependant c'est vous-même que j'adjure : jamais dans la gaieté des folâtres jeux, ou dans l'intérêt d'une conversation sérieuse, m'échappa-t-il un mot qui pût trahir le secret de mon cœur.

Enfin un jour arriva où devoit commencer mon infortune ; et par une inconcevable fatalité, une action honnête en devint le signal. Oui, Madame, c'est au milieu des malheureux que j'avois secourus, que, vous livrant à cette sensibilité précieuse qui embellit la beauté même et ajoute du prix à la vertu, vous achevâtes d'égarer un cœur que déjà trop d'amour enivroit. Vous vous rappellez, peut-être, quelle préoccupation s'empara de moi au retour ! Hélas ! je cherchois à combattre un penchant que je sentois devenir plus fort que moi.

C'est après avoir épuisé mes forces dans ce combat inégal, qu'un hasard, que je n'avois pu prévoir, me fit trouver seul avec vous. Là, je succombai, je l'avoue. Mon cœur trop plein ne put retenir ses discours ni ses larmes. Mais est-ce donc un crime ? et si c'en est un, n'est-il pas assez puni par les tourmens affreux auxquels je suis livré ?

Dévoré par un amour sans espoir, j'implore votre pitié et ne trouve que votre haine : sans autre bonheur que celui de vous voir, mes yeux vous cherchent malgré moi, et je tremble de rencontrer vos regards. Dans l'état cruel où vous m'avez réduit, je passe les jours à déguiser mes peines, et les nuits à m'y livrer ; tandis que vous, tranquille et paisible, vous ne connoissez ces tourments que pour les causer et vous en applaudir. Cependant c'est vous qui vous plaignez, et c'est moi qui m'excuse.

Voilà pourtant, Madame, voilà le récit fidele de ce que vous nommez mes torts, et que peut-être il seroit plus

juste d'appeler mes malheurs. Un amour pur et sincère, un respect qui ne s'est jamais démenti, une soumission parfaite ; tels sont les sentimens que vous m'avez inspirés. Je n'eusse pas craint d'en présenter l'hommage à la Divinité même. O vous, qui êtes son plus bel ouvrage, imitez-la dans son indulgence ! Songez à mes peines cruelles ; songez surtout que, placé par vous entre le désespoir et la félicité suprême, le premier mot que vous prononcerez décidera pour jamais de mon sort.

*De..., ce 23 août 17**.*

LETTRE LXXVII

La Présidente de Tourvel à Madame de Volanges.

Je me soumets, Madame, aux conseils que votre amitié me donne. Accoutumée à déférer en tout à vos avis, je le suis à croire qu'ils sont toujours fondés en raison. J'avouerai même que M. de Valmont doit être en effet infiniment dangereux, s'il peut à-la-fois feindre d'être ce qu'il paroît ici, et rester tel que vous le dépeignez. Quoi qu'il en soit, puisque vous l'exigez, je l'éloignerai de moi ; au moins j'y ferai mon possible : car souvent les choses qui dans le fond devroient être les plus simples, deviennent embarrassantes par la forme.

Il me paroît toujours impraticable de faire cette demande à sa tante ; elle deviendroit également désobligeante, et pour elle, et pour lui. Je ne prendrois pas non plus, sans quelque répugnance, le parti de m'éloigner moi-même : car outre les raisons que je vous ai déjà mandées relatives à M. de Tourvel, si mon départ contrarioit M. de Valmont, comme il est possible, n'auroit-il pas la facilité de me suivre à Paris ? et son retour, dont je serois, dont au moins je paroîtrois être l'objet, ne sembleroit-il pas plus étrange qu'une rencontre à la campagne, chez une personne qu'on sait être sa parente et mon amie ?

Il ne me reste donc d'autre ressource que d'obtenir de lui-même qu'il veuille bien s'éloigner. Je sens que cette proposition est difficile à faire ; cependant, comme il me paroît avoir à cœur de me prouver qu'il a en effet plus d'honnêteté qu'on ne lui en suppose, je ne désespere pas de réussir. Je ne serai pas même fâchée de le tenter, et d'avoir une occasion de juger si, comme il le dit souvent, les femmes vraiment honnêtes n'ont jamais eu, n'auront jamais à se plaindre de ses procédés. S'il part, comme je le désire, ce sera en effet par égard pour moi ; car je ne peux pas douter qu'il n'ait le projet de passer ici une grande partie de l'automne. S'il refuse ma demande et s'obstine à rester, je serai toujours à temps de partir moi-même, et je vous le promets.

Voilà, je crois, Madame, tout ce que votre amitié exigeoit de moi : je m'empresse d'y satisfaire, et de vous prouver que malgré *la chaleur* que j'ai pu mettre à défendre M. de Valmont, je n'en suis pas moins disposée, non-seulement à écouter, mais même à suivre les conseils de mes amis.

J'ai l'honneur d'être, etc.

De... ce 25 *Août* 17**.

LETTRE XXXVIII

La Marquise de Merteuil au Vicomte de Valmont.

Votre énorme paquet m'arrive à l'instant, mon cher Vicomte. Si la date en est exacte, j'aurois dû le recevoir vingt-quatre heures plutôt ; quoi qu'il en soit, si je prenois le temps de le lire, je n'aurois plus celui d'y répondre. Je préfere donc de vous en accuser seulement la réception, et nous causerons d'autre chose. Ce n'est pas que j'aie rien à vous dire pour mon compte ; l'automne ne laisse à Paris presque point d'hommes qui aient figure humaine : aussi suis-je, depuis un mois, d'une sagesse à périr ; et

tout autre que mon Chevalier seroit fatigué des preuves de ma constance. Ne pouvant m'occuper, je me distrais avec la petite Volanges ; et c'est d'elle que je veux vous parler.

Savez-vous que vous avez perdu plus que vous ne le croyez, à ne pas vous charger de cet enfant ? elle est vraiment délicieuse ! cela n'a ni caractere ni principes ; jugez combien sa société sera douce et facile. Je ne crois pas qu'elle brille jamais par le sentiment ; mais tout annonce en elle les sensations les plus vives. Sans esprit et sans finesse, elle a pourtant une certaine fausseté naturelle, si l'on peut parler ainsi, qui quelquefois m'étonne moi-même, et qui réussira d'autant mieux, que sa figure offre l'image de la candeur et de l'ingénuité. Elle est naturellement très-caressante, et je m'en amuse quelquefois : sa petite tête se monte avec une facilité incroyable ; et elle est alors d'autant plus plaisante, qu'elle ne sait rien, absolument rien, de ce qu'elle desire tant de savoir. Il lui en prend des impatiences tout-à-fait drôles ; elle rit, elle se dépite, elle pleure, et puis elle me prie de l'instruire, avec une bonne-foi réellement séduisante. En vérité, je suis presque jalouse de celui à qui ce plaisir est réservé.

Je ne sais si je vous ai mandé que depuis quatre ou cinq jours j'ai l'honneur d'être sa confidente. Vous devinez bien que d'abord j'ai fait la sévere : mais aussi-tôt que je me suis aperçue qu'elle croyoit m'avoir convaincue par ses mauvaises raisons, j'ai eu l'air de les prendre pour bonnes ; et elle est intimément persuadée qu'elle doit ce succès à son éloquence : il falloit cette précaution pour ne me pas compromettre. Je lui ai permis d'écrire et de me dire *j'aime;* et le même jour, sans qu'elle s'en doutât, je lui ai ménagé un tête-à-tête avec son Danceny. Mais figurez-vous qu'il est si sot encore, qu'il n'en a seulement pas obtenu un baiser. Ce garçon-là fait pourtant de fort jolis vers ! Mon Dieu ! que ces gens d'esprit sont bêtes !

celui-ci l'est au point qu'il m'en embarrasse ; car enfin, pour lui, je ne peux pas le conduire !

C'est à présent que vous me seriez bien utile. Vous êtes assez lié avec Danceny pour avoir sa confidence, et s'il vous la donnoit une fois, nous irions grand train. Dépêchez donc votre Présidente, car enfin je ne veux pas que Gercourt s'en sauve : au reste, j'ai parlé de lui hier, à la petite personne, et le lui ai si bien peint, que quand elle seroit sa femme depuis dix ans, elle ne le haïroit pas davantage. Je l'ai pourtant beaucoup prêchée sur la fidélité conjugale ; rien n'égale ma sévérité sur ce point. Par-là, d'une part, je rétablis auprès d'elle ma réputation de vertu, que trop de condescendance pourroit détruire ; de l'autre, j'augmente en elle la haine dont je veux gratifier son mari. Et enfin, j'espère qu'en lui faisant accroire qu'il ne lui est permis de se livrer à l'amour que pendant le peu de temps qu'elle a à rester fille, elle se décidera plus vîte à n'en rien perdre.

Adieu, Vicomte ; je vais me mettre à ma toilette où je lirai votre volume.

*De... ce 27 Août 17**.*

LETTRE XXXIX

Cécile Volanges à Sophie Carnay.

Je suis triste et inquiete, ma chere Sophie. J'ai pleuré presque toute la nuit. Ce n'est pas que pour le moment je ne sois bien heureuse, mais je prévois que cela ne durera pas.

J'ai été hier à l'Opéra avec Mde de Merteuil ; nous y avons beaucoup parlé de mon mariage, et je n'en ai rien appris de bon. C'est M. le Comte de Gercourt que je dois épouser, et ce doit être au mois d'Octobre. Il est riche, il est homme de qualité, il est Colonel du Régiment de... Jusques-là tout va fort bien. Mais d'abord il est vieux :

figure-toi qu'il a au moins trente-six ans! et puis, Madame de Merteuil dit qu'il est triste et sévere, et qu'elle craint que je ne sois pas heureuse avec lui. J'ai même bien vu qu'elle en étoit sûre, et qu'elle ne vouloit pas me le dire, pour ne pas m'affliger. Elle ne m'a presque entretenue toute la soirée que des devoirs des femmes envers leurs maris : elle convient que M. de Gercourt n'est pas aimable du tout, et elle dit pourtant qu'il faudra que je l'aime. Ne m'a-t-elle pas dit aussi qu'une fois mariée, je ne devrois plus aimer le Chevalier Danceny? comme si c'étoit possible! Oh! je t'assure bien que je l'aimerai toujours. Vois-tu, j'aimerois mieux plutôt ne pas me marier. Que ce M. de Gercourt s'arrange, je ne l'ai pas été chercher. Il est en Corse à présent, bien loin d'ici; je voudrois qu'il y restât dix ans. Si je n'avois pas peur de rentrer au Couvent, je dirois bien à Maman que je ne veux pas de ce mari-là; mais ce seroit encore pis. Je suis bien embarrassée. Je sens que je n'ai jamais tant aimé M. Danceny qu'à présent; et quand je songe qu'il ne me reste plus qu'un mois à être comme je suis, les larmes me viennent aux yeux tout de suite; je n'ai de consolation que dans l'amitié de Mde de Merteuil; elle a si bon cœur! elle partage tous mes chagrins comme moi-même; et puis elle est si aimable, que quand je suis avec elle, je n'y songe presque plus. D'ailleurs elle m'est bien utile; car le peu que je sais, c'est elle qui me l'a appris : et elle est si bonne, que je lui dis tout ce que je pense, sans être honteuse du tout. Quand elle trouve que ce n'est pas bien, elle me gronde quelquefois; mais c'est tout doucement, et puis je l'embrasse de tout mon cœur, jusqu'à ce qu'elle ne soit plus fâchée. Au moins celle-là, je peux bien l'aimer tant que je voudrai, sans qu'il y ait du mal, et ça me fait bien du plaisir. Nous sommes pourtant convenues que je n'aurois pas l'air de l'aimer tant devant le monde, t sur-tout devant Maman, afin qu'elle ne se méfie de rien u sujet du Chevalier Danceny. Je t'assure que si je pou-

vois toujours vivre comme je fais à présent, je crois que je serois bien heureuse. Il n'y a que ce vilain M. de Gercourt?... Mais je ne veux pas t'en parler davantage : car je redeviendrois triste. Au lieu de cela, je vas écrire au Chevalier Danceny : je ne lui parlerai que de mon amour et non de mes chagrins, car je ne veux pas l'affliger.

Adieu, ma bonne amie. Tu vois bien que tu aurois tort de te plaindre, et que j'ai beau être *occupée*, comme tu dis, qu'il ne m'en reste pas moins le temps de t'aimer et de t'écrire (1).

*De... ce 27 Août 17**.*

LETTRE XL

Le Vicomte de Valmont à la Marquise de Merteuil.

C'est peu pour mon inhumaine de ne pas répondre à mes Lettres, de refuser de les recevoir ; elle veut me priver de sa vue, elle exige que je m'éloigne. Ce qui vous surprendra davantage, c'est que je me soumette à tant de rigueur. Vous allez me blâmer. Cependant je n'ai pas cru devoir perdre l'occasion de me laisser donner un ordre : persuadé d'une part, que qui commande s'engage ; et de l'autre, que l'autorité illusoire que nous avons l'air de laisser prendre aux femmes, est un des pieges qu'elles évitent le plus difficilement. De plus, l'adresse que celle-ci a su mettre à éviter de se trouver seule avec moi, me plaçoit dans une situation dangereuse, dont j'ai cru devoir sortir à quelque prix que ce fût : car étant sans cesse avec elle, sans pouvoir l'occuper de mon amour, il y avoit lieu de craindre qu'elle ne s'accoutumât enfin à me voir sans trouble ; disposition dont vous savez assez combien il est difficile de revenir.

(1) On continue à supprimer les Lettres de Cécile Volanges et du Chevalier Danceny, qui sont peu intéressantes et n'annoncent aucun événement.

Au reste, vous devinez que je ne me suis pas soumis sans condition. J'ai même eu le soin d'en mettre une impossible à accorder ; tant pour rester toujours maître de tenir ma parole, ou d'y manquer, que pour engager une discussion, soit de bouche ou par écrit, dans un moment où ma Belle est plus contente de moi, où elle a besoin que je le sois d'elle : sans compter que je serois bien mal-adroit, si je ne trouvois moyen d'obtenir quelque dédommagement de mon désistement à cette prétention toute insoutenable qu'elle est.

Après vous avoir exposé mes raisons dans ce long préambule, je commence l'historique de ces deux derniers jours. J'y joindrai comme pieces justificatives, la Lettre de ma Belle et ma Réponse. Vous conviendrez qu'il y a peu d'Historiens aussi exacts que moi.

Vous vous rappelez l'effet que fit avant-hier matin ma Lettre de *Dijon ;* le reste de la journée fut très-orageux. La jolie Prude arriva seulement au moment du dîner, et annonça une forte migraine ; prétexte dont elle voulut couvrir un des violens accès d'humeur que femme puisse avoir. Sa figure en étoit vraiment altérée ; l'expression de douceur que vous lui connoissez, s'étoit changée en un air mutin qui en faisoit une beauté nouvelle. Je me promets bien de faire usage de cette découverte par la suite ; et de remplacer quelquefois la Maîtresse tendre, par la Maîtresse mutine.

Je prévis que l'après-dînée seroit triste ; et pour m'en sauver l'ennui, je prétextai des Lettres à écrire, et me retirai chez moi. Je revins au salon sur les six heures ; Mde de Rosemonde proposa la promenade, qui fut acceptée. Mais au moment de monter en voiture, la prétendue malade, par une malice infernale, prétexta à son tour, et peut-être pour se venger de mon absence, un redoublement de douleurs, et me fit subir sans pitié le tête-à-tête de ma vieille tante. Je ne sais s les imprécations que je fis contre ce démon femelle fu

rent exaucées, mais nous la trouvâmes couchée au retour.

Le lendemain au déjeûner, ce n'étoit plus la même femme. La douceur naturelle étoit revenue, et j'eus lieu de me croire pardonné. Le déjeûner étoit à peine fini, que la douce personne se leva d'un air indolent, et entra dans le parc ; je la suivis comme vous pouvez croire. « D'où peut naître ce désir de promenade, lui dis-je en » l'abordant? — J'ai beaucoup écrit ce matin, me répondit-» elle, et ma tête est un peu fatiguée. — Je ne suis pas » assez heureux, repris-je, pour avoir à me reprocher » cette fatigue-là ? — Je vous ai bien écrit, répondit-» elle encore, mais j'hésite à vous donner ma Lettre. » Elle contient une demande, et vous ne m'avez pas accou-» tumée à en espérer le succès. — Ah ! je jure que s'il » m'est possible. — Rien n'est plus facile, interrompit-» elle ; et quoique vous dussiez peut-être l'accorder » comme justice, je consens à l'obtenir comme grace. ». En disant ces mots, elle me présenta sa Lettre ; en la prenant, je pris aussi sa main, qu'elle retira, mais sans colere et avec plus d'embarras que de vivacité. « La chaleur est plus vive que je ne croyois, dit-elle ; il faut rentrer ». Et elle reprit la route du Château. Je fis de vains efforts pour lui persuader de continuer sa promenade, et j'eus besoin de me rappeler que nous pouvions être vus, pour n'y employer que de l'éloquence. Elle rentra sans proférer une parole, et je vis clairement que cette feinte promenade n'avoit eu d'autre but que de me remettre sa Lettre. Elle monta chez elle en rentrant, et je me retirai chez moi pour lire l'Epître, que vous ferez bien de lire aussi, ainsi que ma Réponse, avant d'aller plus loin.

LETTRE XLI

La Présidente de Tourvel au Vicomte de Valmont.

Il semble, Monsieur, par votre conduite avec moi, que vous ne cherchiez qu'à augmenter, chaque jour, les sujets de plainte que j'avois contre vous. Votre obstination à vouloir m'entretenir sans cesse, d'un sentiment que je ne veux ni ne dois écouter ; l'abus que vous n'avez pas craint de faire de ma bonne foi, ou de ma timidité, pour me remettre vos Lettres ; le moyen sur-tout, j'ose dire peu délicat, dont vous vous êtes servi pour me faire parvenir la derniere, sans craindre au moins l'effet d'une surprise qui pouvoit me compromettre ; tout devroit donner lieu de ma part à des reproches aussi vifs que justement mérités. Cependant, au lieu de revenir sur ces griefs, je m'en tiens à vous faire une demande aussi simple que juste ; et si je l'obtiens de vous, je consens que tout soit oublié.

Vous-même m'avez dit, Monsieur, que je ne devois pas craindre un refus ; et quoique, par une inconséquence qui vous est particuliere, cette phrase même soit suivie du seul refus que vous pouviez me faire (1), je veux croire que vous n'en tiendrez pas moins aujourd'hui cette parole formellement donnée il y a si peu de jours.

Je désire donc que vous ayiez la complaisance de vous éloigner de moi ; de quitter ce Château, où un plus long séjour de votre part ne pourroit que m'exposer davantage au jugement d'un public toujours prompt à mal penser d'autrui, et que vous n'avez que trop accoutumé à fixer les yeux sur les femmes qui vous admettent dans leur société.

(1) Voyez Lettre XXXV.

Avertie déjà, depuis long-temps, de ce danger par mes amis, j'ai négligé, j'ai même combattu leur avis tant que votre conduite à mon égard avoit pu me faire croire que vous aviez bien voulu ne pas me confondre avec cette foule de femmes qui toutes ont eu à se plaindre de vous. Aujourd'hui que vous me traitez comme elles, que je ne peux plus l'ignorer, je dois au public, à mes amis, à moi-même, de suivre ce parti nécessaire. Je pourrois ajouter ici que vous ne gagneriez rien à refuser ma demande, décidée que je suis à partir moi-même, si vous vous obstinez à rester : mais je ne cherche point à diminuer l'obligation que je vous aurai de cette complaisance, et je veux bien que vous sachiez qu'en nécessitant mon départ d'ici, vous contrarieriez mes arrangemens. Prouvez-moi donc, Monsieur, que comme vous me l'avez dit tant de fois, les femmes honnêtes n'auront jamais à se plaindre de vous ; prouvez-moi au moins, que quand vous avez des torts avec elles, vous savez les réparer.

Si je croyois avoir besoin de justifier ma demande vis-à-vis de vous, il me suffiroit de vous dire que vous avez passé votre vie à la rendre nécessaire, et que pourtant il n'a pas tenu à moi de ne la jamais former. Mais ne rappellons pas des événemens que je veux oublier, et qui m'obligeroient à vous juger avec rigueur, dans un moment où je vous offre l'occasion de mériter toute ma reconnoissance. Adieu, Monsieur ; votre conduite va m'apprendre avec quels sentimens je dois être, pour la vie, votre très-humble, etc.

*De... ce 25 Août 17**.*

LETTRE XLII

Le Vicomte de Valmont à la Présidente de Tourvel.

Quelque dures que soient, Madame, les conditions que vous m'imposez, je ne refuse pas de les remplir. Je

sens qu'il me seroit impossible de contrarier aucun de vos désirs. Une fois d'accord sur ce point, j'ose me flatter qu'à mon tour, vous me permettrez de vous faire quelques demandes, bien plus faciles à accorder que les vôtres, et que pourtant je ne veux obtenir que de ma soumission parfaite à votre volonté.

L'une, que j'espère qui sera sollicitée par votre justice, est de vouloir bien me nommer mes accusateurs auprès de vous ; ils me font, ce me semble, assez de mal pour que j'aie le droit de les connoître ; l'autre, que j'attends de votre indulgence, est de vouloir bien me permettre de vous renouveller quelquefois l'hommage d'un amour qui va plus que jamais mériter votre pitié.

Songez, Madame, que je m'empresse de vous obéir, lors même que je ne peux le faire qu'aux dépens de mon bonheur ; je dirai plus, malgré la persuasion où je suis, que vous ne desirez mon départ, que pour vous sauver le spectacle, toujours pénible, de l'objet de votre injustice.

Convenez-en, Madame, vous craignez moins un public trop accoutumé à vous respecter pour oser porter de vous un jugement désavantageux, que vous n'êtes gênée par la présence d'un homme qu'il vous est plus facile de punir que de blâmer. Vous m'éloignez de vous comme on détourne ses regards d'un malheureux qu'on ne veut pas secourir.

Mais tandis que l'absence va redoubler mes tourmens, à quelle autre qu'à vous puis-je adresser mes plaintes ? de quelle autre puis-je attendre des consolations qui vont me devenir si nécessaires ? Me les refusez-vous, quand vous seule causez mes peines ?

Sans doute vous ne serez pas étonnée non plus, qu'avant de partir j'aie à cœur de justifier auprès de vous, les sentimens que vous m'avez inspirés ; comme aussi je ne trouve le courage de m'éloigner qu'en en recevant l'ordre de votre bouche.

Cette double raison me fait vous demander un moment

d'entretien. Inutilement voudrions-nous y suppléer par Lettres : on écrit des volumes, et l'on explique mal ce qu'un quart-d'heure de conversation suffit pour faire bien entendre. Vous trouverez facilement le temps de me l'accorder : car quelqu'empressé que je sois de vous obéir, vous savez que Mde de Rosemonde est instruite de mon projet, de passer chez elle une partie de l'automne, et il faudra au moins que j'attende une Lettre pour pouvoir prétexter une affaire qui me force à partir.

Adieu, Madame; jamais ce mot ne m'a tant coûté à écrire que dans ce moment où il me ramene à l'idée de notre séparation. Si vous pouviez imaginer ce qu'elle me fait souffrir, j'ose croire que vous me sauriez quelque gré de ma docilité. Recevez au moins, avec plus d'indulgence, l'assurance et l'hommage de l'amour le plus tendre et le plus respectueux.

*De... ce 26 Août 17**.*

SUITE DE LA LETTRE XL

Du Vicomte de Valmont à la Marquise de Mertueil,

A PRÉSENT, raisonnons, ma belle amie. Vous sentez comme moi que la scrupuleuse, l'honnête Mde de Tourvel, ne peut pas m'accorder la premiere de mes demandes, et trahir la confiance de ses amis, en me nommant mes accusateurs; ainsi en promettant tout à cette condition, je ne m'engage à rien. Mais vous sentez aussi que ce refus qu'elle me fera, deviendra un titre pour obtenir tout le reste; et qu'alors je gagne, en m'éloignant, d'entrer avec elle, et de son aveu, en correspondance réglée : car je compte pour peu le rendez-vous que je lui demande, et qui n'a presque d'autre objet que de l'accoutumer d'avance à n'en pas refuser d'autres quand ils me seront vraiment nécessaires.

La seule chose qui me reste à faire avant mon départ

est de savoir quels sont les gens qui s'occupent à me nuire auprès d'elle. Je présume que c'est son pédant de mari; je le voudrois ; outre qu'une défense conjugale est un aiguillon au désir, je serois sûr que du moment que ma Belle aura consenti à m'écrire, je n'aurois plus rien à craindre de son mari, puisqu'elle se trouveroit déjà dans la nécessité de le tromper.

Mais si elle a une amie assez intime pour avoir sa confidence, et que cette amie-là soit contre moi, il me paroît nécessaire de les brouiller, et je compte y réussir : mais avant tout il faut être instruit.

J'ai bien cru que j'allois l'être hier ; mais cette femme ne fait rien comme une autre. Nous étions chez elle, au moment où l'on vint avertir que le dîner étoit servi. Sa toilette se finissoit seulement, et tout en se pressant, et en faisant des excuses, je m'aperçus qu'elle laissoit la clef à son sécrétaire ; et je connois son usage de ne pas ôter celle de son appartement. J'y rêvois pendant le dîner, lorsque j'entendis descendre sa Femme-de-chambre : je pris mon parti aussi-tôt ; je feignis un saignement de nez, et sortis. Je volai au secrétaire ; mais je trouvai tous les tiroirs ouverts, et pas un papier écrit. Cependant on n'a pas d'occasion de les brûler dans cette saison. Que fait-elle des Lettres qu'elle reçoit ? elle en reçoit souvent ! Je n'ai rien négligé ; tout étoit ouvert, et j'ai cherché par-tout : mais je n'y ai rien gagné, que de me convaincre que ce dépôt précieux reste dans ses poches.

Comment l'en tirer ? depuis hier je m'occupe inutilement d'en trouver les moyens : cependant je ne peux en vaincre le désir. Je regrette de n'avoir pas le talent des filoux. Ne devroit-il pas, en effet, entrer dans l'éducation d'un homme qui se mêle d'intrigues ? ne seroit-il pas plaisant de dérober la Lettre ou le portrait d'un rival, ou de tirer des poches d'une Prude de quoi la démasquer ? Mais nos parens ne songent à rien ; et moi j'ai beau songer à tout, je ne fais que

m'apercevoir que je suis gauche, sans pouvoir y remédier.

Quoi qu'il en soit, je revins me mettre à table, fort mécontent. Ma Belle calma pourtant un peu mon humeur, par l'air d'intérêt que lui donna ma feinte indisposition ; et je ne manquai pas de l'assurer que j'avois, depuis quelque temps, de violentes agitations qui altéroient ma santé. Persuadée comme elle est, que c'est elle qui les cause, ne devroit-elle pas en conscience travailler à les calmer ? Mais, quoique dévote, elle est peu charitable ; elle refuse toute aumône amoureuse, et ce refus suffit bien, ce me semble, pour en autoriser le vol. Mais adieu ; car tout en causant avec vous, je ne songe qu'à ces maudites Lettres.

*De.... ce 27 Août 17**.*

LETTRE XLIII

La Présidente de Tourvel au Vicomte de Valmont.

Pourquoi chercher, Monsieur, à diminuer ma reconnoissance ? pourquoi ne vouloir m'obéir qu'à demi, et marchander en quelque sorte un procédé honnête ? Il ne vous suffit donc pas que j'en sente le prix ? Non seulement vous demandez beaucoup ; mais vous demandez des choses impossibles. Si en effet mes amis m'ont parlé de vous, ils ne l'ont pu faire que par intérêt pour moi : quand même il se seroient trompés, leur intention n'en étoit pas moins bonne ; et vous me proposez de reconnoître cette marque d'attachement de leur part en vous livrant leur secret ! J'ai déjà eu tort de vous en parler, et vous me le faites assez sentir en ce moment. Ce qui n'eût été que de la candeur avec tout autre, devient une étourderie avec vous, et me meneroit à une noirceur, si je cédois à votre demande. J'en appelle à vous-même, à votre honnêteté ; m'avez-vous cru capable de ce procédé ? avez-vous pu me le proposer ? non sans doute ; et je suis sûre qu'en y réflé-

chissant mieux, vous ne reviendrez plus sur cette demande.

Celle que vous me faites de m'écrire n'est gueres plus facile à accorder ; et si vous voulez être juste, ce n'est pas à moi que vous vous en prendrez. Je ne veux point vous offenser ; mais avec la réputation que vous vous êtes acquise, et que, de votre aveu même, vous méritez du moins en partie, quelle femme pourroit avouer être en correspondance avec vous ? et quelle femme honnête peut se déterminer à faire ce qu'elle sent qu'elle seroit obligée de cacher ?

Encore, si j'étois assurée que vos Lettres fussent telles que je n'eusse jamais à m'en plaindre, que je pusse toujours me justifier à mes yeux de les avoir reçues ! peut-être alors le désir de vous prouver que c'est la raison et non la haine qui me guide, me feroit passer par-dessus ces considérations puissantes, et faire beaucoup plus que je ne devrois, en vous permettant de m'écrire quelquefois. Si en effet vous le désirez autant que vous me le dites, vous vous soumettrez volontiers à la seule condition qui puisse m'y faire consentir ; et si vous avez quelque reconnaissance de ce que je fais pour vous en ce moment, vous ne différerez plus de partir.

Permettez-moi de vous observer à ce sujet, que vous avez reçu une Lettre ce matin, et que vous n'en avez pas profité pour annoncer votre départ à Mde de Rosemonde, comme vous me l'aviez promis. J'espere qu'à présent rien ne pourra vous empêcher de tenir votre parole. Je compte sur-tout que vous n'attendrez pas, pour cela, l'entretien que vous me demandez, et auquel je ne veux absolument pas me prêter ; et qu'au lieu de l'ordre que vous prétendez vous être nécessaire, vous vous contenterez de la priere que je vous renouvelle. Adieu, Monsieur.

*De... ce 27 Août 17**.*

LETTRE XLIV

Le Vicomte de Valmont à la Marquise de Merteuil.

Partagez ma joie, belle amie ; je suis aimé ; j'ai triomphé de ce cœur rebelle. C'est en vain qu'il dissimule encore ; mon heureuse adresse a surpris son secret. Grace à mes soins actifs, je sais tout ce qui m'intéresse : depuis la nuit, l'heureuse nuit d'hier, je me retrouve dans mon élément ; j'ai repris toute mon existence ; j'ai dévoilé un double mystere d'amour et d'iniquité : je jouirai de l'un, je me vengerai de l'autre ; je volerai de plaisirs en plaisirs. La seule idée que je m'en fais, me transporte au point que j'ai quelque peine à rappeler ma prudence ; que j'en aurai peut-être à mettre de l'ordre dans le récit que j'ai à vous faire. Essayons cependant.

Hier même, après vous avoir écrit ma Lettre, j'en reçus une de la céleste dévote. Je vous l'envoie ; vous y verrez qu'elle me donne, le moins mal-adroitement qu'elle peut, la permission de lui écrire : mais elle y presse mon départ, et je sentois bien que je ne pouvois le différer trop long-temps sans me nuire.

Tourmenté cependant du desir de savoir qui pouvoit avoir écrit contre moi, j'étois encore incertain du parti que je prendrois. Je tentai de gagner la Femme-de-chambre, et je voulus obtenir d'elle de me livrer les poches de sa Maîtresse, dont elle pouvoit s'emparer aisément le soir, et qu'il lui étoit facile de replacer le matin, sans donner le moindre soupçon. J'offris dix louis pour ce léger service : mais je ne trouvai qu'une bégueule, scrupuleuse ou timide, que mon éloquence ni mon argent ne purent vaincre. Je la prêchois encore, quand le souper sonna. Il fallut la laisser ; trop heureux qu'elle voulût bien me promettre le secret, sur lequel même vous jugez que je ne comptois gueres.

Jamais je n'eus plus d'humeur. Je me sentois compromis ; et je me reprochois, toute la soirée, ma démarche imprudente.

Retiré chez moi, non sans inquiétude, je parlai à mon Chasseur, qui en sa qualité d'Amant heureux, devoit avoir quelque crédit. Je voulois, ou qu'il obtînt de cette fille de faire ce que je lui avois demandé, ou au moins qu'il s'assurât de sa discrétion : mais lui, qui d'ordinaire ne doute de rien, parut douter du succès de cette négociation, et me fit à ce sujet une réflexion qui m'étonna par sa profondeur.

« Monsieur sait sûrement mieux que moi, me dit-il,
» que coucher avec une fille, ce n'est que lui faire
» faire ce qui lui plaît : de-là à lui faire faire ce que nous
» voulons, il y a souvent bien loin ».

Le bon sens du Maraud quelquefois m'épouvante (1).

« Je réponds d'autant moins de celle-ci, ajouta-t-il,
» que j'ai lieu de croire qu'elle a un Amant, et que je ne
» la dois qu'au désœuvrement de la campagne. Aussi,
» sans mon zele pour le service de Monsieur, je n'aurois
» eu cela qu'une fois. (C'est un vrai trésor que ce garçon) ! Quant au secret, ajouta-t-il encore, à quoi servira-t-il de le lui faire promettre, puisqu'elle ne risquera rien à nous tromper ? lui en reparler, ne feroit que lui mieux apprendre qu'il est important, et par-là lui donner plus d'envie d'en faire sa cour à sa Maîtresse ».

Plus ces réflexions étoient justes, plus mon embarras augmentoit. Heureusement le drôle étoit en train de jaser ; et comme j'avois besoin de lui, je le laissois faire. Tout en me racontant son histoire avec cette fille, il m'apprit que comme la chambre qu'elle occupe n'est séparée de celle de sa Maîtresse que par une simple cloison, qui

(1) Piron, *Métromanie*.

pouvoit laisser entendre un bruit suspect, c'étoit dans la sienne qu'ils se rassembloient chaque nuit. Aussi-tôt je formai mon plan ; je le lui communiquai, et nous l'exécutâmes avec succès.

J'attendis deux heures du matin ; et alors je me rendis, comme nous en étions convenus, à la chambre du rendez-vous, portant de la lumiere avec moi, et sous prétexte d'avoir sonné plusieurs fois inutilement. Mon confident, qui joue ses rôles à merveille, donna une petite scene de surprise, de désespoir et d'excuse, que je terminai en l'envoyant me faire chauffer de l'eau, dont je feignis avoir besoin ; tandis que la scrupuleuse Chambriere étoit d'autant plus honteuse, que le drôle qui avoit voulu renchérir sur mes projets, l'avoit déterminée à une toilette que la saison comportoit, mais qu'elle n'excusoit pas.

Comme je sentois que plus cette fille seroit humiliée, plus j'en disposerois facilement, je ne lui permis de changer ni de situation ni de parure ; et après avoir ordonné à mon Valet de m'attendre chez moi, je m'assis à côté d'elle sur le lit qui étoit fort en désordre, et je commençai ma conversation. J'avois besoin de garder l'empire que la circonstance me donnoit sur elle : aussi conservai-je un sang froid qui eût fait honneur à la continence de Scipion ; et sans prendre la plus petite liberté avec elle, ce que pourtant sa fraîcheur et l'occasion sembloient lui donner le droit d'espérer, je lui parlai d'affaires aussi tranquillement que j'aurois pu faire avec un Procureur.

Mes conditions furent que je garderois fidelement le secret, pourvu que le lendemain, à pareille heure à peu-près, elle me livrât les poches de sa Maîtresse. « Au reste, » ajoutai-je, je vous avois offert dix louis hier ; je vous » les promets encore aujourd'hui. Je ne veux pas abuser » de votre situation ». Tout fut accordé, comme vous pouvez croire ; alors je me retirai, et permis à l'heureux couple de réparer le temps perdu.

J'employai le mien à dormir ; et à mon réveil, voulant

avoir un prétexte pour ne pas répondre à la Lettre de ma Belle avant d'avoir visité ses papiers, ce que je ne pouvois faire que la nuit suivante, je me décidai à aller à la chasse, où je restai presque tout le jour.

A mon retour, je fus reçu assez froidement. J'ai lieu de croire qu'on fut un peu piqué du peu d'empressement que je mettois à profiter du temps qui me restoit ; sur-tout après la Lettre plus douce que l'on m'avoit écrite. J'en juge ainsi, sur ce que Mde de Rosemonde m'ayant fait quelques reproches sur cette longue absence, ma Belle reprit avec un peu d'aigreur : « Ah ! ne reprochons pas » à M. de Valmont de se livrer au seul plaisir qu'il peut » trouver ici ». Je me plaignis de cette injustice, et j'en profitai pour assurer que je me plaisois tant avec ces Dames, que j'y sacrifiois une Lettre très-intéressante que j'avois à écrire. J'ajoutai que, ne pouvant trouver le sommeil depuis plusieurs nuits, j'avois voulu essayer si la fatigue me le rendroit ; et mes regards expliquoient assez et le sujet de ma Lettre, et la cause de mon insomnie. J'eus soin d'avoir toute la soirée une douceur mélancolique, qui me parut réussir assez bien, et sous laquelle je masquai l'impatience où j'étois de voir arriver l'heure qui devoit me livrer le secret qu'on s'obstinoit à me cacher. Enfin nous nous séparâmes, et quelque temps après, la fidele Femme-de-Chambre vint m'apporter le prix convenu de ma discrétion.

Une fois maître de ce trésor, je procédai à l'inventaire avec la prudence que vous me connoissez : car il étoit important de remettre tout en place. Je tombai d'abord sur deux Lettres du mari, mélange indigeste de détails de procès et de tirades d'amour conjugal, que j'eus la patience de lire en entier, et où je ne trouvai pas un mot qui eût rapport à moi. Je les replaçai avec humeur : mais elle s'adoucit, en trouvant sous ma main les morceaux de ma fameuse Lettre de Dijon, soigneusement rassemblés. Heureusement il me prit fantaisie de la parcourir. Jugez

de ma joie, en y apercevant les traces, bien distinctes, des larmes de mon adorable Dévote. Je l'avoue, je cédai à un mouvement de jeune homme, et baisai cette Lettre avec un transport dont je ne me croyais plus susceptible. Je continuai l'heureux examen ; je retrouvai toutes mes Lettres de suite et par ordre de dates ; et ce qui me surprit plus agréablement encore, fut de retrouver la premiere de toutes, celle que je croyais m'avoir été rendue par une ingrate, fidelement copiée de sa main ; et d'une écriture altérée et tremblante, qui témoignoit assez la douce agitation de son cœur pendant cette occupation.

Jusques-là j'étois tout entier à l'amour ; bientôt il fit place à la fureur. Qui croyez-vous qui veuille me perdre auprès de cette femme que j'adore ? quelle Furie supposez-vous assez méchante, pour tramer une pareille noirceur ? Vous la connoissez ; c'est votre amie, votre parente ; c'est Mde de Volanges. Vous n'imaginez pas quel tissu d'horreurs l'infernale Mégere lui a écrit sur mon compte. C'est elle, elle seule, qui a troublé la sécurité de cette femme angélique ; c'est par ses conseils, par ses avis pernicieux, que je me vois forcé de m'éloigner ; c'est à elle enfin que l'on me sacrifie. Ah ! sans doute il faut séduire sa fille ; mais ce n'est pas assez, il faut la perdre ; et puisque l'âge de cette maudite femme la met à l'abri de des coups, il faut la frapper dans l'objet de ses affections.

Elle veut donc que je revienne à Paris ! elle m'y force ! soit, j'y retournerai ; mais elle gémira de mon retour. Je suis fâché que Danceny soit le héros de cette aventure ; il a un fonds d'honnêteté qui nous gênera : cependant il est amoureux, et je le vois souvent ; on pourra peut-être en tirer parti. Je m'oublie dans ma colere, et je ne songe pas que je vous dois récit de ce qui s'est passé aujourd'hui. Revenons.

Ce matin j'ai revu ma sensible Prude. Jamais je ne l'avois trouvée si belle. Cela devoit être ainsi : le plus beau moment d'une femme, le seul où elle puisse pro-

duire cette ivresse de l'ame, dont on parle toujours et qu'on éprouve si rarement, est celui où, assurés de son amour, nous ne le sommes pas de ses faveurs ; et c'est précisément le cas où je me trouvois. Peut-être aussi l'idée que j'allois être privé du plaisir de la voir, servoit-il à l'embellir. Enfin, à l'arrivée du Courier, on m'a remis votre Lettre du 27 ; et pendant que je la lisois, j'hésitois encore pour savoir si je tiendrois ma parole : mais j'ai rencontré les yeux de ma Belle, et il m'auroit été impossible de lui rien refuser.

J'ai donc annoncé mon départ. Un moment après Mde de Rosemonde nous a laissés seuls ; mais j'étois encore à quatre pas de la farouche personne, que se levant avec l'air de l'effroi : « Laissez-moi, laissez-moi, Monsieur, m'a-t-elle dit ; au nom de Dieu, laissez-moi », Cette prière fervente qui décéloit son émotion ne pouvoit que m'animer davantage. Déjà j'étois auprès d'elle, et je tenois ses mains qu'elle avoit jointes avec une expression tout-à-fait touchante ; là je commençois de tendres plaintes, quand un démon ennemi ramena Mde de Rosemonde. La timide Dévote, qui a en effet quelques raisons de craindre, en a profité pour se retirer.

Je lui ai pourtant offert la main qu'elle a acceptée ; et augurant bien de cette douceur, qu'elle n'avoit pas eue depuis long-temps, tout en recommençant mes plaintes j'ai essayé de serrer la sienne. Elle a d'abord voulu la retirer ; mais sur une instance plus vive, elle s'est livrée d'assez bonne grâce, quoique sans répondre ni à ce geste, ni à mes discours. Arrivé à la porte de son appartement, j'ai voulu baiser cette main, avant de la quitter. La défense a commencé par être franche ; mais un *songez donc que je pars*, prononcé bien tendrement, l'a rendu gauche et insuffisante. A peine le baiser a-t-il été donné, que la main a retrouvé sa force pour échapper, et que la Belle est entrée dans son appartement où étoit sa Femme-de-chambre. Ici finit mon histoire.

Comme je présume que vous serez demain chez la Maréchale de..., où sûrement je n'irai pas vous trouver; comme je me doute bien aussi qu'à notre première entrevue nous aurons plus d'une affaire à traiter, et notamment celle de la petite Volanges, que je ne perds pas de vue, j'ai pris le parti de me faire précéder par cette Lettre et toute longue qu'elle est, je ne la fermerai qu'au moment de l'envoyer à la Poste : car au terme où j'en suis, tout peut dépendre d'une occasion ; et je vous quitte pour aller l'épier.

P. S. à huit heures du soir.

Rien de nouveau ; pas le plus petit moment de liberté : du soin même pour l'éviter. Cependant, autant de tristesse que la décence en permettoit pour le moins. Un autre événement qui peut ne pas être indifférent, c'est que je suis chargé d'une invitation de Mde de Rosemonde à Mde de Volanges, pour venir passer quelque temps chez elle à la campagne.

Adieu, ma belle amie ; à demain ou après demain au plus tard.

*De ... ce 28 Août 17**.*

LETTRE XLV

La Présidente de Tourvel à Mde de Volanges.

Mr Valmont est parti ce matin, Madame ; vous m'avez paru tant desirer ce départ, que j'ai cru devoir vous en instruire. Mde Rosemonde regrette beaucoup son neveu, dont il faut convenir qu'en effet la société est agréable : elle a passé toute la matinée à m'en parler avec la sensibilité que vous lui connoissez ; elle ne tarissoit pas sur son éloge. J'ai cru lui devoir la complaisance de l'écouter sans la contredire, d'autant qu'il faut avouer qu'elle avoit raison sur beaucoup de points. Je sentois de

plus que j'avois à me reprocher d'être la cause de cette séparation, et je n'espere pas pouvoir la dédommager du plaisir dont je l'ai privée. Vous savez que j'ai naturellement peu de gaieté, et le genre de vie que nous allons mener ici n'est pas fait pour l'augmenter.

Si je ne m'étois pas conduite d'après vos avis, je craindrois d'avoir agi un peu légerement : car j'ai été vraiment peinée de la douleur de ma respectable amie ; elle m'a touchée au point que j'aurois volontiers mêlé mes larmes aux siennes.

Nous vivons à présent dans l'espoir que vous accepterez l'invitation que M. de Valmont doit vous faire, de la part de Mde de Rosemonde, de venir passer quelque temps chez elle. J'espere que vous ne doutez pas du plaisir que j'aurois à vous y voir ; et en vérité vous nous devez ce dédommagement. Je serai fort aise de trouver cette occasion de faire une connoissance plus prompte avec Mlle de Volanges, et d'être a portée de vous convaincre de plus en plus des sentimens respectueux, etc.

De ce 29 Août 17..

LETTRE XLVI

Le Chevalier Danceny à Cécile Volanges.

Que vous est-il donc arrivé, mon adorable Cécile? qui a pu causer en vous un changement si prompt et si cruel? que sont devenus vos sermens de ne jamais changer? Hier encore, vous les réitériez avec tant de plaisir! qui peut aujourd'hui vous les faire oublier? J'ai beau m'examiner, je ne puis en trouver la cause en moi, et il m'est affreux d'avoir à la chercher en vous. Ah! sans doute vous n'êtes ni légere, ni trompeuse : et même dans ce moment de désespoir, un soupçon outrageant ne flétrira point mon ame. Cependant, par quelle fatalité n'êtes-vous

plus la même? Non, cruelle, vous ne l'êtes plus ! La tendre Cécile, la Cécile que j'adore, et dont j'ai reçu les sermens, n'auroit point évité mes regards, n'auroit point contrarié le hasard heureux qui me plaçoit auprès d'elle ; ou si quelque raison que je ne peux concevoir, l'avoit forcée à me traiter avec tant de rigueur, elle n'eût pas au moins dédaigné de m'en instruire.

Ah ! vous ne savez pas, vous ne saurez jamais ma Cécile, ce que vous m'avez fait souffrir aujourd'hui, ce que je souffre encore en ce moment. Croyez-vous donc que je puisse vivre et ne plus être aimé de vous? Cependant, quand je vous ai demandé un mot, un seul mot, pour dissiper mes craintes, au lieu de me répondre, vous avez feint de craindre d'être entendue ; et cet obstacle qui n'existoit pas alors, vous l'avez fait naître aussi-tôt, par la place que vous avez choisie dans le cercle. Quand forcé de vous quitter, je vous ai demandé l'heure à laquelle je pourrois vous revoir demain, vous avez feint de l'ignorer, et il a fallu que ce fût Mde de Volanges qui m'en instruisît. Ainsi ce moment toujours si désiré qui doit me rapprocher de vous, demain ne fera naître en moi que de l'inquiétude ; et le plaisir de vous voir, jusqu'alors si cher à mon cœur, sera remplacé par la crainte devous être importun.

Déjà, je le sens, cette crainte m'arrête et je n'ose vous parler de mon amour. Ce *je vous aime*, que j'aimois tant à répéter quand je pouvois l'entendre à mon tour, ce mot si doux qui suffisoit à ma félicité, ne m'offre plus, si vous êtes changée, que l'image d'un désespoir éternel. Je ne puis croire pourtant que ce talisman de l'amour ait perdu toute sa puissance, et j'essaie de m'en servir encore (1). Oui, ma Cécile, *je vous aime*. Répétez donc avec moi cette expression de mon bonheur. Songez que vous

(1) Ceux qui n'ont pas eu occasion de sentir quelquefois le prix d'un mot, d'une expression consacrés par l'amour, ne trouveront aucun sens dans cette phrase.

m'avez accoutumé à l'entendre, et que m'en priver, c'est me condamner à un tourment qui, de même que mon amour, ne finira qu'avec ma vie.

*De... ce 29 Août 17**.*

LETTRE XLVII

Le Vicomte de Valmont à la Marquise de Merteuil.

Je ne vous verrai pas encore ajourd'hui, ma belle amie, et voici mes raisons, que je vous prie de recevoir avec indulgence.

Au lieu de revenir hier directement, je me suis arrêté chez la Comtesse de***, dont le château se trouvoit presque sur ma route, et à qui j'ai demandé a dîner. Je ne suis arrivé à Paris que vers les sept heures, et je suis descendu à l'Opéra, où j'espérois que vous pouviez être.

L'Opéra fini, j'ai été revoir mes amies du foyer ; j'y ai retrouvé mon ancienne Emilie, entourée d'une cour nombreuse, tant en femmes qu'en hommes, à qui elle donnoit le soir même à souper à P.... Je ne fus pas plutôt entré dans ce cercle, que je fus prié d'y souper, par acclamation. Je le fus aussi par une petite figure grosse et courte, qui me baragouina une invitation en françois de Hollande, et que je reconnus pour le véritable héros de la fête. J'acceptai.

J'appris, dans ma route, que la maison où nous allions étoit le prix convenu des bontés d'Emilie pour cette figure grotesque, et que ce souper étoit un véritable repas de noce. Le petit homme ne se possédoit pas de joie, dans l'attente du bonheur dont il alloit jouir ; il m'en parut si satisfait, qu'il me donna envie de le troubler ; ce que je fis en effet.

La seule difficulté que j'éprouvai fut de décider Emilie, que la richesse du Bourgmestre rendoit un peu scrupu-

leuse. Elle se prêta pourtant, après quelques façons, au projet que je donnai, de remplir de vin ce petit tonneau à biere, et de le mettre ainsi hors de combat pour toute la nuit.

L'idée sublime que nous nous étions formés d'un buveur Hollandois, nous fit employer tous les moyens connus. Nous réussîmes si bien qu'au dessert il n'avoit déjà plus la force de tenir son verre : mais la secourable Emilie et moi l'entonnions à qui mieux mieux. Enfin, il tomba sous la table, dans une ivresse telle, qu'elle doit au moins durer huit jours. Nous nous décidâmes alors à le renvoyer à Paris ; et comme il n'avoit pas gardé sa voiture, je le fis charger dans la mienne, et je restai à sa place. Je reçus ensuite les complimens de l'assemblée, qui se retira bientôt après, et me laissa maître du champ de bataille. Cette gaieté, et peut-être ma longue retraite, m'ont fait trouver Emilie si désirable, que je lui ai promis de rester avec elle jusqu'a la résurrection du Hollandois.

Cette complaisance de ma part est le prix de celle qu'elle vient d'avoir, de me servir de pupître pour écrire à ma belle Dévote, à qui j'ai trouvé plaisant d'envoyer une Lettre écrite du lit et presque d'entre les bras d'une fille, interrompue même pour une infidélité complete, et dans laquelle je lui rends un compte exact de ma situation et de ma conduite. Emilie, qui a lu l'Epître, en a ri comme une folle, et j'espère que vous en rirez aussi.

Comme il faut que ma Lettre soit timbrée de Paris, je vous l'envoie ; je la laisse ouverte. Vous voudrez bien la lire, la cacheter, et la faire mettre à la Poste. Sur-tout n'allez pas vous servir de votre cachet, ni même d'aucun emblême amoureux ; une tête seulement. Adieu, ma belle amie.

P. S. Je rouvre ma Lettre ; j'ai décidé Emilie à aller aux Italiens... Je profiterai de ce temps pour aller vous voir. Je serai chez vous à six heures au plus tard ; et si

cela vous convient, nous irons ensemble sur les sept heures chez Mde de Volanges. Il sera décent que je ne differe pas l'invitation que j'ai à lui faire de la part de Mde de Rosemonde ; de plus, je serai bien aise de voir la petite Volanges.

Adieu, la très-belle dame. Je veux avoir tant de plaisir à vous embrasser, que le Chevalier puisse en être jaloux.

*De P ... ce 10 Aout 17**.*

LETTRE XLVIII

Le Vicomte de Valmont à la Présidente de Tourvel.
(Timbrée de Paris.)

C'est après une nuit orageuse, et pendant laquelle je n'ai pas fermé l'œil ; c'est après avoir été sans cesse ou dans l'agitation d'une ardeur dévorante, ou dans l'entier anéantissement de toutes les facultés de mon ame ; que je viens chercher auprès de vous, Madame, un calme dont j'ai besoin, et dont pourtant je n'espere pas jouir encore. En effet, la situation où je suis en vous écrivant, me fait connoître, plus que jamais, la puissance irrésistible de l'amour ; j'ai peine à conserver assez d'empire sur moi pour mettre quelque ordre dans mes idées ; et déjà je prévois que je ne finirai pas cette Lettre, sans être obligé de l'interrompre. Quoi ! ne puis-je donc espérer que vous partagerez quelque jour le trouble que j'éprouve en ce moment ? J'ose croire cependant que, si vous le connoissiez bien, vous n'y seriez pas entierement insensible. Croyez-moi, Madame, la froide tranquillité, le sommeil de l'ame, image de la mort, ne menent point au bonheur ; les passions actives peuvent seules y conduire ; et malgré les tourmens que vous me faites éprouver, je crois pouvoir assurer sans crainte, que dans ce moment, je suis plus heureux que vous. En vain m'accablez-vous de vos rigueurs

désolantes ; elles ne m'empêchent point de m'abandonner entierement à l'amour, et d'oublier dans le délire qu'il me cause, le désespoir auquel vous me livrez. C'est ainsi que je veux me venger de l'exil auquel vous me condamnez. Jamais je n'eus tant de plaisir en vous écrivant ; jamais je ne ressentis, dans cette occupation, une émotion si douce, et cependant si vive. Tout semble augmenter mes transports : l'air que je respire est plein de volupté, la table même sur laquelle je vous écris, consacré pour la premiere fois à cet usage, devient pour moi l'autel sacré de l'amour ; combien elle va s'embellir à mes yeux ! j'aurai tracé sur elle le serment de vous aimer toujours ! Pardonnez, je vous en supplie, au désordre de mes sens. Je devrois peut-être m'abandonner moins à des transports que vous ne partagez pas : il faut vous quitter un moment pour dissiper une ivresse qui s'augmente à chaque instant, et qui devient plus forte que moi.

Je reviens à vous, Madame, et sans doute j'y revien toujours avec le même empressement. Cependant le sentiment du bonheur a fui loin de moi ; il a fait place à celui des privations cruelles. A quoi me sert-il de vous parler de mes sentimens, si je cherche en vain les moyens de vous convaincre ? Après tant d'efforts réitérés, la confiance et la force m'abandonnent à la fois. Si je me retrace encore les plaisirs de l'amour, c'est pour sentir plus vivement le regret d'en être privé. Je ne me vois de ressource que dans votre indulgence, et je sens trop, dans ce moment, combien j'en ai besoin pour espérer de l'obtenir. Cependant jamais mon amour ne fut plus respectueux, jamais il ne dut moins vous offenser ; il est tel, j'ose le dire, que la vertu la plus sévere ne devroit pas le craindre : mais je crains moi-même de vous entretenir plus longtemps de la peine que j'éprouve. Assuré que l'objet qui la cause ne la partage pas, il ne faut pas au moins abuser de ses bontés, et ce seroit le faire, que d'employer plus de temps à vous retracer cette douloureuse image. Je ne

prends plus que celui de vous supplier de me répondre, et de ne jamais douter de la vérité de mes sentimens.

*Ecrite de P... datée de Paris, ce 30 Août 17**.*

LETTRE XLIX

Cécile Volanges au Chevalier Danceny.

Sans être ni légere, ni trompeuse, il me suffit, Monsieur, d'être éclairée sur ma conduite, pour sentir la nécessité d'en changer; j'en ai promis le sacrifice à Dieu, jusqu'à ce que je puisse lui offrir aussi celui de mes sentimens pour vous, que l'état Religieux dans lequel vous êtes rend plus criminels encore. Je sens bien que cela me fera de la peine, et je ne vous cacherai même pas que depuis avant-hier j'ai pleuré toutes les fois que j'ai songé à vous. Mais j'espere que Dieu me fera la grace de me donner la force nécessaire pour vous oublier, comme je la lui demande soir et matin. J'attends même de votre amitié, et de votre honnêteté, que vous ne chercherez pas à me troubler dans la bonne résolution qu'on m'a inspiré, et dans laquelle je tâche de me maintenir. En conséquence, je vous demande d'avoir la complaisance de ne me plus écrire, d'autant que je vous préviens que je ne vous répondrois plus, et que vous me forceriez d'avertir Maman de tout ce qui se passe; ce qui me priveroit tout-à-fait du plaisir de vous voir.

Je n'en conserverai pas moins pour vous, tout l'attachement qu'on puisse avoir, sans qu'il y ait du mal; et c'est bien de toute mon ame que je vous souhaite toute sorte de bonheur. Je sens bien que vous allez ne plus m'aimer autant, et que peut-être vous en aimerez bientôt une autre mieux que moi. Mais ce sera une pénitence de plus, de la faute que j'ai commise en vous donnant mon cœur, que je ne devois donner qu'à Dieu, et à mon mari

quand j'en aurai un. J'espere que la miséricorde divine aura pitié de ma foiblesse, et qu'elle ne me donnera de peine que ce que j'en pourrai supporter.

Adieu, Monsieur ; je peux bien vous assurer que s'il m'étoit permis d'aimer quelqu'un, ce ne seroit jamais que vous que j'aimerois. Mais voilà tout ce que je peux vous dire, et c'est peut-être même plus que je ne devrois.

*De... ce 31 Août 17**.*

LETTRE L

La Présidente de Tourvel au Vicomte de Valmont.

Est-ce donc ainsi, Monsieur, que vous remplissez les conditions auxquelles j'ai consenti à recevoir quelquefois de vos Lettres ? Et puis-je *ne pas avoir à m'en plaindre*, quand vous ne m'y parlez que d'un sentiment auquel je craindrois encore de me livrer, quand même je le pourrois sans blesser tous mes devoirs ?

Au reste, si j'avois besoin de nouvelles raisons pour conserver cette crainte salutaire, il me semble que je pourrois les retrouver dans votre derniere Lettre. En effet, dans le moment même où vous croyez faire l'apologie de l'amour, que faites-vous au contraire, que m'en montrer les orages redoutables ? qui peut vouloir d'un bonheur acheté au prix de la raison, et dont les plaisirs peu durables sont au moins suivis des regrets, quand ils ne le sont pas des remords ?

Vous-même, chez qui l'habitude de ce délire dangereux doit en diminuer l'effet, n'êtes-vous pas cependant obligé de convenir qu'il devient souvent plus fort que vous, et n'êtes-vous pas le premier à vous plaindre du trouble involontaire qu'il vous cause ? Quel ravage effrayant ne feroit-il donc pas sur un cœur neuf et sensible, qui ajouteroit encore à son empire par la grandeur des sacrifices qu'il seroit obligé de lui faire ?

Vous croyez, Monsieur, ou vous feignez de croire que

l'amour mene au bonheur ; et moi, je suis si persuadée qu'il me rendoit malheureuse, que je voudrois n'entendre jamais prononcer son nom. Il me semble que d'en parler seulement, altere la tranquillité ; et c'est autant par goût que par devoir, que je vous prie de vouloir bien garder le silence sur ce point.

Après tout, cette demande doit vous être bien facile à m'accorder à présent. De retour à Paris vous y trouverez assez d'occasions d'oublier un sentiment, qui peut-être n'a dû sa naissance qu'à l'habitude où vous êtes de vous occuper de semblables objets, et sa force qu'au désœuvrement de la campagne. N'êtes-vous donc pas dans ce même lieu, où vous m'aviez vue avec tant d'indifférence? Y pouvez-vous faire un pas sans y rencontrer un exemple de votre facilité à changer? et n'y êtes-vous pas entouré de femmes, qui toutes, plus aimables que moi, ont plus de droits à vos hommages? Je n'ai pas la vanité qu'on reproche à mon sexe ; j'ai encore moins cette fausse modestie qui n'est qu'un raffinement de l'orgueil ; et c'est de bien bonne foi que je vous dis ici, que je me connois bien peu de moyens de plaire : je les aurois tous, que je ne les croirois pas suffisans pour vous fixer. Vous demander de ne plus vous occuper de moi, ce n'est donc que vous prier de faire aujourd'hui ce que déjà vous aviez fait, et ce qu'à-coup-sûr vous feriez encore dans peu de temps, quand même je vous demanderois le contraire.

Cette vérité, que je ne perds pas de vue, seroit, à elle seule, une raison assez forte pour ne pas vouloir vous entendre. J'en ai mille autres encore : mais sans entrer dans cette longue discussion, je m'en tiens à vous prier, comme je l'ai déjà fait, de ne plus m'entretenir d'un sentiment que je ne dois pas écouter, et auquel je dois encore moins répondre.

*De... ce premier Septembre 17**.*

LETTRE LI

La Marquise de Merteuil au Vicomte de Valmont.

En vérité, Vicomte, vous êtes insupportable. Vous me traitez avec autant de légéreté que si j'étois votre Maîtresse. Savez-vous que je me fâcherai, et que j'ai dans ce moment une humeur effroyable? Comment! vous devez voir Danceny demain matin ; vous savez combien il est important que je vous parle avant cette entrevue ; et sans vous inquiéter davantage, vous me laissez vous attendre toute la journée, pour aller courir je ne sais où? Vous êtes cause que je suis arrivée *indécemment* tard chez Mde de Volanges, et que toutes les vieilles femmes m'ont trouvée *merveilleuse*. Il m'a fallu leur faire des cajoleries toute la soirée pour les appaiser ; car il ne faut pas fâcher les vieilles femmes ; ce sont elles qui font la réputation des jeunes.

A présent il est une heure du matin, et au lieu de me coucher comme j'en meurs d'envie, il faut que je vous écrive une longue Lettre, qui va redoubler mon sommeil par l'ennui qu'elle me causera. Vous êtes bien heureux que je n'aie pas le temps de vous gronder davantage. N'allez pas croire pour cela que je vous pardonne; c'est seulement que je suis pressée. Ecoutez-moi donc, je me dépêche.

Pour peu que vous soyez adroit, vous devez avoir demain la confidence de Danceny. Le moment est favorable pour la confiance : c'est celui du malheur. La petite fille a été à confesse ; elle a tout dit, comme un enfant ; et depuis, elle est tourmentée à tel point de la peur du diable, qu'elle veut rompre absolument. Elle m'a raconté tous ses petits scrupules, avec une vivacité qui m'apprenoit assez combien sa tête était montée. Elle m'a montré sa Lettre de rupture, qui est une vraie capucinade. Elle a babillé une heure avec moi, sans me dire un mot qui ait le sens

commun. Mais elle ne m'en a pas moins embarassée ; car vous jugez que je ne pouvois risquer de m'ouvrir vis-à-vis d'une aussi mauvaise tête.

J'ai vu pourtant au milieu de tout ce bavardage, qu'elle n'en aime pas moins son Danceny ; j'ai remarqué même une de ces ressources qui ne manquent jamais à l'amour, et dont la petite fille est assez plaisamment la dupe. Tourmentée par le désir de s'occuper de son Amant, et par la crainte de se damner en s'en occupant, elle a imaginé de prier Dieu de le lui faire oublier ; et comme elle renouvelle cette priere à chaque instant du jour, elle trouve le moyen d'y penser sans cesse.

Avec quelqu'un de plus *usagé* que Danceny, ce petit événement seroit peut-être plus favorable que contraire : mais le jeune homme est si Céladon, que, si nous ne l'aidons pas, il lui faudra tant de temps pour vaincre les plus légers obstacles, qu'il ne nous laissera pas celui d'effectuer notre projet.

Vous avez bien raison ; c'est dommage, et je suis aussi fâchée que vous, qu'il soit le héros de cette aventure : mais que voulez-vous ? ce qui est fait est fait ; et c'est votre faute. J'ai demandé à voir sa Réponse (1) ; elle m'a fait pitié. Il lui fait des raisonnemens à perte d'haleine, pour lui prouver qu'un sentiment involontaire ne peut pas être un crime : comme s'il ne cessoit pas d'être involontaire, du moment qu'on cesse de le combattre ! Cette idée est si simple, qu'elle est venue même à la petite fille. Il se plaint de son malheur d'une maniere assez touchante : mais sa douleur est si douce et paroît si forte et si sincere, qu'il me semble impossible qu'une femme qui trouve l'occasion de désespérer un homme à ce point, et avec aussi peu de danger, ne soit pas tentée de s'en passer la fantaisie. Il lui explique enfin qu'il n'est pas Moine comme la petite le croyoit ; et c'est sans contredit ce qu'il fait de mieux : car

(1) Cette Lettre ne s'est pas retrouvée.

pour faire tant que de se livrer à l'amour Monastique, assurément MM. les Chevaliers de Malte ne mériteroient pas la préférence.

Quoi qu'il en soit, au lieu de perdre mon temps en raisonnemens qui m'auroient compromise, et peut-être sans persuader, j'ai approuvé le projet de rupture : mais j'ai dit qu'il étoit plus honnête, en pareil cas, de dire ses raisons que de les écrire ; qu'il étoit d'usage aussi de rendre les Lettres et les autres bagatelles qu'on pouvoit avoir reçues ; et paroissant entrer ainsi dans les vues de la petite personne, je l'ai décidée à donner un rendez-vous à Danceny. Nous en avons sur-le-champ concerté les moyens, et je me suis chargée de décider la mere a sortir sans sa fille ; c'est demain après-midi que sera cet instant décisif. Danceny en est déjà instruit ; mais, pour Dieu, si vous en trouvez l'occasion, décidez-donc ce beau Berger a être moins langoureux ; et apprenez lui, puisqu'il faut lui tout dire, que la vraie façon de vaincre les scrupules, est de ne laisser rien à perdre à ceux qui en ont.

Au reste, pour que cette ridicule scene ne se renouvellât pas, je n'ai pas manqué d'élever quelques doutes dans l'esprit de la petite fille, sur la discrétion des confesseurs ; et je vous assure qu'elle paie à présent la peur qu'elle m'a faite, par celle qu'elle a que le sien n'aille tout dire à sa mere. J'espere qu'après que j'en aurai causé encore une fois ou deux avec elle, elle n'ira plus raconter ainsi ses sottises au premier venu (1).

Adieu, Vicomte ; emparez-vous de Danceny, et conduisez-le. Il seroit honteux que nous ne fissions pas ce que nous voulons, de deux enfans. Si nous y trouvons plus de peine que nous ne l'avions cru d'abord, songeons pour ani-

(1) Le Lecteur a dû deviner depuis long-temps par les mœurs de Mde de Merteuil, combien peu elle respectoit la Religion. On auroit supprimé tout cet alinéa ; mais on a cru qu'en montran les effets, on ne devoit pas négliger d'en faire connoître les causes.

mer notre zele, vous, qu'il s'agit de la fille de Mde de Volanges, et moi, qu'elle doit devenir la femme de Gercourt. Adieu

*De.... ce 2 Septembre 17**.*

LETTRE LII

Le Vicomte de Valmont à la Présidente de Tourve..

Vous me défendez, Madame, de vous parler de mon amour ; mais où trouver le courage nécessaire pour vous obéir ? Uniquement occupé d'un sentiment qui devroit être si doux, et que vous rendrez si cruel, languissant dans l'exil où vous m'avez condamné ; ne vivant que de privations et de regrets ; en proie à des tourmens d'autant plus douloureux, qu'ils me rappellent sans cesse votre indifférence ; me faudra-t-il encore perdre la seule consolation qui me reste ? et puis-je en avoir d'autre, que vous ouvrir quelquefois une ame, que vous remplissez de trouble et d'amertume ? Detournerez-vous vos regards, pour ne pas voir les pleurs que vous faites répandre ? Refuserez-vous jusqu'à l'hommage des sacrifices que vous exigez ? Ne seroit-il donc pas plus digne de vous, de votre ame honnête et douce, de plaindre un malheureux, qui ne l'est que par vous, que de vouloir encore aggraver ses peines, par une défense à la fois injuste et rigoureuse.

Vous feignez de craindre l'amour, et vous ne voulez pas voir que vous seule causez les maux que vous lui reprochez. Ah ! sans doute, ce sentiment est pénible, quand l'objet qui l'inspire ne le partage point ; mais où trouver le bonheur, si un amour réciproque ne le procure pas ? L'amitié tendre, la douce confiance et la seule qui soit sans réserve, les peines adoucies, les plaisirs augmentés, l'espoir enchanteur, les souvenirs délicieux, où les trouver ailleurs que dans l'amour ? Vous le calomniez, vous qui, pour jouir de tous les biens qu'il vous offre, n'avez qu'à ne plus vous

y refuser ; et moi j'oublie les peines que j'éprouve, pour m'occuper à le défendre.

Vous me forcez aussi à me défendre moi-même ; car tandis que je consacre ma vie à vous adorer, vous passez la vôtre à me chercher des torts ; déjà vous me supposez léger et trompeur ; et abusant, contre moi, de quelques erreurs, dont moi-même je vous ai fait l'aveu, vous vous plaisez à confondre ce que j'étois alors, avec ce que je suis à présent, Non contente de m'avoir livré au tourment de vivre loin de vous, vous y joignez un persiflage cruel, sur des plaisirs auxquels vous savez assez combien vous m'avez rendu insensible. Vous ne croyez ni à mes promesses, ni à mes sermens : eh bien ! il me reste un garant à vous offrir, qu'au moins vous ne suspecterez pas ; c'est vous-même. Je ne vous demande que de vous interroger de bonne foi ; si vous ne croyez pas à mon amour, si vous doutez un moment de régner seule sur mon ame, si vous n'êtes pas assurée d'avoir fixé ce cœur en effet jusqu'ici trop volage, je consens à porter la peine de cette erreur ; j'en gémirai, mais n'en appellerai point : mais si au contraire, nous rendant justice à tous deux, vous êtes forcée de convenir avec vous-même que vous n'avez, que vous n'aurez jamais de rivale, ne m'obligez plus, je vous supplie, à combattre des chimeres, et laissez-moi au moins cette consolation, de vous voir ne plus douter d'un sentiment qui en effet ne finira, ne peut finir qu'avec ma vie. Permettez-moi, Madame, de vous prier de répondre positivement à cet article de ma Lettre.

Si j'abandonne cependant cette époque de ma vie, qui paroît me nuire si cruellement auprès de vous, ce n'est pas qu'au besoin les raisons me manquassent pour la défendre.

Qu'ai-je fait, après tout, que ne pas résister au tourbillon dans lequel j'avois été jeté ? Entré dans le monde, jeune et sans expérience ; passé pour ainsi dire, de mains en mains, par une foule de femmes, qui toutes se hâtent

de prévenir par leur facilité une réflexion qu'elles sentent devoir leur être défavorable ; étoit-ce donc à moi de donner l'exemple d'une résistance qu'on ne m'opposoit point ? ou devois-je me punir d'un moment d'erreur, et que souvent on avoit provoqué, par une constance à coup sûr inutile, et dans laquelle on n'auroit vu qu'un ridicule ? Eh ! quel autre moyen qu'une prompte rupture, peut justifier d'un choix honteux !

Mais, je puis le dire, cette ivresse des sens, peut-être même ce délire de la vanité, n'a point passé jusqu'à mon cœur. Né pour l'amour, l'intrigue pouvoit le distraire, et ne suffisoit pas pour l'occuper ; entouré d'objets séduisans, mais méprisables, aucun n'alloit jusqu'à mon ame : on m'offroit des plaisirs, je cherchois des vertus ; et moi même enfin je me crus inconstant, parce que j'étois délicat et sensible.

C'est en vous voyant que je me suis éclairé : bientôt j'ai reconnu que le charme de l'amour tenoit aux qualités de l'ame ; qu'elles seules pouvoient en causer l'excès, et le justifier. Je sentis enfin qu'il m'étoit également impossible et de ne pas vous aimer, et d'en aimer une autre que vous.

Voilà, Madame, quel est ce cœur auquel vous craignez de vous livrer, et sur le sort de qui vous avez à prononcer : mais quel que soit le destin que vous lui réservez, vous ne changerez rien aux sentimens qui l'attachent à vous ; ils sont inaltérables comme les vertus qui les ont fait naître

*De... ce 3 Septembre 17***.

LETTRE LIII

Le Vicomte de Valmont à la Marquise de Merteuil.

J'ai vu Danceny, mais je n'en ai obtenu qu'une demi-confidence ; il s'est obstiné, sur-tout, à me taire le nom

de la petite Volanges, dont il ne m'a parlé que comme d'une femme très-sage, et même un peu dévote : à cela près, il m'a raconté avec assez de vérité son aventure, et sur-tout le dernier événement. Je l'ai échauffé autant que j'ai pu, et l'ai beaucoup plaisanté sur sa délicatesse et ses scrupules ; mais il paroît qu'il y tient, et je ne puis pas répondre de lui : au reste, je pourrai vous en dire davantage après demain. Je le mene demain à Versailles, et je m'occuperai à le scruter pendant la route.

Le rendez-vous qui doit avoir eu lieu aujourd'hui, me donne aussi quelque espérance : il se pourroit que tout s'y fût passé à notre satisfaction ; et peut-être ne nous reste-t-il à présent qu'à en arracher l'aveu, et à en recueillir les preuves. Cette besogne vous sera plus facile qu'à moi : car la petite personne est plus confiante, ou, ce qui revient au même, plus bavarde, que son discret Amoureux. Cependant j'y ferai mon possible.

Adieu, ma belle amie; je suis fort pressé ; je ne vous verrai ni ce soir, ni demain : si de votre côté vous avez su quelque chose, écrivez-moi un mot pour mon retour. Je reviendrai sûrement coucher à Paris.

*De... ce 3 Septembre 17**. au soir.*

LETTRE LIV

La Marquise de Merteuil au Vicomte de Valmont.

Oh ! oui ! c'est bien avec Danceny qu'il y a quelque chose à savoir ! S'il vous l'a dit, il s'est vanté. Je ne connois personne de si bête en amour, et je me reproche de plus en plus les bontés que nous avons pour lui. Savez-vous que j'ai pensé être compromise par rapport à lui ? et que ce soit en pure perte ! Oh ! je m'en vengerai, je le promets.

Quand j'arrivai hier pour prendre Mde de Volanges,

elle ne vouloit plus sortir ; elle se sentoit incommodée ; il me fallut toute mon éloquence pour la décider. et je vis le le moment que Danceny seroit arrivé avant notre départ ; ce qui eût été d'autant plus gauche, que Mde de Volanges lui avoit dit la veille qu'elle ne seroit pas chez elle. Sa fille et moi, nous étions sur les épines. Nous sortîmes enfin ; et la petite me serra la main si affectueusement en me disant adieu, que malgré son projet de rupture, dont elle croyoit de bonne-foi s'occuper encore, j'augurai des merveilles de la soirée.

Je n'étois pas au bout de mes inquiétudes. Il y avoit à peine une demi-heure que nous étions chez Mde de....., que Mde de Volanges se trouva mal en effet, mais sérieusement mal ; et comme de raison, elle vouloit rentrer chez elle : moi, je le voulois d'autant moins, que j'avois peur, si nous surprenions les jeunes gens, comme il y avoit tout à parier, que mes instances auprès de la mere, pour la faire sortir, ne lui devinssent suspectes. Je pris le parti de l'effrayer sur sa santé, ce qui heureusement n'est pas difficile ; et je la tins une heure et demie, sans consentir à la ramener chez elle, dans la crainte que je feignis d'avoir, du mouvement dangereux de la voiture. Nous ne rentrâmes enfin qu'à l'heure convenue. A l'air honteux que je remarquai en arrivant, j'avoue que j'espérai qu'au moins mes peines n'auroient pas été perdues.

Le désir que j'avois d'être instruite, me fit rester auprès de Mde de Volanges, qui se coucha aussi-tôt : et après avoir soupé auprès de son lit, nous la laissâmes de très-bonne heure, sous le prétexte qu'elle avoit besoin de repos, et nous passâmes dans l'appartement de sa fille. Celle-ci a fait, de son côté, tout ce que j'attendois d'elle ; scrupules évanouis, nouveaux sermens d'aimer toujours, etc. etc. elle s'est enfin exécutée de bonne grace : mais le sot Danceny n'a pas passé d'une ligne le point où il étoit auparavant. Oh ! l'on peut se brouiller avec celui-là ; les raccommodemens ne sont pas dangereux.

La petite assure pourtant qu'il vouloit davantage, mais qu'elle a su se défendre. Je parierois bien qu'elle se vante, ou qu'elle l'excuse ; je m'en suis même presque assurée. En effet, il m'a pris fantaisie de savoir à quoi m'en tenir sur la défense dont elle étoit capable ; et moi, simple femme, de propos en propos, j'ai monté sa tête au point... Enfin vous pouvez m'en croire, jamais personne ne fut plus susceptible d'une surprise des sens. Elle est vraiment aimable, cette chere petite ! Elle méritoit un autre Amant ; elle aura au moins une bonne amie, car je m'attache sincérement à elle. Je lui ai promis de la former, et je crois que je lui tiendrai parole. Je me suis souvent aperçue du besoin d'avoir une femme dans ma confidence, et j'aimerois mieux celle-là qu'une autre ; mais je ne puis en rien faire, tant qu'elle ne sera pas... ce qu'il faut qu'elle soit ; et c'est une raison de plus d'en vouloir à Danceny.

Adieu, Vicomte ; ne venez pas chez moi demain, à moins que ce ne soit le matin. J'ai cédé aux instances du Chevalier, pour une soirée de petite Maison.

*De... ce 4 Septembre 17**.*

LETTRE LV

Cécile Volanges à Sophie Carnay.

Tu avois raison, ma chere Sophie ; tes prophéties réussissent mieux que tes conseils. Danceny, comme tu l'avois prédit, a été plus fort que le Confesseur, que toi, que moi-même ; et nous voilà revenus exactement où nous en étions. Ah ! je ne m'en repens pas ; et toi, si tu m'en grondes, ce sera faute de savoir le plaisir qu'il y a à aimer Danceny. Il t'est bien aisé de dire comme il faut faire, rien ne t'en empêche ; mais si tu avois éprouvé combien le chagrin de quelqu'un qu'on aime nous fait mal,

comment sa joie devient la nôtre, et comme il est difficile de dire non, quand c'est oui que l'on veut dire, tu ne t'étonnerois plus de rien : moi-même je l'ai senti, bien vivement senti, je ne le comprends pas encore. Crois-tu, par exemple, que je puisse voir pleurer Danceny sans pleurer moi-même? Je t'assure bien que cela m'est impossible ; et quand il est content, je suis heureuse comme lui. Tu auras beau dire : ce qu'on dit ne change pas ce qui est, et je suis bien sûre que c'est comme ça.

Je voudrois te voir à ma place... Non, ce n'est pas là ce que je veux dire, car sûrement je ne voudrois céder ma place à personne : mais je voudrois que tu aimasses aussi quelqu'un ; ce ne seroit pas seulement pour que tu m'entendisses mieux, et que tu me grondasses moins ; mais c'est qu'aussi tu serois plus heureuse, ou, pour mieux dire, tu commencerois seulement alors à le devenir.

Nos amusemens, nos rires, tout cela, vois-tu, ce ne sont que des jeux d'enfans ; il n'en reste rien après qu'ils sont passés. Mais l'amour, ah ! l'amour !.... un mot, un regard, seulement de le savoir là, eh bien ! c'est le bonheur. Quand je vois Danceny, je ne désire plus rien ; quand je ne le vois pas, je ne désire que lui. Je ne sais comment cela se fait : mais on diroit que tout ce qui me plaît lui ressemble. Quand il n'est pas avec moi, j'y songe ; et quand je peux y songer tout-à-fait, sans distraction, quand je suis toute seule par exemple, je suis encore heureuse ; je ferme les yeux, et tout de suite je crois le voir ; je me rappelle ses discours, et je crois l'entendre ; cela me fait soupirer ; et puis je sens un feu, une agitation..... Je ne saurois tenir en place. C'est comme un tourment, et ce tourment-là fait un plaisir inexprimable. Je crois même que quand une fois on a de l'amour, cela se répand jusques sur l'amitié. Celle que j'ai pour toi n'a pourtant pas changé ; c'est toujours comme au Couvent : mais ce que je te dis, je l'éprouve avec Mde de Merteuil. Il me semble que je l'aime plus comme Danceny que

comme toi, et quelquefois je voudrois qu'elle fût lui. Cela vient peut-être de ce que ce n'est pas une amitié d'enfant comme la nôtre ; ou bien de ce que je les vois si souvent ensemble, ce qui fait que je me trompe. Enfin, ce qu'il y a de vrai, c'est qu'à eux deux ils me rendent bien heureuse ; et après tout, je ne crois pas qu'il y ait grand mal à ce que je fais. Aussi je ne demanderois qu'à rester comme je suis ; et il n'y a que l'idée de mon mariage qui me fasse de la peine : car si M. de Gercourt est comme on me l'a dit, et je n'en doute pas, je ne sais pas ce que je deviendrai. Adieu, ma Sophie ; je t'aime toujours bien tendrement.

*De... ce 4 Septembre 17**.*

LETTRE LVI

La Présidente de Tourvel au Vicomte de Valmont.

A QUOI vous serviroit, Monsieur, la Réponse que vous me demandez ? Croire à vos sentimens, ne seroit-ce pas une raison de plus pour les craindre ? et sans attaquer ni défendre leur sincérité, ne me suffit-il pas, ne doit-il pas vous suffire à vous-même, de savoir que je ne veux ni ne dois y répondre ?

Supposé que vous m'aimiez véritablement (et c'est seulement pour ne plus revenir sur cet objet, que je consens à cette supposition), les obstacles qui nous séparent en seroient-ils moins insurmontables ? et aurois-je autre chose à faire, qu'à souhaiter que vous puissiez bientôt vaincre cet amour, et sur-tout à vous y aider de tout mon pouvoir, en me hâtant de vous ôter toute espérance ? Vous convenez vous-même que *ce sentiment est pénible, quand l'objet qui l'inspire ne le partage point*. Or, vous savez assez qu'il m'est impossible de le partager ; et quand même ce malheur m'arriveroit, j'en serois plus à plaindre, sans que vous en fussiez plus heureux. J'espere que vous m'estimez assez

pour n'en pas douter un instant. Cessez donc, je vous en conjure, cessez de vouloir troubler un cœur à qui la tranquillité est si nécessaire ; ne me forcez pas à regretter de vous avoir connu.

Chérie et estimée d'un mari que j'aime et respecte, mes devoirs et mes plaisirs se rassemblent dans le même objet. Je suis heureuse, je dois l'être. S'il existe des plaisirs plus vifs, je ne les desire pas ; je ne veux point les connoître. En est-il de plus doux que d'être en paix avec soi-même, de n'avoir que des jours sereins, de s'endormir sans trouble, et de s'éveiller sans remords ? Ce que vous appellez le bonheur, n'est qu'un tumulte des sens, un orage des passions dont le spectacle est effrayant, même à le regarder du rivage. Eh ! comment affronter ces tempêtes ? comment oser s'embarquer sur une mer couverte des débris de mille et mille naufrages ? Et avec qui ? Non, Monsieur, je reste à terre ; je chéris les liens qui m'y attachent. Je pourrois les rompre, que je ne le voudrois pas ; si je ne les avois, je me hâterois de les prendre.

Pourquoi vous attacher à mes pas ? pourquoi vous obstiner à me suivre ? Vos Lettres, qui devoient être rares, se succèdent avec rapidité. Elles devoient être sages, et vous ne m'y parlez que de votre fol amour. Vous m'entourez de votre idée, plus que vous ne le faisiez de votre personne. Ecarté sous une forme, vous vous reproduisez sous une autre. Les choses qu'on vous demande de ne plus dire, vous les redites seulement d'une autre maniere. Vous vous plaisez à m'embarrasser par des raisonnemens captieux ; vous échappez aux miens. Je ne veux plus vous répondre, je ne vous répondrai plus... Comme vous traitez les femmes que vous avez séduites ! avec quel mépris vous en parlez ! Je veux croire que quelques-unes le méritent : mais toutes sont-elles donc si méprisables ? Ah ! sans doute, puisqu'elles ont trahi leurs devoirs pour se livrer à un amour criminel. De ce moment, elles ont tout perdu, jusqu'à l'estime de celui à qui elles ont tout sacrifié. Ce

supplice est juste, mais l'idée seule en fait frémir. Que m'importe, après tout? pourquoi m'occuperois-je d'elles ou de vous? de quel droit venez-vous troubler ma tranquillité? Laissez-moi, ne me voyez plus, ne m'écrivez plus ; je vous en prie ; je l'exige. Cette Lettre est la derniere que vous recevrez de moi.

*De... ce 5 Septembre 17**.*

LETTRE LVII

Le Vicomte de Valmont à la Marquise de Merteuil.

J'ai trouvé votre Lettre hier à mon arrivée. Votre colere m'a tout-à-fait réjoui. Vous ne sentiriez pas plus vivement les torts de Danceny, quand il les auroit eus vis-à-vis de vous. C'est sans doute par vengeance, que vous accoutumez sa Maîtresse à lui faire de petites infidélités ; vous êtes un bien mauvais sujet ! Oui, vous êtes charmante, et je ne m'étonne pas qu'on vous résiste moins qu'à Danceny.

Enfin je le sais par cœur, ce beau héros de Roman ! il n'a plus de secrets pour moi. Je lui ai tant dit que l'amour honnête étoit le bien suprême, qu'un sentiment valoit mieux que dix intrigues, que j'étois moi-même, dans ce moment, amoureux et timide ; il m'a trouvé enfin une façon de penser si conforme à la sienne, que dans l'enchantement où il étoit de ma candeur, il m'a tout dit, et m'a juré une amitié sans réserve. Nous n'en sommes gueres plus avancés pour notre projet.

D'abord, il m'a paru que son systême étoit qu'une demoiselle mérite beaucoup plus de ménagemens qu'une femme, comme ayant plus à perdre. Il trouve, sur-tout, que rien ne peut justifier un homme de mettre une fille dans la nécessité de l'épouser ou de vivre déshonorée, quand la fille est infiniment plus riche que l'homme

comme dans le cas où il se trouve. La sécurité de la mere, la candeur de la fille, tout l'intimide et l'arrête. L'embarras ne seroit point de combattre ses raisonnemens, quelque vrais qu'ils soient. Avec un peu d'adresse et aidé par la passion, on les auroit bientôt détruits ; d'autant qu'ils prêtent au ridicule, et qu'on auroit pour soi l'autorité de l'usage. Mais ce qui empêche qu'il n'y ait de prise sur lui, c'est qu'il se trouve heureux comme il est. En effet, si les premiers amours paroissent, en général, plus honnêtes, et comme on dit plus purs ; s'ils sont au moins plus lents dans leur marche, ce n'est pas, comme on le pense, délicatesse ou timidité ; c'est que le cœur, étonné par un sentiment inconnu, s'arrête, pour ainsi dire, à chaque pas, pour jouir du charme qu'il éprouve, et que ce charme est si puissant sur un cœur neuf, qu'il l'occupe au point de lui faire oublier tout autre plaisir. Cela est si vrai, qu'un libertin amoureux, si un libertin peut l'être, devient de ce moment même moins pressé de jouir ; et qu'enfin, entre la conduite de Danceny avec la petite Volanges, et la mienne avec la prude Mde de Tourvel, il n'y a que la différence du plus au moins

Il auroit fallu, pour échauffer notre jeune homme, plus d'obstacles qu'il n'en a rencontrés ; sur-tout qu'il eût eu besoin de plus de mystere, car le mystere mene à l'audace. Je ne suis pas éloigné de croire que vous nous avez nui en le servant si bien ; votre conduite eût été excellente avec un homme *usagé*, qui n'eût eu que des désirs ; mais vous auriez pu prévoir que pour un homme jeune, honnête et amoureux, le plus grand prix des faveurs est d'être la preuve de l'amour ; et que par conséquent, plus il seroit sûr d'être aimé, moins il seroit entreprenant. Que faire à présent ? Je n'en sais rien ; mais je n'espere pas que la petite soit prise avant le mariage, et nous en serons pour nos frais : j'en suis fâché, mais je n'y vois pas de remede.

Pendant que je disserte ici, vous faites mieux avec

votre Chevalier. Cela me fait songer que vous m'avez promis une infidélité en ma faveur ; j'en ai votre promesse par écrit, et je ne veux pas en faire *un billet de la Châtre*. Je conviens que l'échéance n'est pas encore arrivée : mais il seroit généreux à vous de ne pas l'attendre ; et de mon côté, je vous tiendrois compte des intérêts. Qu'en dites-vous, ma belle amie ? est-ce que vous n'êtes pas fatiguée de votre constance ? Ce Chevalier est donc bien merveilleux ? Oh ! laissez-moi faire ; je veux vous forcer de convenir que si vous lui avez trouvé quelque mérite, c'est que vous m'aviez oublié.

Adieu, ma belle amie ; je vous embrasse comme je vous désire ; je défie tous les baisers du Chevalier d'avoir autant d'ardeur.

De... ce 5 *Septembre* 17**.

LETTRE LVIII

Le Vicomte de Valmont à la Présidente de Tourvel.

Par où ai-je donc mérité, Madame, et les reproches que vous me faites, et la colere que vous me témoignez ? L'attachement le plus vif et pourtant le plus respectueux, la soumission la plus entiere à vos moindres volontés ; voilà en deux mots l'histoire de mes sentiments et de ma conduite. Accablé par les peines d'un amour malheureux, je n'avois d'autre consolation que celle de vous voir ; vous m'avez ordonné de m'en priver : j'ai obéi sans me permettre un murmure. Pour prix de ce sacrifice, vous m'avez permis de vous écrire, et aujourd'hui vous voulez m'ôter cet unique plaisir. Me le laisserai-je ravir, sans essayer de le défendre ? Non, sans doute : eh ! comment ne seroit-il pas cher à mon cœur ? c'est le seul qui me reste, et je le tiens de vous.

Mes Lettres, dites-vous, sont trop fréquentes ! Songez donc, je vous prie, que depuis dix jours que dure mon

exil, je n'ai passé aucun moment sans m'occuper de vous, et que cependant vous n'avez reçu que deux Lettres de moi. *Je ne vous y parle que de mon amour !* Eh ! que puis-je dire, que ce que je pense ? Tout ce que j'ai pu faire, a été d'en affoiblir l'expression ; et vous pouvez m'en croire, je ne vous ai laissé voir que ce qu'il m'a été impossible d'en cacher. Vous me menacez enfin de ne plus me répondre. Ainsi l'homme qui vous préfere à tout et qui vous respecte encore plus qu'il ne vous aime, non contente de le traiter avec rigueur, vous voulez y joindre le mépris ! Et pourquoi ces menaces et ce courroux ? qu'en avez-vous besoin ? n'êtes-vous pas sûre d'être obéie, même dans vos ordres injustes ? m'est-il donc possible de contrarier aucun de vos désirs, et ne l'ai-je pas déjà prouvé ? Mais abuserez-vous de cet empire que vous avez sur moi ? Après m'avoir rendu malheureux, après être devenue injuste, vous sera-t-il donc bien facile de jouir de cette tranquillité que vous assurez vous être si nécessaire ? ne vous direz-vous jamais : Il m'a laissée maîtresse de son sort, et j'ai fait son malheur ? il imploroit mes secours, et je l'ai regardé sans pitié ? Savez-vous jusqu'où peut aller mon désespoir ? non.

Pour calculer mes maux, il faudroit savoir à quel point je vous aime, et vous ne connoissez pas mon cœur.

A quoi me sacrifiez-vous ? A des craintes chimériques. Et qui vous les inspire ? un homme qui vous adore ; un homme sur qui vous ne cesserez jamais d'avoir un empire absolu. Que craignez-vous, que pouvez-vous craindre d'un sentiment que vous serez toujours maîtresse de diriger à votre gré, Mais votre imagination se crée des monstres, et l'effroi qu'ils vous causent, vous l'attribuez à l'amour. Un peu de confiance, et ces fantômes disparaîtront.

Un sage a dit que pour dissiper ses craintes il suffisoit presque toujours d'en approfondir la cause (1). C'est sur-

(1) On croit que c'est Rousseau dans *Emile* : mais la citation n'est

tout en amour que cette vérité trouve son application. Aimez, et vos craintes s'évanouiront. A la place des objets qui vous effrayent, vous trouverez un sentiment délicieux, un Amant tendre et soumis ; et tous vos jours, marqués par le bonheur, ne vous laisseront d'autre regret que d'en avoir perdu quelques-uns dans l'indifférence. Moi-même, depuis que, revenu de mes erreurs, je n'existe plus que pour l'amour, je regrette un temps que je croyois avoir passé dans les plaisirs ; et je sens que c'est à vous seule qu'il appartient de me rendre heureux. Mais, je vous supplie, que le plaisir que je trouve à vous écrire ne soit plus troublé par la crainte de vous déplaire. Je ne veux pas vous désobéir : mais je suis à vos genoux, j'y réclame le bonheur que vous voulez me ravir, le seul que vous m'avez laissé, je vous crie, écoutez mes prières, et voyez mes larmes ; ah ! Madame, me refuserez-vous ?

*De... ce 7 Septembre 17***.

LETTRE LIX

Le Vicomte de Valmont à la Marquise de Merteuil.

Apprenez-moi, si vous le savez, ce que signifie ce radotage de Danceny. Qu'est-il donc arrivé, et qu'est-ce qu'il a perdu ? Sa Belle s'est peut-être fâchée de son respect éternel ? Il faut être juste, on se fâcheroit à moins. Que lui dirai-je ce soir, au rendez-vous qu'il me demande, et que je lui ai donné à tout hasard ? Assurément je ne perdrai pas mon temps à écouter ses doléances, si cela ne doit nous mener à rien. Les complaintes amoureuses ne sont bonnes à entendre qu'en récitatifs obligés ou en grandes arriettes. Instruisez-moi donc de ce qui est et de ce que je dois faire ; ou bien je déserte, pour

pas exacte, et l'application qu'en fait Valmont est bien fausse ; et puis, Madame de Tourvel avoit-elle lu *Emile* ?

éviter l'ennui que je prévois. Pourrai-je causer avec vous ce matin ? Si vous êtes *occupée*, au moins écrivez-moi un mot, et donnez-moi les réclames de mon rôle.

Où étiez-vous donc hier ? Je ne parviens plus à vous voir. En vérité, ce n'étoit pas la peine de me retenir à Paris au mois de Septembre. Décidez-vous pourtant, car je viens de recevoir une invitation fort pressante de la Comtesse de B**, pour aller la voir à la campagne ; et, comme elle me le mande assez plaisamment, « son mari « a le plus beau bois du monde, qu'il conserve soigneu-« sement pour les plaisirs de ses amis ». Or, vous savez que j'ai bien quelques droits, sur ce bois-là ; et j'irai le revoir si je ne vous suis pas utile. Adieu, songez que Danceny sera chez moi sur les quatre heures.

*De... ce 8 Septembre 17**.*

LETTRE LX

Le Chevalier Danceny au Vicomte de Valmont.
(*Incluse dans la précédente.*)

Ah ! Monsieur, je suis désespéré, j'ai tout perdu. Je n'ose confier au papier le secret de mes peines : mais j'ai besoin de les répandre dans le sein d'un ami fidele et sûr. A quelle heure pourrai-je vous voir, et aller chercher auprès de vous des consolations et des conseils ? J'étois si heureux le jour où je vous ouvris mon ame ! A présent, quelle différence ! tout est changé pour moi. Ce que je souffre pour mon compte n'est encore que la moindre partie de mes tourmens, mon inquiétude sur un objet bien plus cher, voilà ce que je ne puis supporter. Plus heureux que moi, vous pourrez la voir, et j'attends de votre amitié que vous ne me refuserez pas cette démarche : mais il faut que je vous parle, que je vous instruise. Vous me plaindrez, vous me secourrez ; je n'ai d'espoir qu'en vous. Vous êtes sensible, vous connoissez

l'amour, et vous êtes le seul à qui je puisse me confier ; ne me refusez pas vos secours.

Adieu, Monsieur ; le seul soulagement que j'éprouve dans ma douleur, est de songer qu'il me reste un ami tel que vous. Faites-moi savoir, je vous prie, à quelle heure je pourrai vous trouver. Si ce n'est pas ce matin, je désirerois que ce fût de bonne heure dans l'après-midi.

*De... ce 8 Septembre 17**.*

LETTRE LXI

Cécile Volanges à Sophie Carnay

Ma chère Sophie, plains ta Cécile, ta pauvre Cécile ; elle est bien malheureuse ! Maman sait tout. Je ne conçois pas comment elle a pu se douter de quelque chose, et pourtant elle a tout découvert. Hier au soir, Maman me parut bien avoir un peu d'humeur : mais je n'y fis pas grande attention ; et même en attendant que sa partie fût finie, je causai très-gaiement avec Mde de Merteuil qui avoit soupé ici, et nous parlâmes beaucoup de Danceny. Je ne crois pourtant pas qu'on ait pu nous entendre. Elle s'en alla, et je me retirai dans mon appartement.

Je me déshabillois, quand Maman entra et fit sortir ma Femme-de-chambre ; elle me demanda la clef de mon secrétaire. Le ton dont elle me fit cette demande me causa un tremblement si fort, que je pouvois à peine me soutenir. Je faisois semblant de ne la pas trouver : mais enfin il fallut obéir. Le premier tiroir qu'elle ouvrit, fut justement celui où étoient les Lettres du Chevalier Danceny. J'étois si troublée, que quand elle me demanda ce que c'étoit, je ne sus lui répondre autre chose, sinon que ce n'étoit rien : mais quand je la vis commencer à lire celle qui se présentoit la première, je n'eus que le temps de gagner un fauteuil, et je me trouvai si mal au point

que je perdis connoissance. Aussi-tôt que je revins à moi ma mere, qui avoit appellé ma Femme-de-chambre, se retira, en me disant de me coucher. Elle a emporté toutes les Lettres de Danceny. Je frémis toutes les fois que je songe qu'il me faudra reparoître devant elle. Je n'ai fait que pleurer toute la nuit.

Je t'écris au point du jour, dans l'espoir que Joséphine viendra. Si je peux lui parler seule, je la prierai de remettre chez Madame de Merteuil un petit billet que je vais lui écrire ; sinon, je le mettrai dans ta Lettre, et tu voudras bien l'envoyer comme de toi. Ce n'est que d'elle que je puis recevoir quelque consolation. Au moins, nous parlerons de lui, car je n'espere plus le voir. Je suis bien malheureuse ! Elle aura peut-être la bonté de se charger d'une Lettre pour Danceny. Je n'ose pas me confier à Joséphine pour cet objet, et encore moins à ma Femme-de-chambre ; car c'est peut-être elle qui aura dit à ma mere que j'avois des Lettres dans mon secrétaire.

Je ne t'écrirai pas plus longuement, parce que je veux avoir le temps d'écrire à Madame de Merteuil, et aussi à Danceny, pour avoir ma Lettre toute prête, si elle veut bien s'en charger. Après cela, je me recoucherai, pour qu'on me trouve au lit quand on entrera dans ma chambre. Je dirai que je suis malade, pour me dispenser de passer chez Maman. Je ne mentirai pas beaucoup ; sûrement je souffre plus que si j'avois la fievre. Les yeux me brûlent à force d'avoir pleuré ; et j'ai un poids sur l'estomac, qui m'empêche de respirer. Quand je songe que je ne verrai plus Danceny, je voudrois être morte. Adieu, ma chere Sophie. Je ne peux pas t'en dire davantage ; les larmes me suffoquent.

*De... ce 7 septembre 17**.*

Nota. On a supprimé la Lettre de Cécile Volanges à la Marquise, parce qu'elle ne contenoit que mêmes faits de la Lettre précédente, et avec moins de détails. Celle au Chevalier Danceny ne s'est point retrouvée : on en verra la raison dans la Lettre LXIII, de Madame de Merteuil au Vicomte.

LETTRE LXII

Madame de Volanges au Chevalier Danceny

Après avoir abusé, Monsieur, de la confiance d'une mere et de l'innocence d'un enfant, vous ne serez pas surpris, sans doute, de ne plus être reçu dans une maison où vous n'avez répondu aux preuves de l'amitié la plus sincere, que par l'oubli de tous les procédés. Je préfere de vous prier de ne plus venir chez moi, à donner des ordres à ma porte, qui nous compromettroient tous également, par les remarques que les Valets ne manqueroient pas de faire. J'ai droit d'espérer que vous ne me forcerez pas de recourir à ce moyen. Je vous préviens aussi que si vous faites à l'avenir la moindre tentative pour entretenir ma fille dans l'égarement où vous l'avez plongée, une retraite austere et éternelle la soustraira à vos poursuites. C'est à vous de voir, Monsieur, si vous craindrez aussi peu de causer son infortune, que vous avez peu craint de tenter son déshonneur. Quant à moi, mon choix est fait, et je l'en ai instruite.

Vous trouverez ci-joint le paquet de vos Lettres. Je compte que vous me renverrez en échange toutes celles de ma fille ; et que vous vous prêterez à ne laisser aucune trace d'un événement dont nous ne pourrions garder le souvenir, moi sans indignation, elle sans honte, et vous sans remords.

J'ai l'honneur d'être, etc.

*De... ce 7 septembre 17**.*

LETTRE LXIII

La Marquise de Merteuil au Vicomte de Valmont.

Vraiment oui, je vous expliquerai le billet de Danceny. L'événement qui le lui a fait écrire est mon ou-

vrage, et c'est, je crois, mon chef-d'œuvre. Je n'ai pas perdu mon temps depuis votre derniere Lettre, et j'ai dit comme l'Architecte Athénien : « Ce qu'il a dit, je le ferai ».

Il lui faut donc des obstacles à ce beau Héros de Roman, et il s'endort dans la félicité ! oh ! qu'il s'en rapporte à moi, je lui donnerai de la besogne ; et je me trompe, ou son sommeil ne sera plus tranquille. Il falloit bien lui apprendre le prix du temps, et je me flatte qu'à présent il regrette celui qu'il a perdu. Il falloit, dites-vous aussi, qu'il eût besoin de plus de mystere ; eh bien ! ce besoin-là ne lui manquera plus. J'ai cela de bon, moi, c'est qu'il ne faut que me faire apercevoir de mes fautes ; je ne prends point de repos que je n'aie tout réparé. Apprenez donc ce que j'ai fait.

En rentrant chez moi avant-hier matin, je lus votre Lettre ; je la trouvai lumineuse. Persuadée que vous aviez très-bien indiqué la cause du mal, je ne m'occupai plus qu'à trouver le moyen de le guérir. Je commençai pourtant par me coucher ; car l'infatigable Chevalier ne m'avoit pas laissé dormir un moment, et je croyois avoir sommeil : mais point du tout ; tout entiere à Danceny, le désir de le tirer de son indolence, ou de l'en punir, ne me permit pas de fermer l'œil, et ce ne fut qu'après avoir bien concerté mon plan, que je pus trouver deux heures de repos.

J'allai le soir même chez Madame de Volanges, et suivant mon projet, je lui fis confidence que je me croyois sûre qu'il existoit entre sa fille et Danceny une liaison dangereuse. Cette femme, si clairvoyante contre vous, étoit aveuglée au point qu'elle me répondit d'abord qu'à-coup-sûr je me trompois ; que sa fille étoit un enfant, etc. etc. Je ne pouvois pas lui dire tout ce que j'en savois ; mais je citai des regards, des propos, *dont ma vertu et mon amitié s'alarmoient*. Je parlai enfin presque aussi bien qu'auroit pu faire une Dévote ; et, pour frapper le coup décisif, j'allai jusqu'à dire que je croyais avoir vu donner

et recevoir une Lettre. Cela me rappelle, ajoutai-je, qu'un jour elle ouvrit devant moi un tiroir de son secrétaire, dans lequel je vis beaucoup de papiers, que sans doute elle conserve. Lui connoissez-vous quelque correspondance fréquente? Ici la figure de Madame de Volanges changea, et je vis quelques larmes rouler dans ses yeux. Je vous remercie, ma digne amie, me dit-elle, en me serrant la main, je m'en éclaircirai.

Après cette conversation, trop courte pour être suspecte, je me rapprochai de la jeune personne. Je la quittai bientôt après, pour demander à la mere de ne pas me compromettre vis-à-vis de sa fille ; ce qu'elle me promit d'autant plus volontiers, que je lui fis observer combien il seroit heureux que cet enfant prît assez de confiance en moi pour m'ouvrir son cœur, et me mettre à portée de lui donner *mes sages conseils*. Ce qui m'assure qu'elle me tiendra sa promesse, c'est que je ne doute pas qu'elle ne veuille se faire honneur de sa pénétration auprès de sa fille. Je me trouvois, par-là, autorisée à garder mon ton d'amitié avec la petite, sans paroître fausse aux yeux de Madame de Volanges ; ce que je voulois éviter. J'y gagnois encore d'être, dans la suite, aussi long-temps et aussi secrétement que je voudrois, avec la jeune personne, sans que la mere en prît jamais d'ombrage.

J'en profitai dès le soir même ; et après ma partie finie, e chambrai la petite dans un coin, et la mis sur le chapitre de Danceny, sur lequel elle ne tarit jamais. Je m'amusois à lui monter la tête sur le plaisir qu'elle auroit à le voir le lendemain ; il n'est sorte de folies que je ne lui aie fait dire. Il falloit bien lui rendre en espérance ce que e lui ôtois en réalité ; et puis, tout cela devoit lui rendre le coup plus sensible, et je suis persuadée que plus elle aura souffert, plus elle sera pressée de s'en dédommager à la premiere occasion. Il est bon, d'ailleurs, d'accoutumer aux grands événemens, quelqu'un qu'on destine aux grandes aventures.

Après tout, ne peut-elle pas payer de quelques larmes le plaisir d'avoir son Danceny? elle en raffole! eh bien, je lui promets qu'elle l'aura, et plutôt même qu'elle ne l'auroit eu sans cet orage. C'est un mauvais rêve dont le réveil sera délicieux; et à tout prendre, il me semble qu'elle me doit de la reconnoissance : au fait, quand j'y aurois mis un peu de malice, il faut bien s'amuser :

Les sots sont ici bas pour nos menus plaisirs (1).

Je me retirai enfin, fort contente de moi. Ou Danceny, me disois-je, animé par les obstacles, va redoubler d'amour, et alors je le servirai de tout mon pouvoir; ou si ce n'est qu'un sot, comme je suis tentée quelquefois de le croire, il sera désespéré, et se tiendra pour battu : or, dans ce cas, au moins me serai-je vengée de lui, autant qu'il étoit en moi; chemin faisant, j'aurai augmenté pour moi l'estime de la mere, l'amitié de la fille, et la confiance de toutes deux. Quant à Gercourt, premier objet de mes soins, je serois bien malheureuse ou bien mal-adroite, si maîtresse de l'esprit de sa femme, comme je le suis et vas l'être plus encore, je ne trouvois pas mille moyens d'en faire ce que je veux qu'il soit. Je me couchai dans ces douces idées : aussi je dormis bien, et me réveillai fort tard.

A mon réveil, je trouvai deux billets, un de la mere et un de la fille; et je ne pus m'empêcher de rire, en trouvant dans tous deux littéralement cette même phrase : *C'est de vous seule que j'attends quelque consolation*. N'est-il pas plaisant, en effet, de consoler pour et contre, et d'être le seul agent de deux intérêts directement contraires? Me voilà comme la Divinité; recevant les vœux opposés des aveugles mortels, et ne changeant rien à mes decrets immuables. J'ai quitté pourtant ce rôle auguste, pour

(1) Gresset, *le Méchant*, Comédie.

prendre celui d'Ange consolateur; et j'ai été, suivant le précepte, visiter mes amies dans leur affliction.

J'ai commencé par la mere; je l'ai trouvée d'une tristesse, qui déjà vous venge en partie des contrariétés qu'elle vous a fait éprouver de la part de votre belle Prude. Tout a réussi à merveille : ma seule inquiétude étoit que Mde de Volanges ne profitât de ce moment pour gagner la confiance de sa fille ; ce qui eût été bien facile, en n'employant, avec elle, que le langage de la douceur et de l'amité, et en donnant aux conseils de la raison, l'air et le ton de la tendresse indulgente. Par bonheur, elle s'est armée de sévérité ; elle s'est enfin si mal conduite, que je n'ai eu qu'à applaudir. Il est vrai qu'elle a pensé rompre tous nos projets, par le parti qu'elle avoit pris de faire rentrer sa fille au Couvent : mais j'ai paré ce coup ; et je l'ai engagée à en faire seulement la menace, dans le cas où Danceny continueroit ses poursuites : afin de les forcer tous deux à une circonspection que je crois nécessaire pour le succès.

Ensuite j'ai été chez la fille. Vous ne sauriez croire combien la douleur l'embellit ! Pour peu qu'elle prenne de coquetterie, je vous garantis qu'elle pleurera souvent : pour cette fois, elle pleuroit sans malice... Frappée de ce nouvel agrément que je ne lui connoissois pas, et que j'étois bien aise d'observer, je ne lui donnai d'abord que de ces consolations gauches, qui augmentent plus les peines qu'elles ne les soulagent ; et, par ce moyen, je l'amena au point d'être véritablement suffoquée. Elle ne pleuroit plus, et je craignis un moment les convulsions. Je lui conseillai de se coucher, ce qu'elle accepta ; je lui servis de Femme-de-chambre : elle n'avoit point fait de toilette, et bientôt ses cheveux épars tomberent sur ses épaules et sur sa gorge entierement découverte ; je l'embrassai ; elle se laissa aller dans mes bras, et ses larmes recommencerent à couler sans effort. Dieu ! qu'elle étoit belle ! ah ! si Magdeleine était ainsi, elle dut être bien plus dangereuse, pénitente que pécheresse.

Quand la belle désolée fut au lit, je me mis à la consoler de bonne foi. Je la rassurai d'abord sur la crainte du Couvent. Je fis naître en elle l'espoir de voir Danceny en secret ; et m'asseyant sur le lit : « S'il étoit-là, lui dis-je » ; puis brodant sur ce thème, je la conduisis, de distraction en distraction, à ne plus se souvenir du tout qu'elle étoit affligée. Nous nous serions séparées parfaitement contentes l'une de l'autre, si elle n'avoit voulu me charger d'une Lettre pour Danceny ; ce que j'ai constamment refusé. En voici les raisons, que vous approuverez sans doute.

D'abord, celle que c'étoit me compromettre vis-à-vis de Danceny ; et si c'étoit la seule dont je pus me servir avec la petite, il y en avoit beaucoup d'autres de vous à moi. Ne seroit-ce pas risquer le fruit de mes travaux, que de donner sitôt à nos jeunes gens un moyen si facile d'adoucir leurs peines ? Et puis, je ne serois pas fâchée de les obliger à mêler quelques domestiques dans cette aventure : car, enfin si elle se conduit à bien, comme je l'espere, il faudra qu'elle se sâche immédiatement après le mariage, et il y a peu de moyens plus sûrs pour la répandre ; ou, si par miracle ils ne parloient pas, nous parlerions, nous, et il sera plus commode de mettre l'indiscrétion sur leur compte.

Il faudra donc que vous donniez aujourd'hui cette idée à Danceny ; et comme je ne suis pas sûre de la Femme-de-Chambre de la petite Volanges, dont elle-même paroît se défier, indiquez-lui la mienne, ma fidele Victoire. J'aurai soin que la demarche réussisse. Cette idée me plaît d'autant plus, que la confidence ne sera utile qu'à nous, et point à eux : car je ne suis pas à la fin de mon récit.

Pendant que je me défendois de me charger de la Lettre de la petite, je craignois à tout moment qu'elle ne me proposât de la mettre à la Petite-Poste ; ce que je n'aurois gueres pu refuser. Heureusement, soit trouble, soit ignorance de sa part, ou encore quelle tînt moins à la Lettre qu'à la Réponse, qu'elle n'auroit pas pu avoir par ce

moyen, elle ne m'en a point parlé : mais, pour éviter que cette idée ne lui vînt, ou au moins qu'elle ne pût s'en servir, j'ai pris mon parti sur-le-champ ; et en rentrant chez la mere, je l'ai décidée à éloigner sa fille pour quelque temps, à la mener à la Campagne... Et où ? Le cœur ne vous bat pas de joie ?.... Chez votre tante, chez la vieille Rosemonde. Elle doit l'en prévenir aujourd'hui : ainsi vous voilà autorisé à aller retrouver votre Dévote qui n'aura plus à vous objecter le scandale du tête-à-tête : et grace à mes soins, Mde de Volanges réparera elle-même le tort qu'elle vous a fait.

Mais écoutez-moi, et ne vous occupez pas si vivement de vos affaires, que vous perdiez celle-ci de vue ; songez qu'elle m'intéresse. Je veux que vous vous rendiez le correspondant et le conseil des deux jeunes gens. Apprenez donc ce voyage à Danceny, et offrez-lui vos services. Ne trouvez de difficulté qu'à faire parvenir entre les mains de la Belle, votre Lettre de créance ; et levez cet obstacle sur-le-champ, en lui indiquant la voie de ma Femme-de-chambre. Il n'y a point de doute qu'il n'accepte ; et vous aurez, pour prix de vos peines, la confidence d'un cœur neuf, qui est toujours intéressante. La pauvre petite ! comme elle rougira en vous remettant sa premiere Lettre ! Au vrai, ce rôle de confident, contre lequel il s'est établi des préjugés, me paroît un très-joli délassement, quand on est occupé d'ailleurs ; et c'est le cas où vous serez.

C'est de vos soins que va dépendre le dénouement de cette intrigue. Jugez du moment où il faudra réunir les Acteurs. La Campagne offre mille moyens ; et Danceny, à-coup-sûr, sera prêt à s'y rendre à votre premier signal. Une nuit, un déguisement, une fenêtre... que sais-je moi ? Mais enfin, si la petite fille en revient telle qu'elle y aura été, je m'en prendrai à vous. Si vous jugez qu'elle ait besoin de quelqu'encouragement de ma part, mandez-le-moi. Je crois lui avoir donné une assez bonne leçon sur le danger de garder des Lettres, pour oser lui écrire à présent ;

et je suis toujours dans le dessein d'en faire mon éleve.

Je crois avoir oublié de vous dire que ses soupçons au sujet de sa correspondance trahie, s'étoient portés d'abord sur sa Femme-de-Chambre, et que je les ai détournés sur le Confesseur. C'est faire d'une pierre deux coups.

Adieu, Vicomte ; voilà bien long-temps que je suis à vous écrire, et mon dîner en a été retardé : mais l'amour-propre et l'amitié dictoient ma Lettre, et tous deux sont bavards. Au reste, elle sera chez vous à trois heures, et c'est tout ce qu'il vous faut.

Plaignez-vous de moi à présent, si vous l'osez ; et allez revoir, si vous en êtes tenté, le bois du Comte de B**. Vous dites qu'il le garde pour le plaisir de ses amis ! Cet homme est donc l'ami de tout le monde? Mais adieu, j'ai faim.

*De... ce 9 Septembre 17**.*

LETTRE LXIV

Le Chevalier Danceny à Madame de Volanges.

(Minute jointe à la Lettre LXVI du Vicomte à la Marquise.)

Sans chercher, Madame, à justifier ma conduite, et sans me plaindre de la vôtre, je ne puis que m'affliger d'un événement qui fait le malheur de trois personnes, toutes trois dignes d'un sort plus heureux. Plus sensible encore au chagrin d'en être la cause, qu'à celui d'en être la victime, j'ai souvent essayé, depuis hier, d'avoir l'honneur de vous répondre, sans pouvoir en trouver la force. J'ai cependant tant de choses à vous dire, qu'il faut bien faire un effort sur moi-même ; et si cette Lettre a peu d'ordre et de suite, vous devez sentir assez combien ma situation est douloureuse, pour m'accorder quelqu'indulgence.

Permettez-moi d'abord de réclamer contre la premiere phrase de votre Lettre. Je n'ai abusé, j'ose le dire, ni de

votre confiance ni de l'innocence de Mlle de Volanges, j'ai respecté l'une et l'autre dans mes actions. Elles seules dépendoient de moi ; et quand vous me rendriez responsable d'un sentiment involontaire, je ne crains pas d'ajouter, que celui que m'a inspiré Mademoiselle votre fille, est tel qu'il peut vous déplaire, mais non vous offenser. Sur cet objet qui me touche plus que je ne puis vous dire, je ne veux que vous pour juge, et mes Lettres pour témoins.

Vous me défendez de me présenter chez vous à l'avenir, et sans doute je me soumettrai à tout ce qu'il vous plaira d'ordonner à ce sujet : mais cette absence subite et totale ne donnera-t-elle donc pas autant de prise aux remarques, que vous voulez éviter, que l'ordre que, par cette raison même, vous n'avez point voulu donner à votre porte ? J'insisterai d'autant plus sur ce point, qu'il est bien plus important pour Mlle de Volanges que pour moi. Je vous supplie donc de peser attentivement toutes choses, et de ne pas permettre que votre sévérité altere votre prudence. Persuadé que l'intérêt seul de Mlle votre fille dictera vos résolutions, j'attendrai de nouveaux ordres de votre part.

Cependant, dans le cas où vous me permettriez de vous faire ma cour quelquefois, je m'engage, Madame (et vous pouvez compter sur ma promesse), à ne point abuser de ces occasions pour tenter de parler en particulier à Mlle de Volanges, ou de lui faire tenir aucune Lettre. La crainte de ce qui pourroit compromettre sa réputation, m'engage à ce sacrifice ; et le bonheur de la voir quelquefois m'en dédommagera.

Cet article de ma Lettre est aussi la seule réponse que je puisse faire à ce que vous me dites, sur le sort que vous destinez à Mlle de Volanges, et que vous voulez rendre dépendant de ma conduite. Ce seroit vous tromper, que de vous promettre davantage. Un vil séducteur peut plier ses projets aux circonstances, et calculer avec les événemens :

mais l'amour qui m'anime ne me permet que deux sentimens ; le courage et la constance.

Qui, moi ! consentir à être oublié de Mlle de Volanges, à l'oublier moi-même? non, non, jamais. Je lui serai fidele ; elle en a reçu le serment, et je le renouvelle en ce jour. Pardon, Madame, je m'égare, il faut revenir.

Il me reste un autre objet à traiter avec vous ; celui des Lettres que vous me demandez. Je suis vraiment peiné, d'ajouter un refus aux torts que vous me trouvez déjà ; mais, je vous en supplie, écoutez mes raisons, et daignez vous souvenir, pour les apprécier, que la seule consolation au malheur d'avoir perdu votre amitié est l'espoir de conserver votre estime.

Les Lettres de Mlle de Volanges, toujours si précieuses pour moi, me le deviennent bien plus dans ce moment. Elles sont l'unique bien qui me reste ; elles seules me retracent encore un sentiment qui fait tout le charme de ma vie. Cependant, vous pouvez m'en croire, je ne balancerois pas un instant à vous en faire le sacrifice, et le regret d'en être privé céderoit au desir de vous prouver ma déférence respectueuse : mais des considérations puissantes me retiennent, et je m'assure que vous-même ne pourrez les blâmer.

Vous avez, il est vrai, le secret de Mlle de Volanges ; mais permettez-moi de le dire, je suis autorisé à croire que c'est l'effet de la surprise, et non de la confiance. Je ne prétends pas blâmer une démarche, qu'autorise, peut-être, la sollicitude maternelle. Je respecte vos droits, mais ils ne vont pas jusqu'à me dispenser de mes devoirs. Le plus sacré de tous, est de ne jamais trahir la confiance qu'on nous accorde. Ce seroit y manquer, que d'exposer aux yeux d'un autre les secrets d'un cœur qui n'a voulu les dévoiler qu'aux miens. Si Mlle votre fille consent à vous les confier, qu'elle parle ; ses Lettres vous sont inutiles. Si elle veut, au contraire, renfermer son secret en

elle-même, vous n'attendez pas, sans doute, que ce soit moi qui vous en instruise.

Quant au mystere dans lequel vous désirez que cet événement reste enseveli, soyez tranquille Madame; sur tout ce qui intéresse Mlle de Volanges, je peux défier le cœur même d'une mere. Pour achever de vous ôter toute inquiétude, j'ai tout prévu. Ce dépôt précieux qui portoit jusqu'ici pour souscription : *papiers à brûler ;* porte à présent : *papiers appartenants à Mde de Volanges.* Ce parti que je prends, doit vous prouver aussi que mes refus ne portent pas sur la crainte que vous trouviez dans ces Lettres, un seul sentiment dont vous ayiez personnellement à vous plaindre.

Voilà, Madame, une bien longue Lettre. Elle ne le seroit pas encore assez, si elle vous laissoit le moindre doute de l'honnêteté de mes sentimens, du regret bien sincere de vous avoir déplu, et du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

*De... ce 9 Septembre 17**.*

LETTRE LXV

Le Chevalier Danceny à Cécile Volanges.

(Envoyée ouverte à la Marquise de Merteuil dans la Lettre LXVI du Vicomte.)

O MA CÉCILE, qu'allons-nous devenir ? quel Dieu nous sauvera des malheurs qui nous menacent ? Que l'Amour nous donne au moins le courage de les supporter ! Comment vous peindre mon étonnement, mon désespoir à la vue de mes Lettres, à la lecture du billet de Mde de Volanges ? qui a pu nous trahir ? sur qui tombent vos soupçons ? auriez-vous commis quelqu'imprudence ? que faites-vous à présent ? que vous a-t-on dit ? Je voudrois tout savoir, et j'ignore tout. Peut-être vous-même, n'êtes-vous pas plus instruite que moi.

Je vous envoie le billet de votre Maman, et la copie de

ma Réponse. J'espere que vous approuverez ce que je lui dis. J'ai bien besoin que vous approuviez aussi les démarches que j'ai faites depuis ce fatal événement; elles ont toutes pour but d'avoir de vos nouvelles, de vous donner des miennes; et, que sait-on? peut-être de vous revoir encore, et plus librement que jamais.

Concevez-vous, ma Cécile, quel plaisir de nous retrouver ensemble, de pouvoir nous jurer de nouveau un amour éternel, et de voir dans nos yeux, de sentir dans nos ames que ce serment ne sera pas trompeur? Quelles peines un moment si doux ne feroit-il pas oublier? Hé bien, j'ai l'espoir de le voir naître, et je le dois à ces mêmes démarches que je vous supplie d'approuver. Que dis-je? je le dois aux soins consolateurs de l'ami le plus tendre; et mon unique demande, est que vous permettiez que cet ami soit aussi le vôtre.

Peut-être ne devois-je pas donner votre confiance sans votre aveu? mais j'ai pour excuse le malheur et la nécessité. C'est l'amour qui m'a conduit; c'est lui qui réclame votre indulgence, qui vous demande de pardonner une confidence nécessaire et sans laquelle nous restions peut-être à jamais séparés (1). Vous connoissez l'ami dont je vous parle; il est celui de la femme que vous aimez le mieux. C'est le Vicomte de Valmont.

Mon projet, en m'adressant à lui, étoit d'abord de le prier d'engager Madame de Merteuil à se charger d'une Lettre pour vous. Il n a pas cru que ce moyen pût réussir; mais au défaut de la Maîtresse, il répond de la Femme-de-chambre, qui lui a des obligations. Ce sera elle qui vous remettra cette Lettre, et vous pourrez lui donner votre Réponse.

Ce secours ne nous sera guere utile, si, comme le croit M. de Valmont, vous partez incessamment pour la cam-

(1) M. Danceny n'accuse pas vrai. Il avoit déjà fait sa confidence à M. de Valmont avant cet événement. Voyez la Lettre LVII.

pagne. Mais alors c'est lui-même qui veut nous servir. La femme chez qui vous allez est sa parente. Il profitera de ce prétexte pour s'y rendre dans le même temps que vous ; et ce sera par lui que passera notre correspondance mutuelle. Il assure même que si vous voulez vous laisser conduire, il nous procurera les moyens de nous y voir, sans risquer de vous compromettre en rien.

A présent, ma Cécile, si vous m'aimez, si vous plaignez mon malheur, si, comme je l'espere, vous partagez mes regrets, refuserez-vous votre confiance à un homme qui sera notre ange tutélaire ? Sans lui, je serois réduit au désespoir de ne pouvoir même adoucir les chagrins que je vous cause. Ils finiront, je l'espere : mais, ma tendre amie, promettez-moi de ne pas trop vous y livrer, de ne point vous en laisser abattre. L'idée de votre douleur m'est un tourment insupportable. Je donnerois ma vie pour vous rendre heureuse ! Vous le savez bien. Puisse la certitude d'être adorée, porter quelque consolation dans votre ame ! La mienne a besoin que vous m'assuriez que vous pardonnez à l'amour, les maux qu'il vous fait souffrir.

Adieu, ma Cécile ; adieu, ma tendre amie.

*De... ce 9 Septembre 17**.*

LETTRE LXVI

Le Vicomte de Valmont à la Marquise de Merteuil.

Vous verrez, ma belle amie, en lisant les deux Lettres ci-jointes, si j'ai bien rempli votre projet. Quoique toutes deux soient datées d'aujourd'hui, elles ont été écrites hier, chez moi, et sous mes yeux : celle à la petite fille, dit tout ce que nous voulions. On ne peut que s'humilier devant la profondeur de vos vues, si on en juge par le succès de vos démarches. Danceny est tout de feu et sûrement à la premiere occasion, vous n'aurez plus de

reproches à lui faire. Si sa belle ingénue veut être docile, tout sera terminé peu de temps après son arrivée à la campagne ; j'ai cent moyens tout prèts. Graces à vos soins, me voilà bien décidément *l'ami de Danceny ;* il ne lui manque plus que d'être *Prince.* (1)

Il est encore bien jeune, ce Danceny ! croiriez-vous que je n'ai jamais pu obtenir de lui qu'il promît à la mere de renoncer à son amour ; comme s'il étoit bien gênant de promettre, quand on est décidé à ne pas tenir ! Ce seroit tromper, me répétoit-il sans cesse : ce scrupule n'est-il pas édifiant, sur-tout en voulant séduire la fille ? Voilà bien les hommes ! tous également scélérats dans leurs projets, ce qu'ils mettent de foiblesse dans l'exécution, ils l'appellent probité.

C'est votre affaire d'empêcher que Madame de Volanges ne s'effarouche des petites échappées que notre jeune homme s'est permises dans sa Lettre ; préservez-nous du Couvent ; tâchez aussi de faire abandonner la demande des Lettres de la petite. D'abord il ne les rendra point, il ne le veut pas, et je suis de son avis ; ici l'amour et la raison sont d'accord. Je les ai lues ces Lettres, j'en ai dévoré l'ennui. Elles peuvent devenir utiles. Je m'explique.

Malgré la prudence que nous y mettrons, il peut arriver un éclat ; il feroit manquer le mariage, n'est-il pas vrai, et échouer tous nos projets Gercourt ? Mais comme, pour mon compte, j'ai aussi à me venger de la mere, je me réserve en ce cas de déshonorer la fille. En choisissant bien dans cette correspondance, et n'en produisant qu'une partie, la petite Volanges paroîtroit avoir fait toutes les premieres démarches, et s'être absolument jettée à la tête. Quelques-unes des Lettres pourroient même compromettre la mere, et *l'entacheroient* au moins d'une négligence impardonnable. Je sens bien que le scrupuleux

(1) Expression relative à un passage d'un Poëme de M. de Voltaire.

Danceny se révolteroit d'abord; mais comme il seroit personnellement attaqué, je crois qu'on en viendroit à bout. Il y a mille à parier contre un, que la chance ne tournera pas ainsi ; mais il faut tout prévoir.

Adieu, ma belle amie : vous seriez bien aimable de venir souper demain chez la Maréchale de*** ; je n'ai pas pu refuser.

J'imagine que je n'ai pas besoin de vous recommander le secret, vis-à-vis Mde de Volanges, sur mon projet de campagne ; elle auroit bientôt celui de rester à la Ville : au lieu qu'une fois arrivée, elle ne repartira pas le lendemain ; et si elle nous donne seulement huit jours, je réponds de tout.

*De... ce 9 Septembre 17**.*

LETTRE LXVII

La Présidente de Tourvel au Vicomte de Valmont.

Je ne voulois plus vous répondre, Monsieur, et peut-être l'embarras que j'éprouve en ce moment, est-il lui-même une preuve qu'en effet je ne le devrois pas. Cependant je ne veux vous laisser aucun sujet de plainte contre moi ; je veux vous convaincre que j'ai fait pour vous tout ce que je pouvois faire.

Je vous ai permis de m'écrire, dites-vous ? J'en conviens ; mais quand vous me rappellez cette permission, croyez-vous que j'oublie à quelles conditions elle fut donnée ? Si j'y eusse été aussi fidelle que vous l'avez été peu, auriez-vous reçu une seule réponse de moi ? Voilà pourtant la troisieme ; et quand vous faites tout ce qu'il faut pour m'obliger à rompre cette correspondance, c'est moi qui m'occupe des moyens de l'entretenir. Il en est un, mais c'est le seul ; et si vous refusez de le prendre, ce sera, quoi que vous puissiez dire, me prouver assez combien peu vous y mettez de prix

Quittez donc un langage que je ne puis ni ne veux entendre; renoncez à un sentiment qui m'offense et m'effraie, et auquel, peut-être, vous devriez être moins attaché en songeant qu'il est l'obstacle qui nous sépare. Ce sentiment est-il donc le seul que vous puissiez connoître, et l'amour aura-t-il ce tort de plus à mes yeux, d'exclure l'amitié ? vous-même, auriez-vous celui de ne pas vouloir pour votre amie, celle en qui vous avez desiré des sentimens plus tendres ? Je ne veux pas le croire : cette idée humiliante me révolteroit, m'éloigneroit de vous sans retour.

En vous offrant mon amitié, Monsieur, je vous donne tout ce qui est à moi, tout ce dont je puis disposer. Que pouvez-vous désirer davantage ? Pour me livrer à ce sentiment si doux, bien fait pour mon cœur, je n'attends que votre aveu ; et la parole que j'exige de vous, que cette amitié suffira à votre bonheur. J'oublierai tout ce qu'on a pu me dire ; je me reposerai sur vous du soin de justifier mon choix.

Vous voyez ma franchise, elle doit vous prouver ma confiance ; il ne tiendra qu'à vous de l'augmenter encore : mais je vous préviens que le premier mot d'amour la détruit à jamais, et me rend toutes mes craintes ; que surtout il deviendra pour moi le signal d'un silence éternel vis-à-vis de vous.

Si, comme vous le dites, vous êtes *revenu de vos erreurs*, n'aimerez-vous pas mieux être l'objet de l'amitié d'une femme honnête, que celui des remords d'une femme coupable ?

Adieu, Monsieur ; vous sentez qu'après avoir parlé ainsi, je ne puis plus rien dire que vous ne m'ayez répondu.

*De ce 9 Septembre 17**.*

LETTRE LXVIII

Le Vicomte de Valmont à la Présidente de Tourvel.

Comment répondre, Madame, à votre derniere Lettre? Comment oser être vrai, quand ma sincérité peut me perdre auprès de vous? N'importe, il le faut; j'en aurai le courage. Je me dis, je me répete, qu'il vaut mieux vous mériter que vous obtenir; et dussiez-vous me refuser toujours un bonheur que je désirerai sans cesse, il faut vous prouver au moins que mon cœur en est digne.

Quel dommage que, comme vous le dites, je sois *revenu de mes erreurs*! avec quels transports de joie j'aurois lu cette même Lettre à laquelle je tremble de répondre aujourd'hui! Vous m'y parlez avec *franchise*, vous me témoignez de la *confiance*, vous m'offrez enfin votre *amitié*: que de biens, Madame, et quels regrets de ne pouvoir en profiter! Pourquoi ne suis-je plus le même?

Si je l'étois en effet; si je n'avois pour vous qu'un goût ordinaire, que ce goût léger, enfant de la séduction et du plaisir, qu'aujourd'hui pourtant on nomme amour, je me hâterois de tirer avantage de tout ce que je pourrois obtenir. Peu délicat sur les moyens, pourvu qu'ils me procurassent le succès, j'encouragerois votre franchise par le besoin de vous deviner; je désirerois votre confiance, dans le dessein de la trahir; j'accepterois votre amitié, dans l'espoir de l'égarer... Quoi! Madame, ce tableau vous effraie?... hé bien! il seroit pourtant tracé d'après moi, si je vous disois que je consens à n'être que votre ami...

Qui, moi! je consentirois à partager avec quelqu'un un sentiment émané de votre ame? Si jamais je vous le dis, ne me croyez plus. De ce moment je chercherai à vous tromper; je pourrai vous désirer encore, mais à-coup-sûr je ne vous aimerai plus.

Ce n'est pas que l'aimable franchise, la douce confiance, la sensible amitié, soient sans prix à mes yeux... Mais l'amour ! l'amour véritable, et tel que vous l'inspirez, en réunissant tous ces sentimens, en leur donnant plus d'énergie, ne sauroit se prêter, comme eux, à cette tranquillité, à cette froideur de l'ame, qui permet des comparaisons, qui souffre même des préférences. Non, Madame, je ne serai point votre ami ; je vous aimerai de l'amour le plus tendre, et même le plus ardent, quoique le plus respectueux. Vous pourrez le désespérer, mais non l'anéantir.

De quel droit prétendez-vous disposer d'un cœur dont vous refusez l'hommage ? Par quel raffinement de cruauté, m'enviez-vous jusqu'au bonheur de vous aimer ? Celui-là est à moi, il est indépendant de vous ; je saurai le défendre. S'il est la source de mes maux, il en est aussi le remede.

Non, encore une fois, non. Persistez dans vos refus cruels ; mais laissez-moi mon amour. Vous vous plaisez à me rendre malheureux ! eh bien ! soit ; essayez de lasser mon courage, je saurai vous forcer au moins à décider de mon sort ; et, peut-être, quelque jour, vous me rendrez plus de justice. Ce n'est pas que j'espere vous rendre jamais sensible : mais sans être persuadée, vous serez convaincue ; vous vous direz : je l'avois mal jugé.

Disons mieux, c'est à vous que vous faites injustice. Vous connoître sans vous aimer, vous aimer sans être constant, sont tous deux également impossibles ; et malgré la modestie qui vous pare, il doit vous être plus facile de vous plaindre, que de vous étonner, des sentimens que vous faites naître. Pour moi, dont le seul mérite est d'avoir su vous apprécier, je ne veux pas le perdre ; et loin de consentir à vos offres insidieuses, je renouvelle à vos pieds le serment de vous aimer toujours.

*De..., ce 10 Septembre 17**.*

LETTRE LXIX

Cécile Volanges au Chevalier Danceny.
(Billet écrit au crayon, et recopié par Danceny.)

Vous me demandez ce que je fais ; je vous aime, et je pleure. Ma mere ne me parle plus ; elle m'a ôté papier, plumes et encre ; je me sers d'un crayon, qui par bonheur m'est resté, et je vous écris sur un morceau de votre Lettre. Il faut bien que j'approuve tout ce que vous avez fait ; je vous aime trop pour ne pas prendre tous les moyens d'avoir de vos nouvelles et de vous donner des miennes. Je n'aimois pas M. de Valmont, et je ne le croyois pas tant votre ami, je tâcherai de m'accoutumer à lui, et je l'aimerai à cause de vous. Je ne sais pas qui est-ce qui nous a trahis ; ce ne peut être que ma Femme-de-Chambre ou mon Confesseur. Je suis bien malheureuse : nous partons demain pour la campagne ; j'ignore pour combien de temps. Mon Dieu ! ne vous plus voir ! Je n'ai plus de place. Adieu ; tachez de me lire. Ces mots tracés au crayon s'effaceront peut-être, mais jamais les sentimens gravés dans mon cœur.

De... ce 10 *Septembre* 17*.

LETTRE LXX

Le Vicomte de Valmont à la Marquise de Merteuil.

J'ai un avis important à vous donner, ma chere amie. Je soupai hier, comme vous savez, chez la Maréchale de*** : on y parla de vous, et j'en dis, non pas tout le bien que j'en pense, mais tout celui que je n'en pense pas. Tout le monde paroissoit être de mon avis, et la conversation languissoit, comme il arrive toujours quand on

ne dit que du bien de son prochain, lorsqu'il s'éleva un contradicteur ; c'étoit Prévan.

« A Dieu ne plaise, dit-il en se levant, que je doute de » la sagesse de Mde de Merteuil ! mais j'oserois croire » qu'elle la doit plus à sa légéreté qu'à ses principes. Il est » peut-être plus difficile de la suivre que de lui plaire ; » et comme on ne manque gueres en courant après une » femme, d'en rencontrer d'autres sur son chemin, » comme, à tout prendre, ces autres-là peuvent valoir » autant et plus qu'elle ; les uns sont distraits par un » goût nouveau, les autres s'arrêtent de lassitude ; et, » c'est peut-être la femme de Paris qui a eu le moins à se » défendre. Pour moi, ajouta-t-il, (encouragé par le sourire » de quelques femmes), je ne croirai à la vertu de Mde de » Merteuil, qu'après avoir crevé six chevaux à lui faire » ma cour ».

Cette mauvaise plaisanterie réussit, comme toutes celles qui tiennent à la médisance ; et pendant le rire qu'elle excitoit, Prévan reprit sa place, et la conversation générale changea. Mais les deux Comtesses de B***, auprès de qui étoit notre incrédule, en firent avec lui leur conversation particuliere, qu'heureusement je me trouvois à portée d'entendre.

Le défi de vous rendre sensible a été accepté ; la parole de tout dire a été donnée ; et de toutes celles qui se donneroient dans cette aventure, ce seroit sûrement la plus religieusement gardée. Mais vous voilà bien avertie, et vous savez le proverbe.

Il me reste à vous dire que ce Prévan, que vous ne connoissez pas, est infiniment aimable, et encore plus adroit. Que si quelquefois vous m'avez entendu dire le contraire, c'est seulement que je ne l'aime pas, que je me plais à contrarier ses succès, et que je n'ignore pas de quel poids est mon suffrage auprès d'une trentaine de nos femmes les plus à la mode.

En effet, je l'ai empêché long-temps, par ce moyen, de

paroître sur ce que nous appellons le grand théâtre ; et il faisoit des prodiges, sans en avoir plus de réputation. Mais l'éclat de sa triple aventure, en fixant les yeux sur lui, lui a donné cette confiance qui lui manquoit jusques-là, et l'a rendu vraiment redoutable. C'est enfin aujourd'hui le seul homme, peut-être, que je craindrois de rencontrer sur mon chemin ; et votre intérêt à part, vous me rendrez un vrai service de lui donner quelque ridicule, chemin faisant. Je le laisse en bonnes mains ; et j'ai l'espoir qu'à mon retour, ce sera un homme noyé.

Je vous promets en revanche, de mener à bien l'aventure de votre pupile, et de m'occuper d'elle autant que de ma belle Prude.

Celle-ci vient de m'envoyer un projet de capitulation. Toute sa Lettre annonce le désir d'être trompée. Il est impossible d'en offrir un moyen plus commode et aussi plus usé. Elle veut que je sois *son ami*. Mais moi, qui aime les méthodes nouvelles et difficiles, je ne prétends pas l'en tenir quitte à si bon marché ; et assurément je n'aurai pas pris tant de peine auprès d'elle, pour terminer par une séduction ordinaire.

Mon projet au contraire, est qu'elle sente, qu'elle sente bien la valeur et l'étendue de chacun des sacrifices qu'elle me fera ; de ne pas la conduire si vîte, que le remords ne puisse la suivre ; de faire expirer sa vertu dans une lente agonie ; de la fixer sans cesse sur ce désolant spectacle ; et de ne lui accorder le bonheur de m'avoir dans ses bras, qu'après l'avoir forcée à n'en plus dissimuler le désir. Au fait je vaux bien peu, si je ne vaux pas la peine d'être demandé. Et puis-je me venger moins d'une femme hautaine, qui semble rougir d'avouer qu'elle adore ?

J'ai donc refusé la précieuse amitié et m'en suis tenu à mon titre d'Amant. Comme je ne me dissimule point que ce titre, qui ne paroît d'abord qu'une dispute de mots, est pourtant d'une importance réelle à obtenir, j'ai mis beaucoup de soin à ma Lettre, et j'ai tâché d'y répandre

ce désordre, qui peut seul peindre le sentiment. J'ai enfin déraisonné le plus qu'il m'a été possible : car sans déraisonnement, point de tendresse ; et c'est je crois, par cette raison, que les femmes nous sont si supérieures dans les Lettres d'amour.

J'ai fini la mienne par une cajolerie, et c'est encore une suite de mes profondes observations. Après que le cœur d'une femme a été exercé quelque temps, il a besoin de repos ; et j'ai remarqué qu'une cajolerie étoit, pour toutes, l'oreiller le plus doux à leur offrir.

Adieu, ma belle amie. Je pars demain. Si vous avez des ordres à me donner pour la Comtesse de***, je m'arrêterai chez elle, au moins pour dîner. Je suis fâché de partir sans vous voir. Faites-moi passer vos sublimes instructions, et aidez-moi de vos sages conseils, dans ce moment décisif.

Sur-tout, défendez-vous de Prévan ; et puissé-je un jour, vous dédommager de ce sacrifice ! Adieu.

*De ..., ce 11 Septembre 17**.*

DEUXIÈME PARTIE

LETTRE LXXI

Le Vicomte de Valmont à la Marquise de Merteuil.

Mon étourdi de Chasseur n'a-t-il pas laissé mon porte-feuille à Paris ! Les Lettres de ma Belle, celles de Danceny pour la petite Volanges, tout est resté, et j'ai besoin de tout. Il va partir pour réparer sa sottise ; et tandis qu'il selle son cheval, je vous raconterai mon histoire de cette nuit : car je vous prie de croire que je ne perds pas mon temps.

L'aventure par elle-même, est bien peu de chose ; ce n'est qu'un réchauffé avec la Vicomtesse de M..... Mais elle m'a intéressé par les détails. Je suis bien aise d'ailleurs de vous faire voir que si j'ai le talent de perdre les femmes, je n'ai pas moins, quand je veux, celui de les sauver. Le parti le plus difficile ou le plus gai, est toujours celui que je prends ; et je ne me reproche pas une bonne action, pourvu qu'elle m'exerce ou m'amuse.

J'ai donc trouvé la Vicomtesse ici, et comme elle joignait ses instances aux persécutions qu'on me faisoit pour passer la nuit au Château : « Eh bien ! j'y consens, lui » dis-je, à condition que je la passerai avec vous. — Cela » m'est impossible, me répondit-elle, Vressac est ici. » Jusques-là je n'avois cru que lui dire une honnêteté : mais ce mot d'impossible me révolta comme de coutume. Je me

sentis humilié d'être sacrifié à Vressac, et je résolus de ne le pas souffrir : j'insistai donc.

Les circonstances ne m'étoient pas favorables. Ce Vressac a eu la gaucherie de donner de l'ombrage au Vicomte ; en sorte que la Vicomtesse ne peut plus le recevoir chez elle : et ce voyage chez la bonne Comtesse avoit été concerté entr'eux, pour tâcher d'y dérober quelques nuits. Le Vicomte avoit même d'abord montré de l'humeur d'y rencontrer Vressac ; mais comme il est encore plus Chasseur que jaloux, il n'en est pas moins resté : et la Comtesse, toujours telle que vous la connoissez, après avoir logé la femme dans le grand corridor, a mis le mari d'un côté et l'Amant de l'autre, et les a laissés s'arranger entr'eux. Le mauvais destin de tous deux a voulu que je fusse logé vis-à-vis.

Ce jour-là même, c'est-à-dire hier, Vressac, qui, comme vous pouvez croire, cajole le Vicomte, chassoit avec lui, malgré son peu de goût pour la chasse, et comptoit bien se consoler la nuit, entre les bras de sa femme, de l'ennui que le mari lui causoit tout le jour ; mais moi, je jugeai qu'il auroit besoin de repos, et je m'occupai des moyens de décider sa Maîtresse à lui laisser le temps d'en prendre.

Je réussis, et j'obtins qu'elle lui feroit une querelle de cette même partie de chasse, à laquelle, bien évidemment, il n'avoit consenti que pour elle. On ne pouvait prendre un plus mauvais prétexte ; mais nulle femme n'a mieux que la Vicomtesse, ce talent commun à toutes, de mettre l'humeur à la place de la raison, et de n'être jamais si difficile à appaiser que quand elle a tort. Le moment d'ailleurs n'étoit pas commode pour les explications ; et ne voulant qu'une nuit, je consentois qu'il se racommodassent le lendemain.

Vressac fut donc boudé à son retour. Il voulut en demander la cause, on le querella. Il essaya de se justifier ; le mari qui étoit présent, servit de prétexte pour rompre

la conversation ; il tenta enfin de profiter d'un moment où le mari étoit absent, pour demander qu'on voulût bien l'entendre le soir : ce fut alors que la Vicomtesse devint sublime. Elle s'indigna contre l'audace des hommes qui, parce qu'ils ont éprouvé les bontés d'une femme, croient avoir le droit d'en abuser encore, même alors qu'elle a à se plaindre d'eux ; et ayant changé de thése par cette adresse, elle parla si bien délicatesse et sentiment, que Vressac resta muet et confus ; et que moi-même je fus tenté de croire qu'elle avoit raison : car vous saurez que comme ami de tous deux, j'étois en tiers dans cette conversation.

Enfin, elle déclara positivement qu'elle n'ajouteroit pas les fatigues de l'amour à celles de la chasse, et qu'elle se reprocheroit de troubler d'aussi doux plaisirs. Le mari rentra. Le désolé Vressac, qui n'avoit plus la liberté de répondre, s'adressa à moi ; et après m'avoir fort longuement conté ses raisons, que je savois aussi bien que lui, il me pria de parler à la Vicomtesse, et je le lui promis. Je lui parlai en effet ; mais ce fut pour la remercier, et convenir avec elle de l'heure et des moyens de notre rendez-vous.

Elle me dit que logée entre son mari et son Amant, elle avoit trouvé plus prudent d'aller chez Vressac, que de le recevoir dans son appartement ; et que puisque je logeois vis-à-vis d'elle, elle croyoit plus sûr aussi de venir chez moi, qu'elle s'y rendroit aussi-tôt que sa Femme-de-Chambre l'auroit laissée seule ; que je n'avois qu'à tenir ma porte entr'ouverte et l'attendre.

Tout s'exécuta comme nous en étions convenus ; et elle arriva chez moi vers une heure du matin.

. . . . Dans le simple appareil
D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil (1).

(1) Racine, *Tragédie de Britannicus.*

Comme je n'ai point de vanité, je ne m'arrête pas aux détails de la nuit : mais vous me connoissez, et j'ai été content de moi.

Au point du jour, il a fallu se séparer. C'est ici que l'intérêt commence. L'étourdie avoit cru laisser sa porte entr'ouverte, nous la trouvâmes fermée, et la clef étoit restée en dedans : vous n'avez pas l'idée de l'expression de désespoir avec laquelle la Vicomtesse me dit aussitôt : « Ah ! Je suis perdue ». Il faut convenir qu'il eût été plaisant de la laisser dans cette situation : mais pouvois-je souffrir qu'une femme fût perdue pour moi, sans l'être par moi ? Et devois-je, comme le commun des hommes, me laisser maîtriser par les circonstances ? Il falloit donc trouver un moyen. Qu'eussiez-vous fait, ma belle amie ? Voici ma conduite, et elle a réussi.

J'eus bientôt reconnu que la porte en question pouvoit s'enfoncer, en se permettant de faire beaucoup de bruit. J'obtins donc de la Vicomtesse, non sans peine, qu'elle jetteroit des cris perçans et d'effroi, comme *au voleur, a l'assassin*, etc., etc. Et nous convînmes qu'au premier cri, j'enfoncerois la porte, et qu'elle courroit à son lit. Vous ne sauriez croire combien il fallut de temps pour la décider, même après qu'elle eut consenti. Il fallut pourtant finir par-là, et au premier coup de pied la porte céda.

La Vicomtesse fit bien de ne pas perdre de temps ; car au même instant, le Vicomte et Vressac furent dans le corridor ; et la Femme-de-Chambre accourut aussi à la chambre de sa Maîtresse.

J'étois seul de sang froid, et j'en profitai pour aller éteindre une veilleuse qui brûloit encore et la renverser par terre ; car vous jugez combien il eût été ridicule de feindre cette terreur panique, en ayant de la lumière dans sa chambre. Je querellai ensuite le mari et l'Amant sur leur sommeil léthargique, en les assurant que les cris auxquels j'étois accouru, et mes efforts pour enfoncer la porte avoient duré au moins cinq minutes.

La Vicomtesse qui avoit retrouvé son courage dans son lit, me seconda assez bien, et jura ses grands Dieux qu'il y avoit un voleur dans son appartement; elle protesta avec plus de sincérité, que de la vie elle n'avoit eu tant de peur. Nous cherchions par-tout et nous ne trouvions rien, lorsque je fis apercevoir la veilleuse renversée, et conclus que, sans doute un rat avoit causé le dommage et la frayeur; mon avis passa tout d'une voix, et après quelques plaisanteries rebattues sur les rats, le Vicomte s'en alla le premier regagner sa chambre et son lit, en priant sa femme d'avoir à l'avenir des rats plus tranquilles.

Vressac resté seul avec nous, s'approcha de la Vicomtesse pour lui dire tendrement que c'étoit une vengeance de l'Amour; à quoi elle répondit en me regardant : « Il « étoit donc bien en colere; car il s'est beaucoup vengé; « mais, ajouta-t-elle, je suis rendue de fatigues, et je veux « dormir ».

J'étois dans un moment de bonté; en conséquence, avant de nous séparer, je plaidai la cause de Vressac, et j'amenai le racommodement. Les deux Amants s'embrasserent, et je fus à mon tour embrassé par tous deux. Je ne me souciois plus des baisers de la Vicomtesse; mais j'avoue que celui de Vressac me fit plaisir. Nous sortîmes ensemble; et après avoir reçu ses longs remerciemens, nous allâmes chacun nous remettre au lit.

Si vous trouvez cette histoire plaisante, je ne vous en demande pas le secret. A présent que je m'en suis amusé, il est juste que le public ait son tour. Pour le moment je ne parle que de l'histoire; peut-être bientôt en dirons nous autant de l'héroïne ?

Adieu, il y a une heure que mon Chasseur attend; je ne prends plus que le moment de vous embrasser et de vous recommander sur-tout de vous garder de Prévan.

*Du Château de... ce 13 Septembre 17**.*

LETTRE LXXII

Le Chevalier Danceny à Cécile Volanges.
(Remise seulement le 14.)

O ma Cécile ! que j'envie le sort de Valmont ! demain il vous verra. C'est lui qui vous remettra cette Lettre; et moi, languissant loin de vous, je traînerai ma pénible existence entre les regrets et le malheur. Mon amie, ma tendre amie, plaignez-moi de mes maux ; sur-tout plaignez-moi des vôtres ; c'est contr'eux que le courage m'abandonne.

Qu'il m'est affreux de causer votre malheur ! sans moi vous seriez heureuse et tranquille. Me pardonnez-vous ? dites ? ah ! dites que vous me pardonnez ; dites-moi aussi que vous m'aimez, que vous m'aimerez toujours. J'ai besoin que vous me le répétiez. Ce n'est pas que j'en doute : mais il me semble que plus on est sûr, et plus il est doux de se l'entendre dire. Vous m'aimez, n'est-ce pas ? oui, vous m'aimez de toute votre ame. Je n'oublie pas que c'est la derniere parole que je vous ai entendu prononcer. Comme je l'ai recueillie dans mon cœur ! comme elle s'y est profondément gravée ! et avec quels transports le mien y a répondu !

Hélas ! dans ce moment de bonheur, j'étois loin de prévoir le sort affreux qui nous attendoit. Occupons-nous, ma Cécile, des moyens de l'adoucir. Si j'en crois mon ami, il suffira pour y parvenir, que vous preniez en lui une confiance qu'il mérite.

J'ai été peiné, je l'avoue, de l'idée désavantageuse que vous paroissez avoir de lui. J'y ai reconnu les préventions de votre Maman : c'étoit pour m'y soumettre que j'avois négligé, depuis quelque temps, cet homme vraiment aimable, qui aujourd'hui fait tout pour moi ; qui enfin travaille à nous réunir, lorsque votre Maman nous a séparés.

Je vous en conjure, ma chere amie, voyez-le d'un œil plus favorable. Songez qu'il est mon ami, qu'il veut être le vôtre, qu il peut me rendre le bonheur de vous voir. Si ces raisons ne vous ramenent pas, ma Cécile, vous n m'aimez pas autant que je vous aime, vous ne m'aime plus autant que vous m'aimiez. Ah ! si jamais vous de viez m'aimer moins... Mais non, le cœur de ma Cécile est à moi, il y est pour la vie ; et si j'ai à craindre les peines d'un amour malheureux, sa confiance au moins me sauvera les tourments d'un amour trahi.

Adieu, ma charmante amie ; n'oubliez pas que je souffre, et qu'il ne tient qu'à vous de me rendre heureux, parfaitement heureux. Ecoutez le vœu de mon cœur, et recevez les plus tendres baisers de l'amour.

*Paris, ce 11 Septembre 17**.*

LETTRE LXXIII

Le Vicomte de Valmont à Cécile Volanges

(Jointe à la précédente.)

L'ami qui vous sert a su que vous n'aviez rien de ce qu'il vous falloit pour écrire, et il y a déjà pourvu. Vous trouverez dans l'anti-chambre de l'appartement que vous occupez, sous la grande armoire à main gauche, une provision de papier, de plumes et d'encre, qu'il renouvellera quand vous voudrez, et qu'il lui semble que vous pouvez laisser à cette même place, si vous n'en trouvez pas de plus sûre.

Il vous demande de ne pas vous offenser, s'il a l'air de ne faire aucune attention à vous dans le cercle, et de ne vous y regarder que comme un enfant. Cette conduite lui paroît nécessaire pour inspirer la sécurité dont il a besoin, et pouvoir travailler plus efficacement au bonheur de son ami et au vôtre. Il tâchera de faire naître les occasions de

vous parler, quand il aura quelque chose à vous apprendre ou à vous remettre ; et il espere y parvenir, si vous mettez du zele à le seconder.

Il vous conseille aussi de lui rendre, à mesure, les Lettres que vous aurez reçues, afin de risquer moins de vous compromettre.

Il finit par vous assurer que si vous voulez lui donner votre confiance, il mettra tous ses soins à adoucir la persécution qu'une mere trop cruelle fait éprouver à deux personnes, dont l'une est déjà son meilleur ami, et l'autre lui paroît mériter l'intérêt le plus tendre.

*Du Château de... ce 14 Septembre 17**.*

LETTRE LXXIV

La Marquise de Merteuil au Vicomte de Valmont.

Eh ! depuis quand, mon ami, vous effrayez-vous si facilement ? ce Prévan est donc bien redoutable ? Mais voyez combien je suis simple et modeste ! Je l'ai rencontré souvent, ce superbe vainqueur ; à peine l'avois-je regardé ! Il ne falloit pas moins que votre Lettre pour m'y faire faire attention. J'ai réparé mon injustice hier. Il étoit à l'Opéra, presque vis-à-vis de moi, et je m'en suis occupée. Il est joli au moins, mais très joli ; des traits fins et délicats ! il doit gagner à être vu de prês. Et vous dites qu'il veut m'avoir ! assurément il me fera honneur et plaisir. Sérieusement, j'en ai fantaisie, et je vous confie ici que j'ai fait les premieres démarches. Je ne sais pas si elles réussiront. Voilà le fait.

Il étoit à deux pas de moi, à la sortie de l'Opéra, et j'ai donné, très-haut, rendez-vous à la Marquise de... pour souper le Vendredi chez la Maréchale. C'est je crois la seule maison où je peux le rencontrer. Je ne doute pas qu'il ne m'ait entendu..... Si l'ingrat alloit n'y pas venir Mais, dites-moi donc, croyez-vous qu'il y vienne ? Savez-

vous que s'il n'y vient pas, j'aurai de l'humeur toute la soirée ? Vous voyez qu'il ne trouvera pas tant de difficulté *à me suivre* ; et ce qui vous étonnera davantage, c'est qu'il en trouvera moins encore *à me plaire*. Il veut, dit-il, créver six chevaux à me faire sa cour ! Oh ! je sauverai la vie à ces chevaux-là. Je n'aurai jamais la patience d'attendre si long-temps. Vous savez qu'il n'est pas dans mes principes de faire languir, quand une fois je suis décidée, et je le suis pour lui.

Oh ! çà, convenez qu'il y a plaisir à me parler raison ! Votre *avis important* n'a-t-il pas un grand succès ? Mais que voulez-vous ? je végete depuis si long-temps ! Il y a plus de six semaines que je ne me suis pas permis une gaieté. Celle-là se présente ; puis-je me la refuser ? le sujet n'en vaut-il pas la peine ? en est-il de plus agréable, dans quelque sens que vous preniez ce mot ?

Vous même, vous êtes forcé de lui rendre justice ; vous faites plus que le louer, vous en êtes jaloux. Eh bien ! je m'établis juge entre vous deux : mais d'abord, il faut s'instruire, et c'est ce que je veux faire. Je serai juge integre, et vous serez pesés tous deux dans la même balance. Pour vous, j'ai déjà vos mémoires, et votre affaire est parfaitement instruite. N'est-il pas juste que je m'occupe à présent de votre adversaire ? Allons, exécutez-vous de bonne grace ; et, pour commencer, apprenez-moi, je vous prie, quelle est cette triple aventure dont il est le héros. Vous m'en parlez, comme si je ne connoissois autre chose, et je n'en sais pas le premier mot. Apparemment elle se sera passée pendant mon voyage à Geneve, et votre jalousie vous aura empêché de me l'écrire. Réparez cette faute au plutôt ; songez que *rien de ce qui l'intéresse ne m'est étranger*. Il me semble bien qu'on en parloit encore à mon retour : mais j'étois occupée d'autre chose, et j'écoute rarement en ce genre tout ce qui n'est pas du jour ou de la veille.

Quand ce que je vous demande vous contrarieroit un

peu, n'est-ce pas le moindre prix que vous deviez aux soins que je me suis donnés pour vous ? ne sont-ce pas eux qui vous ont rapproché de votre Présidente, quand vos sottises vous en avoient éloigné ? n'est-ce pas encore moi qui ai remis entre vos mains, de quoi vous venger du zele amer de Mde de Volanges ? Vous vous êtes plaint si souvent du temps que vous perdiez à allez chercher vos aventures ! A présent vous les avez sous la main. L'amour, la haine, vous n'avez qu'à choisir, tout couche sous le même toit ; et vous pouvez, doublant votre existence, caresser d'une main et frapper de l'autre.

C'est même encore à moi, que vous devez l'aventure de la Vicomtesse. J'en suis assez contente : mais, comme vous dites, il faut qu'on en parle : car si l'occasion a pu vous engager, comme je le conçois, à préférer pour le moment le mystere à l'éclat, il faut convenir pourtant que cette femme ne méritoit pas un procédé si honnête.

J'ai d'ailleurs à m'en plaindre. Le Chevalier de Belleroche la trouve plus jolie que je ne voudrois ; et par beaucoup de raisons, je serai bien aise d'avoir un prétexte pour rompre avec elle : or, il n'en est pas de plus commode, que d'avoir à dire : on ne peut plus voir cette femme-là.

Adieu, Vicomte ; songez que placé où vous êtes, le temps est précieux ; je vais employer le mien à m'occuper du bonheur de Prévan.

*Paris, ce 15 Septembre 17**.*

LETTRE LXXV

Cécile Volanges à Sophie Carnay.

(*Nota*... Dans cette Lettre, Cécile Volanges rend compte avec le plus grand détail de tout ce qui est relatif à elle dans les événemens que le Lecteur a vus à la fin de la premiere Partie, Lettre LIX et suivantes. On a cru devoir supprimer cette répé-

tition. Elle parle enfin du Vicomte de Valmont et elle s'exprime ainsi) :

. . . . Je t'assure que c'est un homme bien extraordinaire. Maman en dit beaucoup de mal; mais le chevalier Danceny en dit beaucoup de bien, et je crois que c'est lui qui a raison. Je n'ai jamais vu d'homme aussi adroit. Quand il m'a rendu la Lettre de Danceny, c'étoit au milieu de tout le monde, et personne n'en a rien vu; il est vrai que j'ai eu bien peur, parce que je n'étois prévenue de rien; mais à présent je m'y attendrai. J'ai déjà fort bien compris comment il vouloit que je fisse pour lui remettre ma Réponse. Il est bien facile de s'entendre avec lui, car il a un regard qui dit tout ce qu'il veut. Je ne sais pas comment il fait : il me disoit dans le billet, dont je t'ai parlé, qu'il n'auroit pas l'air de s'occuper de moi devant Maman : en effet, on diroit toujours qu'il ne songe pas; et pourtant toutes les fois que je cherche ses yeux, je suis sûre de les rencontrer tout de suite.

Il y a ici une bonne amie de Maman, que je ne connoissois pas, qui a aussi l'air de ne gueres aimer M. de Valmont, quoiqu'il ait bien des attentions pour elle. J'ai peur qu'il ne s'ennuie bientôt de la vie qu'on mene ici, et qu'il ne s'en retourne à Paris; cela seroit bien fâcheux. Il faut qu'il ait bien bon cœur d'être venu exprès pour rendre service à son ami et à moi! Je voudrois bien lui en témoigner ma reconnoissance, mais je ne sais comment faire pour lui parler; et quand j'en trouverois l'occasion, je serois si honteuse, que je ne saurois peut-être que lui dire.

Il n'y a que Madame de Merteuil avec qui je parle librement, quand je parle de mon amour. Peut-être même qu'avec toi, à qui je dis tout; si c'étoit en causant, je serois embarrassée. Avec Danceny lui-même, j'ai souvent senti, comme malgré moi, une certaine crainte qui m'empêchoit

de lui dire tout ce que je pensois. Je me le reproche bien à présent, et je donnerois tout au monde pour trouver le moment de lui dire une fois, une seule fois, combien je l'aime. M. de Valmont m'a promis que si je me laissois conduire, il nous procureroit l'occasion de nous revoir. Je ferai bien assez ce qu'il voudra ; mais je ne peux pas concevoir que cela soit possible.

Adieu, ma bonne amie, je n'ai plus de place (1),

*Du Château de... ce 14 Septembre 17**.*

LETTRE LXVI

Le Vicomte de Valmont à la Marquise de Merteuil.

Ou votre Lettre est un persiflage, que je n'ai pas compris ; ou vous étiez, en me l'écrivant, dans un délire très-dangereux. Si je vous connoissois moins, ma belle amie, je serois vraiment très-effrayé ; et quoi que vous en puissiez dire, je ne m'effraierois pas trop facilement.

J'ai beau vous lire et vous relire, je n'en suis pas plus avancé ; car, de prendre votre Lettre dans le sens naturel qu'elle présente, il n'y pas moyen. Qu'avez-vous donc voulu dire ?

Est-ce seulement qu'il étoit inutile de se donner tant de soin contre un ennemi si peu redoutable ? mais, dans ce cas, vous pourriez avoir tort. Prévan est réellement aimable ; il l'est plus que vous ne le croyez ; il a sur-tout le talent très-utile d'occuper beaucoup de son amour, par l'adresse qu'il a d'en parler dans le cercle, et devant tout le monde, en se servant de la premiere conversation qu'il trouve. Il est peu de femmes qui se sauvent alors du piege

(1) Mlle de Volanges ayant peu de temps après changé de confidente, comme on le verra par la suite de ses Lettres, on ne trouvera plus dans ce Recueil aucune de celles qu'elle a continué d'écrire à son amie du Couvent, elles n'apprendroient rien au Lecteur.

d'y répondre, parce que toutes ayant des prétentions à la finesse, aucune ne veut perdre l'occasion d'en montrer. Or, vous savez assez que femme qui consent à parler d'amour, finit bientôt par en prendre, ou au moins par se conduire comme si elle en avoit. Il gagne encore à cette méthode qu'il a réellement perfectionnée, d'appeller souvent les femmes elles-mêmes en témoignage de leur défaite ; et cela, je vous en parle pour l'avoir vu.

Je n'étois dans le secret que de la seconde main ; car jamais je n'ai été lié avec Prévan : mais enfin nous y étions six : et la Comtesse de P..., tout en se croyant bien fine, et ayant l'air en effet, pour tout ce qui n'étoit pas instruit, de tenir une conversation générale, nous raconta dans le plus grand détail, et comme quoi elle s'étoit rendue à Prévan, et tout ce qui s'étoit passé entr'eux. Elle faisoit ce récit avec une telle sécurité, qu'elle ne fut pas même troublée par un fou-rire qui nous prit à tous six en même temps ; et je me souviendrai toujours qu'un de nous ayant voulu, pour s'excuser, feindre de douter de ce qu'elle disoit, ou plutôt de ce qu'elle avoit l'air de dire, elle répondit gravement qu'à coup-sûr nous n'étions aucun aussi bien instruits qu'elle; et elle ne craignit pas même de s'adresser à Prévan, pour lui demander si elle s'étoit trompée d'un mot.

J'ai donc pu croire cet homme dangereux pour tout le monde: mais pour vous, Marquise, ne suffisoit-il pas qu'il fût *joli très joli*, comme vous le dites vous même ? ou qu'il vous fît *une de ces attaques, que vous vous plaisez quelquefois à récompenser, sans autre motif que de les trouver bien faites ?* ou que vous eussiez trouvé plaisant de vous rendre par une raison quelconque ? ou.... que sais-je ? puis-je deviner les mille et mille caprices qui gouvernent la tête d'une femme, et par qui seuls vous tenez encore à votre sexe ? A présent que vous êtes avertie du danger, je ne doute pas que vous ne vous en sauviez facilement : mais pourtant falloit-il vous avertir.

Je reviens donc à mon texte, qu'avez-vous voulu dire?

Si ce n'est qu'un persiflage sur Prévan, outre qu'il est bien long, ce n'étoit pas vis-à-vis de moi qu'il étoit utile ; c'est dans le monde qu'il faut lui donner quelque bon ridicule, et je vous renouvelle ma prière à ce sujet.

Ah ! je crois tenir le mot de l'énigme ! votre Lettre est une prophétie, non de ce que vous ferez, mais de ce qu'il vous croira prête à faire au moment de la chûte que vous lui préparez. J'approuve assez ce projet ; il exige pourtant de grands ménagemens. Vous savez comme moi que, pour l'effet public, avoir un homme ou recevoir ses soins, est absolument la même chose, à moins que cet homme ne soit un sot ; et Prévan ne l'est pas, à beaucoup près. S'il peut gagner seulement une apparence, il se vantera, et tout sera dit. Les sots y croiront, les méchans auront l'air d'y croire : quelles seront vos ressources? Tenez, j'ai peur. Ce n'est pas que je doute de votre adresse : mais ce sont les bons nageurs qui se noient.

Je ne me crois pas plus bête qu'un autre ; des moyens de déshonorer une femme, j'en ai trouvé cent, j'en ai trouvé mille : mais quand je me suis occupé de chercher comment elle pourroit s'en sauver, je n'en ai jamais vu la possibilité. Vous-même, ma belle amie, dont la conduite est un chef-d'œuvre, cent fois j'ai cru vous voir plus de bonheur que de bien joué.

Mais après tout, je cherche peut-être une raison à ce qui n'en a point. J'admire comment, depuis une heure, je traite sérieusement ce qui n'est, à coup sûr, qu'une plaisanterie de votre part. Vous allez vous moquer de moi ! Hé bien ! soit ; mais dépêchez-vous, et parlons d'autre chose. D'autre chose ! je me trompe, c'est toujours de la même ; toujours des femmes à avoir ou à perdre, et souvent tous les deux.

J'ai ici, comme vous l'avez fort bien remarqué, de quoi m'exercer dans les deux genres, mais non pas avec la même facilité. Je prévois que la vengeance ira plus vîte que

l'amour. La petite Volanges est rendue, j'en réponds ; elle ne dépend plus que de l'occasion, et je me charge de la faire naître. Mais il n'en est pas de même de Madame de Tourvel : cette femme est désolante, je ne la conçois pas; j'ai cent preuves de son amour, mais j'en ai mille de sa résistance ; et en vérité, je crains qu'elle ne m'échappe.

Le premier effet qu'avoit produit mon retour, me faisoit espérer davantage. Vous devinez que je voulois en juger par moi-même ; et pour m'assurer de voir les premiers mouvemens, je ne m'étois fait précéder par personne et j'avois calculé ma route pour arriver pendant qu'on seroit à table. En effet, je tombai des nues, comme une Divinité d'Opéra qui vient faire un dénouement.

Ayant fait assez de bruit en entrant pour fixer les regards sur moi, je pus voir du même coup-d'œil la joie de ma vieille tante, le dépit de Mde de Volanges, et le plaisir décontenancé de sa fille. Ma belle, par la place qu'elle occupoit, tournoit le dos à la porte. Occupée dans ce moment à couper quelque chose, elle ne tourna seulement pas la tête : mais j'adressai la parole à Mde de Rosemonde ; et au premier mot, la sensible dévote ayant reconnu ma voix, il lui échappa un cri, dans lequel je crus reconnoître plus d'amour que de surprise et d'effroi. Je m'étois alors assez avancé pour voir sa figure : le tumulte de son ame, le combat de ses idées et de ses sentimens, s'y peignirent de vingt façons différentes. Je me mis à table à côté d'elle ; elle ne savoit exactement rien de ce qu'elle faisoit ni de ce qu'elle disoit. Elle essaya de continuer de manger ; il n'y eut pas moyen : enfin, moins d'un quart-d'heure après, son embarras et son plaisir devenant plus forts qu'elle, elle n'imagina rien de mieux, que de demander permission de sortir de table, et elle se sauva dans le parc, sous le prétexte d'avoir besoin de prendre l'air. Mde de Volanges voulut l'accompagner ; la tendre Prude ne le permit pas : trop heureuse, sans doute, de trouver un prétexte pour être seule, et se

livrer sans contrainte à la douce émotion de son cœur !

J'abrégeai le dîner le plus qu'il me fut possible. A peine avoit-on servi le dessert, que l'infernale Volanges, pressée apparemment du besoin de me nuire, se leva de sa place pour aller trouver la charmante malade : mais j'avois prévu ce projet, et je le traversai. Je feignis donc de prendre ce mouvement particulier pour le mouvement général; et m'étant levé en même temps, la petite Volanges et le Curé du lieu se laisserent entraîner par ce double exemple ; ensorte que Mde de Rosemonde se trouva seule à table avec le vieux Commandeur de T... et tous deux prirent aussi le parti d'en sortir. Nous allâmes donc tous rejoindre ma Belle, que nous trouvâmes dans le bosquet près du Château ; et comme elle avoit besoin de solitude et non de promenade, elle aima autant revenir avec nous, que nous faire rester avec elle.

Dès que je fus assuré que Madame de Volanges n'auroit pas l'occasion de lui parler seule, je songeai à exécuter vos ordres, et je m'occupai des intérêts de votre pupille. Aussitôt après le café, je montai chez moi, et j'entrai aussi chez les autres, pour reconnoître le terrain ; je fis mes dispositions pour assurer la correspondance de la petite ; et après ce premier bienfait, j'écrivis un mot pour l'en instruire et lui demander sa confiance; je joignis mon billet à la Lettre de Danceny. Je revins au salon. J'y trouvai ma Belle établie sur une chaise longue et dans un abandon délicieux.

Ce spectacle, en éveillant mes desirs, anima mes regards ; je sentis qu'ils devoient être tendres et pressants, et je me plaçai de maniere à pouvoir en faire usage. Leur premier effet fut de faire baisser les grands yeux modestes de la céleste Prude. Je considérai quelque temps cette figure angélique ; puis, parcourant toute sa personne, je m'amusoi à deviner les contours et les formes à travers un vêtement léger, mais toujours importun. Après être

descendu de la tête aux pieds, je remontois des pieds à la tête... Ma belle amie, le doux regard étoit fixé sur moi ; sur le champ il se baissa de nouveau ; mais voulant en favoriser le retour, je détournai mes yeux. Alors s'établit entre nous cette convention tacite, premier traité de l'amour timide, qui, pour satisfaire le besoin mutuel de se voir, permet aux regards de se succéder en attendant qu'ils se confondent.

Persuadé que ce nouveau plaisir occupoit ma Belle toute entiere, je me chargeai de veiller à notre commune sûreté; mais après m'être assuré qu'une conversation assez vive nous sauvoit des remarques du cercle, je tâchai d'obtenir de ses yeux qu'ils parlassent franchement leur langage. Pour cela je surpris d'abord quelques regards ; mais avec tant de réserve, que la modestie n'en pouvoit être alarmée ; et pour mettre la timide personne plus à son aise, je paroissais moi-même aussi embarrassé qu'elle. Peu-à-peu nos yeux, accoutumés à se rencontrer, se fixerent plus long-temps ; enfin ils ne se quitterent plus, et j'apperçus dans les siens cette douce langueur, signal heureux de l'amour et du désir ; mais ce ne fut qu'un moment ; et bientôt revenue à elle-même, elle changea, non sans quelque honte, son maintien et son regard.

Ne voulant pas qu'elle pût douter que j'eusse remarqué ses divers mouvemens, je me levai avec vivacité, en lui demandant, avec l'air de l'effroi, si elle se trouvoit mal. Aussi-tôt tout le monde vint l'entourer. Je les laissai tous passer devant moi ; et comme la petite Volanges, qui travailloit à la tapisserie auprès d'une fenêtre, eut besoin de quelque temps pour quitter son métier, je saisis ce moment pour lui remettre la Lettre de Danceny.

J'étois un peu loin d'elle ; je jettai l'Epître sur ses genoux. Elle ne savoit en vérité qu'en faire. Vous auriez trop ri de son air de surprise et d'embarras ; pourtant je ne riois point, car je craignois que tant de gaucherie ne nous trahit. Mais un coup d'œil et un geste fortement pro-

noncés, lui firent enfin comprendre qu'il falloit mettre le paquet dans sa poche.

Le reste de la journée n'eut rien d'intéressant. Ce qui s'est passé depuis amenera peut-être des événemens dont vous serez contente, au moins pour ce qui regarde votre pupille ; mais il vaut mieux employer son temps à exécuter ses projets qu'à les raconter. Voilà d'ailleurs la huitieme page que j'écris, et j'en suis fatigué ; ain adieu.

Vous vous doutez bien, sans que je vous le dise, que la petite a répondu à Danceny (1). J'ai eu aussi une Réponse de ma Belle, à qui j'avois écrit le lendemain de mon arrivée. Je vous envoie les deux Lettres. Vous les lirez ou vous ne les lirez pas : car ce perpétuel rabachage, qui déjà ne m'amuse pas trop, doit être bien insipide pour toute personne désintéressée.

Encore une fois ; adieu. Je vous aime toujours beaucoup ; mais je vous en prie, si vous me reparlez de Prévan, faites en sorte que je vous entende.

*Du château de... ce 17 Septembre 17**.*

LETTRE LXXVII

Le Vicomte de Valmont à la Présidente de Tourvel.

D'ou peut venir, Madame, le soin cruel que vous mettez à me fuir ? comment se peut-il que l'empressement le plus tendre de ma part, n'obtienne de la vôtre que des procédés qu'on se permettroit à peine envers l'homme dont on auroit le plus à se plaindre ? Quoi l'amour me ramene à vos pieds ; et quand un heureux hasard me place à côté de vous, vous aimez mieux feindre une indisposition, alarmer vos amis, que de consentir à rester près de moi ! Combien de fois hier n'avez-vous pas

(1) Cettre Lettre ne s'est pas retrouvée.

détourné vos yeux pour me priver de la faveur d'un regard ? et si un seul instant j'ai pu y voir moins de sévérité, ce moment a été si court, qu'il semble que vous ayez voulu moins m'en faire jouir, que me faire sentir ce que je perdois à en être privé.

Ce n'est là, j'ose le dire, ni le traitement que mérite l'amour, ni celui que peut se permettre l'amitié ; et toutefois, de ces deux sentimens, vous savez si l'un m'anime, et j'étois, ce me semble, autorisé à croire que vous ne vous refusiez pas à l'autre. Cette amitié précieuse, dont sans doute vous m'avez cru digne, puisque vous avez bien voulu me l'offrir, qu'ai-je donc fait pour l'avoir perdue depuis ? me serois-je nui par ma confiance, et me punirez-vous de ma franchise ? ne craignez-vous pas au moins d'abuser de l'une et de l'autre ? En effet n'est-ce pas dans le sein de mon amie, que j'ai déposé le secret de mon cœur ? n'est-ce pas vis-à-vis d'elle seule, que j'ai pu me croire obligé de refuser des conditions qu'il me suffisoit d'accepter, pour me donner la facilité de ne les pas tenir, et peut-être celle d'en abuser utilement ? Voudriez-vous enfin, par une rigueur si peu méritée, me forcer à croire qu'il n'eût fallu que vous tromper pour obtenir plus d'indulgence ?

Je ne me repens point d'une conduite que je vous devois, que je me devois à moi-même ; mais par quelle fatalité, chaque action louable devient-elle pour moi le signal d'un malheur nouveau ?

C'est après avoir donné lieu au seul éloge que vous ayez encore daigné faire de ma conduite, que j'ai eu, pour la premiere fois, à gémir du malheur de vous avoir déplu. C'est après vous avoir prouvé ma soumission parfaite, en me privant du bonheur de vour voir, uniquement pour rassurer votre délicatesse, que vous avez voulu rompre toute correspondance avec moi, m'ôter ce foible dédommagement d'un sacrifice que vous aviez exigé, et me ravir jusqu'à l'amour qui seul avoit pu vous en don-

ner le droit. C'est enfin après vous avoir parlé avec une sincérité, que l'intérêt même de cet amour n'a pu affoiblir, que vous me fuyez aujourd'hui comme un séducteur dangereux, dont vous auriez reconnu la perfidie.

Ne vous lasserez-vous donc jamais d'être injuste ? Apprenez-moi du moins quels nouveaux torts ont pu vous porter à tant de sévérité, et ne refusez pas de me dicter les ordres que vous voulez que je suive ; quand je m'engage à les exécuter, est-ce trop prétendre que de demander à les connoître ?

*De... ce 15 Septembre 17**.*

LETTRE LXXVIII

La Présidente de Tourvel au Vicomte de Valmont.

Vous paroissez, Monsieur, surpris de ma conduite, et peu s'en faut même que vous ne m'en demandiez compte, comme ayant le droit de la blâmer. J'avoue que je me serois crue plus autorisée que vous à m'étonner et à me plaindre ; mais depuis le refus contenu dans votre derniere réponse, j'ai pris le parti de me renfermer dans une indifférence qui ne laisse plus lieu aux remarques ni aux reproches. Cependant, comme vous me demandez des éclaircissemens, et que, graces au Ciel, je ne sens rien en moi qui puisse m'empêcher de vous les donner, je veux bien entrer encore une fois en explication avec vous.

Qui liroit vos Lettres, me croiroit injuste ou bizarre. Je crois mériter que personne n'ait cette idée de moi ; il me semble sur-tout que vous étiez moins qu'un autre dans le cas de la prendre. Sans doute, vous avez senti qu'en nécessitant ma justification, vous me forciez à rappeller tout ce qui s'est passé entre nous. Apparemment vous avez cru n'avoir qu'à gagner à cet examen : comme, de mon côté, je ne crois pas avoir à y perdre, au moins

à vos yeux, je ne crains pas de m'y livrer. Peut-être est-ce, en effet, le seul moyen de connoitre qui de nous deux a le droit de se plaindre de l'autre.

A compter, Monsieur, du jour de votre arrivée dans ce château, vous avouerez, je crois, qu'au moins votre réputation m'autorisoit à user de quelque réserve avec vous ; et que j'aurois pu, sans craindre d'être taxée d'un excès de pruderie, m'en tenir aux seules expressions de la politesse la plus froide. Vous-même m'eussiez traitée avec indulgence, et vous eussiez trouvé simple qu'une femme aussi peu formée, n'eût pas même le mérite nécessaire pour apprécier le vôtre. C'étoit sûrement-là le parti de la prudence ; et il m'eût d'autant moins coûté à suivre, que je ne vous cacherai pas que, quand Mde de Rosemonde vint me faire part de votre arrivée, j'eus besoin de me rappeller mon amitié pour elle, et celle qu'elle a pour vous, pour ne pas lui laisser voir combien cette nouvelle me contrarioit.

Je conviens volontiers que vous vous êtes montré d'abord sous un aspect plus favorable que je ne l'avois imaginé ; mais vous conviendrez à votre tour qu'il a bien peu duré, et que vous vous êtes bientôt lassé d'une contrainte, dont apparemment vous ne vous êtes pas cru suffisamment dédommagé par l'idée avantageuse qu'elle m'avoit fait prendre de vous.

C'est alors qu'abusant de ma bonne foi, de ma sécurité, vous n'avez pas craint de m'entretenir d'un sentiment dont vous ne pouviez pas douter que je ne me trouvasse offensée ; et moi, tandis que vous ne vous occupiez qu'à aggraver vos torts en les multipliant, je cherchois un motif pour les oublier, en vous offrant l'occasion de les réparer, au moins en partie. Ma demande étoit si juste, que vous-même ne crûtes pas devoir vous y refuser : mais vous faisant un droit de mon indulgence, vous en profitâtes pour me demander une permission, que, sans doute, je n'aurois pas dû accorder, et que pourtant vous avez

obtenue. Des conditions qui y furent mises, vous n'en avez tenu aucune ; et votre correspondance a été telle, que chacune de vos Lettres me faisoit un devoir de ne plus répondre. C'est dans le moment même où votre obstination me forçoit à vous éloigner de moi, que, par une condescendance peut-être blâmable, j'ai tenté le seul moyen qui pouvoit me permettre de vous en rapprocher : mais de quel prix est à vos yeux un sentiment honnête ? Vous méprisez l'amitié ; et dans votre folle ivresse, comptant pour rien les malheurs et la honte, vous ne cherchez que des plaisirs et des victimes.

Aussi léger dans vos démarches, qu'inconséquent dans vos reproches, vous oubliez vos promesses, ou plutôt vous vous faites un jeu de les violer, et après avoir consenti à vous éloigner de moi, vous revenez ici sans y être rappellé ; sans égard pour mes prieres, pour mes raisons ; sans avoir même l'attention de m'en prévenir. Vous n'avez pas craint de m'exposer à une surprise dont l'effet, quoique bien simple assurément, auroit pu être interprêté défavorablement pour moi, par les personnes qui nous entouroient. Ce moment d'embarras que vous aviez fait naître, loin de chercher à en distraire, ou à le dissiper, vous avez paru mettre tous vos soins à l'augmenter encore. A table, vous choisissez précisément votre place à côté de la mienne : une légere indisposition me force d'en sortir avant les autres ; et au lieu de respecter ma solitude, vous engagez tout le monde à venir la troubler. Rentrée au salon, si je fais un pas, je vous trouve à côté de moi : si je dis une parole, c'est toujours vous qui me répondez. Le mot le plus indifférent vous sert de prétexte pour ramener une conversation que je ne voulois pas entendre, qui pouvoit même me compromettre ; car enfin, Monsieur, quelqu'adresse que vous y mettiez, ce que je comprends, je crois que les autres peuvent aussi le comprendre.

Forcée ainsi par vous à l'immobilité et au silence, vous

n'en continuez pas moins de me poursuivre ; je ne puis ever les yeux sans rencontrer les vôtres. Je suis sans cesse obligée de détourner mes regards ; et par une inconséquence bien incompréhensible, vous fixez sur moi ceux du cercle dans un moment ou j'aurois voulu pouvoir même me dérober aux miens.

Et vous vous plaignez de mes procédés ! et vous vous étonnez de mon empressement à vous fuir ! Ah ! blâmez-moi plutôt de mon indulgence, étonnez-vous que je ne sois pas partie au moment de votre arrivée. Je l'aurois dû peut-être, et vous me forcerez à ce parti violent mais nécessaire, si vous ne cessez enfin des poursuites offensantes. Non, je n'oublie point, je n'oublierai jamais ce que je me dois, ce que je dois à des nœuds que j'ai formés, que je respecte et que je chéris ; et je vous prie de croire que, si jamais je me trouvois réduite à ce choix malheureux, de les sacrifier ou de me sacrifier moi-même, je ne balancerois pas un instant. Adieu, Monsieur.

*De ... ce 16 Septembre 17**.*

LETTRE LXXIX

Du Vicomte de Valmont à la Marquise de Merteuil.

Je comptois aller à la chasse ce matin : mais il fait un temps détestable. Je n'ai pour toute lecture qu'un Roman nouveau, qui ennuieroit même une Pensionnaire. On déjeûnera au plutôt dans deux heures : ainsi, malgré ma longue lettre d'hier, je vais encore causer avec vous. Je suis bien sûr de ne pas vous ennuyer, car je vous parlerai *du très-joli Prévan*. Comment n'avez-vous pas su sa fameuse aventure, celle qui a séparé les *inséparables* ? Je parie que vous vous la rappellerez au premier mot. La voici pourtant, puisque vous la désirez.

Vous vous souvenez que tout Paris s'étonnoit que trois femmes, toutes trois jolies, ayant toutes trois les mêmes

talens, et pouvant avoir les mêmes prétentions, restassent intimément liées entr'elles depuis le moment de leur entrée dans le monde. On crut d'abord en trouver la raison dans leur extrême timidité : mais bientôt, entourées d'une cour nombreuse dont elles partageoient les hommages, et éclairées sur leur valeur par l'empressement et les soins dont elles étoient l'objet, leur union n'en devînt pourtant que plus forte ; et l'on eût dit que le triomphe de l'une étoit toujours celui des deux autres. On espéroit au moins que le moment de l'amour ameneroit quelque rivalité. Nos agréables se disputoient l'honneur d'être la pomme de discorde ; et moi-même, je me serois mis alors sur les rangs, si la grande faveur où la Comtesse de.., s'éleva dans ce même temps, m'eût permis de lui être infidele avant d'avoir obtenu l'agrément que je demandois.

Cependant nos trois Beautés, dans le même carnaval, firent leur choix comme de concert ; et loin qu'il excitât les orages qu'on s'en étoit promis, il ne fit que rendre leur amitié plus intéressante, par le charme des confidences.

La foule des prétendants malheureux se joignit alors à celle des femmes jalouses, et la scandaleuse constance fut soumise à la censure publique. Les unes prétendoient que dans cette société *des inséparables* (ainsi la nomma-t-on alors), la loi fondamentale étoit la communauté de biens, et que l'amour même y étoit soumis : d'autres assuroient que les trois Amants, exempts de rivaux, ne l'étoient pas de rivales : on alla même jusqu'à dire qu'ils n'avoient été admis que par décence, et n'avoient obtenu qu'un titre sans fonction.

Ces bruits, vrais ou faux, n'eurent pas l'effet qu'on s'en étoit promis. Les trois couples, au contraire, sentirent qu'ils étoient perdus s'ils se séparoient dans ce moment ; ils prirent le parti de faire tête à l'orage. Le public, qui se lasse de tout, se lassa bientôt d'une satire infructueuse. Emporté par sa légereté naturelle, il s'occupa d'autres objets : puis, revenant à celui-ci avec son inconséquence or-

dinaire, il changea la critique en éloge. Comme ici tout est de mode, l'enthousiasme gagna; il devenoit un vrai délire; lorsque Prévan entreprit de vérifier ces prodiges et de fixer sur eux l'opinion publique et la sienne.

Il rechercha donc ces modeles de perfection. Admis facilement dans leur société, il en tira une favorable augure. Il savoit assez que les gens heureux, ne sont pas d'un accès si facile. Il vit bientôt, en effet, que ce bonheur si vanté étoit, comme celui des Rois, plus envié que désirable. Il remarqua que parmi ces prétendus inséparables, on commençoit à rechercher les plaisirs du dehors, qu'on s'y occupoit même de distraction; et il en conclut que les liens d'amour ou d'amitié étoient déjà relâchés ou rompus, et que ceux de l'amour-propre et de l'habitude conservoient seuls quelque force.

Cependant les femmes, que le besoin rassembloit, conservoient entr'elles l'apparence de la même intimité: mais les hommes, plus libres dans leurs démarches, retrouvoient des devoirs à remplir ou des affaires à suivre; ils s'en plaignoient encore, mais ne s'en dispensoient plus, et rarement les soirées étoient completes.

Cette conduite de leur part fut profitable à l'assidu Prévan, qui, placé naturellement auprès de la délaissée du jour, trouvoit à offrir alternativement, et selon les circonstances, le même hommage aux trois amies. Il sentit facilement que faire un choix entr'elles, c'etoit se perdre; que la fausse honte de se trouver la premiere infidele, effaroucheroit la préférée; que la vanité blessée des deux autres, les rendroit ennemies du nouvel Amant, et quelles ne manqueroient pas de déployer contre lui la sévérité des grands principes; enfin, que la jalousie, rameneroit à coup sûr les soins d'un rival qui pouvoit être encore à craindre. Tout fût devenu obstacle; tout devenoit facile dans son triple projet; chaque femme étoit indulgente, parce qu'elle y étoit intéressée; chaque homme, parce qu'il croyait ne pas l'être.

Prévan, qui n'avoit alors qu'une seule femme à sacrifier, fut assez heureux pour qu'elle prît de la célébrité. Sa qualité d'étrangere, et l'hommage d'un grand Prince assez adroitement refusé, avoient fixé sur elle l'attention de la Cour et de la Ville ; son Amant en partageoit l'honneur et en profita auprès de ses nouvelles Maîtresses. La seule difficulté étoit de mener de front ces trois intrigues, dont la marche devoit forcément se régler sur la plus tardive ; en effet, je tiens d'un de ses confidens, que la plus grande peine fut d'en arrêter une, qui se trouva prête à éclore près de quinze jours avant les autres.

Enfin le grand jour arrive. Prévan, qui avoit obtenu les trois aveux, se trouvoit déjà maître des démarches, et les regla comme vous allez voir. Des trois maris, l'un étoit absent, l'autre partoit le lendemain au point du jour, le troisieme étoit à la Ville. Les inséparables amies devoient souper chez la veuve future ; mais le nouveau Maître n'avoit pas permis que les anciens Serviteurs y fussent invités. Le matin même de ce jour, il fait trois lots des Lettres de sa Belle ; il accompagne l'un du portrait qu'il avoit reçu d'elle, le second d'un chiffre amoureux qu'elle-même avoit peint, le troisieme d'une boucle de ses cheveux ; chacune reçut pour complet ce tiers de sacrifice, et consentit en échange, à envoyer à l'Amant disgracié, une Lettre éclatante de rupture.

C'étoit beaucoup ; ce n'étoit pas assez. Celle dont le mari étoit à la Ville ne pouvoit disposer que de la journée ; il fut convenu qu'une feinte indisposition la dispenseroit d'aller souper chez son amie, et que la soirée seroit toute à Prévan : la nuit fut accordée par celle dont le mari fut absent : et le point du jour, moment du départ du troisieme époux, fut marqué par la derniere, pour l'heure du Berger.

Prévan qui ne néglige rien, court ensuite chez la belle étrangere, y porte et y fait naître l'humeur dont il avoit besoin, et n'en sort qu'après avoir établi une querelle qui

lui assure vingt-quatre heures de liberté. Ses dispositions ainsi faites, il rentra chez lui, comptant prendre quelque repos ; d'autres affaires l'y attendoient.

Les Lettres de rupture avoient été un coup de lumiere pour les Amants disgraciés : chacun d'eux ne pouvoit douter qu'il n'eût été sacrifié à Prévan ; et le dépit d'avoir été joué, se joignant à l'humeur que donne presque toujours la petite humiliation d'être quitté, tous trois, sans se communiquer, mais comme de concert, avoient résolu d'en avoir raison, et pris le parti de la demander à leur fortuné rival.

Celui-ci trouva donc chez lui les trois cartels : il les accepta loyalement : mais ne voulant perdre ni les plaisirs, ni l'éclat de cette aventure ; il fixa le rendez-vous au lendemain matin, et les assigna tous les trois au même lieu et à la même heure. Ce fut à une des portes du bois de Boulogne.

Le soir venu, il courut sa triple carriere avec un succès égal ; au moins s'est-il vanté depuis, que chacune de ses nouvelles Maîtresses avoit reçu trois fois, le gage et le serment de son amour. Ici, comme vous le jugez bien, les preuves manquent à l'histoire ; tout ce que peut faire l'Historien impartial, c'est de faire remarquer au Lecteur incrédule, que la vanité et l'imagination exaltées peuvent enfanter des prodiges ; et de plus, que la matinée qui devoit suivre une si brillante nuit, paroissoit devoir dispenser de ménagement pour l'avenir. Quoi qu'il en soit, les faits suivants ont plus de certitude.

Prévan se rendit exactement au rendez-vous qu'il avoit indiqué ; il y trouva ses trois rivaux, un peu surpris de leur rencontre, et peut-être chacun d'eux déjà consolé en partie, en se voyant des compagnons d'infortune. Il les aborda d'un air affable et cavalier, et leur tint ce discours qu'on m'a rendu fidelement :

« Messieurs, leur dit-il, en vous trouvant rassemblés » ici, vous avez deviné sans doute que vous aviez tous trois

» le même sujet de plainte contre moi. Je suis prêt à vous » rendre raison. Que le sort décide, entre vous, qui des trois » tentera le premier une vengeance à laquelle vous avez tous » un droit égal. Je n'ai amené ici ni second ni témoins. Je » n'en ai point pris pour l offense; je n'en demande point » pour la réparation ». Puis cédant à son caractere joueur : « Je sais; ajouta-t-il, qu'on gagne rarement *le sept et le* » *va*; mais quel que soit le sort qui m'attend, on a tou- » jours assez vécu, quand on a eu le temps d'acquérir » l'amour des femmes et l'estime des hommes ».

Pendant que ses adversaires étonnés se regardoient en silence, et que leur délicatesse calculoit peut-être que ce triple combat ne laissoit pas la partie égale, Prévan reprit la parole : « Je ne vous cache pas, continua-t-il donc, que » la nuit que je viens de passer m'a cruellement fatigué. » Il seroit généreux à vous de me permettre de réparer » mes forces. J'ai donné mes ordres pour qu'on tînt ici un » déjeûner prêt; faites-moi l'honneur de l'accepter. Dé- » jeûnons ensemble, et sur-tout déjeûnons gaiement. On » peut se battre pour de semblables bagatelles ; mais elles » ne doivent pas, je crois, altérer notre humeur ».

Le déjeûner fut accepté. Jamais, dit-on, Prévan ne fut plus aimable. Il eut l'adresse de n'humilier aucun de ses rivaux ; de leur persuader que tous eussent eu facilement les mêmes succès, et sur-tout de les faire convenir qu'ils n'en eussent pas plus que lui laissé échapper l'occasion. Ces faits une fois avoués, tout s'arrangeoit de soi-même. Aussi le déjeûner n'étoit-il pas fini, qu'on y avoit déjà répété dix fois que de pareilles femmes ne méritoient pas que d'honnêtes gens se battissent pour elles. Cette idée amena la cordialité ; le vin la fortifia ; si bien que peu de momens après, ce ne fut pas assez de n'avoir plus de rancune, on se jura amitié sans réserve.

Prévan, qui sans doute aimoit bien autant ce dénouement que l'autre, ne vouloit pourtant y rien perdre de sa célébrité. En conséquence, pliant adroitement ses projets

aux circonstances : « En effet, dit-il aux trois offensés, ce » n'est pas de moi, mais de vos infideles Maîtresses que » vous avez à vous venger. Je vous en offre l'occasion. Déjà » je ressens, comme vous-mêmes, une injure que bientôt » je partagerois : car si chacun de vous n'a pu parvenir à en » fixer une seule, puis-je espérer de les fixer toutes trois ? » Votre querelle devient la mienne. Acceptez pour ce soir, » un souper dans ma petite maison, et j'espere ne pas dif- » férer plus long-temps votre vengeance ». On voulut le faire expliquer : mais lui, avec ce ton de supériorité que la circonstance l'autorisoit à prendre : « Messieurs, répon- » dit-il, je crois vous avoir prouvé que j'avois quelqu'es- » prit de conduite ; reposez-vous sur moi ». Tous consentirent ; et après avoir embrassé leur nouvel ami, ils se séparerent jusqu'au soir, en attendant l'effet de ses promesses

Celui-ci, sans perdre de temps, retourne à Paris, et va, suivant l'usage, visiter ses nouvelles conquêtes. Il obtint de toutes trois, qu'elles viendroient le soir même souper *en tête-à-tête* à sa petite maison. Deux d'entr'elles firent bien quelques difficultés ; mais que reste-t-il à refuser le lendemain ? Il donna le rendez-vous à une heure de distance, temps nécessaire à ses projets. Après ces préparatifs, il se retira, fit avertir les trois autres conjurés, et tous quatre allerent gaiement attendre leurs victimes.

On entend arriver la premiere. Prévan se présente seul, la reçoit avec l'air de l'empressement, la conduit jusques dans le sanctuaire dont elle se croyoit la Divinité ; puis, disparoissant sur un léger prétexte, il se fait remplacer aussi-tôt par l'Amant outragé.

Vous jugez que la confusion d'une femme qui n'a point encore l'usage des aventures, rendoit, en ce moment, le triomphe bien facile : tout reproche qui ne fut pas fait, fut compté pour une grace ; et l'esclave fugitive, livrée de nouveau à son ancien maître, fut trop heureuse de pouvoir espérer son pardon en reprenant sa premiere chaîne.

Le traité de paix se ratifia dans un lieu plus solitaire ; et la scene, restée vuide, fut alternativement remplie par les autres Acteurs, à-peu-près de la même maniere, et surtout avec le même dénouement.

Chacune des femmes pourtant se croyoit encore seule en jeu. Leur étonnement et leur embarras augmenterent, quand, au moment de souper, les trois couples se réunirent ; mais la confusion fut au comble, quand Prévan, qui reparut au milieu de tous, eut la cruauté de faire aux trois infideles des excuses, qui, en livrant leur secret, leur apprenoient entierement jusqu'à quel point elles avoient été jouées.

Cependant on se mit à table, et peu-après la contenance revint ; les hommes se livrerent, les femmes se soumirent. Tous avoient la haine dans le cœur ; mais les propos n'en étoient pas moins tendres : la gaieté éveilla le désir, qui à son tour lui prêta de nouveaux charmes. Cette étonnante orgie dura jusqu'au matin ; et quand on se sépara, les femmes durent se croire pardonnées : mais les hommes, qui avoient conservé leur ressentiment, firent dès le lendemain une rupture qui n'eut point de retour ; et non contents de quitter leurs légères Maîtresses, ils acheverent leur vengeance, en publiant leur aventure. Depuis ce temps, une d'elles est au Couvent, et les deux autres languissent exilées dans leurs Terres.

Voilà l'Histoire de Prévan ; c'est à vous de voir si vous voulez ajouter à sa gloire, et vous atteler à son char de triomphe. Votre Lettre m'a vraiment donné de l'inquiétude et j'attends avec impatience une réponse plus sage et plus claire à la derniere que je vous ai écrite.

Adieu, ma belle amie ; méfiez-vous des idées plaisantes ou bizarres qui vous séduisent toujours trop facilement. Songez que dans la carriere que vous courez, l'esprit ne suffit pas, qu'une seule imprudence y devient un mal sans remede. Souffrez enfin, que la prudente amitié soit quelquefois le guide de vos plaisirs.

Adieu. Je vous aime pourtant comme si vous étiez raisonnable.

*De... ce 18 Septembre 17***.*

LETTRE LXXX

Le Chevalier Danceny à Cécile Volanges.

Cécile, ma chere Cécile, quand viendra le temps de nous revoir? qui m'apprendra à vivre loin de vous? qui m'en donnera la force et le courage? Jamais, non jamais, je ne pourrai supporter cette fatale absence. Chaque jour ajoute à mon malheur ; et n'y point voir de terme ! Valmont qui m'avoit promis des secours, des consolations, Valmont me néglige, et peut-être m'oublie. Il est auprès de ce qu'il aime ; il ne sait plus ce qu'on souffre quand on en est éloigné. En me faisant passer votre derniere Lettre, il ne m'a point écrit. C'est lui pourtant qui doit m'apprendre quand je pourrai vous voir, et par quel moyen. N'a-t-il donc rien à me dire? Vous même, vous ne m'en parlez pas ; seroit-ce que vous n'en partage-plus le désir? Ah ! Cécile, Cécile, je suis bien malheureux. Je vous aime plus que jamais : mais cet amour, qui fait le charme de ma vie, en devient le tourment.

Non, je ne veux plus vivre ainsi, il faut que je vous voie, il le faut, ne fût-ce qu'un moment. Quand je me leve, je me dis : Je ne la verrai pas. Je me couche en disant : Je ne l'ai point vue. Les journées si longues, n'ont pas un moment pour le bonheur. Tout est privation, tout est regret, tout est désespoir ; et tous ces maux me viennent d'où j'attendois tous mes plaisirs ! ajoutez à ces peines mortelles, mon inquiétude sur les vôtres et vous aurez une idée de ma situation. Je pense à vous sans cesse, et n'y pense jamais sans trouble. Si je vous vois affligée, malheureuse, je souffre de tous vos chagrins ; si je vous

vois tranquille et consolée, ce sont les miens qui redoublent. Par-tout je trouve le malheur.

Ah ! qu'il n'en étoit pas ainsi, quand vous habitiez les mêmes lieux que moi ! Tout alors étoit plaisir. La certitude de vous voir embellissoit même les momens de l'absence ; le temps qu'il falloit passer loin de vous, m'approchoit de vous en s'écoulant. L'emploi que j'en faisois, ne vous étoit jamais étranger. Si je remplissois des devoirs, ils me rendoient plus digne de vous ; si je cultivois quelque talent, j'espérois vous plaire davantage. Lors même que les distractions du monde m'emportoient loin de vous, je n'en étois point séparé. Au Spectacle, je cherchois à deviner ce qui vous auroit plu ; un concert me rappeloit vos talens et nos si douces occupations. Dans le cercle, comme aux promenades, je saisissois la plus légere ressemblance. Je vous comparois à tout ; par-tout vous aviez l'avantage. Chaque moment du jour étoit marqué par un hommage nouveau, et chaque soir j'en apportois le tribut à vos pieds.

A présent, que me reste-t-il ? des regrets douloureux, des privations éternelles, et un léger espoir que le silence de Valmont diminue, que le vôtre change en inquiétude. Dix lieues seulement nous séparent, et cet espace si facile à franchir, devient pour moi seul un obstacle insurmontable ! et quand pour m'aider à le vaincre, j'implore mon ami, ma Maîtresse, tous deux restent froids et tranquilles ! Loin de me secourir ils ne me répondent même pas.

Qu'est donc devenue l'amitié active de Valmont ? que sont devenus, sur-tout, vos sentimens si tendres, et qui vous rendoient si ingénieuse pour trouver les moyens de nous voir tous les jours ? Quelquefois, je m'en souviens, sans cesser d'en avoir le désir, je me trouvois forcé de le sacrifier à des considérations, à des devoirs ; que ne me disiez-vous pas alors ? par combien de prétextes ne combattiez-vous pas mes raisons ? Et qu'il vous en souvienne, ma Cécile, toujours mes raisons cédoient à vos désirs. Je

ne m'en fais point un mérite ; je n'avois pas même celui du sacrifice. Ce que vous désiriez d'obtenir, je brûlois de l'accorder. Mais enfin je demande à mon tour ; et quelle est cette demande ? de vous voir un moment, de vous renouveller et de recevoir le serment d'un amour éternel. N'est-ce donc plus votre bonheur comme le mien ? Je repousse cette idée désespérante, qui mettroit le comble à mes maux. Vous m'aimez, vous m'aimerez toujours ; je le crois, j'en suis sûr, je ne veux jamais en douter : mais ma situation est affreuse, et je ne puis la soutenir plus long-temps. Adieu, Cécile.

*Paris..... ce 18 Septembre 17**.*

LETTRE LXXXI

La Marquise de Merteuil au Vicomte de Valmont.

Que vos craintes me causent de pitié ! Combien elles me prouvent ma supériorité sur vous ! et vous voulez m'enseigner, me conduire ? Ah mon pauvre Valmont quelle distance il y a encore de vous à moi ! Non, tout l'orgueil de votre sexe ne suffiroit pas pour remplir l'intervalle qui nous sépare. Parce que vous ne pourriez exécuter mes projets, vous les jugez impossibles ! Etre orgueilleux et foible, il te sied bien de vouloir calculer mes moyens et juger de mes ressources ! Au vrai, Vicomte, vos conseils m'ont donné de l'humeur, et je ne puis vous le cacher.

Que pour masquer votre incroyable gaucherie auprès de votre Présidente, vous m'étaliez comme un triomphe d'avoir déconcerté un moment cette femme timide et qui vous aime, j'y consens ; d'en avoir obtenu un regard, un seul regard, je souris et vous le passe. Que sentant, malgré vous, le peu de valeur de votre conduite, vous espériez la dérober à mon attention, en me flattant de l'effort sublime de rapprocher deux enfants qui, tous deux,

brûlent de se voir, et qui, soit dit en passant, doivent à moi seule l'ardeur de ce désir ; je le veux bien encore. Qu'enfin vous vous autorisiez de ces actions d'éclat, pour me dire d'un ton doctoral, qu'*il vaut mieux employer son temps à exécuter ses projets qu'à les raconter;* cette vanité ne me nuit pas, et je la pardonne. Mais que vous puissiez croire que j'aie besoin de votre prudence, que je m'égarerois en ne déférant pas à vos avis, que je dois leur sacrifier un plaisir, une fantaisie : en vérité, Vicomte, c'est aussi vous trop énorgueillir de la confiance que je veux bien avoir en vous !

Et qu'avez-vous donc fait, que je n'aie surpassé mille fois ? Vous avez séduit, perdu même beaucoup de femmes : mais quelles difficultés avez-vous eues à vaincre ? quels obstacles à surmonter ? où est là le mérite qui soit véritablement à vous ? Une belle figure, pur effet du hasard ; des graces, que l'usage donne presque toujours ; de l'esprit à la vérité, mais auquel du jargon suppléeroit au besoin ; une imprudence assez louable, mais peut-être uniquement due à la facilité de vos premiers succès ; si je ne me trompe, voilà tous vos moyens : car pour la célébrité que vous avez pu acquérir, vous n'exigerez pas, je crois, que je compte pour beaucoup l'art de faire naître ou de saisir l'occasion d'un scandale.

Quant à la prudence, à la finesse, je ne parle pas de moi : mais quelle femme n'en auroit pas plus que vous ? Eh ! votre Présidente vous mene comme un enfant.

Croyez-moi, Vicomte, on acquiert rarement les qualités dont on peut se passer. Combattant sans risque, vous devez agir sans précaution. Pour vous autres hommes, les défaites ne sont que des succès de moins. Dans cette partie si inégale, notre fortune est de ne pas perdre, et votre malheur de ne pas gagner. Quand je vous accorderois autant de talents qu'à nous, de combien encore ne devrions-nous pas vous surpasser, par la nécessité où nous sommes d'en faire un continuel usage !

Supposons, j'y consens, que vous mettiez autant d'adresse à nous vaincre, que nous à nous défendre ou à céder, vous conviendrez au moins, qu'elle vous devient inutile après le succès. Uniquement occupé de votre nouveau goût, vous vous y livrez sans crainte, sans réserve : ce n'est pas à vous que sa durée importe.

En effet, ces liens réciproquement donnés et reçus, pour parler le jargon de l'amour, vous seul pouvez, à votre choix, les resserrer ou les rompre : heureuses encore, si dans votre légereté, préférant le mystere à l'éclat, vous vous contentez d'un abandon humiliant, et ne faites pas de l'idole de la veille la victime du lendemain !

Mais qu'une femme infortunée sente la premiere le poids de sa chaîne, quels risques n'a-t-elle pas à courir, si elle tente de s'y soustraire, si elle ose seulement la soulever ? Ce n'est qu'en tremblant qu'elle essaie d'éloigner d'elle, l'homme que son cœur repousse avec effort. S'obstine-t-il à rester, ce qu'elle accordoit à l'amour, il faut le livrer à la crainte.

Ses bras s'ouvrent encor quand son cœur est fermé.

Sa prudence doit dénouer avec adresse, ces mêmes liens que vous auriez rompus. A la merci de son ennemi, elle est sans ressource, s'il est sans générosité : et comment en espérer de lui, lorsque, si quelquefois on le loue d'en avoir, jamais pourtant on ne le blâme d'en manquer ?

Sans doute vous ne nierez pas ces vérités que leur évidence a rendu triviales. Si cependant vous m'avez vue, disposant des événemens et des opinions, faire de ces hommes si redoutables le jouet de mes caprices ou de mes fantaisies ; ôter aux uns la volonté, aux autres la puissance de me nuire ; si j'ai su tour-à-tour, et suivant mes goûts mobiles, attacher à ma suite ou rejetter loin de moi ;

Ces Tyrans détrônés devenus mes esclaves (1) ;

(1) On ne sait si ce vers, ainsi que celui qui se trouve plus haut, *Ses bras s'ouvrent encore quand son cœur est fermé*, sont des citations

si, au milieu de ces révolutions fréquentes, ma réputation s'est pourtant conservée pure ; n'avez-vous pas dû en conclure que, née pour venger mon sexe et maîtriser le vôtre ; j'avois su me créer des moyens inconnus jusqu'à moi ?

Ah ! gardez vos conseils et vos craintes pour ces femmes à délire, et qui se disent *à sentiment* ; dont l'imagination exaltée feroit croire que la nature a placé leur sens dans leur tête ; qui n'ayant jamais réfléchi, confondent sans cesse l'amour et l'Amant ; qui, dans leur folle illusion, croient que celui-là seul avec qui elles ont cherché le plaisir, en est l'unique dépositaire ; et vraies superstitieuses, ont pour le Prêtre, le respect et la foi qui n'est dû qu'à la Divinité.

Craignez encore pour celles, qui, plus vaines que prudentes, ne savent pas au besoin consentir à se faire quitter.

Tremblez sur-tout pour ces femmes actives dans leur oisiveté, que vous nommez *sensibles*, et dont l'amour s'empare si facilement et avec tant de puissance ; qui sentent le besoin de s'en occuper encore, même lorsqu'elles n'en jouissent pas ; et s'abandonnant sans réserve à la fermentation de leurs idées, enfantent par elles ces Lettres si douces, mais si dangereuses à écrire ; et ne craignent pas de confier ces preuves de leur foiblesse à l'objet qui les cause : imprudentes, qui dans leur Amant actuel ne savent pas voir leur ennemi futur.

Mais moi, qu'ai-je de commun avec ces femmes inconsidérées ? quand m'avez-vous vue m'écarter des regles que je me suis prescrites, et manquer à mes principes ?

d'Ouvrages peu connus ; ou s'ils font partie de la prose de Mde de Merteuil. Ce qui le feroit croire, c'est la multitude de fautes de ce genre qui se trouvent dans toutes les Lettres de cette correspondance. Celles du Chevalier Danceny sont les seules qui en soient exemptes : peut-être que comme il s'occupoit quelquefois de Poésie, son oreille plus exercée lui faisoit éviter plus facilement ce défaut.

je dis mes principes, et je le dis à dessein : car ils ne sont pas, comme ceux des autres femmes, donnés aux hasard, reçus sans examen et suivis par habitude : ils sont le fruit de mes profondes réflexions ; je les ai créés, et je puis dire que je suis mon ouvrage.

Entrée dans le monde dans le temps où, fille encore, j'étois vouée par état au silence et à l'inaction, j'ai su en profiter pour observer et réfléchir. Tandis qu'on me croyoit étourdie ou distraite, écoutant peu à la vérité les discours qu'on s'empressoit à me tenir, je recueillois avec soin ceux qu'on cherchoit à me cacher.

Cette utile curiosité, en servant à m'instruire, m'apprit encore à dissimuler : forcée souvent de cacher les objets de mon attention aux yeux de ceux qui m'entouroient, j'essayai de guider les miens à mon gré ; j'obtins dès-lors de prendre à volonté ce regard distrait que vous avez loué si souvent. Encouragée par ce premier succès, je tâchai de régler de même les divers mouvements de ma figure. Ressentois-je quelque chagrin, je m'étudiois à prendre l'air de la sérénité, même celui de la joie ; j'ai porté le zele jusqu'à me causer des douleurs volontaires, pour chercher pendant ce temps l'expression du plaisir. Je me suis travaillée avec le même soin et plus de peine, pour réprimer les symptômes d'une joie inattendue. C'est ainsi que j'ai su prendre sur ma physionomie cette puissance dont je vous ai vu quelquefois si étonné.

J'étois bien jeune encore, et presque sans intérêt : mais je n'avois à moi que ma pensée, et je m'indignois qu'on pût me la ravir ou me la surprendre contre ma volonté. Munie de ces premières armes, j'en essayai l'usage : non contente de ne plus me laisser pénétrer, je m'amusois à me montrer sous des formes différentes ; sûre de mes gestes, j'observois mes discours ; je réglois les uns et les autres, suivant les circonstances, ou même seulement suivant mes fantaisies : dès ce moment, ma façon de penser fut pour moi seule, et je ne

montrai plus que celle qui m'étoit utile de laisser voir.

Ce travail sur moi-même avoit fixé mon attention sur l'expression des figures et le caractere des physionomies ; et j'y gagnai ce coup d'œil pénétrant, auquel l'expérience m'a pourtant appris à ne pas me fier entiérement ; mais qui, en tout, m'a rarement trompée.

Je n'avois pas quinze ans, je possédois déjà les talens auxquels la plus grande partie de nos Politiques doivent leur réputation, et je ne me trouvois encore qu'aux premiers éléments de la science que je voulois acquérir.

Vous jugez bien que, comme toutes les jeunes filles, je cherchois à deviner l'amour et ses plaisirs : mais n'ayant jamais été au Couvent, n'ayant point de bonne amie, et surveillée par une mere vigilante, je n'avois que des idées vagues et que je ne pouvois fixer ; la nature même dont assurément je n'ai eu qu'à me louer depuis, ne me donnoit encore aucun indice. On eût dit qu'elle travailloit en silence à perfectionner son ouvrage. Ma tête seule fermentoit ; je ne desirois pas de jouir, je voulois savoir ; le désir de m'instruire m'en suggéra les moyens.

Je sentis que le seul homme avec qui je pouvois parler sur cet objet sans me compromettre, étoit mon Confesseur. Aussi-tôt je pris mon parti ; je surmontai ma petite honte ; et me vantant d'une faute que je n'avois pas commise, je m'accusai d'avoir fait *tout ce que font les femmes* Ce fut mon expression ; mais en parlant ainsi, je ne savois, en vérité, quelle idée j'exprimois. Mon espoir ne fut ni tout-à-fait trompé ni entièrement rempli ; la crainte de me trahir m'empêchoit de m'éclairer : mais le bon Pere me fit le mal si grand, que j'en conclus que le plaisir devoit être extrême ; et au désir de le connoître, succéda celui de le goûter.

Je ne sais où ce désir m'auroit conduite ; et alors dénuée d'expérience, peut-être une seule occasion m'eût perdue : heureusement pour moi, ma mere m'annonça peu de jours après que j'allois me marier ; sur-le-champ la certi-

tude de savoir éteignit ma curiosité, et j'arrivai vierge entre les bras de M. de Merteuil.

J'attendois avec sécurité le moment qui devoit m'instruire, et j'eus besoin de réflexion pour montrer de l'embarras et de la crainte. Cette premiere nuit, dont on se fait pour l'ordinaire une idée si cruelle ou si douce, ne me présentoit qu'une occasion d'expérience ; douleur et plaisir, j'observai tout exactement, et ne voyois dans ces diverses sensations, que des faits à recueillir et à méditer.

Ce genre d'étude parvint bientôt à me plaire : mais fidele à mes principes, et sentant, peut-être par instinct, que nul ne devoit être plus loin de ma confiance que mon mari, je résolus, par cela seul que j'étois sensible, de me montrer impassible à ses yeux. Cette froideur apparente fut par la suite le fondement inébranlable de son aveugle confiance : j'y joignis, par une seconde réflexion, l'air d'étourderie qu'autorisoit mon âge ; et jamais il ne me jugea plus enfant, que dans les moments où je le jouois avec plus d'audace.

Cependant, je l'avouerai, je me laissai d'abord entraîner par le tourbillon du monde, et je me livrai toute entiere à ses distractions futiles. Mais, au bout de quelques mois, M. de Merteuil m'ayant mené à sa triste campagne, la crainte de l'ennui fit revenir le goût de l'étude ; et ne m'y trouvant entourée que de gens dont la distance avec moi me mettoit à l'abri de tout soupçon, j'en profitai pour donner un champ plus vaste à mes expériences. Ce fut là, sur-tout, que je m'assurai que l'amour, que l'on nous vante comme la cause de nos plaisirs n'en est au plus que le prétexte.

La Maladie de M. de Merteuil vint interrompre de si douces occupations : il fallut le suivre à la Ville où il venoit chercher des secours. Il mourut, comme vous savez, peu de temps après : et quoiqu'à tout prendre, je n'eusse pas à me plaindre de lui, je n'en sentis pas moins viva-

ment le prix de la liberté qu'alloit me donner mon veuvage, et je me promis bien d'en profiter

Ma mere comptoit que j'entrerois au Couvent, ou reviendrois vivre avec elle. Je refusai l'un et l'autre parti et tout ce que j'accordai à la décence, fut de retourner dans cette même campagne, où il me restoit bien encore quelques observations à faire.

Je les fortifiai par le secours de la lecture : mais ne croyez pas qu'elle fût toute du genre que vous la supposez. J'étudiai nos mœurs dans les Romans ; nos opinions dans les Philosophes ; je cherchai même dans les moralistes les plus séveres ce qu'ils exigeoient de nous, et je m'assurai ainsi de ce qu'on pouvoit faire, de ce qu'on devoit penser, et de ce qu'il falloit paroître. Une fois fixée sur ces trois objets, le dernier seul présentoit quelques difficultés dans son exécution ; j'esperai les vaincre, et j'en méditai les moyens.

Je commençois à m'ennuyer de mes plaisirs rustiques, trop peu variés pour ma tête active : je sentois un besoin de coquetterie qui me raccommoda avec l'amour ; non pour ressentir à la vérité, mais pour l'inspirer et le feindre. En vain m'avoit-on dit, et avois-je lu qu'on ne pouvoit feindre ce sentiment ; je voyois pourtant que, pour y parvenir, il suffisoit de joindre à l'esprit d'un Auteur, le talent d'un Comédien. Je m'exerçai dans les deux genres, et peut-être avec quelque succès : mais au lieu de rechercher les vains applaudissements du Théâtre, je résolus d'employer à mon bonheur, ce que tant d'autres sacrifioient à la vanité.

Un an se passa dans ces occupations différentes. Mon deuil me permettant alors de reparoître, je revins à la Ville avec mes grands projets ; je ne m'attendois pas au premier obstacle que j'y rencontrai.

Cette longue solitude : cette austere retraite, avoient jetté sur moi un verni de pruderie qui effrayoit nos plus agréables ; ils se tenoient à l'écart, et me laissoient livrée

à une foule d'ennuyeux, qui tous prétendoient à ma main. L'embarras n'étoit pas de les refuser ; mais plusieurs de ces refus déplaisoient à ma famille, et je perdois dans ces tracasseries intérieures, le temps dont je m'étois promis un si charmant usage. Je fus donc obligée, pour rappeler les uns et éloigner les autres, d'afficher quelques inconséquences, et d'employer à nuire à ma réputation, le soin que je comptois mettre à la conserver. Je réussis facilement, comme vous pouvez croire. Mais n'étant emportée par aucune passion, je ne fis que ce que je jugeai nécessaire, et mesurai avec prudence les doses de mon étourderie.

Dès que j'eus touché le but que je voulois atteindre, je revins sur mes pas, et fis honneur de mon amendement à quelques-unes de ces femmes, qui dans l'impuissance d'avoir des prétentions à l'agrément, se rejettent sur celles du mérite et de la vertu. Ce fut un coup de partie qui me valut plus que je n'avois espéré. Ces reconnoissantes Duegnes s'établirent mes apologistes ; et leur zele aveugle pour ce qu'elles appelloient leur ouvrage, fut porté au point qu'au moindre propos qu'on se permettoit sur moi, tout le parti Prude crioit au scandale et à l'injure. Le même moyen me valut encore le suffrage de nos femmes à prétentions, qui persuadées que je renonçois à courir la même carriere qu'elles, me choisirent pour l'objet de leurs éloges, toutes les fois qu'elles vouloient prouver qu'elles ne médisoient pas de tout le monde.

Cependant ma conduite précédente avoit ramené les Amans ; et pour me ménager entr'eux et mes infideles protectrices, je me montrai comme une femme sensible, mais difficile, à qui l'excès de sa délicatesse fournissoit des armes contre l'amour.

Alors je commençai à déployer sur le grand Théâtre, les talents que je m'étois donnés. Mon premier soin fut d'acquérir le renom d'invincible. Pour y parvenir, les hommes qui ne me plaisoient point furent toujours les

seuls dont j'eus l'air d'accepter les hommages. Je les employois utilement à me procurer les honneurs de la résistance, tandis que je me livrois sans crainte à l'Amant préféré. Mais, celui-là, ma feinte timidité ne lui a jamais permis de me suivre dans le monde ; et les regards du cercle ont été, ainsi, toujours fixés sur l'Amant malheureux.

Vous savez combien je me décide vîte : c'est pour avoir observé que ce sont presque toujours les soins antérieurs qui livrent le secret des femmes. Quoi qu'on puisse faire, le ton n'est jamais le même, avant ou après le succès. Cette différence n'échappe point à l'observateur attentif ; et j'ai trouvé moins dangereux de me tromper dans le choix, que de le laisser pénétrer. Je gagne encore par-là d'ôter les vraisemblances, sur lesquelles seules on peut nous juger.

Ces précautions et celle de ne jamais écrire, de ne livrer jamais aucune preuve de ma défaite, pouvoient paroître excessives, et ne m'ont jamais paru suffisantes. Descendue dans mon cœur, j'y ai étudié celui des autres. J'y ai vu qu'il n'est personne qui n'y conserve un secret qu'il lui importe qui ne soit point dévoilé : vérité que l'antiquité paroît avoir mieux connu que nous, et dont l'histoire de Samson pourroit n'être qu'un ingénieux emblême. Nouvelle Dalila, j'ai toujours, comme elle, employé ma puissance à surprendre ce secret important. Hé ! de combien de nos Samson modernes, ne tiens-je pas la chevelure sous le ciseau ! Et ceux-là, j'ai cessé de les craindre ; ce sont les seuls que je me sois permis d'humilier quelquefois. Plus souple avec les autres, l'art de les rendre infideles pour éviter de leur paroître volage, une feinte amitié, une apparente confiance, quelques procédés généreux, l'idée flatteuse et que chacun conserve d'avoir été mon seul Amant, m'ont obtenu leur discrétion. Enfin, quand ces moyens m'ont manqué, j'ai su, prévoyant mes ruptures, étouffer d'avance, sous le ridicule ou la calomnie, la con-

fiance que ces hommes dangereux auroient pu obtenir.

Ce que je vous dis-là, vous me le voyez pratiquer sans cesse; et vous doutez de ma prudence! Hé bien! rappellez-vous le temps où vous me rendîtes vos premiers soins : jamais hommage ne me flatta autant; je vous desirois avant de vous avoir vu. Séduite par votre réputation, il me sembloit que vous manquiez à ma gloire; je brûlois de vous combattre corps à corps. C'est le seul de mes goûts qui ait jamais pris un moment d'empire sur moi. Cependant, si vous eussiez voulu me perdre, quels moyens eussiez-vous trouvés? de vains discours qui ne laissent aucune trace après eux, que votre réputation même eût aidé à rendre suspects, et une suite de faits sans vraisemblance, dont le récit sincere auroit eu l'air d'un Roman mal tissu. A la vérité, je vous ai depuis livré tous mes secrets : mais vous savez quels intérêts nous unissent, et si de nous deux, c'est moi qu'on doit taxe d'imprudence (1).

Puisque je suis en train de vous rendre compte, je veux le faire exactement. Je vous entends d'ici me dire que je suis au moins à la merci de ma Femme-de-chambre; en effet, si elle n'a pas le secret de mes sentimens, elle a celui de mes actions. Quand vous m'en parlâtes, jadis, je vous répondis seulement que j'étois sûre d'elle; et la preuve que cette réponse suffit alors à votre tranquillité, c'est que vous lui avez confié depuis, et pour votre compte des secrets assez dangereux. Mais à présent que Prévan vous donne de l'ombrage, et que la tête vous en tourne, je me doute bien que vous ne me croyez plus sur ma parole. Il faut donc vous édifier.

Premierement, cette fille est ma sœur de lait, et ce lien qui ne nous en paroît pas un, n'est pas sans force pour

(1) On saura dans la suite, Lettre CLII, non pas le secret de M. de Valmont, mais à peu près de quel genre il étoit; et le Lecteur sentira qu'on n'a pas pu l'éclaicir davantage sur cet objet.

les gens de cet état : de plus, j'ai son secret, et mieux encore ; victime d'une folie de l'amour, elle étoit perdue si je ne l'eusse sauvée. Ses parens, tout hérissés d'honneur, ne vouloient pas moins que la faire enfermer. Ils s'adresserent à moi. Je vis d'un coup d'œil, combien leur courroux pouvoit m'être utile. Je le secondai, et sollicitai l'ordre, que j'obtins. Puis, passant tout-à-coup au parti de la clémence auquel j'amenai ses parens, et profitant de mon crédit auprès du vieux Ministre, je les fis tous consentir à me laisser dépositaire de cet ordre, et maîtresse d'en arrêter ou demander l'exécution, suivant que je jugerois du mérite de la conduite future de cette fille. Elle sait donc que j'ai son sort entre les mains ; et quand, par impossible, ces moyens puissans ne l'arrêteroient point, n'est-il pas évident que sa conduite dévoilée et sa punition authentique ôteroient bientôt toute créance à ses discours ?

A ces précautions que j'appelle fondamentales, s'en joignent mille autres, ou locales, ou d'occasion, que la réflexion et l'habitude font trouver aux besoins ; dont le détail seroit minutieux, mais dont la pratique est importante, et qu'il faut vous donner la peine de recueillir dans l'ensemble de ma conduite, si vous voulez parvenir à les connoître.

Mais de prétendre que je me sois donné tant de soins pour n'en pas retirer de fruits ; qu'après m'être autant élevée au-dessus des autres femmes par mes travaux pénibles, je consente à ramper comme elles dans ma marche, entre l'imprudence et la timidité ; que sur-tout je puisse redouter un homme au point de ne plus voir mon salut que dans la fuite ? Non, Vicomte, jamais. Il faut vaincre ou périr. Quant à Prévan, je veux l'avoir, et je l'aurai ; il veut le dire, et il ne le dira pas : en deux mots, voilà notre Roman. Adieu.

*De... ce 20 septembre 17***

LETTRE LXXXII

Cécile Volanges au Chevalier Danceny

Mon Dieu que votre Lettre m'a fait de peine ! J'avois bien besoin d'avoir tant d'impatience de la recevoir ! J'espérois y trouver de la consolation, et voilà que je suis plus affligée qu'avant de l'avoir reçue. J'ai bien pleuré en la lisant : ce n'est pas cela que je vous reproche ; j'ai déjà bien pleuré des fois à cause de vous, sans que ça me fasse de la peine. Mais cette fois ci, ce n'est pas la même chose.

Qu'est-ce donc que vous voulez dire, que votre amour devient un tourment pour vous, que vous ne pouvez plus vivre ainsi, ni soutenir plus long-temps votre situation ? Est-ce que vous allez cesser de m'aimer, parce que cela n'est pas si agréable qu'autrefois ? Il me semble que je ne suis pas plus heureuse que vous, bien au contraire ; et pourtant je ne vous en aime que davantage. Si M. de Valmont ne vous a pas écrit ce n'est pas ma faute ; je n'ai pas pu l'en prier, parce que je n'ai pas été seule avec lui, et que nous sommes convenus que nous ne nous parlerions jamais devant le monde : et ça, c'est encore pour vous ; afin qu'il puisse faire plutôt ce que vous désirez. Je ne dis pas que je ne le désire pas aussi, et vous devez en être bien sûr : mais comment voulez-vous que je fasse ? Si vous croyez que c'est si facile, trouvez donc le moyen, je ne demande pas mieux.

Croyez-vous qu'il me soit bien agréable d'être grondée tous les jours par Maman, elle qui auparavant ne me disoit jamais rien ; bien au contraire ? A présent c'est pis que si j'étois au Couvent. Je m'en consolois pourtant, en songeant que c'étoit pour vous ; il y avoit même des momens où je trouvois que j'en étois bien aise ; mais quand je vois que vous êtes fâché aussi, et ça sans qu'il y ait du

tout de ma faute, je deviens plus chagrine que pour tout ce qui vient de m'arriver jusqu'ici.

Rien que pour recevoir vos Lettres, c'est un embarras, que si M. de Valmont n'étoit pas aussi complaisant et aussi adroit qu'il l'est, je ne saurois comment faire : et pour vous écrire, c'est plus difficile encore. De toute la matinée, je n'ose pas, parce que Maman est tout près de moi, et qu'elle vient à tout moment dans ma chambre. Quelquefois je le peux l'après-midi, sous prétexte de chanter ou de jouer de la harpe ; encore faut-il que j'interrompe à chaque ligne pour qu'on entende que j'étudie. Heureusement ma Femme-de-chambre s'endort quelquefois le soir, et je lui dis que je me coucherai bien toute seule, afin qu'elle s'en aille et me laisse de la lumiere. Et puis, il faut me mettre sous mon rideau, pour qu'on ne puisse pas voir de clarté, et puis que j'écoute au moindre bruit, pour pouvoir tout cacher dans mon lit si on venoit. Je voudrois que vous y fussiez pour voir ! Vous verriez bien qu'il faut bien aimer pour faire ça. Enfin, il est bien vrai que je fais tout ce que je peux, et que je voudrois en pouvoir faire davantage.

Assurément, je ne refuse pas de vous dire que je vous aime, et que je vous aimerai toujours ; jamais je ne l'ai dit de meilleur cœur ; et vous êtes fâché ! Vous m'aviez pourtant bien assuré, avant que je vous l'eusse dit, que cela suffisoit pour vous rendre heureux. Vous ne pouvez pas le nier ; c'est dans vos Lettres. Quoique je ne les aie plus, je m'en souviens comme quand je les lisois tous les jours. Et parce que nous voilà absens, vous ne pensez plus de même ! Mais cette absence ne durera pas toujours, peut-être ? Mon Dieu, que je suis malheureuse ! et c'est bien vous qui en êtes cause !...

A propos de vos Lettres, j'espere que vous avez gardé celles que Maman m'a prises ; et qu'elle vous a renvoyées ; il faudra bien qu'il vienne un temps où je ne serai plus si gênée qu'à présent, et vous me les rendrez toutes. Comme

je serai heureuse, quand je pourrai les garder toujours, sans que personne ait rien à y voir ! A présent, je les remets à M. de Valmont, parce qu'il y auroit trop à risquer autrement : malgré cela je ne lui en rends jamais, que cela ne me fasse bien de la peine.

Adieu, mon cher ami, Je vous aime de tout mon cœur. Je vous aimerai toute ma vie. J'espere qu'à présent vous n'êtes plus fâché ; et si j'en étois sûre, je ne le serois plus moi-même. Ecrivez-moi le plutôt que vous pourrez, car je sens que jusques-là je serai toujours triste.

*Du château de... ce 21 Septembre 17**.*

LETTRE LXXXIII

Le Vicomte de Valmont à la Présidente de Tourvel.

De grace, Madame, renouons cet entretien si malheureusement rompu ! Que je puisse achever de vous prouver combien je differe de l'odieux portrait qu'on vous avoit fait de moi ; que je puisse, sur-tout, jouir encore de cette aimable confiance que vous commenciez à me témoigner ! Que de charmes vous savez prêter à la vertu ! comme vous embellissez et faites chérir tous les sentimens honnêtes ! Ah ! c'est là votre séduction ; c'est la plus forte ; c'est la seule qui soit, à-la-fois, puissante et respectable.

Sans doute il suffit de vous voir, pour desirer de vous plaire ; de vous entendre dans le cercle, pour que ce désir augmente. Mais celui qui a le bonheur de vous connoître davantage, qui peut quelquefois lire dans votre ame, cede bientôt à un plus noble enthousiasme, et pénétré de vénération comme d'amour, adore en vous l'image de toutes les vertus. Plus fait qu'un autre, peut-être, pour les aimer et les suivre, entraîné par quelques erreurs qui m'avoient éloigné d'elles, c'est vous qui m'en avez rapproché, qui m'en avez de nouveau fait sentir tout le charme : me ferez-vous un crime de ce nouvel amour ?

blâmerez-vous votre ouvrage? vous reprocheriez-vous même l'intérêt que vous pourriez y prendre? Quel mal peut-on craindre d'un sentiment si pur, et quelles douceurs n'y auroit-il pas à le gouter?

Mon amour vous effraie, vous le trouvez violent, effréné! Temperez-le par un amour plus doux; ne refusez pas l'empire que je vous offre, auquel je jure de ne jamais me soustraire, et qui, j'ose le croire, ne seroit pas entierement perdu pour la vertu. Quel sacrifice pourroit me paroître pénible, sûr que votre cœur m'en garderoit le prix? Quel est donc l'homme assez malheureux pour ne pas savoir jouir des privations qu'il s'impose; pour ne pas préférer un mot, un regard accordés, à toutes les jouissances qu'il pourroit ravir ou surprendre! et vous avez cru que j'étois cet homme là! et vous m'avez craint! Ah! pourquoi votre bonheur ne dépend-il pas de moi! comme je me vengerois de vous, en vous rendant heureuse! Mais ce doux empire: la stérile amitié ne le produit pas; il n'est dû qu'à l'amour.

Ce mot vous intimide! et pourquoi? un attachement plus tendre, une union plus forte, une seule pensée, le même bonheur comme les mêmes peines, qu'y a-t-il donc là d'étranger à votre ame! Tel est pourtant l'amour! tel est au moins celui que vous inspirez et que je ressens! C'est lui sur-tout, qui, calculant sans intérêt, fait apprécier les actions sur leur mérite et non sur leur valeur; trésor inépuisable des ames sensibles, tout devient précieux, fait par lui ou pour lui.

Ces vérités si faciles à saisir, si douces à pratiquer, qu'ont-elles donc d'effrayant? Quelles craintes peut aussi vous causer un homme sensible, à qui l'amour ne permet plus un autre bonheur que le vôtre? C'est aujourd'hui l'unique vœu que je forme; je sacrifierai tout pour le remplir, excepté le sentiment qui l'inspire; et ce sentiment lui-même, consentez à le partager, et vous le réglerez à votre choix. Mais ne souffrons plus qu'il

nous divise, lorsqu'il devroit nous réunir. Si l'amitié que vous m'avez offerte, n'est pas un vain mot; si, comme vous me le disiez hier, c'est le sentiment le plus doux que votre ame connoisse; que ce soit elle qui stipule entre nous, je ne la recuserai point; mais juge de l'amour, qu'elle consente à l'écouter; le refus de l'entendre deviendroit une injustice, et l'amitié n'est point injuste.

Un second entretien n'aura pas plus d'inconvéniens que le premier : le hasard peut encore en fournir l'occasion; vous pourriez vous-même en indiquer le moment. Je veux croire que j'ai tort; n'aimerez-vous pas mieux me ramener que me combattre, et doutez-vous de ma docilité? Si ce tiers importun ne fût pas venu nous interrompre, peut-être serois-je déjà entierement revenu à votre avis; qui sait jusqu'où peut aller votre pouvoir?

Vous le dirai-je? cette puissance invincible, à laquelle je me livre sans oser la calculer, ce charme irrésistible, qui vous rend souveraine de mes pensées comme de mes actions, il m'arrive quelquefois de les craindre. Hélas! cet entretien que je vous demande, peut-être est-ce à moi à le redouter! peut-être après, enchaîné par mes promesses, me verrai-je réduit à brûler d'un amour que je sens bien qui ne pourra s'éteindre, sans oser même implorer votre secours! Ah! Madame, de grace, n'abusez pas de votre empire! Mais quoi! si vous devez en être plus heureuse, si je dois vous en paroître plus digne de vous, quelles peines ne sont pas adoucies par ces idées consolantes! Oui, je le sens; vous parler encore, c'est vous donner contre moi de plus fortes armes; c'est me soumettre plus entierement à votre volonté. Il est plus aisé de se défendre contre vos Lettres; ce sont bien vos mêmes discours, mais vous n'êtes pas là pour leur prêter des forces, cependant le plaisir de vous entendre, m'en fait braver le danger; au moins aurai-je ce bonheur d'avoir tout fait pour vous, même contre moi; et mes sacrifices deviendront un hommage. Trop heureux de vous prouver de mille manieres, comme je le sens de

mille façons, que, sans m'en excepter, vous êtes, vous serez toujours l'objet le plus cher à mon cœur.

*Du Château de... ce 23 Septembre 17**.*

LETTRE LXXXIV

Le Vicomte de Valmont à Cécile Volanges.

Vous avez vu combien nous avons été contrariés hier. De toute la journée je n'ai pas pu vous remettre la Lettre que j'avois pour vous; j'ignore si j'y trouverai plus de facilité aujourd'hui. Je crains de vous compromettre, en y mettant plus de zèle que d'adresse; et je ne me pardonnerois pas une imprudence qui vous deviendroit si fatale, et causeroit le désespoir de mon ami, en vous rendant éternellement malheureuse. Cependant je connois les impatiences de l'amour; je sens combien il doit être pénible, dans votre situation, d'éprouver quelque retard à la seule consolation que vous puissiez goûter dans ce moment. A force de m'occcuper des moyens d'écarter les obstacles, j'en ai trouvé un dont l'exécution sera aisée, si vous y mettez quelque soin.

Je crois avoir remarqué que la clef de la porte de votre Chambre, qui donne sur le corridor, est toujours sur la cheminée de votre Maman. Tout deviendroit facile avec cette clef, vous devez bien le sentir; mais à son défaut, je vous en procurerai une semblable, et qui la suppléera. Il me suffira, pour y parvenir, d'avoir l'autre une heure ou deux à ma disposition. Vous devez trouver aisément l'occasion de la prendre; et pour qu'on ne s'apperçoive pas qu'elle manque, j'en joins ici une à moi, qui est assez semblable, pour qu'on n'en voie pas la différence à moins qu'on ne l'essaie; ce qu'on ne tentera pas. Il faudra seulement que vous ayez soin d'y mettre un ruban, bleu et passé, comme celui qui est à la vôtre.

Il faudroit tâcher d'avoir cette clef pour demain ou

après demain, à l'heure du déjeûner ; parce qu'il vous sera plus facile de me la donner alors, et qu'elle pourra être remise à sa place pour le soir, temps où votre Maman pourroit y faire plus d'attention. Je pourrai vous la rendre au moment du dîner, si nous nous entendons bien.

Vous savez que quand on passe du salon à la salle à manger, c'est toujours Mde de Rosemonde qui marche la derniere. Je lui donnerai la main. Vous n'aurez qu'à quitter votre métier de tapisserie lentement, ou bien laisser tomber quelque chose, de façon à rester en arriere : vous saurez bien alors prendre la clef, que j'aurai soin de tenir derriere moi. Il ne faudra pas négliger, aussi-tôt après l'avoir prise, de rejoindre ma vieille tante, et de lui faire quelques caresses. Si par hasard vous laissiez tomber cette clef, n'allez pas vous déconcerter ; je feindrai que c'est moi, et je vous réponds de tout.

Le peu de confiance que vous témoigne votre Maman, et ses procédés si durs envers vous, autorisent de reste cette petite supercherie. C'est au surplus le seul moyen de continuer à recevoir les Lettres de Danceny, et à lui faire passer les vôtres ; tout autre est réellement trop dangereux, et pourroit vous perdre tous deux sans ressource : aussi ma prudente amitié se reprocheroit-elle de les employer davantage.

Une fois maîtres de la clef, il nous restera quelques précautions à prendre contre le bruit de la porte et de la serrure : mais elles sont bien faciles. Vous trouverez, sous la même armoire où j'avois mis votre papier, de l'huile et une plume. Vous allez quelquefois chez vous à des heures où vous y êtes seule : il faut en profiter pour huiler la serrure et les gonds. La seule attention à avoir, est de prendre garde aux taches qui déposeroient contre vous. Il faudra aussi attendre que la nuit soit venue, parce que, si cela se fait avec l'intelligence dont vous êtes capable, il n'y paroîtra plus le lendemain matin.

Si pourtant on s'en aperçoit, n'hésitez pas à dire que

c'est le Frotteur du Château. Il faudroit, dans ce cas, spécifier le temps, même les discours qu'il vous aura tenus : comme par exemple, qu'il prend ce soin contre la rouille, pour toutes les serrures dont on ne fait pas usage. Car vous sentez qu'il ne seroit pas vraisemblable que vous eussiez été témoin de ce tracas sans en demander la cause. Ce sont ces petits détails qui donnent la vraisemblance, et la vraisemblance rend les mensonges sans conséquence, en ôtant le désir de les vérifier.

Après que vous aurez lu cette Lettre, je vous prie de la relire, et même de vous en occuper : d'abord, c'est qu'il faut bien savoir ce qu'on veut bien faire ; ensuite, pour vous assurer que je n'ai rien omis. Peu accoutumé à employer la finesse pour mon compte, je n'en ai pas grand usage ; il n'a pas même fallu moins que ma vive amitié pour Danceny, et l'intérêt que vous inspirez, pour me déterminer à me servir de ces moyens, quelqu'innocents qu'ils soient. Je hais tout ce qui a l'air de la tromperie ; c'est là mon caractere. Mais vos malheurs m'ont touché au point que je tenterai tout pour les adoucir.

Vous pensez bien que, cette communication une fois établie entre nous, il me sera bien plus facile de vous procurer, avec Danceny, l'entretien qu'il désire. Cependant ne lui parlez pas encore de tout ceci ; vous ne feriez qu'augmenter son impatience, et le moment de la satisfaire, n'est pas encore tout-à-fait venu. Vous lui devez, je crois, de la calmer plutôt que de l'aigrir. Je m'en rapporte là-dessus à votre délicatesse. Adieu, ma belle pupille : car vous êtes ma pupille. Aimez un peu votre tuteur, et sur-tout ayez avec lui de la docilité ; vous vous en trouverez bien. Je m'occupe de votre bonheur, et soyez sûre que j'y trouverai le mien.

*De... ce 24 Septembre 17**.*

LETTRE LXXXV

La Marquise de Merteuil au Vicomte de Valmont.

Enfin vous serez tranquille, et sur-tout vous me rendrez justice. Ecoutez et ne me confondez plus avec les autres femmes. J'ai mis à fin mon aventure avec Prévan ! *à fin !* entendez-vous bien ce que cela veut dire ? A présent vous allez juger qui de lui ou de moi pourra se vanter. Le récit ne sera pas si plaisant que l'action : aussi ne seroit-il pas juste que, tandis que vous n'avez fait que raisonner bien ou mal sur cette affaire, il vous en revînt autant de plaisir qu'à moi, qui y donnois mon temps et ma peine.

Cependant, si vous avez quelque grand coup à faire, si vous devez tenter quelqu'entreprise où ce rival dangereux vous paroisse à craindre, arrivez. Il vous laisse le champ libre, au moins pour quelque temps ; peut-être même ne se relevera-t-il jamais du coup que je lui ai porté.

Que vous êtes heureux de m'avoir pour amie ! Je suis pour vous une Fée bienfaisante. Vous languissez loin de la Beauté qui vous engage ; je dis un mot, et vous vous retrouvez auprès d'elle. Vous voulez vous venger d'une femme qui vous nuit ; je vous marque l'endroit où vous devez frapper, et la livre à votre discrétion. Enfin, pour écarter de la lice un concurrent redoutable, c'est encore moi que vous invoquez, et je vous exauce. En vérité, si vous ne passez pas votre vie à me remercier, c'est que vous êtes un ingrat. Je reviens à mon aventure et la reprends d'origine.

Le rendez-vous, donné si haut, à la sortie de l'Opéra (1) fut entendu comme je l'avois espéré. Prévan s'y rendit : et quand la Maréchale lui dit obligeamment qu'elle se

(1) Voyez la Lettre LXXIV.

félicitoit de le voir deux fois de suite à ses jours, il eut soin de répondre que depuis Mardi soir il avoit défait mille arrangemens, pour pouvoir ainsi disposer de cette soirée. *A bon entendeur, salut !* Comme je voulois pourtant savoir, avec plus de certitude, si j'étois ou non le véritable objet de cet empressement flatteur, je voulus forcer le soupirant nouveau de choisir entre moi et son goût dominant. Je déclarai que je ne jouerois point : en effet, il trouva, de son côté, mille prétextes pour ne pas jouer ; et mon premier triomphe fut sur le lansquenet.

Je m'emparai de l'Evêque de.... pour ma conversation ; je le choisis à cause de la liaison avec le héros du jour, à qui je voulois donner toute facilité de m'aborder. J'étois bien aise aussi d'avoir un témoin respectable qui pût au besoin, déposer de ma conduite et de mes discours. Cet arrangement réussit.

Après les propos vagues et d'usage, Prévan s'étant bientôt rendu maître de la conversation, prit tour-à-tour différens tons, pour essayer celui qui pourroit me plaire. Je refusai celui du sentiment, comme n'y croyant pas ; j'arrêtai par mon sérieux, sa gaieté qui me parut trop légere pour un début ; il se rabattit sur la délicate amitié ; et ce fut sous ce drapeau banal, que nous commençâmes notre attaque réciproque.

Au moment du souper, l'Évêque ne descendoit pas ; Prévan me donna donc la main, et se trouva naturellement placé à table à côté de moi. Il faut être juste ; il soutint avec beaucoup d'adresse notre conversation particuliere, en ne paroissant s'occuper que de la conversation générale, dont il eu l'air de faire tous les frais. Au dessert, on parla d'une Piece nouvelle qu'on devoit donner le Lundi suivant aux François. Je témoignai quelques regrets de n'avoir pas ma loge ; il m'offrit la sienne que je refusai d'abord, comme cela se pratique : à quoi il répondit assez plaisamment que je ne l'entendois pas ; qu'à coup-sûr il ne feroit pas le sacrifice de sa loge à

quelqu'un qu'il ne connoissoit pas, mais qu'il m'avertissoit seulement que Mde la Maréchale en disposeroit. Elle se prêta à cette plaisanterie, et j'acceptai.

Remonté au salon, il demanda, comme vous pouvez croire, une place dans cette loge ; et comme la Maréchale, qui le traite avec beaucoup de bonté, la lui promit *s'il étoit sage*, il en prit l'occasion d'une de ces conversations à double entente, pour lesquelles vous m'avez vanté son talent. En effet, s'étant mis à ses genoux, comme un enfant soumis, disoit-il, sous prétexte de lui demander ses avis et d'implorer sa raison, il dit beaucoup de choses flatteuses et assez tendres, dont il m'étoit facile de me faire l'application. Plusieurs personnes ne s'étant pas remises au jeu l'après-souper, la conversation fut plus générale et moins intéressante : mais nos yeux parlerent beaucoup. Je dis nos yeux ; je devrois dire les siens, car les miens n'eurent qu'un langage, celui de la surprise. Il dut penser que je m'étonnois et m'occupois excessivement de l'effet prodigieux qu'il faisoit sur moi. Je crois que je le laissai fort satisfait ; je n'étois pas moins contente.

Le Lundi suivant, je fus aux François comme nous en étions convenus. Malgré votre curiosité littéraire, je ne puis vous rien dire du Spectacle, sinon que Prévan a un talent merveilleux pour la cajolerie, et que la Piece est tombée ; voilà tout ce que j'y ai appris. Je voyois avec peine finir cette soirée, qui réellement me plaisoit beaucoup ; et pour la prolonger, j'offris à la Maréchale de venir souper chez moi : ce qui me fournit le prétexte de le proposer à l'aimable Cajoleur, qui ne demanda que le temps de courir, pour se dégager, jusques chez les Comtesses de P*** (1). Ce nom me rendit toute ma colere ; je vis clairement qu'il alloit commencer les confidences ; je me rappellai vos sages conseils et me promis bien... de

(1) Voyez la Lettre LXX.

poursuivre l'aventure ; sûre que je le guérirois de cette dangereuse indiscrétion.

Etranger dans ma société, qui ce soir-là étoit peu nombreuse, il me devoit les soins d'usage ; aussi quand on alla souper, m'offrit-il la main. J'eus la malice, en l'acceptant, de mettre dans la mienne un léger frémissement, et d'avoir, pendant ma marche les yeux baissés et la respiration haute. J'avois l'air de pressentir ma défaite, et de redouter mon vainqueur. Il le remarqua à merveille ; aussi le traître changea-t-il sur le champ de ton et de maintien. Il étoit galant, il devint tendre. Ce n'est pas que les propos ne fussent à-peu-près les mêmes, la circonstance y forçoit : mais son regard devenu moins vif, étoit plus caressant : l'inflexion de sa voix plus douce ; son sourire n'étoit plus celui de la finesse, mais du contentement. Enfin dans ses discours, éteignant peu-à-peu le feu de la saillie, l'esprit fit place à la délicatesse. Je vous le demande, qu'eussiez-vous fait de mieux ?

De mon côté, je devins rêveuse, à tel point qu'on fut forcé de s'en apercevoir ; et quand on m'en fit le reproche, j'eus l'adresse de m'en défendre mal-adroitement, et de jeter sur Prévan un coup-d'œil prompt, mais timide et déconcerté, et propre à lui faire croire que toute ma crainte étoit qu'il ne devinât la cause de mon trouble.

Après souper, je profitai du temps où la bonne Maréchale contoit une de ces histoires qu'elle conte toujours, pour me placer sur mon Ottomanne, dans cet abandon que donne une tendre rêverie. Je n'étois pas fâchée que Prévan me vît ainsi ; il m'honora, en effet, d'une attention toute particuliere. Vous jugez bien que mes timides regards n'osoient chercher les yeux de mon vainqueur : mais dirigés vers lui d'une maniere plus humble, ils m'apprirent bientôt que j'obtenois l'effet que je voulois produire. Il falloit encore lui persuader que je le partageois : aussi, quand la Maréchale annonça qu'elle alloit se retirer, je m'écriai d'une voix molle et tendre : Ah Dieu !

étois si bien là ! Je me levai pourtant : mais avant de me séparer d'elle, je lui demandai ses projets, pour avoir un prétexte de dire les miens, et de faire savoir que je resterois chez moi le sur-lendemain. Là-dessus tout le monde se sépara.

Alors je me mis à réfléchir. Je ne doutois pas que Prévan ne profitât de l'espece de rendez-vous que je venois de lui donner ; qu'il n'y vînt d'assez bonne heure pour me trouver seule, et que l'attaque ne fût vive : mais j'étois bien sûre aussi, d'après ma réputation, qu'il ne me traiteroit pas avec cette légéreté que, pour peu qu'on ait d'usage, on n'emploie qu'avec les femmes à aventures, ou celles qui n'ont aucune expérience ; et je voyois mon succès certain s'il prononçoit le mot d'amour, s'il avoit la prétention, sur-tout, de l'obtenir de moi.

Qu'il est commode d'avoir affaire à vous autres *gens à principes !* quelquefois un brouillon d'Amoureux vous déconcerte par sa timidité, ou vous embarrasse par ses fougueux transports ; c'est une fievre qui, comme l'autre, a ses frissons et son ardeur, et quelquefois varie dans ses symptômes. Mais votre marche réglée se devine si facilement ! L'arrivée, le maintien, le ton, les discours, je savois tout dès la veille. Je ne vous rendrai donc pas notre conversation que vous suppléerez aisément. Observez seulement que, dans ma feinte défense, je l'aidois de tout mon pouvoir ; embarras, pour lui donner le temps de parler ; mauvaises raisons, pour être combattues ; crainte et méfiance, pour ramener les protestations ; et ce refrain perpétuel de sa part, *je ne vous demande qu'un mot ;* et ce silence de la mienne, qui semble ne le laisser attendre que pour le faire desirer davantage ; au travers de tout cela, une main cent fois prise, qui se retire toujours et ne se refuse jamais. On passeroit ainsi tout un jour ; nous y passâmes une mortelle heure : nous y serions peut-être encore, si nous n'avions entendu entrer un carosse dans ma Cour. Cet heureux contre-temps rendit, comme de

raison, ses instances plus vives : et moi, voyant le moment arrivé, où j'étois à l'abri de toute surprise, après m'être préparée par un long soupir, j'accordai le mot précieux. On annonça, et peu de temps après j'eus un cercle assez nombreux.

Prévan me demanda de venir le lendemain matin, et j'y consentis : mais soigneuse de me défendre, j'ordonnai à ma Femme-de-chambre de rester tout le tems de cette visite dans ma chambre à coucher, d'où vous savez qu'on voit tout ce qui se passe dans mon cabinet de toilette, et ce fut-là que je le reçus. Libres dans notre conversation, et ayant tous deux le même desir, nous fûmes bientôt d'accord : mais il falloit se défaire de ce spectateur importun ; c'étoit où je l'attendois.

Alors, lui faisant à mon gré le tableau de ma vie intérieure, je lui persuadai aisément que nous ne trouverions jamais un moment de liberté ; et qu'il falloit regarder comme une espece de miracle, celle dont nous avions joui hier, qui même laisseroit encore des dangers trop grands pour m'y exposer, puisqu'à tout moment on pouvoit entrer dans mon salon. Je ne manquai pas d'ajouter que tous ces usages s'étoient établis, parce que jusqu'à ce jour ils ne m'avoient jamais contrariée ; et j'insistai en même temps sur l'impossibilité de les changer, sans me compromettre aux yeux de mes gens. Il essaya de s'attrister, de prendre de l'humeur, de me dire que j'avois peu d'amour ; et vous devinez combien tout cela me touchoit ! Mais voulant frapper le coup décisif, j'appellai les larmes à mon secours. Ce fut exactement le *Zaïre, vous pleurez*. Cet empire qu'il se crut sur moi, et l'espoir qu'il en conçut de me perdre à son gré, lui tinrent lieu de tout l'amour d'Orosmane.

Ce coup de théâtre passé, nous revînmes aux arrangemens. Au défaut du jour, nous nous occupâmes de la nuit : mais mon Suisse devenoit un obstacle insurmontable, et je ne permettois pas qu'on essayât de le gagner.

Il me proposa la petite porte de mon jardin : mais je l'avois prévu, et j'y créai un chien qui, tranquille et délicieux le jour, étoit un vrai démon la nuit. La facilité avec laquelle j'entrai dans tous ces détails étoit bien propre à l'enhardir ; aussi vint-il à me proposer l'expédient le plus ridicule, et ce fut celui que j'acceptai.

D'abord, son Domestique étoit sûr comme lui-même : en cela il ne trompoit gueres, l'un l'étoit bien autant que l'autre. J'aurois un grand souper chez moi ; il y seroit, il prendroit son temps pour sortir seul. L'adroit confident appelleroit la voiture, ouvriroit la portiere ; et lui Prévan au lieu de monter, s'esquiveroit adroitement. Son Cocher ne pouvoit s'en apercevoir en aucune façon ; ainsi sorti pour tout le monde, et cependant resté chez moi, il s'agissoit de savoir s'il pourroit parvenir à mon appartement. J'avoue que d'abord mon embarras fut de trouver, contre ce projet, d'assez mauvaises raisons pour qu'il pût avoir l'air de les détruire ; il y répondit par des exemples. A l'entendre, rien n'étoit plus ordinaire que ce moyen ; lui-même s'en étoit beaucoup servi ; c'étoit même celui dont il faisoit le plus d'usage, comme le moins dangereux.

Subjuguée par ces autorités irrécusables, je convins, avec candeur, que j'avois bien un escalier dérobé qui conduisoit très-près de mon boudoir ; que je pouvois y laisser la clef ; et qu'il lui seroit possible de s'y enfermer, et d'attendre, sans beaucoup de risques, que mes femmes fussent retirées ; et puis, pour donner plus de vraisemblance à mon consentement, le moment d'après je ne voulois plus, je ne revenois à consentir qu'à condition d'une soumission parfaite, d'une sagesse..... Ah ! quelle sagesse ! Enfin je voulois bien lui prouver mon amour, mais non pas satisfaire le sien.

La sortie, dont j'oubliois de vous parler, devoit se faire par la petite porte du jardin : il ne s'agissoit que d'attendre le point du jour ; le Cerbere ne diroit plus mot. Pas une ame ne passe à cette heure-là, et les gens sont

dans le plus fort du sommeil. Si vous vous étonnez de ce tas de mauvais raisonnemens, c'est que vous oubliez notre situation réciproque. Qu'avions nous besoin d'en faire de meilleurs? Il ne demandoit pas mieux que tout cela se sût, et moi, j'étois bien sûre qu'on ne le sauroit pas. Le jour fut fixé au sur-lendemain.

Remarquez que voilà une affaire arrangée, et que personne n'a encore vu Prévan dans ma société. Je le rencontre à souper chez une de mes amies ; il lui offre sa loge pour une Piece nouvelle, et j'y accepte une place. J'invite cette femme à souper, pendant le Spectacle et devant Prévan ; je ne puis presque pas me dispenser de lui proposer d'en être. Il accepte et me fait, deux jours après, une visite que l'usage exige. Il vient à la vérité me voir le lendemain matin : mais outre que les visites du matin ne marquent plus, il ne tient qu'à moi de trouver celle-ci trop leste ; et je le remets en effet dans la classe des gens moins liés avec moi, par une invitation écrite, pour un souper de cérémonie. Je puis bien dire comme Annette : *Mais voilà tout, pourtant !*

Le jour fatal arrivé, ce jour où je devois perdre ma vertu et ma réputation, je donnai mes instructions à ma fidele Victoire, et elle les exécuta comme vous le verrez bientôt.

Cependant le soir vint. J'avois déjà beaucoup de monde chez moi, quand on annonça Prévan. Je le reçus avec une politesse marquée, qui constatoit mon peu de liaison avec lui ; et je le mis à la partie de la Maréchale, comme étant celle par qui j'avois fait cette connoissance. La soirée ne produisit rien qu'un très petit billet, que le discret Amoureux trouva moyen de me remettre, et que j'ai brûlé suivant ma coutume. Il m'y annonçoit que je pouvois compter sur lui ; et ce mot essentiel étoit entouré de tous les mots parasites, d'amour, de bonheur, etc., qui ne manquent jamais de se trouver à pareille fête.

A minuit, les parties étant finies, je propôsai un courte

macédoine (1). J'avois le double projet de favoriser l'évasion de Prévan, et en même temps de la faire remarquer ; ce qui ne pouvoit pas manquer d'arriver, vu sa réputation de Joueur. J'étois bien aise aussi qu'on pût se rappeller au besoin, que je n'avois pas été pressée de rester seule.

Le jeu dura plus que je n'avois pensé. Le Diable me tentoit, et je succombai au désir d'aller consoler l'impatient prisonnier. Je m'acheminois ainsi à ma perte, quand je réfléchis qu'une fois rendue tout-à-fait, je n'aurois plus, sur lui, l'empire de le tenir dans le costume de décence nécessaire à mes projets. J'eus la force de résister Je rebroussai chemin, et revins, non sans humeur, reprendre place à ce jeu éternel. Il finit pourtant, et chacun s'en alla. Pour moi, je sonnai mes femmes, je me déshabillai fort vîte, et les renvoyai de même.

Me voyez-vous, Vicomte, dans ma toilette légere, marchant d'un pas timide et circonspect, et d'une main mal assurée ouvrir la porte à mon vainqueur ? Il m'aperçut, l'éclair n'est pas plus prompt. Que vous dirai-je ? je fus vaincue, tout-à-fait vaincue, avant d'avoir pu dire un mot pour l'arrêter ou me défendre. Il voulut ensuite prendre une situation plus commode et plus convenable aux circonstances. Il maudissoit sa parure, qui, disoit-il l'éloignoit de moi ; il vouloit me combattre à armes égales : mais mon extrême timidité s'opposa à ce projet, et mes tendres caresses ne lui en laissèrent pas le temps. Il s'occupa d'autre chose.

Ses droits étoient doublés, et ses prétentions revinrent : mais alors : « Ecoutez-moi, lui dis-je ; vous aurez jus« qu'ici un assez agréable récit à faire aux deux Com« tesses de P***, et à mille autres : mais je suis curieuse

(1) Quelques personnes ignorent peut-être qu'une macédoine est un emblage de plusieurs jeux de hasard, parmi lesquels, chaque Coureur a droit de choisir lorsque c'est à lui à tenir la main. C'est une des inventions du siècle.

« de savoir comment vous raconterez la fin de l'aventure. » En parlant ainsi je sonnois de toutes mes forces. Pour le coup, j'eus mon tour, et mon action fut plus vive que sa parole. Il n'avoit encore que balbutié, quand j'entendis Victoire accourir, et appeler *les Gens* qu'elle avoit gardés chez elle, comme je le lui avois ordonné. Là, prenant mon ton de Reine, et élevant la voix : « Sortez, Mon- « sieur, continuai-je, et ne reparoissez jamais devant « moi. » Là-dessus, la foule de mes gens entra.

Le pauvre Prévan perdit la tête, et croyant voir un guet-à-pens dans ce qui n'étoit au fond qu'une plaisanterie, il se jetta sur son épée. Mal lui en prit : car mon Valet-de-chambre, brave et vigoureux, le saisit au corps et le terrassa. J'eus, je l'avoue, une frayeur mortelle. Je criai qu'on arrêtât, et ordonnai qu'on laissât sa retraite libre, en s'assurant seulement qu'il sortît de chez moi. Mes gens m'obéirent : mais la rumeur étoit grande parmi eux ; ils s'indignoient qu'on eût osé manqué à *leur vertueuse Maîtresse*. Tous accompagnerent le malencontreux Chevalier, avec bruit et scandale, comme je le souhaitois. La seule Victoire resta, et nous nous occupâmes pendant ce temps à réparer le désordre de mon lit.

Mes gens remonterent toujours en tumulte ; et moi, *encore toute émue*, je leur demandai par quel bonheur ils s'étoient encore trouvés levés ; et Victoire me raconta qu'elle avoit donné à souper à deux de ses amies, qu'on avoit veillé chez elle, et enfin tout ce dont nous étions convenus ensemble. Je les remerciai tous, et les fis retirer, en ordonnant pourtant à l'un d'eux d'aller sur-le champ chercher mon Médecin. Il me parut que j'étois autorisée à craindre l'effet de *mon saisissement mortel ;* et c'étoit un moyen sûr de donner du cours et de la célébrité à cette nouvelle.

Il vint en effet, me plaignit beaucoup, et ne m'ordonna que du repos. Moi, j'ordonnai de plus à Victoire, d'aller le matin de bonne heure bavarder dans le voisinage.

Tout a si bien réussi, qu'avant midi, et aussi-tôt qu'il a été jour chez moi, ma dévote Voisine étoit déjà au chevet de mon lit, pour savoir la vérité et les détails de cette horrible aventure. J'ai été obligée de me désoler avec elle, pendant une heure sur la corruption du siècle. Un moment après, j'ai reçu de la Maréchale le billet que je joins ici. Enfin, avant cinq heures, j'ai vu arriver, à mon grand étonnement, M..... (1). Il venoit, m'a-t-il dit, me faire ses excuses, de ce qu'un Officier de son Corps avoit pu me manquer à ce point. Il ne l'avoit appris qu'à dîner chez la Maréchale, et avoit sur-le-champ envoyé ordre à Prévan de se rendre en prison. J'ai demandé grace, et il me l'a refusée. Alors j'ai pensé que, comme complice, il falloit m'exécuter de mon côté, et garder au moins de rigides arrêts. J'ai fait fermer ma porte, et dire que j'étois incommodées.

C'est à ma solitude que vous devez cette longue Lettre. J'en écrirai une à Mme de Volanges, dont sûrement elle fera lecture publique, et vous verrez cette histoire telle qu'il faut la raconter.

J'oubliois de vous dire que Belleroche est outré, et veut absolument se battre avec Prévan. Le pauvre garçon! heureusement j'aurai le temps de calmer sa tête. En attendant, je vais reposer la mienne, qui est fatiguée d'écrire. Adieu, Vicomte.

*Du Château de... ce 15 Septembre 17**. au soir.*

LETTRE LXXXVI

La Maréchale de... à la Marquise de Merteuil.

(Billet inclus dans la précédente.)

Mon Dieu! qu'est-ce donc que j'apprends, ma chere Madame? est-il possible que ce petit Prévan fasse de

(1) Le Commandant du corps dans lequel M. de Prévan servoit.

pareilles abominations? et encore vis-à-vis de vous ! A quoi on est exposé ! on ne sera donc plus en sûreté chez soi ! En vérité, ces événemens-là consolent d'être vieille. Mais de quoi je ne me consolerai jamais, c'est d'avoir été en partie cause de ce que vous avez reçu un pareil monstre chez vous. Je vous promets bien que si ce qu'on m'en a dit est vrai, il ne remettra plus les pieds chez moi ; c'est le parti que tous les honnêtes gens prendront avec lui, s'ils font ce qu'ils doivent.

On m'a dit que vous vous étiez trouvée bien mal, et je suis inquiete de votre santé. Donnez-moi, je vous prie, d vos cheres nouvelles ; ou faites-m'en donner par une de vo femmes, si vous ne le pouvez pas vous-même, Je ne vous demande qu'un mot pour me tranquilliser. Je serois accourue chez vous ce matin, sans mes bains que mon Docteur ne me permet pas d'interrompre ; et il faut que j'aille cet après-midi à Versailles, toujours pour l'affaire de mon neveu.

Adieu, ma chere Madame; comptez pour la vie sur ma sincere amitié.

*Paris, ce 25 Septembre 17**.*

LETTRE LXXXVII

La Marquise de Merteuil à Madame de Volanges.

Je vous écris de mon lit, ma chere bonne amie. L'événement le plus désagréable, et le plus impossible à prévoir, m'a rendue malade de saisissement et de chagrin Ce n'est pas qu'assurément j'aie rien à me reprocher : mais il est toujours si pénible pour une femme honnête et qui conserve la modestie convenable à son sexe, de fixer sur elle l'attention publique, que je donnerois tout au monde pour avoir pu éviter cette malheureuse aventure ; et que je ne sais encore, si je ne prendrai pas le parti d'aller à la campagne attendre qu'elle soit oubliée. Voici ce dont il s'agit.

J'ai rencontré chez la Maréchale de... un M. de Prévan que vous connoissez sûrement de nom, et que je ne connoissois pas autrement. Mais en le trouvant dans cette maison, j'étois bien autorisée, ce me semble, à le croire bonne compagnie. Il est assez bien fait de sa personne, et m'a paru ne pas manquer d'esprit. Le hasard et l'ennui du jeu me laisserent seule de femme entre lui et l'Evêque de..., tandis que tout le monde était occupé au lansquenet. Nous causâmes tous trois jusqu'au moment du souper. A table, une nouveauté dont on parla, lui donna occasion d'offrir sa loge à la Maréchale, qui l'accepta ; et il fut convenu que j'y aurois une place. C'étoit pour Lundi dernier, aux François. Comme la Maréchale venoit souper chez moi au sortir du Spectacle, je proposai à ce Monsieur de l'y accompager, et il y vint. Le sur-lendemain il me fit une visite qui se passa en propos d'usage, et sans qu'il y eût du tout rien de marqué. Le lendemain il vint me voir le matin, ce qui me parut bien un peu leste ; mais je crus qu'au lieu de le lui faire sentir par ma façon de le recevoir, il valoit mieux l'avertir par une politesse, que nous n'étions pas encore aussi intimément liés qu'il paroissoit le croire. Pour cela je lui envoyai, le jour même, une invitation bien seche et bien cérémonieuse, pour un souper que je donnois avant-hier. Je ne lui adressai pas la parole quatre fois dans toute la soirée : et lui, de son côté, se retira aussi-tôt sa partie finie. Vous conviendrez que jusques-là rien n'a moins l'air de conduire à une aventure : on fit, après les parties, une macédoine qui nous mena jusqu'à près de deux heures ; et enfin je me mis au lit.

Il y avoit au moins une mortelle demi-heure que mes femmes étoient retirées, quand j'entendis du bruit dans mon appartement. J'ouvris mon rideau avec beaucoup de frayeur, et vis un homme entrer par la porte qui conduit à mon boudoir. Je jettai un cri perçant ; et je reconnus à la clarté de ma veilleuse, ce M. de Prévan, qui, avec une effronterie inconcevable, me dit de ne pas m'alarmer

qu'il alloit m'éclaircir le mystere de sa conduite, et qu'il me supplioit de ne faire aucun bruit. En parlant ainsi, il allumoit une bougie ; j'étois saisie au point que je ne pouvois parler. Son air aisé et tranquille me pétrifioit, je crois, encore davantage. Mais il n'eut pas dit deux mots, que je vis quel étoit ce prétendu mystere ; et ma seule réponse fut, comme vous pouvez croire, de me pendre à ma sonnette.

Par un bonheur incroyable, tous les Gens de l'office avoient veillé chez une de mes Femmes, et n'étoient pas encore couchés. Ma Femme-de-chambre, qui, en venant chez moi, m'entendit parler avec beaucoup de chaleur, fut effrayée, et appella tout ce monde-là. Vous jugez quel scandale ! Mes Gens étaient furieux ; je vis le moment où mon Valet-de-chambre tuoit Prévan. J'avoue que, pour l'instant, je fus fort aise de me voir en force : en y réfléchissant aujourd'hui, j'aimerois mieux qu'il ne fût venu que ma Femme-de-chambre ; elle auroit suffi, et j'aurois peut-être évité cet éclat qui m'afflige.

Au lieu de cela, le tumulte a réveillé les voisins, les Gens ont parlé, et c'est depuis hier la nouvelle de tout Paris. M. de Prévan est en prison par ordre du Commandant de son Corps, qui a eu l'honnêteté de passer chez moi, pour me faire des excuses, m'a-t-il dit. Cette priso va encore augmenter le bruit : mais je n'ai jamais pu obtenir que cela fût autrement. La Ville et la Cour se sont fait écrire à ma porte, que j'ai fermée à tout le monde. Le peu de personnes que j'ai vues, m'a dit qu'on me rendoit justice, et que l'indignation publique étoit au comble contre M. de Prévan : assurément, il le mérite bien, mais cela n'ôte pas le désagrément de cette aventure.

De plus, cet homme a sûrement quelques amis, et ses amis doivent être méchants : qui sait, qui peut savoir ce qu'ils inventeront pour me nuire ? Mon Dieu, qu'une jeune femme est malheureuse ! elle n'a rien fait encore,

quand elle s'est mise à l'abri de la médisance ; il faut qu'elle en impose même à la calomnie.

Mandez-moi, je vous prie, ce que vous auriez fait, ce que vous feriez à ma place ; enfin, tout ce que vous pensez. C'est toujours de vous que j'ai reçu les consolations les plus douces et les avis les plus sages ; c'est de vous aussi que j'aime le mieux à en recevoir.

Adieu, ma chere et bonne amie ; vous connoissez les sentimens qui m'attachent à vous pour jamais. J'embrasse votre aimable fille.

*Paris, ce 26 Septemrbe 17**.*

LETTRE LXXXVIII

Cécile Volanaes au Vicomte de Valmont.

Malgré tout le plaisir que j'ai, Monsieur, à recevoir les Lettres de M. le Chevalier Danceny, et quoique je ne desire pas moins que lui, que nous puissions nous voir encore, sans qu'on puisse nous en empêcher, je n'ai pas osé cependant faire ce que vous me proposez. Premièrement, c'est trop dangereux ; cette clef que vous voulez que je mette à la place de l'autre lui ressemble bien assez à la vérité ; mais pourtant, il ne laisse pas d'y avoir encore de la différence, et Maman regarde à tout, et s'aperçoit de tout. De plus, quoiqu'on ne s'en soit pas encore servi depuis que nous sommes ici, il ne faut qu'un malheur ; et si on s'en apercevoit, je serois perdue pour toujours. Et puis, il me semble aussi que ce seroit bien mal ; faire comme cela une double clef, c'est bien fort ! Il est vrai que c'est vous qui auriez la bonté de vous en charger ; mais malgré cela, si on le savoit, je n'en porterois pas moins le blâme et la faute, puisque ce seroit pour moi que vous l'auriez faite. Enfin, j'ai voulu essayer

deux fois de la prendre, et certainement cela seroit bien facile, si c'étoit tout autre chose : mais je ne sais pas pourquoi je me suis toujours mise à trembler, et n'en ai jamais eu la courage. Je crois donc qu'il vaut mieux rester comme nous sommes.

Si vous avez toujours la bonté d'être aussi complaisant que jusqu'ici, vous trouverez toujours bien le moyen de me remettre une Lettre. Même pour la derniere, sans le malheur qui a voulu que vous vous retourniez tout de suite dans un certain moment, nous aurions eu bien aisé. Je sens bien que vous ne pouvez pas, comme moi, ne songer qu'à ça ; mais j'aime mieux avoir plus de patience et ne pas tant risquer. Je suis sûre que M. Danceny diroit comme moi : car toutes les fois qu'il vouloit quelque chose qui me faisoit trop de peine, il consentoit toujours que cela ne fût pas.

Je vous remettrai, Monsieur, en même temps que cette Lettre, la vôtre, celle de M. Danceny, et votre clef. Je n'en suis pas moins reconnoissante de toutes vos bontés, et je vous prie bien de me les continuer. Il est bien vrai que je suis bien malheureuse, et que sans vous je le serois encore bien davantage ; mais, après tout c'est ma mere ; il faut bien prendre patience. Et pourvu que M. Danceny m'aime toujours, et que vous ne m'abandonniez pas ; il viendra peut-être un temps plus heureux.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec bien de la reconnoissance, votre très humble et très-obéissante servante.

*De... ce 26 septembre 17***

LETTRE LXXXIX

Le Vicomte de Valmont au Chevalier Danceny.

Si vos affaires ne vont pas toujours aussi vîte que vous le voudriez, mon ami, ce n'est pas tout-à-fait à moi qu'il faut vous en prendre. J'ai ici plus d'un obstacle à

vaincre. La vigilance et la sévérité de Mde de Volanges ne sont pas les seuls ; votre jeune amie m'en oppose aussi quelques-uns. Soit froideur, ou timidité, elle ne fait pas toujours ce que je lui conseille ; et je crois cependant savoir mieux qu'elle ce qu'il faut faire.

J'avois trouvé un moyen simple, commode et sûr, de lui remettre vos Lettres, et même de faciliter, par la suite, les entrevues, que vous desirez : mais je n'ai pu la décider à s'en servir. J'en suis d'autant plus affligé, que je n'en vois pas d'autre pour vous rapprocher d'elle ; et que même pour votre correspondance, je crains sans cesse de nous compromettre tous trois. Or, vous jugez que je ne veux ni courir ce risque-là, ni vous y exposer l'un et l'autre.

Je serois pourtant vraiment peiné que le peu de confiance de votre petite amie, m'empêchât de vous être utile ; peut-être feriez-vous bien de lui en écrire. Voyez ce que vous voulez faire, c'est à vous seul à décider ; car ce n'est pas assez de servir ses amis, il faut encore les servir à leur maniere. Ce pourroit être aussi une façon de plus, de vous assurer de ses sentimens pour vous ; car la femme qui garde une volonté à elle, n'aime pas autant qu'elle le dit.

Ce n'est pas que je soupçonne votre Maîtresse d'inconstance : mais elle est bien jeune ; elle a grand peur de sa Maman, qui, comme vous le savez, ne cherche qu'à vous nuire ; et peut-être seroit-il dangereux de rester trop longtemps sans l'occuper de vous. N'allez pas cependant vous inquiéter à un certain point, de ce que je vous dis-là. Je n'ai dans le fond nulle raison de méfiance ; c'est uniquement la sollicitude de l'amitié.

Je ne vous écris pas plus longuement, parce que j'ai bien aussi quelques affaires pour mon compte. Je ne suis pas aussi avancé que vous ; mais j'aime autant, et cela console ; et quand je ne réussirois pas pour moi, si je par-

viens à vous être utile, je trouverai que j'ai bien employé mon temps. Adieu, mon ami.

*Au château de... ce 26 Septembre 17**.*

LETTRE XC

La présidente de Tourvel au Vicomte de Valmont.

Je desire beaucoup, Monsieur, que cette lettre ne vous fasse aucune peine ; ou, si elle doit vous en causer qu'au moins elle puisse être adoucie par celle que j'éprouve en vous l'écrivant. Vous devez me connoître assez à présent, pour être bien sûr que ma volonté n'est pas de vous affliger ; mais vous, sans doute, vous ne voudriez pas non plus me plonger dans un désespoir éternel. Je vous conjure donc, au nom de l'amitié tendre que je vous ai promise, au nom même des sentimens peut-être plus vifs, mais-à-coup sûr pas plus sinceres, que vous avez pour moi, ne nous voyons plus ; partez ; et jusques-là fuyons sur-tout ces entretiens particuliers et trop dangereux, ou, par une inconcevable puissance, sans jamais parvenir à vous dire ce que je veux, je passe mon temps à écouter ce que je ne devrois pas entendre.

Hier encore, quand vous vîntes me joindre dans le parc, j'avois bien pour unique objet de vous dire ce que je vous écris aujourd'hui ; et cependant qu'ai-je fait ? que m'occuper de votre amour ;. . . . de votre amour, auquel jamais je ne dois répondre ! ah ! de grace, éloignez-vous de moi.

Ne craignez pas que mon absence altere jamais mes sentimens pour vous : comment parviendrois-je à les vaincre, quand je n'ai plus le courage de les combattre ? Vous le voyez, je vous dis tout ; je crains moins d'avouer ma foiblesse, que d'y succomber : mais cet empire que j'ai perdu sur mes sentimens, je le conserverai sur mes actions oui, je le conserverai, j'y suis résolue ; fût-ce aux dépens de ma vie.

Hélas ! le temps n'est pas loin, où je me croyois bien sûre de n'avoir jamais de pareils combats à soutenir. Je m'en félicitois, je m'en glorifiois peut-être trop. Le Ciel a puni, cruellement puni cet orgueil : mais plein de miséricorde au moment même qu'il nous frappe, il m'avertit encore avant la chûte ; et je serois doublement coupable, si je continuois à manquer de prudence, déjà prévenue que je n'ai plus de force.

Vous m'avez dit cent fois, que vous ne voudriez pas d'un bonheur acheté par mes larmes. Ah ! ne parlons plus de bonheur, mais laissez-moi reprendre quelque tranquillité.

En accordant ma demande, quels nouveaux droits n'acquerrez-vous pas sur mon cœur ? et ceux-là, fondés sur la vertu, je n'aurai point à m'en défendre. Combien je me plairai dans ma reconnoissance ! Je vous devrai la douceur de goûter sans remords un sentiment délicieux. A présent, au contraire, effrayée de mes sentimens, de mes pensées, je crains également de m'occuper de vous et de moi ; votre idée même m'épouvante ; quand je ne peux la fuir, je la combats ; je ne l'éloigne pas, mais je la repousse.

Ne vaut-il pas mieux pour tous deux faire cesser cet état de trouble et d'anxiété ? O vous, dont l'ame toujours sensible même au milieu de ses erreurs, est restée amie de la vertu, vous aurez égard à ma situtation douloureuse, vous ne rejetterez pas ma priere ! Un intérêt plus doux, mais non moins tendre, succédera à ces agitations violentes ; alors, respirant par vos bienfaits, je chérirai mon existence, et je dirai dans la joie de mon cœur : Ce calme que je ressens, je le dois à mon ami.

En vous soumettant à quelques privations légeres, que je ne vous impose point, mais que je vous demande, croirez-vous donc acheter trop cher la fin de mes tourmens ? Ah ! si, pour vous rendre heureux, il ne falloit que consentir être malheureuse, vous pouvez m'en croire, je n'hésiterois

pas un moment. . . . Mais devenir coupable! . . . non, mon ami, non, plutôt mourir mille fois.

Déjà assaillie par la honte, à la veille des remords, je redoute et les autres et moi-même; je rougis dans le cercle, et frémis dans la solitude; je n'ai plus qu'une vie de douleurs; je n'aurai de tranquillité que par votre consentement. Mes résolutions les plus louables ne suffisent pas pour me rassurer; j'ai formé celle-ci dès hier, et cependant j'ai passé cette nuit dans les larmes.

Voyez votre amie, celle que vous aimez, confuse et suppliante, vous demander le repos et l'innocence. Ah Dieu! sans vous, eût-elle jamais été réduite à cette humiliante demande? Je ne vous reproche rien; je sens trop par moi-même, combien il est difficile de résister à un sentiment impérieux. Une plainte n'est pas un murmure. Faites par générosité ce que je fais par devoir, et à tous les sentimens que vous m'avez inspirés, je joindrai celui d'une éternelle reconnoissance. Adieu, adieu Monsieur.

*De... ce 27 septembre 17***

LETTRE XCI

Le Vicomte de Valmont à la Présidente de Tourvel.

Consterné par votre Lettre, j'ignore encore, Madame comment je pourrai y répondre. Sans doute, s'il faut choisir entre votre malheur et le mien, c'est à moi à me sacrifier, et je ne balance pas: mais de si grands intérêts méritent bien, ce me semble, d'être avant tout discutés et éclaircis; et comment y parvenir, si nous ne devons plus nous parler ni nous voir.

Quoi? tandis que les sentimens les plus doux nous unissent, une vaine terreur suffira pour nous séparer peut-être sans retour! En vain l'amitié tendre, l'ardent amour, réclameront leurs droits; leurs voix ne seront point entendues; et pourquoi? quel est donc ce danger pressant qui

vous menace ? Ah ! croyez-moi, de pareilles craintes et si légérement conçues, sont déjà, ce me semble, d'assez puissans motifs de sécurité.

Permettez-moi de vous le dire, je retrouve ici la trace des impressions défavorables qu'on vous a données sur moi. On ne tremble point auprès de l'homme qu'on estime ; on n'éloigne pas, sur-tout, celui qu'on a jugé digne de quelque amitié ; c'est l'homme dangereux qu'on redoute et qu'on fuit.

Cependant, qui fut jamais plus respectueux et plus soumis que moi ? Déjà, vous le voyez, je m'observe dans mon langage ; je ne permets plus ces noms si doux, si chers à mon cœur, et qu'il ne cesse de vous donner en secret. Ce n'est plus l'amant fidele et malheureux, recevant les conseils et les consolations d'une amie tendre et sensible, c'est l'accusé devant son juge ! l'esclave devant son maître. Ces nouveaux titres imposent sans doute de nouveaux devoirs ; je m'engage à les remplir tous. Ecoutez-moi, et si vous me condamnez, j'y souscris, et je pars. Je promets davantage ; préférez-vous ce despotisme qui juge sans entendre ? vous sentez-vous le courage d'être injuste ! ordonnez et j'obéis encore.

Mais ce jugement, ou cet ordre, que je l'entende de votre bouche. Et pourquoi ? m'allez-vous dire à votre tour ; Ah ! que si vous faites cette question, vous connoissez peu l'amour et mon cœur ! N'est-ce donc rien que de vous voir encore une fois ? Et quand vous porterez le désespoir dans mon ame, peut-être un regard consolateur l'empêchera d'y succomber. Enfin s'il me faut renoncer à l'amour, à l'amitié, pour qui seuls j'existe, au moins vous verrez votre ouvrage, et votre pitié me restera : cette faveur légere, quand même je ne la mériterois pas, je me soumets, ce me semble, à la payer assez cher, pour espérer de l'obtenir.

Quoi ! vous allez m'éloigner de vous ! Vous consentez donc à ce que nous devenions étrangers l'un à l'autre !

que dis-je ? vous le desirez ; et tandis que vous m'assurez que mon absence n'altérera point vos sentimens, vous ne pressez mon départ que pour travailler plus facilement à les détruire.

Déjà, vous me parlez de les remplacer par de la reconnoissance. Ainsi le sentiment qu'obtiendroit de vous un inconnu pour le plus léger service, votre ennemi même en cessant de vous nuire, voilà ce que vous m'offrez ! et vous voulez que mon cœur s'en contente ! Interrogez le vôtre : si votre amant, si votre ami, venoient un jour vous parler de leur reconnoissance, ne leur diriez-vous pas avec indignation : Retirez-vous, vous êtes des ingrats ?

Je m'arrête et réclame votre indulgence. Pardonnez l'expression d'une douleur que vous faites naître : elle ne nuira pas à ma soumission parfaite. Mais je vous en conjure à mon tour, au nom de ces sentimens si doux, que vous-même vous reclamez, ne refusez pas de m'entendre : et par pitié du moins pour le trouble mortel où vous m'avez plongé, n'en éloignez pas le moment. Adieu, Madame.

*De... ce 27 Septembre 17** au soir.*

LETTRE XCII

Le Chevalier Danceny au Vicomte de Valmont,

O mon ami ! votre Lettre m'a glacé d'effroi. Cécile... O Dieu ! est-il possible ? Cécile ne m'aime plus. Oui, je vois cette affreuse vérité à travers le voile dont votre amitié l'entoure. Vous avez voulu me préparer à recevoir ce coup mortel ; je vous remercie de vos soins, mais peut-on en imposer à l'amour ? Il court au-devant de ce qui l'intéresse ; il n'apprend pas son sort, il le devine. Je ne doute plus du mien ; parlez-moi sans détour, vous le pouvez, et je vous en prie. Mandez-moi tout ; ce qui a fait naître vos soupçons, ce qui les a confirmés. Les moin-

dres détails sont précieux. Tâchez, sur-tout, de vous rappeler ses paroles. Un mot pour l'autre peut changer toute une phrase ; le même a quelquefois deux sens. . . . Vous pouvez vous être trompé : hélas, je cherche à me flatter encore. Que vous a-t-elle dit ? me fait-elle quelque reproche ? au moins ne se défend-elle pas de ses torts ? J'aurois dû prévoir ce changement, par les difficultés que, depuis un temps, elle trouve à tout. L'amour ne connoît pas tant d'obstacles.

Quel parti dois-je prendre ? que me conseillez-vous ? Si je tentois de la voir ! cela est-il donc impossible ? L'absence est si cruelle, si funeste . . . et elle a refusé un moyen de me voir ! Vous ne me dites pas quel il étoit ; s'il y avoit en effet trop de danger, elle sait bien que je ne veux pas qu'elle se risque trop. Mais aussi je connois votre prudence, et, pour mon malheur, je ne peux pas ne pas y croire.

Que vais-je faire à présent ? comment lui écrire ? Si je lui laisse voir mes soupçons, ils la chagrineront peut-être ; et s'ils sont justes, me pardonnerois-je de l'avoir affligée ? Si je les lui cache, c'est la tromper, et je ne sais point dissimuler avec elle.

Oh ! si elle pouvoit savoir ce que je souffre, ma peine la toucheroit. Je la connois sensible ; elle a le cœur excellent, et j'ai mille preuves de son amour. Trop de timidité, quelqu'embarras, elle est si jeune ! et sa mere la traite avec tant de sévérité ! Je vais lui écrire ; je me contiendrai ; je lui demanderai seulement de s'en remettre entiérement à vous. Quand même elle refuseroit encore, elle ne pourra pas au moins se fâcher de ma priere ; et peut-être elle consentira.

Vous, mon ami, je vous fais mille excuses, et pour elle et pour moi. Je vous assure qu'elle sent le prix de vos soins, qu'elle en est reconnoissante. Ce n'est pas méfiance, c'est timidité. Ayez de l'indulgence, c'est le plus beau caractere de l'amitié. La vôtre m'est bien précieuse.

et je ne sais comment reconnoître tout ce que vous faites pour moi. Adieu, je vais écrire tout de suite.

Je sens toutes mes craintes revenir ; qui m'eût dit que jamais il m'en coûteroit de lui écrire ! Hélas ! hier encore, c'étoit mon plaisir le plus doux.

Adieu, mon ami ; continuez-moi vos soins et plaignez-moi beaucoup.

*Paris, ce 27 Septembre 17***.

LETTRE XCIII

Le Chevalier Danceny à Cécile Volanges.

(Jointe à la précedente.)

Je ne puis vous dissimuler combien j'ai été affligé en apprenant de Valmont, le peu de confiance que vous continuez à avoir en lui. Vous n'ignorez pas qu'il est mon ami, qu'il est la seule personne qui puisse nous rapprocher l'un de l'autre : j'avois cru que ces titres seroient suffisans auprès de vous ; je vois avec peine que je me suis trompé. Puis-je espérer qu'au moins vous m'instruirez de vos raisons ? ne trouverez-vous pas encore quelques difficultés qui vous en empêcheront ? Je ne puis cependant deviner, sans vous, le mystere de cette conduite. Je n'ose soupçonner votre amour, sans doute aussi vous n'oseriez trahir le mien. Ah ! Cécile !...

Il est donc vrai que vous avez refusé un moyen de me voir ! un moyen *simple, commode et sûr* (1) ? Et c'est ainsi que vous m'aimez ! Une si courte absence a bien changé vos sentimens.

Mais pourquoi me tromper ? pourquoi me dire que vous m'aimez toujours, que vous m'aimez davantage ? Votre Maman, en détruisant votre amour, a-t-elle aussi détruit votre candeur ? Si au moins elle vous a laissé

(1) Danceny ne sait pas quel étoit ce moyen il répete seulement l'expression de Valmont.

quelque pitié, vous m'apprendrez pas sans peine les tourmens affreux que vous me causez. Ah ! je souffrirois moins pour mourir.

Dites-moi donc, votre cœur m'est-il fermé sans retour ? m'avez-vous entièrement oublié ? Grace à vos refus, je ne sais, ni quand vous entendrez mes plaintes, ni quand vous y répondrez. L'amitié de Valmont avoit assuré notre correspondance : mais vous, vous n'avez pas voulu ; vous la trouviez pénible, vous avez préféré qu'elle fût rare. Non, je ne croirai plus à l'amour, à la bonne-foi. Eh ! qui peut-on croire, si Cécile m'a trompé ?

Répondez-moi donc ? est-il vrai que vous ne m'aimez plus ? Non, cela n'est pas possible ; vous vous faites illusion ; vous calomniez votre cœur. Une crainte passagere, un moment de découragement, mais que l'amour a bientôt fait disparoître ; n'est pas vrai ma Cécile ? ah ? sans doute, et j'ai tort de vous accuser. Que je serois heureux d'avoir tort ! que j'aimerois à vous faire de tendres excuses, à réparer ce moment d'injustice par une éternité d'amour !

Cécile, Cécile, ayez pitié de moi ! Consentez à me voir, prenez-en tous les moyens ! Voyez ce que produit l'absence ! des craintes, des soupçons, peut-être de la froideur ! un seul regard, un seul mot, et nous serons heureux. Mais quoi ! puis-je encore parler de bonheur ? peut-être est-il perdu pour moi, perdu pour jamais. Tourmenté par la crainte, cruellement pressé entre les soupçons injustes et la vérité plus cruelle, je ne puis m'arrêter à aucune pensée ; je ne conserve d'existence que pour souffrir et vous aimer. Ah Cécile ! vous seule avez le droit de me la rendre chere ; et j'attends du premier mot que vous prononcerez, le retour du bonheur ou la certitude d'un désespoir éternel.

*Paris, ce 27 Septembre 17**.*

LETTRE XCIV

Cécile Volanges au chevalier Danceny.

Je ne conçois rien à votre Lettre, sinon la peine qu'elle me cause. Qu'est-ce que M. de Valmont vous a donc mandé, et qu'est-ce qui a pu vous faire croire que je ne vous aimois plus? Cela seroit peut-être bien heureux pour moi, car sûrement j'en serois moins tourmentée ; et il est bien dur, quand je vous aime comme je fais, de voir que vous croyez toujours que j'ai tort, et qu'au lieu de me consoler, ce soit de vous que me viennent toujours les peines qui me font le plus de chagrin. Vous croyez que je vous trompe, et que je vous dis ce qui n'est pas ! vous avez-là une jolie idée de moi ! Mais quand je serois menteuse comme vous me le reprochez, quel intérêt y aurois-je? Assurément, si je ne vous aimois plus, je n'aurois qu'à le dire, et tout le monde m'en loueroit ; mais, par malheur, c'est plus fort que moi ; et il faut que ce soit pour quelqu'un qui ne m'en a pas d'obligation du tout !

Qu'est-ce que j'ai donc fait, pour vous tant fâcher? Je n'ai pas osé prendre une clef, parce que je craignois que Maman ne s'en aperçût, et que cela ne me causât encore du chagrin, et à vous aussi à cause de moi ; et puis encore, parce qu'il me semble que c'est mal fait. Mais ce n'étoit que M. de Valmont qui m'en avoit parlé ; je ne pouvois pas savoir si vous le vouliez ou non, puisque vous n'en saviez rien. A présent que je sais que vous le desirez, est-ce que je refuse de la prendre, cette clef? je la prendrai dès demain ; et puis nous verrons ce que vous aurez encore à dire.

M. de Valmont a beau être votre ami ; je crois que je vous aime bien autant qu'il peut vous aimer, pour le moins ; et cependant c'est toujours lui qui a raison, et moi

j'ai toujours tort. Je vous assure que je suis bien fâchée. Ça vous est bien égal, parce que vous savez que je m'apaise tout de suite : mais à présent que j'aurai la clef, je pourrai vous voir quand je voudrai ; et je vous assure que je ne voudrai pas, quand vous agirez comme ça. J'aime mieux avoir du chagrin qui me vienne de moi, que s'il me venoit de vous : voyez ce que vous voulez faire.

Si vous vouliez, nous nous aimerions tant ! et au moins n'aurions-nous de peines que celles qu'on nous fait ! Je vous assure bien que si j'étois maîtresse, vous n'auriez jamais à vous plaindre de moi : mais si vous ne me croyez pas, nous serons toujours bien malheureux, et ce ne sera pas ma faute. J'espere que bientôt nous pourrons nous voir, et qu'alors nous n'aurons plus d'occasions de nous chagriner comme à présent.

Si j'avois pu prévoir ça, j'aurois pris cette clef tout de suite : mais, en vérité. je croyois bien faire. Ne m'en voulez donc pas, je vous en prie. Ne soyez plus triste, et aimez-moi toujours autant que je vous aime : alors je serai bien contente. Adieu, mon cher ami.

*Du Château de... ce 28 Septembre 17**.*

LETTRE XCV

Cécile Volanges au Vicomte de Valmont.

Je vous prie, Monsieur, de vouloir bien avoir la bonté de me remettre cette clef que vous m'aviez donnée pour mettre à la place de l'autre ; puisque tout le monde le veut, il faut bien que j'y consente aussi.

Je ne sais pas pourquoi vous avez mandé à M. Danceny que je ne l'aimois plus : je ne crois pas vous avoir jamais donné lieu de le penser ; et cela lui a fait bien de la peine, et à moi aussi. Je sais bien que vous êtes son ami ; mais ce n'est pas une raison pour le chagriner, ni moi non plus. Vous me feriez bien plaisir de lui mander

le contraire, la premiere fois que vous lui écrirez, et que vous en êtes sûr ; car c'est en vous qu'il a le plus de confiance; et moi, quand j'ai dit une chose, et qu'on ne la croit pas, je ne sais plus comment faire.

Pour ce qui est de la clef, vous pouvez être tranquille ; j'ai bien retenu tout ce que vous me recommandiez dans votre Lettre. Cependant, si vous l'avez encore, et que vous vouliez me la donner en même temps, je vous promets que j'y ferai bien attention. Si ce pouvoit être demain en allant dîner, je vous donnerois l'autre clef après-demain à déjeûner, et vous me la remettriez de la même façon que la premiere. Je voudrois bien que cela ne fût pas plus long, parce qu'il y auroit moins de temps à risquer que Maman ne s'en apercût.

Et puis, quand une fois vous aurez cette clef-là, vous aurez bien la bonté de vous en servir aussi pour rendre mes Lettres ; et comme cela, M. Danceny aura plus souvent de mes nouvelles. Il est vrai que ce sera bien plus commode qu'à présent ; mais c'est que d'abord, cela m'a fait trop peur : je vous prie de m'excuser, et j'espere que vous n'en continuerez pas moins d'être aussi complaisant que par le passé. J'en serai aussi toujours bien reconnoissante.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très-humble et très-obéissante servante.

*De... ce 28 Septembre 17**.*

LETTRE XCVI

Le Vicômte de Valmont à la Marquise de Merteuil.

Je parie bien que, depuis votre aventure, vous attendez chaque jour mes complimens et mes éloges ; je ne doute même pas que vous n'ayiez pris un peu d'humeur de mon long silence : mais que voulez-vous ? j'ai toujours pensé que quand il n'y avoit plus que des louanges

à donner à une femme, on pouvoit s'en reposer sur elle et s'occûper d'autre chose. Cependant je vous remercie pour mon compte, et vous félicite pour le vôtre. Je veux bien même, pour vous rendre parfaitement heureuse, convenir que, pour cette fois, vous avez surpassé mon attente. Après cela, voyons si de mon côté j'aurai du moins rempli la vôtre en partie.

Ce n'est pas de Mde de Tourvel dont je veux vous parler ; sa marche trop lente vous déplaît ; vous n'aimez que les affaires faites. Les scenes filées vous ennuient ; et moi, jamais je n'avois goûté le plaisir que j'éprouve dans ces lenteurs prétendues.

Oui, j'aime à voir, à considérer cette femme prudente, engagée, sans s'en être aperçue, dans un sentier qui ne permet plus de retour, et dont la pente rapide et dangereuse l'entraîne malgré elle, et la force à me suivre. Là, effrayée du péril qu'elle court, elle voudroit s'arrêter, et ne peut se retenir. Ses soins et son adresse peuvent bien rendre ses pas moins grands ; mais il faut qu'ils se succedent. Quelquefois, n'osant fixer le danger, elle ferme les yeux, et se laissant aller, s'abandonne à mes soins. Plus souvent, une nouvelle crainte ranime ses efforts : dans son effroi mortel, elle veut tenter encore de retourner en arriere ; elle épuise ses forces pour gravir péniblement un court espace ; et bientôt un magique pouvoir la replace plus près de ce danger, que vraiment elle avoit voulu fuir. Alors n'ayant plus que moi pour guide et pour appui, sans songer à me reprocher davantage une chûte inévitable, elle m'implore pour la retarder. Les ferventes prieres, les humbles supplications, tout ce que les mortels, dans leur crainte, offrent à la Divinité, c'est moi qui le reçois d'elle ; et vous voulez que, sourd à ses vœux, et détruisant moi-même le culte qu'elle me rend, j'emploie à la précipiter la puissance qu'elle invoque pour la soutenir ! ah ! laissez-moi du moins le temps d'observer ces touchans combats entre l'amour et la vertu.

Eh quoi ! ce même spectacle qui vous fait courir au Théâtre avec empressement, que vous y applaudissez avec fureur, le croyez-vous moins attachant dans la réalité ? Ces sentimens d'une âme pure et tendre, qui redoute le bonheur qu'elle desire, et ne cesse pas de se défendre, même alors qu'elle cesse de résister, vous les écoutez avec enthousiasme : ne seroient-ils sans prix que pour celui qui les fait naître ? Voilà pourtant, voilà les délicieuses jouissances que cette femme céleste m'offre chaque jour ; et vous me reprochez d'en savourer les douceurs ! Ah ! le temps ne viendra que trop tôt, où, dégradée par sa chûte, elle ne sera plus pour moi qu'une femme ordinaire.

Mais j'oublie, en vous parlant d'elle, que je ne voulois pas vous en parler. Je ne sais quelle puissance m'y attache, m'y ramene sans cesse, même alors que je l'outrage. Ecartons sa dangereuse idée ; que je redevienne moi-même pour traiter un sujet plus gai. Il s'agit de votre pupille, à présent devenue la mienne, et j'espere qu'ici vous allez me reconnoître.

Depuis quelques jours, mieux traité par ma tendre Dévote, et par conséquent moins occupé d'elle, j'avois remarqué que la petite Volanges étoit en effet fort jolie ; et que, s'il y avoit de la sottise à en être amoureux comme Danceny, peut-être n'y en avoit-il pas moins de ma part, à ne pas chercher auprès d'elle une distraction que ma solitude me rendoit nécessaire. Il me parut juste aussi de me payer des soins que je me donnois pour elle : je me rappelois en outre que vous me l'aviez offerte, avant que Danceny eût rien à y prétendre ; et je me trouvois fondé à réclamer quelques droits, sur un bien qu'il ne possédoit qu'à mon refus et par mon abandon. La jolie mine de la petite personne, sa bouche si fraîche, son air enfantin, sa gaucherie même, fortifioient ces sages réflexions ; je résolus d'agir en conséquence, et le succès a couronné l'entreprise.

Déjà vous cherchez par quel moyen j'ai supplanté sitôt

l'amant chéri ; quelle séduction convient à cet âge, à cette inexpérience. Epargnez-vous tant de peine, je n'en ai employé aucune. Tandis que maniant avec adresse les armes de votre sexe, vous triomphiez par la finesse ; moi, rendant à l'homme ses droits imprescriptibles, je subjuguois par l'autorité. Sûr de saisir ma proie, si je pouvois la joindre, je n'avois besoin de ruse que pour m'en approcher, et même celle dont je me suis servi ne mérite presque pas ce nom.

Je profitai de la premiere Lettre que je reçus de Danceny pour sa Belle, et après l'en avoir avertie par le signal convenu entre nous, au lieu de mettre mon adresse à la lui rendre, je la mis à n'en pas trouver le moyen : cette impatience que je faisois naître, je faignois de la partager, et après avoir causé le mal, j'indiquai le remede.

La jeune personne habite une chambre dont une porte donne sur le corridor ; mais, comme de raison, la mere en avoit pris la clef. Il ne s'agissoit que de s'en rendre maître. Rien de plus facile dans l'exécution ; je ne demandois que d'en disposer deux heures, et je répondois d'en avoir une semblable. Alors correspondances, entrevues, rendez-vous nocturnes, tout devenoit commode et sûr ; cependant, le croiriez-vous ? l'Enfant timide prit peur et refusa. Un autre s'en seroit désolé ; moi je n'y vis que l'occasion d'un plaisir plus piquant. J'écrivis à Danceny pour me plaindre de ce refus, et je fis si bien que notre étourdi n'eut de cesse qu'il n'eût obtenu, exigé même de sa craintive Maîtresse, qu'elle accordât ma demande et se livrât toute à ma discrétion.

J'étois bien-aise, je l'avoue, d'avoir ainsi changé
et que le jeune homme fît pour moi ce qu'il comptoit que je ferois pour lui. Cette idée doubloit, à mes yeux, le prix de l'aventure : aussi dès que j'ai eu la précieuse clef, me suis-je hâté d'en faire usage ; c'étoit la nuit dernière.

Après m'être assuré que tout étoit tranquille dans le Château, armé de ma lanterne sourde, et dans la toilette

que comportoit l'heure et qu'exigeoit la circonstance, j'ai rendu ma premiere visite à votre pupille. J'avois tout fait préparer (et cela par elle-même), pour pouvoir entrer sans bruit. Elle étoit dans son premier sommeil, et dans celui de son âge ; de façon que je suis arrivé jusqu'à son lit, sans qu'elle se soit réveillée. J'ai d'abord été tenté d'aller plus avant, et d'essayer de passer pour un songe ; mais craignant l'effet de la surprise et le bruit qu'elle en traîne, j'ai préféré d'éveiller avec précaution la jolie dormeuse, et suis en effet parvenu à prévenir le cri que je redoutois.

Après avoir calmé ses premieres craintes, comme je n'étois pas venu là pour causer, j'ai risqué quelques libertés. Sans doute on ne lui a pas bien appris dans son Couvent, à combien de périls divers est exposée la timide innocence, et tout ce qu'elle a à garder pour n'être pas surprise : car, portant toute son attention, toutes ses forces, à se défendre d'un baiser, qui n'étoit qu'une fausse attaque, tout le reste étoit laissé sans défense ; le moyen de n'en pas profiter ! J'ai donc changé ma marche, et sur-le-champ j'ai pris poste. Ici nous avons pensé être perdus tous deux : la petite fille, toute effarouchée, a voulu crier de bonne-foi ; heureusement sa voix s'est éteinte dans les pleurs. Elle s'étoit jettée aussi au cordon de sa sonnette, mais mon adresse a retenu son bras à temps.

« Que voulez-vous faire, (lui ai-je dit alors) vous perdre
» pour toujours ? Qu'on vienne, et que m'importe ? à qui
» persuaderez-vous que je ne sois pas ici de votre aveu ?
» Quel autre que vous m'aura fourni le moyen de m'y
» introduire ? et cette clef que je tiens de vous, que je n'ai
» pu avoir que par vous, vous chargerez-vous d'en indi-
» quer l'usage » ? Cette courte harangue n'a calmé ni la douleur, ni la colere ; mais elle a amené la soumission. Je ne sais si j'avois le ton de l'éloquence ; au moins est-il vrai que je n'en avois pas le geste. Une main occupée pour la force, l'autre pour l'amour, quel Orateur pourroit pré-

tendre à la grace en pareille situation ? Si vous vous la peignez bien, vous conviendrez qu'au moins elle étoit favorable à l'attaque : mais moi, je n'entends rien à rien, et, comme vous dites, la femme la plus simple, une pensionnaire, me mene comme un enfant.

Celle-ci, tout en se désolant, sentoit qu'il falloit prendre un parti, et entrer en composition. Les prieres me trouvant inexorable, il a fallu passer aux offres. Vous croyez que j'ai vendu bien cher ce poste important : non, j'ai tout promis pour un baiser. Il est vrai que, le baiser pris, je n'ai pas tenu ma promesse : mais j'avois de bonnes raisons. Etions-nous convenus qu'il seroit pris ou donné ? A force de marchander, nous sommes tombés d'accord pour un second ; et celui-là, il étoit dit qu'il seroit reçu. Alors ayant guidé ses bras timides autour de mon corps, et la pressant de l'un des miens plus amoureusement, le doux baiser a été reçu en effet ; mais bien, mais parfaitement reçu : tellement enfin que l'Amour n'auroit pas pu mieux faire.

Tant de bonne-foi méritoit récompense, aussi ai-je aussi-tôt accordé la demande. La main s'est retirée; mais je ne sais pas quel hasard je me suis trouvé moi-même à sa place. Vous me supposez-là bien empressé, bien actif, n'est-il pas vrai ? point du tout. J'ai pris goût aux lenteurs, vous dis-je. Une fois sûr d'arriver, pourquoi tant presser le voyage ?

Sérieusement, j'étois bien-aise d'observer une fois la puissance de l'occasion, et je la trouvais ici dénuée de tout secours étranger. Elle avoit pourtant à combattre l'amour, et l'amour soutenu par la pudeur ou la honte ; et fortifié sur-tout par l'humeur que j'avois donnée, et dont on avoit beaucoup pris. L'occasion étoit seule ; mais elle étoit là, toujours offerte, toujours presente, et l'Amour étoit absent.

Pour assurer mes observations, j'avois la malice de n'employer de force que ce qu'on en pouvoit combattre. Seu-

lement si ma charmante ennemie, abusant de ma facilité, se trouvoit prête à m'échapper, je la contenois par cette même crainte, dont j'avois déjà éprouvé les heureux effets. Hé bien, sans autre soin, la tendre amoureuse, oubliant ses sermens, a cédé d'abord et fini par consentir : non pas qu'après ce premier moment les reproches et les larmes ne soient revenus de concert ; j'ignore s'ils étoient vrais ou feints : mais, comme il arrive toujours, ils ont cessé, dès que je me suis occupé à y donner lieu de nouveau. Enfin, de foiblesse en reproche, et de reproche en foiblesse, nous ne nous sommes séparés que satisfaits l'un de l'autre, et également d'accord pour le rendez-vous de ce soir.

Je ne me suis retiré chez moi qu'au point du jour, et j'étois rendu de fatigue et de sommeil : cependant j'ai sacrifié l'un et l'autre au desir de me trouver ce matin au déjeûner ; j'aime, de passion, les mines de lendemain. Vous n'avez pas d'idée de celle-ci. C'étoit un embarras dans le maintien ! une difficulté dans la marche ! des yeux toujours baissés, et si gros, et si battus ! Cette figure si ronde s'étoit tant alongée ! rien n'étoit si plaisant. Et pour la premiere fois, sa mere, alarmée de ce changement extrême, lui témoignoit un intérêt assez tendre ; et la Présidente aussi, qui s'empressoit autour d'elle ! Oh ! pour ces soins là, ils ne sont que prêtés ; un jour viendra où on pourra les lui rendre, et ce jour n'est pas loin. Adieu ma belle amie.

*Du château de... ce 1er. Octobre 17**.*

LETTRE XCVII.

Cécile Volanges à la Marquise de Merteuil.

Ah ! mon Dieu, Madame, que je suis affligée ! que je suis malheureuse ! Qui me consolera dans mes peines ? qui me conseillera dans l'embarras où je me trouve ? Ce M. de Valmont... et Danceny ! non, l'idée de

Danceny me met au désespoir.... Comment vous raconter ? comment vous dire ?.... Je ne sais comment faire. Cependant mon cœur est plein.... Il faut que je parle à quelqu'un, et vous êtes la seule a qui je puisse, à qui j'ose me confier. Vous avez tant de bonté pour moi ! Mais n'en ayez pas dans ce moment-ci ; je n'en suis pas digne : que vous dirai-je ? je ne le desire point. Tout le monde ici m'a témoigné de l'intérêt aujourd'hui..... ; ils ont tous augmenté ma peine. Je sentois tant que je ne le méritois pas ? Grondez-moi au contraire ; grondez-moi bien, car je suis bien coupable : mais après, sauvez-moi ; si vous n'avez pas la bonté de me conseiller je mourrai de chagrin.

Apprenez donc... ma main tremble, comme vous voyez, je ne peux presque pas écrire, je me sens le visage tout en feu... Ah ! c'est bien le rouge de la honte. Hé bien, je la souffrirai ; ce sera la premiere punition de ma faute. Oui, je vous dirai tout.

Vous saurez donc que M. de Valmont, qui m'a remis jusqu'ici les lettres de M. Danceny, a trouvé tout-d'un-coup que c'étoit trop difficile ; il a voulu avoir une clef de ma chambre. Je puis bien vous assurer que je ne voulois pas : mais il a été en écrire à Danceny, et Danceny l'a voulu aussi ; et moi, ça me fait tant de peine quand je lui refuse quelque chose, sur-tout depuis mon absence qui le rend si malheureux, que j'ai fini par y consentir. Je ne prévoyois pas le malheur qui en arriveroit.

Hier, M. de Valmont s'est servi de cette clef pour venir dans ma chambre, comme j'étois endormie ; je m'y attendois si peu, qu'il m'a fait bien peur en me réveillant : mais comme il m'a parlé tout de suite, je l'ai reconnu, et je n'ai pas crié ; et puis l'idée m'est venue d'abord, qu'il venoit peut-être m'apporter une Lettre de Danceny. C'en étoit bien loin. Un petit moment après, il a voulu m'embrasser ; et pendant que je me défendois : comme c'est naturel, il a si bien fait, que je n'aurois pas

voulu pour toute chose au monde.... mais lui vouloit un baiser auparavant. Il a bien fallu, car comment faire ? d'autant que j'avois essayé d'appeler ; mais outre que je n'ai pas pu, il a bien su me dire que s'il venoit quelqu'un, il sauroit bien rejetter toute la faute sur moi ; et en effet, c'étoit bien facile, à cause de cette clef. Ensuite il ne s'est pas retiré davantage. Il en a voulu un second ; et celui-là je ne savois pas ce qui en étoit, mais il m'a toute troublée ; et après, c'étoit encore pis qu'auparavant. Oh ! par exemple, c'est bien mal ça. Enfin après,... vous m'exempterez bien de dire le reste ; mais je suis malheureuse autant qu'on peut l'être.

Ce que je me reproche le plus, et dont pourtant il faut que je vous parle, c'est que j'ai peur de ne pas m'être défendue autant que je le pouvois. Je ne sais pas comment cela se faisoit : sûrement, je n'aime pas M. de Valmont, bien au contraire ; et il y avoit des momens où j'étois comme si je l'aimois.. Vous jugez bien que ça ne m'empêchoit pas de lui dire toujours que non : mais je sentois bien que je ne faisois pas comme je disois ; et ça, c'étoit comme malgré moi ; et puis aussi, j'étois bien troublée !. S'il est toujours aussi difficile que ça de se défendre, il faut y être bien accoutumée ! Il est vrai que M. de Valmont a des façons de dire, qu'on ne sait pas comment faire pour lui répondre ; enfin, croiriez-vous que quand il s'en est allé, j'en étois comme fâchée, et que j'ai eu la foiblesse de consentir qu'il revînt ce soir : ça me désole encore plus que tout le reste.

Oh ! malgré ça, je vous promets bien que je l'empêcherai d'y venir. Il n'a pas été sorti, que j'ai bien senti que j'avois eu bien tort de lui promettre. Aussi, j'ai pleuré tout le reste du temps. C'est sur-tout Danceny qui me faisoit de la peine ; toutes les fois que je songeois à lui, mes pleurs redoubloient que j'en étois suffoquée, et j'y songeois toujours,... Et à présent encore, vous en voyez l'effet ; voilà mon papier tout trempé. Non, je ne

me consolerai jamais, ne fût-ce qu'à cause de lui... Enfin, je n'en pouvois plus, et pourtant je n'ai pas pu dormir une minute. Et ce matin en me levant, quand je me suis regardée au miroir, je faisois peur, tant j'étois changée.

Maman s'en est aperçue dès qu'elle m'a vue, et elle m'a demandé ce que j'avois. Moi, je me suis mise à pleurer tout de suite. Je croyois qu'elle m'alloit gronder, et peut-être ça m'auroit fait moins de peine : mais, au contraire. Elle m'a parlé avec douceur ! Je ne le méritois gueres. Elle m'a dit de ne pas m'affliger comme ça ! Elle ne savoit pas le sujet de mon affliction. Que je me rendrois malade ! Il y a des momens où je voudrois être morte. Je n'ai pas pu y tenir. Je me suis jettée dans ses bras en sanglotant, et en lui disant : « Ah ! Maman. votre fille est bien malheureuse ! » Maman n'a pas pu s'empêcher de pleurer un peu ; et tout cela n'a fait qu'augmenter mon chagrin : heureusement elle ne m'a pas demandé pourquoi j'étois si malheureuse, car je n'aurois su que lui dire.

Je vous en supplie, Madame, écrivez-moi le plutôt que vous pourrez, et dites-moi ce que je dois faire : car je n'ai le courage de songer à rien. et je ne fais que m'affliger, Vous voudrez bien m'adresser votre Lettre par M. de Valmont ; mais je vous en prie, si vous lui écrivez en même temps, ne lui parlez pas que je vous aie rien dit.

J'ai l'honneur d'être, Madame, avec toujours bien de l'amitié, votre très-humble et très-obéissante servante.....

Je n'ose pas signer cette Lettre.

*Du Château de... ce 1er Octobre 17**.*

LETTRE XCVIII

Madame de Volanges à la Marquise de Merteuil.

Il y a bien peu de jours, ma charmante amie, que c'étoit vous qui me demandiez des consolations et des conseils :

aujourd'hui, c'est mon tour ; et je vous fais pour moi la même demande que vous me faisiez pour vous. Je suis bien réellement affligée, et je crains de n'avoir pas pris les meilleurs moyens pour éviter les chagrins que j'éprouve.

C'est ma fille qui cause mon inquiétude. Depuis mon départ, je l'avois bien vue toujours triste et chagrine ; mais je m'y attendois, et j'avois armé mon cœur d'une sévérité que je jugeois nécessaire. J'espérois que l'absence, les distractions détruiroient bientôt un amour que je regardois plutôt comme une erreur de l'enfance, que comme une véritable passion. Cependant, loin d'avoir rien gagné depuis mon séjour ici, je m'aperçois que cet enfant se livre de plus en plus à une mélancolie dangereuse ; et je crains, tout de bon, que sa santé ne s'altere. Particulierement depuis quelques jours, elle change à vue d'œil. Hier, sur-tout, elle me frappa, et tout le monde ici en fut vraiment alarmé.

Ce qui me prouve encore combien elle est affectée vivement, c'est que je la vois prête à surmonter la timidité qu'elle a toujours eue avec moi. Hier matin, sur la simple demande que je lui fis si elle étoit malade, elle se précipita dans mes bras en me disant qu'elle étoit bien malheureuse ; et elle pleura aux sanglots. Je ne puis vous rendre la peine qu'elle m'a faite ; les larmes me sont venues aux yeux tout de suite ; et je n'ai eu que le temps de me détourner, pour empêcher qu'elle ne me vît. Heureusement j'ai eu la prudence de ne lui faire aucune question, et elle n'a pas osé m'en dire davantage : mais il n'en est pas moins clair que c'est cette malheureuse passion qui la tourmente.

Quel parti prendre pourtant, si cela dure ? ferai-je le malheur de ma fille ? tournerai-je contre elle les qualités les plus précieuses de l'ame, la sensibilité et la constance ? est-ce pour cela que je suis sa mere ? et quand j'étoufferois ce sentiment si naturel qui nous fait vouloir le bonheur de nos enfants ; quand je regarderois comme une faiblesse, ce

que je crois, au contraire, le premier, le plus sacré de nos devoirs ; si je force son choix, n'aurai-je pas à répondre des suites funestes qu'il peut avoir ? Quel usage à faire de l'autorité maternelle, que de placer sa fille entre le crime et le malheur !

Mon amie, je n'imiterai pas ce que j'ai blâmé si souvent. J'ai pu, sans doute, tenter de faire un choix pour ma fille ; je ne faisois en cela que l'aider de mon expérience : ce n'étoit pas un droit que j'exerçois, je remplissois un devoir. J'en trahirois un au contraire, en disposant d'elle au mépris d'un penchant que je n'ai pas su empêcher de naître, et dont ni elle ni moi ne pouvons connoître ni l'étendue ni la durée. Non, je ne souffrirai point qu'elle épouse celui-ci pour aimer celui-là, et j'aime mieux compromettre mon autorité que sa vertu.

Je crois donc que je vais prendre le parti plus sage, de retirer la parole que j'ai donnée à M. de Gercourt. Vous venez d'en voir les raisons ; elles me paroissent devoir l'emporter sur mes promesses. Je dis plus ; dans l'état où sont les choses, remplir mon engagement, ce seroit véritablement le violer. Car enfin, si je dois à ma fille de ne pas livrer son secret à M. de Gercourt , je dois au moins à celui-ci de ne pas abuser de l'ignorance ou je le laisse, et de faire pour lui, tout ce que je crois qu'il feroit lui-même, s'il étoit instruit. Irai-je, au contraire, le trahir indignement, quand il se livre à ma foi, et, tandis qu'il m'honore en me choisissant pour sa seconde mere, le tromper dans le choix qu'il veut faire de la mere de ses enfans ? Ces réflexions si vraies et auxquelles je ne peux me refuser, m'alarment plus que je ne puis vous dire.

Aux malheurs qu'elles me font redouter, je compare ma fille, heureuse avec l'époux que son cœur a choisi, ne connoissant ses devoirs que par la douceur qu'elle trouve à les remplir ; mon gendre également satisfait et se félicitant, chaque jour, de son choix ; chacun d'eux ne trouvant de bonheur que dans le bonheur de l'autre, et celui

de tous deux se réunissant pour augmenter le mien. L'espoir d'un avenir si doux, doit-il être sacrifié à de vaines considérations ? Et quelles sont celles qui me retiennent ? uniquement des vues d'intéret. De quel avantage sera-t-il donc pour ma fille d'être née riche, si elle n'en doit pas moins être esclave de la fortune.

Je conviens que M. de Gercourt est un parti meilleur, peut-être, que je ne devois l'espérer pour ma fille ; j'avoue même que j'ai été extrêmement flattée du choix qu'il a fait d'elle. Mais enfin, Danceny est d'une aussi bonne maison que lui ; il ne lui cede en rien pour les qualités personnelles ; il a sur M. de Gercourt l'avantage d'aimer et d'être aimé ; il n'est pas riche à la vérité ; mais ma fille ne l'est-elle pas assez pour deux ? Ah ! pourquoi lui ravir la satisfaction si douce d'enrichir ce qu'elle aime !

Ces mariages qu'on calcule au lieu de les assortir, qu'on appelle de convenance, et où tout se convient en effet, hors les goûts et les caracteres, ne sont-ils pas la source la plus féconde de ces éclats scandaleux qui deviennent tous les jours plus fréquents ? J'aime mieux différer ; au moins j'aurai le temps d'étudier ma fille que je ne connois pas. Je me sens bien le courage de lui causer un chagrin passager, si elle en doit recueillir un bonheur plus solide : mais de risquer de la livrer à un désespoir éternel, cela n'est pas dans mon cœur.

Voilà, ma chere amie, les idées qui me tourmentent, et sur quoi je réclame vos conseils. Ces objets séveres contrastent beaucoup avec votre aimable gaieté, et ne paroissent gueres de votre âge : mais votre raison l'a tant devancé ! Votre amitié d'ailleurs aidera votre prudence ; et je ne crains point que l'une ou l'autre se refusent à la sollicitude maternelle qui les implore.

Adieu, ma charmante amie ; ne doutez jamais de la sincérité de mes sentimens.

*Du Château de... ce 2 Octobre 17**.*

LETTRE XCIX

Le Vicomte de Valmont à la Marquise de Merteuil.

Encore de petits événemens, ma belle amie ; mais des scènes seulement, point d'actions. Ainsi, armez-vous de patience ; prenez-en même beaucoup : car tandis que ma Présidente marche à si petits pas, votre pupille recule, et c'est bien pis encore. Hé bien, j'ai le bon esprit de m'amuser de ces miseres-la. Véritablement je m'accoutume fort bien à mon séjour ici ; et je puis dire que dans le triste Château de ma vieille tante, je n'ai pas éprouvé un moment d'ennui. Au fait, n'y ai-je pas jouissances, privations, espoir, incertitude ? Qu'a-t-on de plus sur un plus grand théâtre ? des spectateurs ? Hé ! laissez faire, ils ne me manqueront pas. S'ils ne me voient pas à l'ouvrage, je leur montrerai ma besogne faite ; ils n'auront plus qu'à admirer et applaudir. Oui ils applaudiront ; car je puis enfin prédire, avec certitude, le moment de la chûte de mon austere Dévote. J'ai assisté ce soir à l'agonie de la vertu. La douce foiblesse va régner à sa place. Je n'en fixe pas l'époque plus tard qu'à notre premiere entrevue : mais déjà je vous entends crier à l'orgueil. Annoncer sa victoire, se vanter à l'avance ! Hé, là, là, calmez-vous ? Pour vous prouver ma modestie, je vais commencer par l'histoire de ma défaite.

En vérité, votre pupille est une petite personne bien ridicule ! C'est bien un enfant qu'il faudroit traiter comme tel, et à qui on feroit grace en ne le mettant qu'en pénitence ! Croiriez-vous qu'après ce qui s'est passé avant-hier entr'elle et moi, après la façon amicale dont nous nous sommes quittés hier matin ; lorsque j'ai voulu y retourner le soir, comme elle en étoit convenue, j'ai trouvé sa porte fermée en-dedans ? Qu'en dites-vous ? on éprouve quelquefois de ces enfantillages-là la veille ; mais le lendemain ! cela n'est-il pas plaisant ?

Je n'en ai pourtant pas ri d'abord ; jamais je n'avois autant senti l'empire de mon caractère. Assurément j'allois à ce rendez-vous sans plaisir, et uniquement par procédé. Mon lit, dont j'avois grand besoin, me sembloit, pour le moment, préférable à celui de tout autre, et je ne m'en étois éloigné qu'à regret. Cependant je n'ai pas eu plutôt trouvé un obstacle, que je brûlois de le franchir ; j'étois humilié, sur-tout qu'un enfant m'eût joué. Je me retirai donc avec beaucoup d'humeur : et dans le projet de ne plus me mêler de ce sot enfant, ni de ses affaires, je lui avois écrit, sur-le-champ, un billet que je comptois lui remettre aujourd'hui, et où je l'évaluois à son juste prix. Mais, comme on dit, la nuit porte conseil ; j'ai trouvé ce matin que, n'ayant pas ici le choix des distractions, il falloit garder celle-là : j'ai donc supprimé le sévere billet. Depuis que j'y ai réfléchi, je ne reviens pas d'avoir eu l'idée de finir cette aventure, avant d'avoir en main de quoi en perdre l'Héroïne. Où nous mene pourtant un premier mouvement ! Heureux, ma belle amie, qui a su, comme vous, s'accoutumer à n'y jamais céder ! Enfin j'ai différé ma vengeance ; j'ai fait ce sacrifice à vos vues sur Gercourt.

A présent que je ne suis plus en colere, je ne vois plus que du ridicule dans la conduite de votre pupille. En effet, je voudrois bien savoir ce qu'elle espere gagner par-là ! pour moi je m'y perds : si ce n'est que pour se défendre, il faut convenir qu'elle s'y prend un peu tard. Il faudra bien qu'un jour elle me dise le mot de cette énigme ! j'ai grande envie de le savoir. C'est peut-être seulement qu'elle se trouvoit fatiguée ? franchement cela se pourroit ; car sans doute elle ignore encore que les fleches de l'amour, comme la lance d'Achille, portent avec elles le remede aux blessures qu'elles font. Mais non, à sa petite grimace de toute la journée, je parierois qu'il entre là-dedans du repentir.... là.... quelque chose.... comme de la vertu.... De la vertu !.... c'est bien à elle qu'il convient d'en avoir ?

Ah ! qu'elle la laisse à la femme véritablement née pour elle, la seule qui sache l'embellir, qui la feroit aimer !.... Pardon, ma belle amie : mais c'est ce soir même que s'est passée, entre Mde de Tourvel et moi, la scene dont j'ai à vous rendre compte, et j'en conserve encore quelque émotion. J'ai besoin de me faire violence pour me distraire de l'impression qu'elle m'a faite ; c'est même pour m'y aider, que je me suis mis à vous écrire. Il faut pardonner quelque chose à ce premier moment.

Il y a déjà quelques jours que nous sommes d'accord, Mde de Tourvel et moi, sur nos sentimens ; nous ne disputons plus que sur les mots. C'étoit toujours, à la vérité, *son amitié* qui répondoit *à mon amour :* mais ce langage de convention ne changeoit pas le fond des choses ; et quand nous serions restés ainsi, j'en aurois peut-être été moins vite, mais non pas moins sûrement. Déjà même il n'étoit plus question de m'éloigner, comme elle vouloit d'abord ; et pour les entretiens que nous avons journellement, si je mets mes soins à lui en offrir l'ocasion, elle met les siens à la saisir.

Comme c'est ordinairement à la promenade que se passent nos petits rendez-vous, le temps affreux qu'il a fait tout aujourd'hui, ne me laissoit rien esperer : j'en étois même vraiment contrarié ; je ne prévoyois pas combien je devois gagner à ce contre-temps.

Ne pouvant se promener, on s'est mis à jouer en sortant de table ; et comme je joue peu, et que je ne suis plus nécessaire, j'ai pris ce temps pour monter chez moi, sans autre projet que d'y attendre, à-peu-près, la fin de la partie.

Je retournois joindre le cercle, quand j'ai trouvé la charmante femme qui entroit dans son appartement, et qui, soit imprudence ou foiblesse, m'a dit de sa douce voix ; « Où allez-vous donc ? il n'y a personne au salon » Il ne m'en a pas fallu davantage, comme vous pouvez croire, pour essayer d'entrer chez elle ; j'y ai trouvé

moins de résistance que je ne m'y attendois. Il est vrai que j'avois eu la précaution de commencer la conversation à la porte, et de la commencer indifférente ; mais à peine avons-nous été établis, que j'ai ramené la véritable, et que j'ai parlé de *mon amour à mon amie.* Sa premiere réponse, quoique simple, m'a paru assez expressive : « Oh! tenez, m'a-t-elle dit, ne parlons pas de cela ici » ; et elle trembloit. La pauvre femme ! elle se voit mourir.

Pourtant elle avoit tort de craindre. Depuis quelque temps, assuré du succès un jour ou l'autre, et la voyant user tant de force dans d'inutiles combats, j'avois résolu de ménager les miennes, et d'attendre sans effort, qu'elle se rendît de lassitude. Vous sentez bien qu'ici il faut un triomphe complet, et que je ne veux rien devoir à l'occasion. C'étoit même d'après ce plan formé, et pour pouvoir être pressant, sans m'engager trop, que je suis revenu à ce mot d'amour, si obstinément refusé : sûr qu'on me croyoit assez d'ardeur, j'ai essayé un ton plus tendre. Ce refus ne me fâchoit plus, il m'affligeoit ; ma sensible amie ne me devoit-elle pas quelques consolations ?

Tout en me consolant, une main étoit restée dans la mienne ; le joli corps étoit appuyé sur mon bras, et nous étions extrêmement rapprochés. Vous avez sûrement remarqué combien, dans cette situation, à mesure que la défense mollit, les demandes et les refus se passent de plus près ; comment la tête se détourne et les regards se baissent, tandis que les discours, toujours prononcés d'une voix foible, deviennent rares et entrecoupés. Ces symptômes précieux annoncent, d'une maniere non équivoque, le consentement de l'ame : mais rarement a-t-il encore passé jusqu'aux sens ; je crois même qu'il est toujours dangereux de tenter alors quelque entreprise trop marquée ; parce que cet état d'abandon n'étant jamais sans un plaisir très-doux, on ne sauroit forcer d'en sortir, sans causer une humeur qui tourne infailliblement au profit de la défense.

Mais, dans le cas présent, la prudence m'étoit d'autant plus nécessaire, que j'avois sur-tout à redouter l'effroi que cet oubli d'elle-même ne manqueroit pas de causer à ma tendre rêveuse. Aussi cet aveu que je demandois, je n'exigeois pas même qu'il fût prononcé ; un regard pouvoit suffire : un seul regard, et j'étois heureux.

Ma belle amie, les beaux yeux se sont en effet levés sur moi ; la bouche céleste a même prononcé : « Eh bien ! oui' je... » Mais tout-à-coup le regard s'est éteint, la voix a manqué, et cette femme adorable est tombée dans mes bras. A peine avois-je eu le temps de l'y recevoir, que se dégageant avec une force convulsive, la vue égarée, et les mains élevées vers le Ciel... « Dieu... ô mon Dieu, sauvez-moi, » s'est-elle écriée ; et sur-le-champ, plus prompte que l'éclair, elle étoit à genoux à dix pas de moi. Je l'entendois prête à suffoquer. Je me suis avancé pour la secourir ; mais elle, prenant mes mains qu'elle baignoit de pleurs. quelquefois même embrassant mes genoux : « Oui, ce « sera vous, disoit-elle, ce sera vous qui me sauverez ! « Vous ne voulez pas ma mort, laissez-moi ; sauvez-moi ; « laissez-moi au nom de Dieu, laissez-moi. » ! Et ces discours peu suivis, s'échappoient à peine, à travers des sanglots redoublés. Cependant elle me tenoit avec une force qui ne m'auroit pas permis de m'éloigner ; alors rassemblant les miennes, je l'ai soulevée dans mes bras. Au même instant les pleurs ont cessé ; elle ne parloit plus ; tous ses membres se sont roidis et de violentes convulsions ont succédé à cet orage.

J'étois, je l'avoue, vivement ému, et je crois que j'aurois consenti à sa demande, quand les circonstances ne m'y auroient pas forcé. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'après lui avoir donné quelques secours, je l'ai laissée comme elle m'en prioit, et que je m'en félicite. Déjà j'en ai presque reçu le prix.

Je m'attendois qu'ainsi que le jour de ma premiere déclaration, elle ne se montreroit pas de la soirée. Mais vers

les huit heures, elle est descendue au salon, et a seulement annoncé au cercle qu'elle s'étoit trouvée fort incommodée. Sa figure étoit abattue, sa voix foible, et son maintien composé ; mais son regard étoit doux, et souvent il s'est fixé sur moi. Son refus de jouer m'ayant même obligé de prendre sa place, elle a pris la sienne à mes côtés. Pendant le souper, elle est restée seule dans le salon. Quand on y est revenu, j'ai cru m'apercevoir qu'elle avoit pleuré : pour m'en éclaircir, je lui ai dit qu'il me sembloit qu'elle s'étoit encore ressentie de son incommodité ; à quoi elle m'a obligeamment répondu : « Ce mal-là ne s'en va pas si « vîte qu'il vient » ! Enfin quand on s'est retiré, je lui ai donné la main ; et à la porte de son appartement elle a serré la mienne avec force. Il est vrai que ce mouvement m'a paru avoir quelque chose d'involontaire ; mais tant mieux ; c'est une preuve de plus de mon empire.

Je parierois qu'à présent elle est enchantée d'en être là : tous les frais sont faits ; il ne reste plus qu'à jouir. Peut-être, pendant que je vous écris, s'ocupe-t-elle déjà de cette douce idée ! et quand même elle s'occuperoit au contraire d'un nouveau projet de défense, ne savons-nous pas bien ce que deviennent tous ces projets-là ? Je vous le demande, cela peut-il aller plus loin que notre prochaine entrevue ? Je m'attends bien, par exemple, qu'il y aura quelques façons pour l'accorder ; mais bon ! le premier pas franchi, ces Prudes austeres savent-elles s'arrêter ? leur amour est une véritable explosion ; la résistance y donne plus de force. Ma farouche Dévote courroit après moi, si je cessois de courir après elle.

Enfin, ma belle amie, incessamment j'arriverai chez vous, pour vous sommer de votre parole. Vous n'avez pas oublié sans doute ce que vous m'avez promis après le succès, cette infidélité à votre Chevalier ? êtes-vous prête ? pour moi je le desire comme si nous ne nous étions jamais connus. Au reste, vous con-

noître, est peut-être une raison pour le desirer davantage :

Je suis juste et ne suis point galant (1).

Aussi ce sera la premiere infidélité que je ferai à ma grave conquête ; et je vous promets de profiter du premier prétexte, pour m'absenter vingt-quatre heures d'auprès d'elle. Ce sera sa punition, de m'avoir tenu si long-temps éloigné de vous. Savez-vous que voilà plus de deux mois que cette aventure m'occupe? oui, deux mois et trois jours ; il est vrai que je compte demain, puisqu'elle ne sera véritablement consommée qu'alors. Cela me rappelle que Mademoiselle de B*** a resisté les trois mois complets. Je suis bien-aise de voir que la franche coquetterie a plus de défense que l'austere vertu,

Adieu, ma belle amie ; il faut vous quitter, car il est fort tard. Cette lettre m'a mené plus loin que je ne comptois : mais comme j'envoie demain matin à Paris, j'ai voulu en profiter, pour vous faire partager un jour plutôt la joie de votre ami.

*Du château de... ce 2 Octobre, 17***, au soir.*

LETTRE C

Le Vicomte de Valmont à la Marquise de Merteuil.

Mon amie, je suis joué, trahi, perdu ; je suis au désespoir : Mde de Tourvel est partie. Elle est partie, et je ne l'ai pas su ! et je n'étois pas là pour m'opposer à son départ, pour lui reprocher son indigne trahison ! Ah ! ne croyez pas que je l'eusse laissée partir ; elle seroit restée ; oui, elle serait restée, eussé-je dû employer la violence. Mais quoi ! dans ma crédule sécurité, je dormois, tranquillement ; je

(1) Voltaire, *Comédie de Nanine.*

dormois, et la foudre est tombée sur moi. Non, je ne conçois rien à ce départ ; il faut renoncer à connoître les femmes.

Quand je me rappelle la journée d'hier ! que dis-je, la soirée même ! Ce regard si doux, cette voix si tendre ! et cette main serrée ! et pendant ce temps, elle projettoit de me fuir ! O femmes, femmes ! plaignez-vous donc, si l'on vous trompe ! Mais, oui, toute perfidie qu'on emploie est un vol qu'on vous fait.

Quel plaisir j'aurai à me venger ! je la retrouverai, cette femme perfide ; je reprendrai mon empire sur elle. Si l'amour m'a suffi pour en trouver les moyens, que ne fera-t-il pas, aidé de la vengeance ? Je la verrai encore à genoux, tremblante et baignée de pleurs, me criant merci de sa trompeuse voix ; et moi, je serai sans pitié.

Que fait-elle à présent ? que pense-t-elle ? Peut-être elle s'applaudit de m'avoir trompé, et fidele aux goûts de son sexe, ce plaisir lui paroît le plus doux. Ce que n'a pu la vertu tant vantée, l'esprit de ruse l'a produit sans effort. Insensé ! je redoutois sa sagesse ; c'étoit sa mauvaise foi que je devois craindre.

Et être obligé de dévorer mon ressentiment ! n'oser montrer qu'une tendre douleur, quand j'ai le cœur rempli de rage ! me voir réduit à supplier encore une femme rebelle, qui s'est soustraite à mon empire ! devois-je donc être humilié à ce point ? et par qui ? par une femme timide, et qui jamais ne s'est exercée à combattre. A quoi me sert de m'être établi dans son cœur, de l'avoir embrasé de tous les feux de l'amour, d'avoir porté jusqu'au délire le trouble de ses sens ; si, tranquille dans sa retraite, elle peut aujourd'hui s'enorgueillir de sa fuite plus que moi de mes victoires ? Et je le souffrirois ? mon amie, vous ne le croyez pas ; vous n'avez pas de moi cette humiliante idée !

Mais quelle fatalité m'attache à cette femme ? cent autres ne désirent-elles pas mes soins ? ne s'empresseront-

elles pas d'y répondre ? Quand même aucune ne vaudroit celle-ci, l'attrait de la variété, le charme des nouvelles conquêtes, l'éclat de leur nombre, n'offrent-ils pas des plaisirs assez doux ? Pourquoi courir après celui qui nous fuit, et négliger ceux qui se présentent ? Ah ! pourquoi ?... Je l'ignore, mais je l'éprouve fortement.

Il n'est plus pour moi de bonheur, de repos, que par la possession de cette femme que je hais et que j'aime avec une égale fureur. Je ne supporterai mon sort que du moment où je disposerai du sien. Alors tranquille et satisfait, je la verrai, à son tour, livrée aux orages que j'éprouve en ce moment ; j'en exciterai mille autres encore. L'espoir et la crainte, la méfiance et la sécurité, tous les maux inventés par la haine, tous les biens accordés par l'amour, je veux qu'ils remplissent son cœur, qu'ils y succédent à ma volonté. Ce temps viendra... Mais que de travaux encore ! que j'en étois près hier ! et qu'aujourd'hui je m'en vois éloigné ! Comment m'en rapprocher ? je n'ose tenter aucune demarche ; je sens que pour prendre un parti il faudroit être plus calme, et mon sang bout dans mes veines.

Ce qui redouble mon tourment, c'est le sang-froid avec lequel chacun répond ici à mes questions sur cet événement, sur sa cause, sur tout ce qu'il offre d'extraordinaire... Personne ne sait rien, personne ne désire de rien savoir : à peine en auroit-on parlé, si j'avois consenti qu'on parlât d'autre chose. Madame de Rosemonde, chez qui j'ai couru ce matin quand j'ai appris cette nouvelle, m'a répondu avec le froid de son âge, que c'étoit la suite naturelle de l'indisposition que Mde de Tourvel avoit eue hier ; qu'elle avoit craint une maladie ; et qu'elle avoit préféré d'être chez elle : elle trouve cela tout simple ; elle en auroit fait autant, m'a-t-elle dit, comme s'il pouvoit y avoir quelque chose de commun entr'elles deux ! entr'elle, qui n'a plus qu'à mourir ; et l'autre qui fait le charme et le tourment de ma vie !

Mde de Volanges, que d'abord j'avois soupçonnée d'être complice, ne paroît affectée que de n'avoir pas été consultée sur cette démarche. Je suis bien-aise, je l'avoue, qu'elle n'ait pas eu le plaisir de me nuire. Cela me prouve encore qu'elle n'a pas, autant que je le craignois, la confiance de cette femme ; c'est toujours une ennemie de moins. Comme elle se féliciteroit, si elle savoit que c'est moi qu'on a fui ! comme elle se seroit gonflée d'orgueil, si c'eût été par ses conseils ! comme son importance en auroit redoublé ! Mon Dieu ! que je la hais ! Oh ! je renouerai avec sa fille ; je veux la travailler à ma fantaisie : aussi-bien, je crois que je resterai ici quelques temps ; au moins, le peu de réflexions que j'ai pu faire, me porte à ce parti.

Ne croyez-vous pas, en effet, qu'après une démarche aussi marquée, mon ingrate doit redouter ma présence ? Si donc l'idée lui est venue que je pourrois la suivre, elle n'aura pas manqué de me fermer sa porte ; et je ne veux pas plus l'accoutumer à ce moyen, qu'en souffrir l'humiliation. J'aime mieux lui annoncer au contraire que je reste ici ; je lui ferai même des instances pour qu'elle y revienne ; et quand elle sera bien persuadée de mon absence, j'arriverai chez elle : nous verrons comment elle supportera cette entrevue. Mais il faut la différer pour en augmenter l'effet, et je ne sais encore si j'en aurai la patience : j'ai eu, vingt fois dans la journée, la bouche ouverte pour demander mes chevaux. Cependant je prendrai sur moi ; je m'engage à recevoir votre réponse ici ; je vous demande seulement, ma belle amie, de ne pas me la faire attendre.

Ce qui me contrarieroit le plus, seroit de ne pas savoir ce qui se passe : mais mon Chasseur, qui est à Paris, a des droits à quelque accès auprès de la Femme-de-chambre ; il pourra me servir. Je lui envoie une instruction et de l'argent. Je vous prie de trouver bon que je joigne l'un et l'autre à cette Lettre, et suffi d'avoir soin

de les lui envoyer par un de vos gens, avec ordre de les lui remettre à lui-même. Je prends cette précaution, parce que le drôle a l'habitude de n'avoir jamais reçu les Lettres que je lui écris, quand elles lui prescrivent quelque chose qui le gêne ; et que pour le moment, il ne me paroît pas aussi épris de sa conquête, que je voudrois qu'il le fût.

Adieu, ma belle amie ; s'il vous vient quelque idée heureuse, quelque moyen de hâter ma marche, faites m'en part. J'ai éprouvé plus d'une fois combien votre amitié pouvoit être utile ; je l'éprouve encore en ce moment ; car je me sens plus calme depuis que je vous écris ; au moins, je parle à quelqu'un qui m'entend, et non aux Automates près de qui je végete depuis ce matin. En vérité, plus je vais, et plus je suis tenté de croire qu'il n'y a que vous et moi dans le monde, qui valions quelque chose.

*Du Château de... ce 3 Octobre 17**.*

LETTRE CI

Le Vicomte de Valmont à Azolan, son Chasseur.

(Jointe à la précédente.)

Il faut que vous soyez bien imbécile, vous qui êtes parti d'ici ce matin, de n'avoir pas su que Mde de Tourvel en partoit aussi ; ou, si vous l'avez su, de n'être pas venu m'en avertir. A quoi sert-il donc que vous dépensiez mon argent à vous enivrer avec les valets ; que le temps que vous devriez employer à me servir, vous le passiez à faire l'agréable auprès des Femmes-de-chambre, si je n'en suis pas mieux informé de ce qui se passe ? Voilà pourtant de vos négligences ! Mais je vous préviens que s'il vous en arrive une seule dans cette affaire-ci, ce sera la derniere que vous aurez à mon service.

Il faut que vous m'instruisiez de tout ce qui se passe

chez Mde de Tourvel : de sa santé ; si elle dort ; si elle est triste ou gaie ; si elle sort souvent, et chez qui elle va ; si elle reçoit du monde chez elle, et qui y vient ; à quoi elle passe son temps ; si elle a de l'humeur avec ses femmes, particulierement avec celle qu'elle avoit amenée ici ; ce qu'elle fait, quand elle est seule ; si quand elle lit, elle lit de suite, ou si elle interrompt sa lecture pour rêver ; de même quand elle écrit. Songez aussi à vous rendre l'ami de celui qui porte ses Lettres à la Poste. Offrez-vous souvent à lui pour faire cette commission à à sa place ; et quand il acceptera, ne faites partir que celles qui vous paroîtront indifférentes, et envoyez-moi les autres, sur-tout celles à Mde de Volanges, si vous en rencontrez.

Arrangez-vous, pour être encore quelque temps l'Amant heureux de votre Julie. Si elle en a un autre, comme vous l'avez cru, faites-la consentir à se partager ; et n'allez pas vous piquer d'une ridicule délicatesse : vous serez dans le cas de bien d'autres, qui valent mieux que vous. Si pourtant votre second se rendoit trop importun ; si vous vous aperceviez, par exemple, qu'il occupât trop Julie pendant la journée, et qu'elle en fût moins souvent auprès de sa Maîtresse, écartez-le par quelques moyens ; ou cherchez-lui querelle : n'en craignez pas les suites, je vous soutiendrai. Sur-tout ne quittez pas cette maison. C'est par l'assiduité qu'on voit tout, et qu'on voit bien. Si même le hazard faisoit renvoyer quelqu'un des gens, présentez-vous pour le remplacer, comme n'étant plus à moi. Dites dans ce cas que vous m'avez quitté pour chercher une maison plus tranquille et plus réglée. Tâchez enfin de vous faire accepter. Je ne vous en garderai pas moins à mon service pendant ce temps : ce sera comme chez la Duchesse de*** ; et par la suite, Mde de Tourvel vous en récompensera de même.

Si vous aviez assez d'adresse et de zele, cette instruction roit suffire ; mais pour suppléer à l'un et à l'autre, je

vous envoie de l'argent. Le billet ci-joint vous autorise, comme vous verrez, à toucher vingt-cinq louis chez mon homme d'affaires; car je ne doute pas que vous ne soyez sans le sou. Vous emploierez de cette somme, ce qui sera nécessaire pour décider Julie à établir une correspondance avec moi. Le reste servira à faire boire les gens. Ayez soin, autant que cela se pourra, que ce soit chez le Suisse de la maison, afin qu'il aime à vous y voir venir. Mais n'oubliez pas que ce ne sont pas vos plaisirs que je veux payer, mais vos services.

Accoutumez Julie à observer tout et à tout rapporter, même ce qui lui paroîtroît minutieux. Il vaut mieux qu'elle écrive dix phrases inutiles, que d'en omettre une intéressante ; et souvent ce qui paroît indifférent ne l'est pas. Comme il faut que je puisse être instruit sur-le-champ, s'il arrivoit quelque chose qui vous parût mériter attention, aussi-tôt cette Lettre reçue, vous enverrez Philippe, sur le cheval de commission, s'établir à **** (1) : il y restera jusqu'à nouvel ordre; ce sera un relais en cas de besoin, Pour la correspondance courante, la Poste suffira.

Prenez garde de perdre cette Lettre. Relisez la tous les jours, tant pour vous assurer de ne rien oublier, que pour être sûr de l'avoir encore. Faites enfin tout ce qu'il faut faire quand on est honoré de ma confiance. Vous savez que si je suis content de vous, vous le serez de moi.

*Du château de... ce 3 Octobre 17 **.*

LETTRE CII

La Présidente de Tourvel à Madame de Rosemonde.

Vous serez bien étonnée, Madame, en apprenant que je pars de chez vous aussi précipitamment. Cette démarche va vous paroître bien extraordinaire : mais que

(1) Village à moitié chemin de Paris au Château de Mde de Rosemonde.

votre surprise va redoubler encore, quand vous en saurez les raisons ! Peut-être trouverez-vous qu'en vous les confiant, je ne respecte pas assez la tranquillité nécessaire à votre âge, que je m'écarte même des sentimens de vénération qui vous sont dus à tant de titres ? Ah ! Madame, pardon : mais mon cœur est oppressé ; il a besoin d'épancher sa douleur dans le sein d'une amie également douce et prudente : quelle autre que vous pouvoit-il choisir ? Regardez-moi comme votre enfant. Ayez pour moi les bontés maternelles ; je les implore. J'y ai peut-être quelques droits par mes sentimens pour vous.

Où est le temps où, toute entiere à ces sentimens louables, je ne connaissois point ceux qui, portant dans l'ame le trouble mortel que j'éprouve, ôtent la force de les combattre en même temps qu'ils en imposent le devoir ? Ah ! ce fatal voyage m'a perdue...

Que vous dirai-je enfin ? j'aime, oui, j'aime éperdûment. Hélas ! ce mot que j'écris pour la premiere fois, ce mot si souvent demandé sans être obtenu, je paierois de ma vie la douceur de pouvoir une fois seulement le faire entendre à celui qui l'inspire ; et pourtant il faut le refuser sans cesse ! Il va douter encore de mes sentimens ; il croira avoir à s'en plaindre. Je suis bien malheureuse ! Que ne lui est-il aussi facile de lire dans mon cœur que d'y régner ? Oui, je souffrirois moins, s'il savoit tout ce que je souffre ; mais vous-même, à qui je le dis, vous n'en aurez encore qu'une foible idée.

Dans peu de momens, je vais le fuir et l'affliger. Tandis qu'il se croira encore près de moi, je serai déja loin de lui : à l'heure où j'avois coutume de le voir chaque jour, je serai dans des lieux où il n'est jamais venu, où je ne dois pas permettre qu'il vienne. Déja tous mes préparatifs sont faits ; tout est là ; sous mes yeux ; je ne puis les reposer sur rien qui ne m'annonce ce cruel départ. Tout est prêt excepté moi... ! et plus mon cœur s'y refuse, plus il me prouve la nécessité de m'y soumettre.

Je m'y soumettrai sans doute, il vaut mieux mourir que de vivre coupable. Déja, je le sens, je ne le suis que trop ; je n'ai sauvé que ma sagesse, la vertu s'est évanouie. Faut-il vous l'avouer, ce qui me reste encore, je le dois à sa générosité. Enivrée du plaisir de le voir, de l'entendre, de la douceur de le sentir auprès de moi, du bonheur plus grand de pouvoir faire le sien, j'étois sans puissance et sans force ; à peine m'en restoit-il pour combattre, je n'en avois plus pour résister ; je frémissois de mon danger sans pouvoir le fuir. Hé bien, il a vu ma peine, et il a eu pitié de moi. Comment ne le chérirois-je pas ? je lui dois bien plus que la vie.

Ah ! si en restant auprès de lui je n'avois à trembler que pour elle, ne croyez pas que jamais je consentisse à méloigner ? Que m'est-elle sans lui, ne serois-je pas trop heureuse de la perdre ? Condamnée à faire éternellement son malheur et le mien ; à n'oser ni me plaindre, ni le consoler ; à me défendre chaque jour contre lui, contre moi-même ; à mettre mes soins à causer sa peine, quand je voudrois les consacrer tous à son bonheur : vivre ainsi, n'est-ce pas mourir mille fois ? voilà pourtant quel va être mon sort. Je le supporterai cependant, j'en aurai le courage. O vous, que je choisis pour ma mere, recevez-en le serment.

Recevez aussi celui que je fais de ne vous dérober aucune de mes actions ; recevez-le, je vous en conjure ; je vous le demande comme un secours dont j'ai besoin : ainsi engagée à vous dire tout, je m'accoutumerai à me croire toujours en votre présence. Votre vertu remplacera la mienne. Jamais sans doute je ne consentirai à rougir à vos yeux ; et retenue par ce frein puissant, tandis que je chérirai en vous l'indulgente amie confidente de ma foiblesse, j'y honorerai encore l'Ange tutélaire qui me sauvera de la honte.

C'est bien en éprouver assez que d'avoir à faire cette demande. Fatal effet d'une présomptueuse confiance !

pourquoi n'ai-je pas redouté plutôt ce penchant que j'ai senti naître ? Pourquoi me suis-je flattée de pouvoir à mon gré le maîtriser ou le vaincre ? Insensée ! je connoissois bien peu l'amour ! Ah ! si je l'avois combattu avec plus de soin, peut-être eût-il pris moins d'empire ! peut-être alors ce départ n'eût pas été nécessaire ; ou même, en me soumettant à ce parti douloureux, j'aurois pu ne pas rompre entiérement une liaison qu'il eût suffi de rendre moins fréquente ! Mais tout perdre à la fois ! et pour jamais ! O mon amie... ! Mais quoi ! même en vous écrivant, je m'égare encore dans des vœux criminels ? Ah ? partons, partons et que du moins ces torts involontaires soient expiés par mes sacrifices.

Adieu, ma respectable amie ; aimez-moi comme votre fille, adoptez-moi pour telle ; et soyez sûre que, malgré ma foiblesse, j'aimerois mieux mourir que de me rendre indigne de votre choix.

*De... ce 3 Octobre 17**, à une heure du matin.*

LETTRE CIII

Madame de Rosemonde à la Présidente de Tourvel.

J'ai été, ma chere Belle, plus affligée de votre départ que surprise de sa cause ; une longue expérience, et l'intérêt que vous inspirez, avoient suffi pour m'éclairer sur l'état de votre cœur ; et s'il faut tout dire, vous ne m'avez rien ou presque rien appris par votre Lettre. Si je n'avois été instruite que par elle, j'ignorerois encore quel est celui que vous aimez ; car en me parlant de *lui* tout le temps, vous n'avez pas écrit son nom une seule fois. Je n'en avois pas besoin ; je sais bien qui c'est. Mais je le remarque, parce que je me suis rappelé que c'est toujours-là le style de l'amour. Je vois qu'il en est encore comme au temps passé.

Je ne croyois gueres être jamais dans le cas de revenir sur

des souvenirs si éloignés de moi, et si étrangers à mon âge. Pourtant, depuis hier, je m'en suis vraiment beaucoup occupée, par le desir que j'avois d'y trouver quelque chose qui pût vous être utile. Mais que puis-je faire, que vous admirer et vous plaindre ? je loue le parti sage que vous avez pris : mais il m'effraie, parce que j'en conclus que vous l'avez jugé nécessaire ; et quand on en est-là, il est bien difficile de se tenir toujours éloignée de celui dont notre cœur nous rapproche sans cesse.

Cependant ne vous découragez pas. Rien ne doit être impossible à votre belle ame ; et quand vous devriez un jour avoir le malheur de succomber (ce qu'à Dieu ne plaise !), croyez-moi, ma chere Belle, reservez-vous au moins la consolation d'avoir combattu de toute votre puissance. Et puis, ce que ne peut la sagesse humaine, la grace divine l'opere quand il lui plaît. Peut-être êtes-vous à la veille de ses secours ; et votre vertu, éprouvée dans ces combats pénibles, en sortira plus pure, et plus brillante. La force que vous n'avez pas aujourd'hui, espérez que vous la recevrez demain. N'y comptez pas pour vous en reposer sur elle, mais pour vous encourager à user de toutes les vôtres.

En laissant à la Providence le soin de vous secourir dans un danger contre lequel je ne peux rien, je me réserve de vous soutenir et vous consoler autant qu'il sera en moi. Je ne soulagerai pas vos peines, mais je les partagerai. C'est à ce titre que je recevrai volontiers vos confidences. Je sens que votre cœur doit avoir besoin de s'épancher. Je vous ouvre le mien ; l'âge ne la pas encore réfroidi au point d'être insensible à l'amitié. Vous le trouverez toujours prêt à vous recevoir. Ce sera un foible soulagement à vos douleurs, mais au moins vous ne pleurerez pas seule ; et quand ce malheureux amour, prenant trop d'empire sur vous, vous forcera d'en parler, il vaut mieux que ce soit avec moi qu'avec *lui*. Voilà que je parle comme vous ; et je crois qu'à nous deux nous ne parviendrons pas à le nommer : au reste, nous nous entendons.

Je ne sais si je fais bien de vous dire qu'il m'a paru vivement affecté de votre départ ; il seroit peut-être plus sage de ne vous en pas parler : mais je n'aime pas cette sagesse qui afflige ses amis. Je suis pourtant forcée de n'en pas parler plus long-temps. Ma vue débile, et ma main tremblante, ne me permettent pas de longues Lettres, quand il faut les écrire moi-même.

Adieu donc, ma chere Belle, adieu, mon aimable enfant; oui, je vous adopte volontiers pour ma fille, et vous avez bien tout ce qu'il faut pour faire l'orgueil et le plaisir d'une mere.

*Du château de... ce 3 Octobre 17**.*

LETTRE CIV

La Marquise de Merteuil à Madame de Volanges.

En vérité, ma chere et bonne amie, j'ai eu peine à me défendre d'un mouvement d'orgueil, en lisant votre Lettre. Quoi ! vous m'honorez de votre entiere confiance ! vous allez même jusqu'à me demander des conseils ! Ah ! je suis bien heureuse, si je mérite cette opinion favorable de votre part : si je ne la dois pas seulement à la prévention de l'amitié. Au reste, quel qu'en soit le motif, elle n'en est pas moins précieuse à mon cœur; et l'avoir obtenue n'est à mes yeux qu'une raison de plus, pour travailler davantage à la mériter. Je vais donc (mais sans prétendre vous donner un avis) vous dire librement ma façon de penser. Je m'en méfie, parce qu'elle differe de la vôtre : mais quand je vous aurai exposé mes raisons, vous les jugerez ; et si vous les condamnez, je souscris d'avance à votre jugement. J'aurai au moins cette sagesse, de ne pas me croire plus sage que vous.

Si pourtant, et pour cette seule fois, mon avis se trouvoit préférable, il faudroit en chercher la cause dans les illusions de l'amour maternel. Puisque ce sentiment est

louable, il doit se trouver en vous. Qu'il se reconnoît bien en effet dans le parti que vous êtes tentée de prendre! C'est ainsi que, s'il vous arrive d'errer quelquefois, ce n'est jamais que dans le choix des vertus.

La prudence est, à ce qu'il me semble, celle qu'il faut préférer, quand on dispose du sort des autres ; et sur-tout quand il s'agit de le fixer par un lien indissoluble et sacré tel que celui du mariage. C'est alors qu'une mere, également sage et tendre, doit comme vous le dites si bien *aider sa fille de son expérience*. Or, je vous le demande, qu'à-t-elle à faire pour y parvenir? sinon de distinguer, pour elle, entre ce qui plaît et ce qui convient.

Ne seroit-ce donc pas avilir l'autorité maternelle, ne seroit-ce pas l'anéantir, que de la subordonner à un goût frivole, dont la puissance illusoire ne se fait sentir qu'à ceux qui la redoutent, et disparoît sitôt qu'on la méprise? Pour moi, je l'avoue, je n'ai jamais cru à ces passions entraînantes et irrésistibles, dont il semble qu'on soit convenu de faire l'excuse générale de nos déréglemens. Je ne conçois point comment un goût, qu'un moment voit naître et qu'un autre voit mourir, peut avoir plus de force que les principes inaltérables de pudeur, d'honnêteté et de modestie ; et je n'entends pas plus qu'une femme qui les trahit puisse être justifiée par sa passion prétendue, qu'un voleur ne le seroit par la passion de l'argent, ou un assassin par celle de la vengeance.

Eh ! qui peut dire n'avoir jamais eu à combattre? Mais j'ai toujours cherché à me persuader que pour résister, il suffisoit de la vouloir ; et jusqu'alors, au moins, mon expérience a confirmé mon opinion. Que seroit la vertu, sans les devoirs qu'elle impose? son culte est dans nos sacrifices, sa récompense dans nos cœurs. Ces vérités ne peuvent être niées que par ceux qui ont interêt de les méconnoître ; et qui déjà dépravés, esperent faire un moment d'illusion, en essayant de justifier leur mauvaise conduite par de mauvaises raisons

Mais pourroit-on le craindre d'un enfant simple timide; d'un enfant né de vous, et dont l'éducation modeste et pure n'a pu que fortifier l'heureux naturel? C'est pourtant à cette crainte, que j'ose dire humiliante pour votre fille, que vous vouliez sacrifier le mariage avantageux que votre prudence avoit ménagé pour elle! J'aime beaucoup Danceny; et depuis long-temps, comme vous savez, je vois peu M. de Gercourt: mais mon amitié pour l'un, mon indifférence pour l'autre, ne m'empêchent point de sentir l'énorme différence qui se trouve entre ces deux partis.

Leur naissance est égale, j'en conviens; mais l'un est sans fortune, et celle de l'autre est telle que, même sans naissance, elle auroit suffi pour le mener à tout. J'avoue bien que l'argent ne fait pas le bonheur; mais il faut avouer aussi qu'il le facilite beaucoup. Mlle de Volanges est, comme vous dites, assez riche pour deux: cependant, soixante milles livres de rente dont elle va jouir, ne sont pas déjà tant quand on porte le nom de Danceny, quand il faut monter et soutenir une maison qui y réponde. Nous ne sommes plus au temps de Mde de Sévigné. Le luxe absorbe tout: on le blâme, mais il faut l'imiter; et le surplus finit par priver du nécessaire.

Quant aux qualités personnelles que vous comptez pour beaucoup, et avec beaucoup de raisons, assurément M. de Gercourt est sans reproche de ce côté; et à lui ses preuves sont faites. J'aime à croire, et je crois qu'en effet Danceny ne lui cede en rien; mais en sommes-nous aussi sûres? il est vrai qu'il a paru jusqu'ici exempt des défauts de son âge, et que malgré le ton du jour, il montre, un goût pour la bonne compagnie qui fait augurer favorablement de lui: mais qui sait si cette sagesse apparente, il ne la doit pas à la médocrité de sa fortune? Pour peu qu'on craigne d'être fripon ou crapuleux, il faut de l'argent pour être joueur ou libertin, et l'on peut encore aimer les défauts dont on redoute les excès. Enfin il ne seroit pas le millieme, qui

auroit vu la bonne compagnie, uniquement faute de pouvoir mieux faire.

Je ne dis pas (à Dieu ne plaise !) que je croie tout cela de lui : mais ce seroit toujours un risque à courir ; et quels reproches n'auriez-vous à vous faire, si l'événement n'étoit pas heureux ! Que répondriez-vous à votre fille, qui vous diroit : « Ma mere, j'étois jeune et sans expérience ; j'étois » même séduite par une erreur pardonnable à mon âge : » mais le ciel, qui avoit prévu ma foiblesse, m'avoit accordé » une mere sage, pour y remédier et m'en garantir. Pour» quoi donc, oubliant votre prudence, avez-vous con» senti à mon malheur ? étoit-ce à moi à me choisir un » époux, quand je ne connoissois rien de l'état du ma» riage ? Quand je l'aurois voulu, n'étoit-ce pas à vous à » vous y opposer ? Mais je n'ai jamais eu cette folle vo» lonté. Décidée à vous obéir, j'ai attendu votre choix avec » une respectueuse résignation ; jamais je ne me suis » écartée de la soumission que je vous devois. et cependant » je porte aujourd'hui la peine qui n'est due qu'aux en» fans rebelles. Ah ! votre foiblesse m'a perdue . . . » Peut être son respect étoufferoit-il ses plaintes ; mais l'amour maternel les devineroit : et les larmes de votre fille, pour être dérobées, n'en couleroient pas moins sue votre cœur. Ou chercherez-vous alors vos consolations ? sera-ce dans ce fol amour, contre lequel vous auriez dû l'armer, et par qui au contraire vous vous serez laissée séduire ?

J'ignore, ma chere amie, si j'ai contre cette passion une prévention trop forte : mais je la crois redoutable, même dans le mariage. Ce n'est pas que je désapprouve qu'un sentiment honnête et doux vienne embellir le lien conjugal, et adoucir en quelque sorte les devoirs qu'il impose : mais ce n'est pas à lui qu'il appartient de le former ; ce n'est pas à l'illusion d'un moment, à régler le choix de notre vie. En effet, pour choisir, il faut comparer ; et comment le pouvoir, quand un seul objet nous occupe ;

quand celui-là même on ne peut le connoître, plongé que l'on est dans l'ivresse et l'aveuglement ?

J'ai rencontré, comme vous pouvez croire, plusieurs femmes atteintes de ce mal dangereux ; j'ai reçu les confidences de quelques-unes. A les entendre, il n'en est point dont l'Amant ne soit un être parfait : mais ces perfections chimériques n'existent que dans leur imagination. Leur tête exaltée ne rêve qu'agréments et vertus ; elles en parent à plaisir celui qu'elles préferent : c'est la draperie d'un Dieu, portée souvent par un Modele abject : mais quel qu'il soit, à peine l'en ont elles revêtu, que, dupes de leur propre ouvrage, elles se prosternent pour l'adorer,

Ou votre fille n'aime pas Danceny, ou elle éprouve cette même illusion ; elle est commune à tous deux, si leur amour est réciproque. Ainsi votre raison pour les unir à jamais se réduit à la certitude qu'ils ne se connoissent pas, qu'ils ne peuvent se connoître. Mais, me direz-vous, M. de Gercourt et ma fille se connoîssent-ils davantage ? non, sans doute ; mais au moins ne s'abusent-ils pas, ils s'ignorent seulement. Qu'arrive-t-il dans ce cas entre deux époux, que je suppose honnêtes ? c'est que chacun d'eux étudie l'autre, s'observe vis-à-vis de lui, cherche et reconnoît bientôt ce qu'il faut qu'il cede de ses goûts et de ses volontés, pour la tranquillité commune. Ces légers sacrifices se font sans peine, parce qu'ils sont réciproques et qu'on les a prévus : bientôt ils font naître une bienveillance mutuelle ; et l'habitude, qui fortifie tous les penchans qu'elle ne détruit pas, amene peu-à-peu cette douce amitié, cette tendre confiance, qui jointes à l'estime, forment, ce me semble, le véritable, le solide bonheur des mariages.

Les illusions de l'amour peuvent être plus douces ; mais qui ne sait aussi qu'elles sont moins durables ? et quels dangers n'amene pas le moment qui les détruit ! c'est alors que les moindres défauts paroissent choquants et

insupportables, par le contraste qu'ils forment avec l'idée de perfection qui nous avoit séduits. Chacun des deux époux croit cependant que l'autre seul a changé, et que lui vaut toujours ce qu'un moment d'erreur l'avoit fai apprécier. Le charme qu'il n'éprouve plus, il s'étonne d ne le plus faire naître : il en est humilié, la vanité blessée aigrit les esprits, augmente les torts, produit l'humeur, enfante la haine ; et de frivoles plaisirs, sont payés enfin par de longues infortunes.

Voilà, ma chere amie, ma façon de penser sur l'objet qui nous occupe ; je ne la défends pas, je l'expose seulement ; c'est à vous à décider. Mais si vous persistez dans votre avis, je vous demande de me faire connoître les raisons qui auront combattu les miennes : je serai bien aise de m'éclairer auprès de vous, et sur-tout d'être rassurée sur le sort de votre aimable enfant, dont je désire bien ardemment le bonheur, et par mon amitié pour elle, et par celle qui m'unit à vous pour la vie.

*Paris, ce 4 Octobre 17***.

LETTRE CV

La Marquise de Merteuil à Cécile Volanges.

Hé bien ! Petite, vous voilà donc bien fâchée, bien honteuse ! et ce M. de Valmont est un méchant homme, n'est-ce pas ? Comment ! il ose vous traiter comme la femme qu'il aimeroit le mieux ! Il vous apprend ce que vous mouriez d'envie de savoir ! En vérité, ces procédés là sont impardonnables. Et vous, de votre côté, vous voulez garder votre sagesse pour votre Amant (qui n'en abuse pas) ; vous ne chérissez de l'amour que les peines, et non les plaisirs ! Rien de mieux, et vous figurerez à merveille dans un Roman. De la passion, de l'infortune, de la vertu par-dessus tout, que de belles

choses ! Au milieu de ce brillant cortége, on s'ennuie quelquefois à la vérité, mais on le rend bien.

Voyez donc la pauvre enfant, comme elle est à plaindre ! Elle avoit les yeux battus le lendemain ! Et que direz-vous donc, quand ce seront ceux de votre Amant ? Allez, mon bel Ange, vous ne les aurez pas toujours ainsi ; tous les hommes ne sont pas des Valmont. Et puis, ne plus oser lever ces yeux là ! oh ! par exemple, vous avez eu bien raison ; tout le monde y auroit lu votre aventure. Croyez-moi cependant, s'il en étoit ainsi, nos Femmes et même nos Demoiselles auroient le regard plus modeste.

Malgré les louanges que je suis forcée de vous donner, comme vous voyez, il faut convenir pourtant que vous avez manqué votre chef-d'œuvre ; c'étoit de tout dire à votre Maman. Vous aviez si bien commencé ! déjà vous vous étiez jettée dans ses bras, vous sanglotiez, elle pleuroit aussi : quelle scène pathétique ! et quel dommage de ne l'avoir pas achevée ! Votre tendre mere, toute ravie d'aise, et pour aider à votre vertu, vous auroit cloîtrée pour toute votre vie ; et là vous auriez aimé Danceny tant que vous auriez voulu, sans rivaux et sans péché : vous vous seriez désolée tout à votre aise ; et Valmont, à coup sûr, n'auroit pas été troubler votre douleur par de contrarians plaisirs.

Sérieusement peut-on, à quinze ans passés, être enfant comme vous l'êtes ? Vous avez bien raison de dire que vous ne méritez pas mes bontés. Je voulois pourtant être votre amie : vous en avez besoin peut-être avec la mere que vous avez, et le mari qu'elle veut vous donner ! Mais si vous ne vous formez pas davantage, que voulez-vous qu'on fasse de vous ? Que peut-on espérer, si ce qui fait venir l'esprit aux filles, semble au contraire vous l'ôter.

Si vous pouviez prendre sur vous de raisonner un moment, vous trouveriez bientôt que vous devez vous féliciter au lieu de vous plaindre. Mais vous êtes honteuse, et cela

vous gêne ! Hé ! tranquillisez-vous ; la honte que cause l'amour, est comme sa douleur : on ne l'éprouve qu'une fois. On peut encore la feindre après, mais on ne la sent plus. Cependant le plaisir reste, et c'est bien quelque chose. Je crois même avoir démêlé, à travers votre petit bavardage, que vous pourriez le compter pour beaucoup. Allons, un peu de bonne-foi. Là, ce trouble qui vous empêchoit *de faire comme vous disiez*, qui vous faisoit trouver *si difficile de se défendre*, qui vous rendoit *comme fâchée* quand Valmont s'en est allé, étoit-ce bien la honte qui le causoit, ou si c'étoit le plaisir ? *et ses façons de dire auxquelles on ne sait comment répondre*, cela ne viendroit-il pas de *ses façons de faire* ? Ah ! petite fille, vous mentez, et vous mentez à votre amie ! Cela n'est pas bien. Mais brisons-là.

Ce qui pour tout le monde seroit un plaisir, et pourroit n'être que cela, devient dans votre situation un véritable bonheur. En effet, placée entre une mere dont il vous importe d'être aimée, et un Amant dont vous desirez de l'être toujours, comment ne voyez-vous pas que le seul moyen d'obtenir ces succès opposés, est de vous occuper d'un tiers ? Distraite par cette nouvelle aventure, tandis que vis-à-vis de votre Maman vous aurez l'air de sacrifier à votre soumission pour elle un goût qui lui déplaît, vous acquerrez vis-à-vis de votre Amant l'honneur d'une belle défense. En l'assurant sans cesse de votre amour, vous ne lui en accorderez pas les dernieres preuves. Ces refus, si peu pénibles dans le cas où vous serez, il ne manquera pas de les mettre sur le compte de votre vertu ; il s'en plaindra peut-être, mais il vous en aimera davantage, et pour avoir le double mérite, aux yeux de l'un de sacrifier l'amour, à ceux de l'autre d'y résister, il ne vous en coûtera que d'en goûter les plaisirs. O ! combien de femmes ont perdu leur réputation, qui l'eussent conservée avec soin, si elles avoient pu la soutenir par de pareils moyens !

Ce parti que je vous propose, ne vous paroît-il pas le plus raisonnable, comme le plus doux ? Savez-vous ce que vous avez gagné à celui que vous avez pris ? c'est que votre Maman a attribué votre redoublement de tristesse à un redoublement d'amour, qu'elle en est outrée, et que pour vous en punir elle n'attend que d'en être plus sûre. Elle vient de m'en écrire ; elle tentera tout pour obtenir cet aveu de vous-même. Elle ira peut-être, me dit-elle, jusqu'à vous proposer Danceny pour époux ; et cela, pour vous engager à parler. Et si, vous laissant séduire par cette trompeuse tendresse, vous répondiez selon votre cœur, bientôt renfermée pour longtemps, peut-être pour toujours, vous pleureriez à loisir votre aveugle crédulité.

Cette ruse qu'elle veut employer contre vous, il faut la combattre par une autre. Commencez donc, en lui montrant moins de tristesse, à lui faire croire que vous songez moins à Danceny. Elle se le persuadera d'autant plus facilement, que c'est l'effet ordinaire de l'absence : et elle vous en saura d'autant plus de gré, qu'elle y trouvera une occasion de s'applaudir de sa prudence, qui lui a suggéré ce moyen. Mais, si conservant quelque doute, elle persistoit pourtant à vous éprouver, et qu'elle vînt à vous parler de mariage, renfermez-vous en fille bien née, dans une parfaite soumission. Au fait, qu'y risquez-vous ? Pour ce qu'on fait d'un mari, l'un vaut toujours bien l'autre ; et le plus incommode est encore moins gênant qu'une mere.

Une fois plus contente de vous, votre Maman vous mariera enfin ; et alors, plus libre dans vos démarches, vous pourrez, à votre choix quitter Valmont pour prendre Danceny, ou même les garder tous deux. Car, prenez-y garde, votre Danceny est gentil : mais c'est un de ces hommes qu'on a quand on veut et tant qu'on veut ; on peut donc se mettre à l'aise avec lui. Il n'en est pas de même de Valmont ; on le garde difficilement ; et il est

dangereux de le quitter. Il faut avec lui beaucoup d'adresse, ou, quand on en a pas, beaucoup de docilité. Mais, aussi, si vous pouviez parvenir à vous l'attacher comme ami, ce seroit-là un bonheur ; il vous mettroit tout de suite au premier rang de nos femmes à la mode. C'est comme cela qu'on acquiert une consistance dans le monde, et non pas à rougir et à pleurer, comme quand vos Religieuses vous faisoient dîner à genoux.

Vous tâcherez donc, si vous êtes sage, de vous raccommoder avec Valmont, qui doit être très-en colere contre vous ; et comme il faut savoir réparer ses sottises, ne croignez pas de lui faire quelques avances ; aussi-bien apprendrez-vous bientôt, que si les hommes nous font le premieres, nous sommes presque toujours obligées de faire les secondes. Vous avez un prétexte pour celle-ci car il ne faut pas que vous gardiez cette Lettre ; et j'exige de vous de la remettre à Valmont aussi-tôt que vous l'aurez lue. N'oubliez pas pourtant de la recacheter auparavant. D'abord, c'est qu'il faut vous laisser le mérite de la démarche que vous ferez vis-à-vis de lui, et qu'elle n'ait pas l'air de vous avoir été conseillée ; et puis, c'est qu'il n'y a que vous au monde, dont je sois assez l'amie pour vous parler comme je fais.

Adieu, bel Ange, ; suivez mes conseils, et vous me manderez si vous vous en trouvez bien.

P. S. A propos, j'oubliois... un mot encore. Voyez donc à soigner davantage votre style. Vous écrivez toujours comme un enfant. Je vois bien d'où cela vient c'est que vous dites tout ce que vous pensez, et rien de ce que vous ne pensez pas. Cela peut passer ainsi de vous a moi, qui devons n'avoir rien de caché l'une pour l'autre : mais avec tout le monde ! avec votre Amant sur-tout vous auriez toujours l'air d'une petite sotte. Vous voyez bien que quand vous écrivez à quelqu'un, c'est pour lui et non pas pour vous : vous devez donc moins chercher à lui dire ce que vous pensez, que ce qui lui plaît davantage.

Adieu, mon cœur : je vous embrasse au lieu de vous gronder ; dans l'espérance que vous serez plus raisonnable.

*Paris, ce 4 Septembre 17**.*

LETTRE CVI

La Marquise de Merteuil au Vicomte de Valmont,

A MERVEILLE, Vicomte, et pour le coup, je vous aime à la fureur ! Au reste, après la premiere de vos deux Lettres, on pouvoit s'attendre à la seconde : aussi ne m'a-t-elle point étonnée ; et tandis que déjà fier de vos succès à venir, vous en sollicitiez la récompense, et que vous me demandiez si j'étois prête, je voyais bien que je n'avois pas tant besoin de me presser. Oui, d'honneur ; en lisant le beau récit de cette scène tendre, et qui vous avoit si *vivement ému ;* en voyant votre retenue, digne des plus beaux temps de notre Chevalerie, j'ai dit vingt fois : Voilà une affaire manquée !

Mais c'est que cela ne pouvoit pas être autrement. Que voulez-vous que fasse une pauvre femme qui se rend, et qu'on ne prend pas ? Ma foi, dans ce cas-là, il faut au moins sauver l'honneur ; et c'est ce qu'a fait votre Présidente. Je sais bien que pour moi, qui ai senti que la marche qu'elle a prise n'est vraiment pas sans quelqu'effet, je me propose d'en faire usage, pour mon compte, à la premiere occasion un peu sérieuse qui se présentera : mais je promets bien que si celui pour qui j'en ferai les frais n'en profite pas mieux que vous, il peut assurément renoncer à moi pour toujours.

Vous voilà donc absolument réduit à rien ! et cela entre deux femmes, dont l'une étoit déjà au lendemain, et l'autre ne demandoit pas mieux que d'y être ! Hé bien ! vous allez croire que je me vante, et dire qu'il est facile de prophétiser après l'événement ; mais je peux vous

jurer que je m'y attendois. C'est que réellement vous n'avez pas le génie de votre état ; vous n'en savez que ce que vous en avez appris, et vous n'inventez rien. Aussi, dès que les circonstances ne se prêtent plus à vos formules d'usage, et qu'il vous faut sortir de la route ordinaire, vous restez court comme un Ecolier. Enfin un enfantillage d'une part, de l'autre un retour de pruderie, parce qu'on ne les éprouve pas tous les jours, suffisent pour vous déconcerter ; et vous ne savez ni les prévenir, ni y remédier. Ah ! Vicomte ! Vicomte ! vous m'apprenez à ne pas juger les hommes par leurs succès ; et bientôt, il faudra dire de vous : Il fut brave un tel jour. Et quand vous avez fait sottises sur sottises, vous recourez à moi ! Il semble que je n'aie rien autre chose à faire que de les réparer. Il est vrai que ce seroit bien assez d'ouvrage.

Quoi qu'il en soit, de ces deux aventures; l'une est entreprise contre mon gré, et je ne m'en mêle point ; pour l'autre, comme vous y avez mis quelque complaisance pour moi, j'en fais mon affaire. La Lettre que je joins ici, que vous lirez d'abord, et que vous remettrez ensuite à la petite Volanges, est plus que suffisante pour vous la ramener : mais, je vous en prie, donnez quelques soins à cet enfant, et faisons-en de concert, le désespoir de sa mere et de Gercourt. Il n'y a pas à craindre de forcer les doses. Je vois clairement que la petite personne n'en sera point effrayée ! et nos vues sur elle une fois remplies, elle deviendra ce qu'elle pourra.

Je me désintéresse entiérement sur son compte. J'avois eu quelqu'envie d'en faire au moins une intrigante subalterne, et de la prendre pour jouer *les seconds* sous moi : mais je vois qu'il n'y a pas d'étoffe ; elle a une sotte ingénuite qui n'a pas cédé même au spécifique que vous avez employé, lequel pourtant n'en manque gueres ; et c'est, selon moi, la maladie la plus dangereuse que femme puisse avoir. Elle dénote, sur-tout, une foiblesse de caractere presque toujours incurable, et qui s'oppose à tout ;

de sorte que, tandis que nous nous occuperions à former cette petite fille pour l'intrigue, nous n'en ferions qu'une femme facile. Or, je ne connois rien de si plat que cette facilité de bêtise : qui se rend sans savoir ni comment ni pouquoi, uniquement parce qu'on l'attaque et qu'elle ne sait pas résister. Ces sortes femmes ne sont absolument que des machines à plaisir.

Vous me direz qu'il n'y a qu'à n'en faire que cela, et que c'est assez pour nos projets. A la bonne heure ! mais n'oublions pas que de ces machines-là, tout le monde parvient bientôt à en connoître les ressorts et les moteurs ; ainsi, que pour se servir de celle-ci sans danger, il faut se dépêcher, s'arrêter de bonne-heure, et la briser ensuite, A la vérité les moyens ne nous manqueront pas pour nous en défaire, et Gercourt la fera toujours bien enfermer quand nous voudrons. Au fait, quand il ne pourra plus douter de sa déconvenue, quand elle sera bien publique et bien notoire, que nous importe qu'il se venge, pourvu qu'il ne se console pas ? Ce que je dis du mari, vous le pensez sans doute de la mere ; ainsi cela vaut fait.

Ce parti que je crois le meilleur, et auquel je me suis arrêtée, m'a décidée à mener la jeune personne un peu vîte, comme vous verrez par ma Lettre ; cela rend aussi très-important de ne rien laisser entre ses mains qui puisse nous compromettre, et je vous prie d'y avoir attention. Cette précaution une fois prise, je me charge du moral, le reste vous regarde. Si pourtant nous voyons par la suite que l'ingénuité se corrige, nous serons toujours à temps de changer de projet. Il n'en auroit pas moins fallu, un jour ou l'autre, nous occuper de ce que nous allons faire : dans aucun cas, nos soins ne seront perdus.

Savez-vous que les miens ont risqué de l'être, et que l'étoile de Gercourt a pensé l'emporter sur ma prudence ? Mde de Volanges n'a-t-elle pas eu un moment de foiblesse maternelle ? ne vouloit-elle pas donner sa fille à Danceny ? C'étoit-là ce qu'annonçoit cet intérêt plus tendre, que

vous aviez remarqué *le lendemain.* C'est encore vous qui auriez été cause de ce beau chef-d'œuvre ! Heureusement la tendre mere m'en a écrit, et j'espere que ma réponse l'en dégoûtera. J'y parle tant vertu, et sur-tout, je la cajole tant, qu'elle doit trouver que j'ai raison.

Je suis fâchée de n'avoir pas eu le temps de prendre copie de ma Lettre, pour vous édifier sur l'austérité de ma morale. Vous verriez comme je méprise les femmes assez dépravées pour avoir un Amant ! Il est si commode d'être rigoriste dans ses discours ! cela ne nuit jamais qu'aux autres, et ne nous gêne aucunement.... Et puis je n'ignore pas que la bonne Dame a eu ses petites foiblesses comme une autre dans son jeune temps, et je n'étois pas fâchée de l'humilier au moins dans sa conscience ; cela me consoloit un peu des louanges que je lui donnois contre la mienne. C'est ainsi que dans la même Lettre, l'idée de nuire à Gercourt m'a donné le courage d'en dire du bien.

Adieu, Vicomte ; j'approuve beaucoup le parti que vous prenez de rester quelque temps où vous êtes. Je n'ai point de moyens pour hâter votre marche : mais je vous invite à vous désennuyer avec notre commune Pupille. Pour ce qui est de moi, malgré votre citation polie, vous voyez bien qu'il faut encore attendre ; et vous conviendrez, sans doute, que ce n'est pas ma faute.

*Paris, ce 4 Octobre 17**.*

LETTRE CVII

Azolan au Vicomte de Valmont.

MONSIEUR,

Conformément à vos ordres, j'ai été, aussi-tôt la réception de votre Lettre, chez M. Bertrand, qui m'a remis les vingt-cinq louis, comme vous lui aviez ordonné. Je lui en

avois demandé deux de plus pour Philippe, à qui j'avois dit de partir sur-le-champ, comme Monsieur me l'avoit mandé, et qui n'avoit pas d'argent ; M. votre homme d'affaires n'a pas voulu, en disant qu'il n'avoit pas d'ordre de ça de vous. J'ai donc été obligé de les donner de moi, et Monsieur m'en tiendra compte, si c'est sa bonté.

Philippe est parti hier au soir. Je lui ai bien recommandé de ne pas quitter le cabaret, afin qu'on puiss être sûr de le trouver si on en a besoin.

J'ai été tout de suite après chez Mde la Présidente pour voir Mlle Julie : mais elle étoit sortie, et je n'ai parlé qu'à La Fleur, de qui je n'ai pu rien savoir, parce que depuis son arrivée il n'avoit été à l'hôtel qu'à l'heure des repas. C'est le second qui a fait tout le service, et Monsieur sait bien que je ne connoissois pas celui-là. Mais j'ai commencé aujourd'hui.

Je suis retourné ce matin chez Mlle Julie, et elle a paru bien-aise de me voir. Je l'ai interrogée sur la cause du retour de sa Maîtresse ; mais elle m'a dit n'en rien savoir, et je crois qu'elle a dit vrai. Je lui ai reproché de ne pas m'avoir averti de son départ, et elle m'a assuré qu'elle ne l'avait su que le soir même en allant coucher Madame ; si bien qu'elle a passé toute la nuit à ranger, et que la pauvre fille n'a pas dormi deux heures. Elle n'est sortie ce soir-là de la chambre de sa maîtresse qu'à une heure passée, et elle l'a laissée qui se mettoit seulement à écrire.

Le matin, Mde de Tourvel, en partant a remis une Lettre au Concierge du Château. Mlle Julie ne sait pas pour qui : elle dit que c'étoit peut-être pour Monsieur ; mais Monsieur ne m'en parle pas.

Pendant tout le voyage, Madame a eu un grand capuchon sur sa figure, ce qui faisoit qu'on ne pouvoit la voir : mais Mlle Julie croit être sûre qu'elle a pleuré souvent. Elle n'a pas dit une parole pendant la route, et elle n'a pas voulu s'arrêter à *** (1), comme elle avoit fait en al-

(1) Toujours le même village à moitié chemin de la route.

lant ; ce qui n'a pas fait trop de plaisir à Mlle Julie, qui n'avoit pas déjeûné. Mais, comme je lui ai dit, les maîtres sont les maîtres.

En arrivant, Madame s'est couchée : mais elle n'est restée au lit que deux heures. En se levant, elle a fait venir son Suisse, et lui a donné ordre de ne laisser entrer personne. Elle n'a point fait de toilette du tout. Elle s'est mise à table pour dîner ; mais elle n'a mangé qu'un peu de potage, et elle en est sortie tout de suite. On lui a porté son café chez elle, et Mlle Julie est entrée en même temps. Elle a trouvé sa maîtresse qui rangeoit des papiers dans son secrétaire, et elle a vu que c'étois des Lettres. Je parierois bien que ce sont celles de Monsieur ; et des trois qui lui sont arrivées dans l'après-midi, il y en a une qu'elle avoit encore devant elle tout au soir ! Je suis bien sûr que c'est encore une de Monsieur. Mais pourquoi donc est-ce qu'elle s'en est allée comme ça ? ça m'étonne moi ! au reste, sûrement que Monsieur le sait bien ? et ce ne sont pas mes affaires.

Madame la Présidente est allée l'après-midi dans la bibliotheque, et elle y a pris deux livres qu'elle a emportés dans son boudoir ; mais Mlle Julie assure qu'elle n'a pas lu dedans un quart-d'heure dans toute la journée, et qu'elle n'a fait que lire cette Lettre, rêver et être appuyée sur sa main. Comme j'ai imaginé que Monsieur seroit bien-aise de savoir quels sont ces livres-là, et que Mlle Julie ne le savoit pas, je me suis fait mener aujourd'hui dans la Bibliotheque, sous prétexte de la voir. Il n'y a de vuide que pour deux livres : l'un est le second volume des *Pensées Chrétiennes ;* et l'autre, le premier d'un livre qui a pour titre *Clarisse*, J'écris bien comme il y a : Monsieur saura peut-être ce que c'est.

Hier au soir Madame n'a pas soupé ; elle n'a pris que du thé.

Elle a sonné de bonne-heure ce matin ; elle a demandé ses chevaux tout de suite, et elle a été avant neuf heures,

aux Feuillants, où elle a entendu la Messe. Elle a voulu se confesser; mais son Confesseur étoit absent, et il ne reviendra pas de huit à dix jours. J'ai cru qu'il étoit bon de mander cela à Monsieur.

Elle est rentrée ensuite, elle a déjeûné, et puis s'est mise à écrire, et elle y est restée jusqu'à près d'une heure. J'ai trouvé occasion de faire bientôt ce que Monsieur désiroit le plus : car c'est moi qui ai porté les Lettres à la poste. Il n'y en avoit pas pour Mde de Volanges : mais j'en envoie une à Monsieur, qui étoit pour M. le Président : il m'a paru que ça devoit être la plus intéressante. Il y en avoit une auss pour Mde de Rosemonde ; mais j'ai imaginé que Monsieur la verroit toujours bien quand il voudroit, et je l'ai laissée partir. Au reste, Monsieur saura bien tout, puisque Mde la Présidente lui écrit aussi. J'aurai par la suite toutes celles qu'il voudra ; car c'est presque toujours Mlle Julie qui les remet aux gens, et elle m'a assuré que, par amitié pour moi et puis aussi pour Monsieur, elle feroit volontiers ce que je voudrois.

Elle n'a pas même voulu de l'argent que je lui ai offert ; mais je pense bien que Monsieur voudra lui faire quelque petit présent ; et si c'est sa volonté, et qu'il veuille m'en charger, je saurai aisément ce qui lui fera plaisir.

J'espere que Monsieur ne trouvera pas que j'aie mis de la négligence à le servir, et j'ai bien à cœur de me justifier des reproches qu'il me fait. Si je n'ai pas su le départ de Mde de la Présidente, c'est au contraire mon zele pour le service de Monsieur qui en est cause, puisque c'est lui qui m'a fait partir à trois heures du matin ; ce qui fait que je n'ai pas vu Mlle Julie la veille au soir, comme de coutume, ayant été coucher au Tournebride, pour ne pas réveiller dans le Château.

Quant à ce que Monsieur me reproche d'être souvent sans argent, d'abord c'est que j'aime à me tenir proprement, comme Monsieur peut voir ; et puis, il faut bien soutenir l'honneur de l'habit qu'on porte : je sais

bien que je devrois peut-être un peu épargner pour la suite; mais je me confie entiérement dans la générosité de Monsieur, qui est si bon Maître.

Pour ce qui est d'entrer au service de Mde de Tourvel, en restant à celui de Monsieur, j'espere que Monsieur ne l'exigera pas de moi. C'étoit bien différent chez Mde la Duchesse; mais assurément je n'irai pas porter la livrée, et encore une livrée de Robe, après avoir eu l'honneur d'être Chasseur de Monsieur. Pour tout ce qui est du reste, Monsieur peut disposer de celui qui a l'honneur d'être, avec autant de respect que d'affection, son très-humble serviteur.

Roux Azolan, Chasseur.

Paris, ce 5 *Octobre* 17**, *à onze heures du soir.*

LETTRE CVIII

La Présidente de Tourvel à Madame de Rosemonde.

O MON indulgente mere! que j'ai de graces à vous rendre, et que j'avois besoin de votre Lettre! Je l'ai lue et relue sans cesse; je ne pouvois pas m'en détacher. Je lui dois les seuls momens moins pénibles que j'aie passés depuis mon départ. Comme vous êtes bonne! la sagesse, la vertu, savent donc compatir à la foiblesse! vous avez pitié de mes maux! ah! si vous les connoissiez!... ils sont affreux. Je croyois avoir éprouvé les peines de l'amour; mais le tourment inexprimable, celui qu'il faut avoir senti pour en avoir l'idée, c'est de se séparer de ce qu'on aime, de s'en séparer pour toujours!... Oui, la peine qui m'accable aujourd'hui reviendra demain, après demain, toute ma vie! Mon Dieu, que je suis jeune encore, et qu'il me reste de temps à souffrir!

Etre soi-même l'artisan de son malheur; se déchirer le cœur de ses propres mains; et tandis qu'on souffre ces douleurs insupportables, sentir à chaque instant qu'on

peut les faire cesser d'un mot, et que ce mot soit un crime ! ah ! mon amie !...

Quand j'ai pris ce parti si pénible de m'éloigner de lui, j'espérois que l'absence augmenteroit mon courage et mes forces ; combien je me suis trompée ! il semble au contraire qu'elle ait achevé de les détruire. J'avois plus à combattre, il est vrai ; mais même en résistant, tout n'étoit pas privation ; au moins je le voyois quelquefois ; souvent même, sans oser porter mes regards sur lui, je sentois les siens fixés sur moi : oui, mon amie, je les sentois, il sembloit qu'ils réchauffassent mon ame ; et sans passer par mes yeux, ils n'en arrivoient pas moins à mon cœur. A présent, dans ma pénible solitude, isolée de tout ce qui m'est cher, tête-à-tête avec mon infortune, tous les moments de ma triste existence sont marqués par mes larmes, et rien n'en adoucit l'amertume, nulle consolation ne se mêle à mes sacrifices ; et ceux que j'ai faits jusqu'à présent, n'ont servi qu'à me rendre plus douloureux ceux qui me restent à faire.

Hier encore, je l'ai bien vivement senti. Dans les Lettres qu'on m'a remises, il y en avoit une de lui; on était encore à deux pas de moi, que je l'avois reconnue entre les autres. Je me suis levée involontairement ; je tremblois, j'avois peine à cacher mon émotion ; et cet état n'étoit pas sans plaisir. Restée seule le moment d'après, cette trompeuse douceur s'est bientôt évanouie, et m'a laissé qu'un sacrifice de plus à faire. En effet, pouvois-je ouvrir cette Lettre, que pourtant je brûlois de lire ? Par la fatalité qui me poursuit, les consolations qui paroissent se présenter à moi, ne font au contraire que m'imposer de nouvelles privations ; et celles-ci deviennent plus cruelles encore, par l'idée que M. de Valmont les partage.

Le voilà enfin, ce nom qui m'occupe sans cesse, et que j'ai eu tant de peine à écrire ; l'espece de reproche que vous m'en faites, m'a véritablement alarmée. Je vous supplie de croire qu'une fausse honte n'a point altéré ma

confiance en vous; et pourquoi craindrois-je de le nommer? ah! je rougis de mes sentimens, et non de l'objet qui les cause. Quel autre que lui est plus digne de les inspirer! Cependant, je ne sais pourquoi ce nom ne se présente point naturellement sous ma plume; et cette fois encore, j'ai eu besoin de réflexion pour le placer. Je reviens à lui.

Vous me mandez qu'il vous a paru *vivement affecté de mon départ*. Qu'a-t-il donc fait? qu'a-t-il dit? a-t-il parlé de revenir à Paris? Je vous prie de l'en détourner autant que vous pourrez. S'il m'a bien jugée, il ne doit pas m'en vouloir de cette démarche: mais il doit sentir aussi que c'est un parti pris sans retour. Un de mes plus grands tourmens, est de ne pas savoir ce qu'il pense. J'ai bien encore là sa Lettre...; mais vous êtes sûrement de mon avis, je ne dois pas l'ouvrir.

Ce n'est que par vous, mon indulgente amie, que je puis ne pas être entiérement séparée de lui. Je ne veux pas abuser de vos bontés; je sens à merveille que vos Lettres ne peuvent pas être longues: mais vous ne refuserez pas deux mots à votre enfant; un pour soutenir son courage, et l'autre pour l'en consoler. Adieu, ma respectable amie.

*Paris, ec 5 Octobre 17**.*

LELTRE CIX

Cécile Volanges à la Marquise de Merteuil.

Ce n'est que d'aujourd'hui, Madame, que j'ai remis à M. de Valmont la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je l'ai gardée quatre jours, malgré les frayeurs que j'avois souvent qu'on ne la trouvât, mais je la cachois avec bien du soin; et quand le chagrin me reprenoit, je m'enfermois pour la relire.

Je vois bien que ce que je croyois un si grand malheur,

n'en est presque pas un ; et il faut avouer qu'il y a bien du plaisir : de façon que je ne m'afflige presque plus. Il n'y a que l'idée de Danceny qui me tourmente toujours quelquefois. Mais il y a déjà tout plein de momens où je n'y songe pas du tout ! aussi c'est que M. de Valmont est bien aimable !

Je me suis raccommodée avec lui depuis deux jours : ça m'a été bien facile ; car je ne lui avois encore dit que deux paroles, qu'il m'a dit que si j'avois quelque chose à lui dire, il viendroit le soir dans ma chambre, et je n'ai eu qu'à répondre que je le voulois bien. Et puis, dès qu'il y a été, il n'a pas paru plus faché que si je ne lui avoi, jamais rien fait. Il ne m'a grondée qu'après, et encore bien doucement ; et c'étoit d'une manière... Tout comme vous ; ce qui m'a prouvé qu'il avoit aussi bien de l'amitié pour moi.

Je ne saurois vous dire combien il m'a raconté de drôles de choses, et que je n'aurois jamais crues ; particuliérement sur Maman. Vous me feriez bien plaisir de me mander si tout ça est vrai. Ce qui est bien sûr, c'est que je ne pouvois pas me retenir de rire ; si bien qu'une fois j'ai ri aux éclats, ce qui nous a fait bien peur : car Maman auroit pu entendre ; et si elle étoit venue voir, qu'est-ce que je serois devenue ? C'est bien pour le coup qu'elle m'auroit remise au Couvent !

Comme il faut être prudent, et que, comme M. de Valmont m'a dit lui-même, pour rien au monde il ne voudroit risquer de me compromettre, nous somme convenus que dorénavant il viendroit seulement ouvrir la porte, et que nous irions dans sa chambre. Pour là, il n'y a rien à craindre ; j'y ai déjà été hier, et actuellement que je vous écris, j'attends encore qu'il vienne. A présent, Madame, j'espere que vous ne me gronderez plus.

Il y a pourtant une chose qui m'a bien surprise dans votre Lettre ; c'est ce que vous me mandez pour quand je serai mariée, au sujet de Danceny et de M. de Valmont.

Il me semble qu'un jour à l'Opéra, vous me disiez au contraire qu'une fois mariée, je ne pourrois plus aimer que mon mari, et qu'il me faudroit même oublier Danceny ; au reste, peut-être que j'avois mal entendu, et j'aime bien mieux que cela soit autrement, parce qu'à présent, je ne craindrai plus tant le moment de mon mariage. Je le désire même, puisque j'aurai plus de liberté ; et j'espere qu'alors je pourrai m'arranger de façon à ne plus songer qu'à Danceny. Je sens bien que je ne serai véritablement heureuse qu'avec lui : car à présent son idée me tourmente toujours, et je n'ai de bonheur que quand je peux ne pas penser à lui, ce qui est bien difficile ; et dès que j'y pense, je redeviens chagrine tout de suite.

Ce qui me console un peu, c'est que vous m'assurez que Danceny m'en aimera davantage ; mais en êtes-vous bien sûre ?... Oh ! oui, vous ne voudriez pas me tromper. C'est pourtant plaisant que ce soit Danceny que j'aime et que M. de Valmont... Mais, comme vous dites, c'est peut-être un bonheur ! Enfin, nous verrons.

Je n'ai pas trop entendu ce que vous me marquez au sujet de ma façon d'écrire. Il me semble que Danceny trouve mes Lettres bien comme elles sont. Je sens pourtant bien que je ne dois rien lui dire de tout ce qui se passe avec M. de Valmont ; ainsi vous n'avez que faire de craindre.

Maman ne m'a point encore parlé de mon mariage : mais laissez faire ; quand elle m'en parlera, puisque c'est pour m'attraper, je vous promets que je saurai mentir.

Adieu, ma bonne amie ; je vous remercie bien, et je vous promets que je n'oublierai jamais toutes vos bontés pour moi. Il faut que je finisse, car il est près d'une heure ; ainsi M. de Valmont ne doit pas tarder.

Du château de.... ce 10 *Octobre* 17**.

LETTRE CX

Le Vicomte de Valmont à la Marquise de Merteuil.

Puissances du Ciel, j'avois une ame pour la douleur ; donnez-m'en une pour la félicité (1) ! C'est, je crois, le tendre Saint-Preux qui s'exprime ainsi. Mieux partagé que lui, je possede à-la-fois les deux existences. Oui, mon amie, je suis, en même temps, très-heureux et très-malheureux ; et puisque vous avez mon entiere confiance, je vous dois le double récit de mes peines et de mes plaisirs.

Sachez donc que mon ingrate Dévote me tient toujours rigueur. J'en suis à ma quatrieme Lettre renvoyée. J'ai peut-être tort de dire la quatrieme ; car ayant bien deviné dès le premier renvoi, qu'il seroit suivi de beaucoup d'autres, et ne voulant pas perdre ainsi mon temps, j'ai pris le parti de mettre mes doléances en lieux communs, et de ne point dater : et depuis le second Courier, c'est toujours la même Lettre qui va et vient ; je ne fais que changer d'enveloppe. Si ma Belle finit comme finissent ordinairement les Belles, et s'attendrit un jour au moins de lassitude ; elle gardera enfin la missive, et il sera temps alors de me remettre au courant. Vous voyez qu'avec ce nouveau genre de correspondance, je ne peux pas être parfaitement instruit.

J'ai découvert pourtant que la légere personne a changé de Confidente : au moins me suis-je assuré que, depuis son départ du Château, il n'est venu aucune Lettre d'elle pour Mde de Volanges, tandis qu'il en est venu deux pour la vieille-Rosemonde ; et comme celle-ci ne nous en a rien dit, comme elle n'ouvre plus la bouche de *sa chere Belle*, dont auparavant elle parloit sans cesse, j'en ai conclu que c'étoit elle qui avoit la confidence. Je présume que d'une

(1) Nouvelle Héloïse

part, le besoin de parler de moi, et de l'autre la petite honte de revenir vis-à-vis de Mde de Volanges sur un sentiment si long-temps désavoué, ont produit cette grande révolution. Je crains encore d'avoir perdu au change : car plus les femmes vieillissent, et plus elles deviennent rêches et séveres. La premiere lui auroit bien dit plus de mal de moi : mais celle-ci lui en dira plus de l'amour ; et la sensible Prude a bien plus de frayeur du sentiment que de la personne.

Le seul moyen de me mettre au fait, est, comme vous voyez, d'intercepter le commerce clandestin. J'en ai déjà envoyé l'ordre à mon Chasseur ; et j'en attends l'exécution de jour en jour, Jusques-là, je ne puis rien faire qu'au hasard ; aussi, depuis huit jours, je repasse inutilement tous les moyens connus, tous ceux des Romans et de mes Mémoires secrets ; je n'en trouve aucun qui convienne, ni aux circonstances de l'aventure, ni au caractere de l'Héroïne. La difficulté ne seroit pas de m'introduire chez elle, même la nuit, même encore de l'endormir, et d'en faire une nouvelle Clarisse : mais après plus de deux mois de soins et de peines, recourir à des moyens qui me soient étrangers ! me traîner servilement sur la trace des autres, et triompher sans gloire !... Non, elle n'aura pas *les plaisirs du vice et les honneurs de la vertu* (1). Ce n'est pas assez pour moi de la posséder, je veux qu'elle se livre. Or, il faut pour cela non-seulement pénétrer jusqu'à elle, mais y arriver de son aveu ; la trouver seule et dans l'intention de m'écouter ; sur-tout, lui fermer les yeux sur le danger, car si elle le voit, elle saura le surmonter ou mourir. Mais mieux je sais ce qu'il faut faire, plus j'en trouve l'exécution difficile ; et dussiez-vous encore vous moquer de moi, je vous avouerai que mon embarras redouble à mesure que je m'en occupe davantage.

La tête m'en tourneroit, je crois, sans les heureuses dis-

(1) Nouvelle Héloïse.

tractions que me donne notre commune Pupille ; c'est à elle que je dois d'avoir encore à faire autre chose que des Elégies.

Croiriez-vous que cette petite fille étoit tellement effarouchée, qu'il s'est passé trois grands jours avant que votre Lettre ait produit tout son effet ? voilà comme une seule idée fausse peut gâter le plus heureux naturel ?

Enfin, ce n'est que Samedi qu'on est venu tourner autour de moi, et me balbutier quelques mots ; encore prononcés si bas et tellement étouffés par la honte, qu'il étoit impossible de les entendre. Mais la rougeur qu'ils causerent, m'en fit deviner le sens. Jusques-là, je m'étois tenu fier : mais fléchi par un si plaisant repentir, je voulus bien promettre d'aller trouver le soir même la jolie Pénitente ; et cette grace de ma part, fut reçue avec toute la reconnaissance due à un si grand bienfait.

Comme je ne perds jamais de vue ni vos projets ni les miens, j'ai résolu de profiter de cette occasion pour connoître au juste la valeur de cet enfant, et aussi pour accélérer son éducation. Mais pour suivre ce travail avec plus de liberté, j'avois besoin de changer le lieu de nos rendez-vous ; car un simple cabinet, qui sépare la chambre de votre Pupille de celle de sa mere, ne pouvoit lui inspirer assez de sécurité, pour la laisser se déployer à l'aise. Je m'étois donc promis de faire *innocemment* quelque bruit, qui pût lui causer assez de crainte pour la décider à prendre, à l'avenir, un asyle plus sûr ; elle m'a encore épargné ce soin.

La petite personne est rieuse ; et, pour favoriser sa gaieté, je m'avisai, dans nos entr'actes, de lui raconter toutes les aventures scandaleuses qui me passoient par la tête ; et pour les rendre plus piquantes et fixer davantage son attention, je les mettois toutes sur le compte de sa Maman, que je me plaisois à chamarrer ainsi de vices et de ridicules.

Ce n'étoit pas sans motif que j'avois fait ce choix ; il encourageoit mieux que tout autre ma timide écoliere, et

je lui inspirois en même temps le plus profond mépris pour sa mere. J'ai remarqué depuis long-temps, que si ce moyen n'est pas toujours nécessaire à employer pour séduire une jeune fille, il est indispensable, et souvent même le plus efficace, quand on veut la dépraver ; car celle qui ne respecte pas sa mere, ne se respectera pas elle-même ; vérité morale, que je crois si utile, que j'ai été bien-aise de fournir un exemple à l'appui du précepte.

Cependant votre Pupille, qui ne songeoit pas à la morale étouffoit de rire à chaque instant ; et enfin, une fois, elle pensa éclater. Je n'eus pas de peine à lui faire croire qu'elle avait fait *un bruit affreux*. Je feignis une grande frayeur, qu'elle partagea facilement. Pour qu'elle s'en ressouvînt mieux, je ne permis plus au plaisir de reparoître, et la laissai seule trois heures plutôt que de coutume : aussi convînmes-nous, en nous séparant, que dès le lendemain ce seroit dans ma chambre que nous nous rassemblerions.

Je l'y ai déjà reçue deux fois ; et dans ce court intervalle l'écoliere est devenue presqu'aussi savante que le maître. Oui, en vérité, je lui ai tout appris, jusqu'aux complaisances ! je n'ai excepté que les précautions.

Ainsi occupé toute la nuit, j'y gagne de dormir une grande partie du jour ; et comme la société actuelle du Château n'a rien qui m'attire, à peine parois-je une heure au salon dans la journée. J'ai même, d'aujourd'hui, pris le parti de manger dans ma chambre, et je ne compte plus la quitter que pour de courtes promenades. Ces bizarreries passent sur le compte de ma santé. J'ai déclaré que j'étois *perdu de vapeurs ;* j'ai annoncé aussi un peu de fievre. Il ne m'en coûte que de parler d'une voix lente et éteinte. Quant au changement de ma figure, fiez-vous-en à votre Pupille. *L'amour y pourvoira* (1).

(1) REGNARD, *Folies amoureuses.*

J'occupe mon loisir, en rêvant aux moyens de reprendre sur mon ingrate, les avantages que j'ai perdus, et aussi à composer une espece de catéchisme de débauche, à l'usage de mon écoliere. Je m'amuse à n'y rien nommer que par le mot technique; et je ris d'avance de l'intéressante conversation que cela doit fournir entr'elle et Gercourt, la premiere nuit de leur mariage. Rien n'est plus plaisant que l'ingénuité avec laquelle elle se sert déjà du peu qu'elle sait de cette langue! elle n'imagine pas qu'on puisse parler autrement. Cette enfant est réellement séduisante! Ce contraste de la candeur naïve avec le langage de l'effronterie, ne laisse pas de faire de l'effet; et, je ne sais pourquoi, il n'y a plus que les choses bizarres qui me plaisent.

Peut-être je me livre trop à celle-ci, puisque j'y compromets mon temps et ma santé: mais j'espere que ma feinte maladie, outre qu'elle me sauvera l'ennui du salon, pourra m'être encore de quelqu'utilité auprès de l'austere Dévote, dont la vertu tigresse s'allie pourtant avec la douce sensibilité! Je ne doute pas qu'elle ne soit déjà instruite de ce grand événement, et j'ai beaucoup d'envie de savoir ce qu'elle en pense; d'autant plus que je parierois bien qu'elle ne manquera pas de s'en attribuer l'honneur. Je réglerai l'état de ma santé, sur l'impression qu'il fera sur elle.

Vous voilà, ma belle amie, au courant de mes affaires comme moi-même. Je désire bientôt des nouvelles plus intéressantes à vous apprendre; et je vous prie de croire que, dans le plaisir que je m'en promets, je compte pour beaucoup la récompense que j'attends de vous.

Au Château de... ce 11 *Octobre* 17**.

LETTRE CXI

Le Comte de Gercourt à Madame de Volanges.

Tout paroît, Madame, devoir être tranquille dans ce pays ; et nous attendons, de jour en jour, la permission de rentrer en France. J'espere que vous ne douterez pas que je n'aie toujours le même empressement à m'y rendre, et à y former les nœuds qui doivent m'unir à vous et à Mlle de Volanges. Cependant M. le Duc de... mon cousin, et à qui vous savez que j'ai tant d'obligations, vient de me faire part de son rappel de Naples. Il me mande qu'il compte passer par Rome, et voir, dans sa route, la partie d'Italie qui lui reste à connoître. Il m'engage à l'accompagner dans ce voyage, qui sera environ de six semaines ou deux mois. Je ne vous cache pas qu'il me seroit agréable de profiter de cette occasion ; sentant bien qu'une fois marié, je prendrai difficilement le temps de faire d'autres absences que celles que mon service exigera. Peut-être aussi seroit-il plus convenable d'attendre l'hiver pour ce mariage ; puisque ce ne peut être qu'alors que tous mes parens seront rassemblés à Paris, et nommément M, le Marquis de,., à qui je dois l'espoir de vous appartenir. Malgré ces considérations, mes projets à cet égard seront absolument subordonnés aux vôtres ; et pour peu que vous préfériez vos premiers arrangements, je suis prêt à renoncer aux miens. Je vous prie seulement de me faire savoir le plutôt possible vos intentions à ce sujet. J'attendrai votre réponse ici, et elle seule réglera ma conduite.

Je suis avec respect, Madame, et avec tous les sentiments qui conviennent à un fils, votre très humble, etc.

Le Comte de Gercourt,

*Bastia, ce 10 Octobre 17**.*

LETTRE CXII

Madame de Rosemonde à la Présidente de Tourvel.
(*Dictée seulement.*)

Je ne reçois qu'à l'instant même, ma chere Belle, votre Lettre du 11 (1), et les doux reproches qu'elle contient. Convenez que vous aviez bien envie de m'en faire davantage ; et que si vous ne vous étiez pas ressouvenue que vous étiez *ma fille*, vous m'auriez réellement grondée. Vous auriez été pourtant bien injuste ! C'étoit le désir et l'espoir de pouvoir vous répondre moi-même, qui me faisoit différer chaque jour ; et vous voyez qu'encore aujourd'hui, je suis obligée d'emprunter la main de ma Femme-de-chambre. Mon malheureux rhumatisme m'a repris ; il s'est niché cette fois sur le bras droit, et je suis absolument manchotte. Voilà ce que c'est, jeune et fraîche comme vous êtes, d'avoir une si vieille amie ! on souffre de ses incommodités.

Aussi tôt que mes douleurs me donneront un peu de relâche, je me promets bien de causer longuement avec vous. En attendant, sachez seulement que j'ai reçu vos deux Lettres ; qu'elles auroient redoublé, s'il étoit possible, ma tendre amitié pour vous ; et que je ne cesserai jamais de prendre part, bien vivement, à tout ce qui vous intéresse.

Mon neveu est aussi un peu indisposé, mais sans aucun danger, et sans qu'il faille en prendre aucune inquiétude ; c'est une incommodité légere, qui, à ce qu'il me semble, affecte plus son humeur que sa santé. Nous ne le voyons presque plus.

Sa retraite et votre départ ne rendent pas notre petit cercle plus gai. La petite Volanges, sur-tout, vous trouve

(1) Cette Lettre ne s'est pas retrouvée.

furieusement à dire, et bâille, tant que la journée dure, à avaler ses poings. Particuliérement depuis quelques jours, elle nous fait l'honneur de s'endormir profondément toutes les après-dînées.

Adieu, ma chere Belle ; je suis pour toujours votre bien bonne amie, votre maman, votre sœur même, si mon grand âge me permettoit ce titre. Enfin je vous suis attachée par tous les plus tendres sentimens.

Signé *Adélaide, pour Madame de Rosemonde.*

Du Chateau de... ce 14 *Octobre* 17**.

LETTRE CXIII

La Marquise de Merteuil au Vicomte de Valmont.

Je crois devoir vous prévenir, Vicomte qu'on commence à s'occuper de vous à Paris ; qu'on y remarque votre absence, et que déjà on en devine la cause. J'étois hier à un souper fort nombreux ; il y fut dit positivement que vous étiez retenu au Village par un amour romanesque et malheureux : aussi-tôt la joie se peignit sur le visage de tous les envieux de vos succès, et de toutes les femmes que vous avez négligées. Si vous m'en croyez, vous ne laisserez pas prendre consistance à ces bruits dangereux, et vous viendrez sur-le-champ les détruire par votre présence.

Songez que si une fois vous laissez perdre l'idée qu'on ne vous résiste pas, vous éprouverez bientôt qu'on vous résistera en effet plus facilement ; que vos rivaux vont aussi perdre leur respect pour vous, et oser vous combattre : car lequel d'entr'eux ne se croit pas plus fort que la vertu ? Songez sur-tout que dans la multitude des femmes que vous avez affichées, toutes celles que vous n'avez pas eues vont tenter de détromper le Public, tandis que les autres s'efforceront de l'abuser. Enfin, il faut vous attendre à être apprécié peut-être autant au-dessous de votre

valeur, que vous l'avez été au-dessus jusqu'à présent.

Revenez donc, Vicomte, et ne sacrifiez pas votre réputation à un caprice puéril. Vous avez fait tout ce que nous voulions de la petite Volanges; et pour votre Présidente, ce ne sera pas apparemment en restant à dix lieues d'elle, que vous vous en passerez la fantaisie. Croyez-vous qu'elle ira vous chercher? Peut-être ne songe-t-elle déjà plus à vous, ou ne s'en occupe-t-elle encore que pour se féliciter de vous avoir humilié. Au moins ici, pourrez-vous trouver quelque occasion de reparoître avec éclat, et vous en avez besoin; et quand vous vous obstineriez à votre ridicule aventure, je ne vois pas que votre retour y puisse rien....; au contraire.

En effet, si votre Présidente *vous adore*, comme vous me l'avez tant dit et si peu prouvé, son unique consolation, son seul plaisir, doivent être à présent de parler de vous, et de savoir ce que vous faites, ce que vous dites, ce que vous pensez, et jusqu'à la moindre des choses qui vous intéressent. Ces miseres-là prennent du prix, en raison des privations qu'on éprouve. Ce sont les miettes de pain tombantes de la table du riche : celui-ci les dédaigne; mais le pauvre les recueille avidement et s'en nourrit. Or, la pauvre Présidente reçoit à présent toutes ces miettes-là; et plus elle en aura, moins elle sera pressée de se livrer à l'appétit du reste.

De plus, depuis que vous connoissez sa Confidente, vous ne doutez pas que chaque Lettre d'elle ne contienne au moins un petit sermon, et tout ce qu'elle croit propre *à corroborer sa sagesse et fortifier sa vertu* (1). Pourquoi donc laisser à l'une des ressources pour se défendre, et à l'autre pour vous nuire?

Ce n'est pas que je sois du tout de votre avis sur la perte que vous croyez avoir faite au changement de Confidente. D'abord, Mde de Volanges vous hait, et la haine est tou-

(1) *On ne s'avise jamais de tout!* Comédie.

jours plus clair-voyante et plus ingénieuse que l'amitié. Toute la vertu de votre vieille tante ne l'engagera pas à médire un seul instant de son cher neveu ; car la vertu a aussi ses foiblesses. Ensuite vos craintes portent sur une marque absolument fausse.

Il n'est pas vrai que *plus les femmes vieillissent, et plus elles deviennent rêches et séveres*. C'est de quarante à cinquante ans que le désespoir de voir leur figure se flétrir, la rage de se sentir obligées d'abandonner des prétentions et des plaisirs auxquels elles tiennent encore, rendent presque toutes les femmes bégueules et acariâtres. Il leur faut ce long intervalle pour faire en entier ce grand sacrifice : mais dès qu'il est consommé, toutes se partagent en deux classes.

La plus nombreuse, celle des femmes qui n'ont eu pour elles que leur figure et leur jeunesse, tombe dans une imbécille apathie, et n'en sort plus que pour le jeu et pour quelques pratiques de dévotion ; celle-là est toujours ennuyeuse, souvent grondeuse, quelquefois un peu tracassiere, mais rarement méchante. On ne peut pas dire non plus que ces femmes soient ou ne soient pas séveres : sans idées et sans existence, elles répetent, sans le comprendre et indifféremment, tout ce qu'elles entendent dire, et restent par elles-mêmes absolument nulles.

L'autre classe beaucoup plus rare, mais véritablement précieuse, est celles des femmes, qui, ayant eu un caractere et n'ayant pas négligé de nourir leur raison, savent se créer une existence, quand celle de la nature leur manque ; et prennent le parti de mettre à leur esprit, les parures qu'elles employoient avant pour leur figure. Celles-ci ont pour l'ordinaire le jugement très-sain, et l'esprit à-la-fois solide, gai et gracieux. Elles remplacent les charmes séduisans par l'attachante bonté, et encore par l'enjouement dont le charme augmente en proportion de l'âge : c'est ainsi qu'elles parviennent en quelque sorte à se rapprocher de la jeunesse en s'en faisant aimer. Mais alors, loin d'être, comme vous le dites, *rêches et séveres* ; l'habi-

tude de l'indulgence, leurs longues réflexions sur la foiblesse humaine, et sur-tout les souvenirs de leur jeunesse, par lesquels seuls elles tiennent encore à la vie, les placeroient plutôt, peut-être trop près de la facilité.

Ce que je peux vous dire enfin, c'est qu'ayant toujours recherché les vieilles femmes, dont j'ai reconnu de bonne-heure l'utilité des suffrages, j'ai rencontré plusieurs d'entr'elles auprès de qui l'inclination me ramenoit autant que l'intérêt. Je m'arrête-là ; car à présent que vous vous enflammez si vîte et si moralement, j'aurois peur que vous ne devinssiez subitement amoureux de votre vieille tante, et que vous ne vous enterrassiez avec elle dans le tombeau où vous vivez déjà depuis si long-temps. Je reviens donc.

Malgré l'enchantement où vous paroissez être de votre petite écoliere, je ne peux pas croire qu'elle entre pour quelque chose dans vos projets. Vous l'avez trouvée sous la main, vous l'avez prise : à la bonne-heure ! mais ce ne peut pas être là un goût. Ce n'est même pas, à vrai dire, une entiere jouissance : vous ne possédez absolument que sa personne ! je ne parle pas de son cœur, dont je me doute bien que vous ne vous souciez gueres : mais vous n'occupez seulement pas sa tête. Je ne sais pas si vous vous en êtes aperçu, mais moi j'en ai la preuve dans la derniere Lettre qu'elle m'a écrite (1) ; je vous l'envoie pour que vous en jugiez. Voyez donc que quand elle y parle de vous c'est toujours *M. de Valmont* ; que toutes ses idées, même celles que vous lui faites naître, n'aboutissent jamais qu'à Danceny ; et lui, elle ne l'appelle pas Monsieur, c'est bien toujours *Danceny* seulement. Par-là, elle le distingue de tous les autres ; et même en se livrant à vous, elle ne se familiarise qu'avec lui. Si une telle conquête vous paroît *séduisante*, si les plaisirs qu'elle donne *vous attachent*, assurément vous êtes modeste et peu difficile !

(1) Voyez la Lettre CIX.

Que vous la gardiez, j'y consens ; cela entre même dans mes projets. Mais il me semble que cela ne vaut pas de se déranger un quart-d'heure ; qu'il faudroit aussi avoir quelqu'empire, et ne lui permettre, par exemple, de se rapprocher de Danceny qu'après le lui avoir fait un peu plus oublier.

Avant de cesser de m'occuper de vous, pour venir à moi, je veux encore vous dire que ce moyen de maladie que vous m'annoncez vouloir prendre, est bien connu et bien usé. En vérité, Vicomte, vous n'êtes pas inventif ! Moi, je me répete aussi quelquefois, comme vous allez voir ; mais je tâche de me sauver par les détails, et sur-tout le succès me justifie. Je vais encore en tenter un, et courir une nouvelle aventure. Je conviens qu'elle n'aura pas le mérite de la difficulté : mais au moins sera-ce une distraction, et je m'ennuie à périr.

Je ne sais pourquoi, depuis l'aventure de Prévan, Belleroche m'est devenu insupportable. Il a tellement redoublé d'attention, de tendresse, de *vénération*, que je n'y peux plus tenir. Sa colere, dans le premier moment, m'avoit paru plaisante ; il a pourtant bien fallu la calmer, car c'eût été me compromettre que de le laisser faire : et il n'y avoit pas moyen de lui faire entendre raison. J'ai donc pris le parti de lui montrer plus d'amour, pour en venir à bout plus facilement : mais lui, a pris cela au sérieux ; et depuis ce temps il m'excede par son enchantement éternel. Je remarque sur-tout l'insultante confiance qu'il prend en moi, et la sécurité avec laquelle il me regarde comme à lui pour toujours. J'en suis vraiment humiliée. Il me prise donc bien peu, s'il croit valoir assez pour me fixer ! Ne me disoit-il pas derniérement que je n'aurois jamais aimé un autre que lui ? Oh ! pour le coup, j'ai eu besoin de toute ma prudence, pour ne pas le détromper sur-le-champ, en lui disant ce qui en étoit. Voilà, certes, un plaisant Monsieur, pour avoir un droit exclusif ! Je conviens qu'il est bien fait et d'une assez belle

figure : mais, à tout prendre, ce n'est, au fait, qu'un Manœuvre d'amour. Enfin le moment est venu, il faut nous séparer.

J'essaie déjà depuis quinze jours, et j'ai employé, tour-à-tour, la froideur, le caprice, l'humeur, les querelles ; mais le tenace personnage ne quitte pas prise ainsi ; il faut donc prendre un parti plus violent ; en conséquence je l'emmene à ma campagne. Nous partons après-demain. Il n'y aura avec nous que quelques personnes désintéressées et peu clair-voyantes, et nous y aurons presque autant de liberté que si nous y étions seuls. Là, je le surchargerai à tel point, d'amour et de caresses, nous y vivrons si bien l'un pour l'autre uniquement, que je parie bien qu'il désirera plus que moi la fin de ce voyage. dont il se fait un si grand bonheur ; et s'il n'en revient pas plus ennuyé de moi que je ne le suis de lui, dites, j'y consens, que je n'en sais pas plus que vous.

Le prétexte de cette espece de retraite, est de m'occuper sérieusement de mon grand procès, qui en effet se jugera enfin au commencement de l'hiver. J'en suis bien aise ; car il est vraiment désagréable d'avoir ainsi toute sa fortune en l'air. Ce n'est pas que je sois inquiete de l'événement ; d'abord j'ai raison, tous mes Avocats me l'assurent : et quand je ne l'aurois pas, je serois donc bien mal-adroite, si je ne savois pas gagner un procès, où je n'ai pour adversaires que des mineurs encore en bas-âge, et leur vieux tuteur ! Comme il ne faut pourtant rien négliger dans une affaire si importante, j'aurai effectivement avec moi deux Avocats. Ce voyage ne vous paroît-il pas gai ? Cependant s'il me fait gagner mon procès et perdre Belleroche, je ne regretterai pas mon temps.

A présent, Vicomte, devinez le successeur ; je vous le donne en cent. Mais bon ! ne sais-je pas que vous ne devinez jamais rien ? hé bien, c'est Danceny. Vous êtes étonné n'est-ce pas ? car enfin je ne suis pas encore réduite à l'éducation des enfans ! Mais celui-ci mérite d'être ex-

cepté ; il n'a que les grâces de la jeunesse, et non la frivolité. Sa grande réserve dans le cercle est très-propre à éloigner tous les soupçons, et on ne l'en trouve que plus aimable, quand il se livre, dans le tête-à-tête. Ce n'est pas que j'en aie déjà eu avec lui pour mon compte, je ne suis encore que sa confidente ; mais sous ce voile de l'amitié, je crois lui voir un goût très-vif pour moi, et je sens que j'en prends beaucoup pour lui. Ce seroit bien dommage que tant d'esprit et de délicatesse allassent se sacrifier et s'abrutir auprès de cette petite imbécile de Volanges ! J'espere qu'il se trompe en croyant l'aimer : elle est si loin de le mériter ! Ce n'est pas que je sois jalouse d'elle ; mais c'est que ce seroit un meurtre, et je veux en sauver Danceny. Je vous en prie donc, Vicomte, de mettre vos soins à ce qu'il ne puisse se rapprocher de *sa Cécile* (comme il a encore la mauvaise habitude de la nommer). Un premier goût a toujours plus d'empire qu'on ne croit, et je ne serois sûre de rien, s'il la revoyoit à présent ; surtout pendant mon absence. A mon retour, je me charge de tout et j'en réponds.

J'ai bien songé à emmener le jeune homme avec moi : mais j'en ai fait le sacrifice à ma prudence ordinaire ; et puis, j'aurois craint qu'il ne s'aperçût de quelque chose entre Belleroche et moi, et je serois au désespoir qu'il eût la moindre idée de ce qui se passe. Je veux au moins m'offrir à son imagination, pure et sans tache ; telle enfin qu'il faudroit être, pour être vraiment digne de lui.

*Paris, ce 15 Octobre 17**.*

LETTRE CXIV

La Présidente de Tourvel à Madame de Rosemonde.

MA chere amie, je cede à ma vive inquiétude ; et sans savoir si vous serez en état de me répondre, je ne puis m'empêcher de vous interroger L'état de M. de Val-

mont, que vous me dites *sans danger*, ne me laisse pas autant de sécurité que vous paroissez en avoir. Il n'est pas rare que la mélancolie et le dégoût du monde soient des symptômes avant-coureurs de quelque maladie grave ; les souffrances du corps, comme celles de l'esprit, font désirer la solitude ; et souvent on reproche de l'humeur, à celui dont on devroit seulement plaindre les maux.

Il me semble qu'il devroit au moins consulter quelqu'un. Comment, étant malade vous-même, n'avez-vous pas un Médecin auprès de vous ? Le mien que j'ai vu ce matin, et que je ne vous cache pas que j'ai consulté indirectement, est d'avis que, dans les personnes naturellement actives, cette espece d'apathie subite n'est jamais à négliger ; et, comme il me disoit encore, les maladies ne cedent plus au traitement, quand elles n'ont pas été prises à temps. Pourquoi faire courir ce risque à quelqu'un qui vous est si cher ?.

Ce qui redouble mon inquiétude, c'est que, depuis quatre jours, je ne reçois plus de nouvelles de lui. Mon Dieu ! ne me trompez-vous pas sur son état ? Pourquoi auroit-il cessé de m'écrire tout-à-coup ? Si c'étoit seulement l'effet de mon obstination à lui renvoyer ses Lettres, je crois qu'il auroit pris ce parti plutôt. Enfin, sans croire aux pressentimens, je suis depuis quelques jours d'une tristesse qui m'effraie. Ah ! peut-être suis-je à la veille du plus grand des malheurs !

Vous ne sauriez croire, et j'ai honte de vous dire, combien je suis peinée de ne plus recevoir ces mêmes Lettres, que pourtant je refuserois encore de lire. J'étois sûre au moins qu'il s'étoit occupé de moi ! et je voyois quelque chose qui venoit de lui. Je ne les ouvrois pas, ces Lettres, mais je pleurois en les regardant : mes larmes étoient plus douces et plus faciles ; et celles-là seules dissipoient en partie l'oppression habituelle que j'éprouve depuis mon retour. Je vous en conjure, mon indulgente amie, écrivez-moi, vous-même, aussi-tôt que vous le pour-

rez ; et en attendant, faites-moi donner chaque jour de vos nouvelles et des siennes,

Je m'aperçois qu'à peine je vous ai dit un mot pour vous : mais vous connoissez mes sentimens, mon attachement sans réserve, ma tendre reconnaissance pour votre sensible amitié ; vous pardonnerez au trouble où je suis, à mes peines mortelles, au tourment affreux d'avoir à redouter des maux, dont peut-être je suis la cause. Grand Dieu ! cette idée désespérante me poursuit et déchire mon cœur ; ce malheur me manquoit, et je sens que je suis née pour les éprouver tous.

Adieu, ma chere amie ; aimez-moi, plaignez-moi. Aurai-je une Lettre de vous aujourd'hui ?

*Paris, ce 16 Octobre 17**.*

LETTRE CXV.

Le Vicomte de Valmont à la Marquise de Merteuil.

C'est une chose inconcevable, ma belle amie, comme aussi-tôt qu'on s'éloigne, on cesse facilement de s'entendre. Tant que j'étois auprès de vous, nous n'avions jamais qu'un même sentiment, une même façon de voir ; et parce que, depuis près de trois mois, je ne vous vois plus, nous ne sommes plus de même avis sur rien. Qui de nous deux a tort ? sûrement vous n'hésiteriez pas sur la réponse : mais moi, plus sage, ou plus poli, je ne décide pas. Je vais seulement répondre à votre Lettre, et continuer de vous exposer ma conduite.

D'abord, je vous remercie de l'avis que vous me donnez des bruits qui courent sur mon compte ; mais je ne m'en inquiete pas encore : je me crois sûr d'avoir bientôt de quoi les faire cesser. Soyez tranquille ; je ne reparoîtrai dans le monde que plus célebre que jamais, et toujours plus digne de vous.

J'espere qu'on me comptera même pour quelque chose,

l'aventure de la petite Volanges, dont vous paroissez faire si peu de cas : comme si ce n'étoit rien, que d'enlever, en une soirée, une jeune fille à son Amant aimé ; d'en user ensuite tant qu'on le veut, et absolument comme de son bien, et sans plus d'embarras ; d'en obtenir ce qu'on n ose pas même exiger de toutes les filles dont c'est le métier ; et cela, sans la déranger en rien de son tendre amour ; sans la rendre inconstante, pas même infidele : car, en effet, je n'occupe seulement pas sa tête ! en sorte qu'après ma fantaisie passée, je la remettrai entre les bras de son Amant, pour ainsi dire, sans qu'elle se soit aperçue de rien. Est-ce donc là une marche si ordinaire ? et puis, croyez-moi, une fois sortie de mes mains, les principes que je lui donne, ne s'en développeront pas moins ; et je prédis que la timide écoliere prendra bientôt un essor propre à faire honneur à son maître.

Si pourtant on aime mieux le genre héroïque, je montrerai la Présidente, ce modele cité de toutes les vertus ! respectée même de nos plus libertins ! telle enfin qu'on avoit perdu jusqu'à l'idée de l'attaquer ! je la montrerai, dis-je, oubliant ses devoirs et sa vertu, sacrifiant sa réputation et deux ans de sagesse, pour courir après le bonheur de me plaire, pour s'enivrer de celui de m'aimer ; se trouvant suffisamment dédommagée de tant de sacrifices, par un mot, par un regard, qu'encore elle n'obtiendra pas toujours. Je ferai plus, je la quitterai ; et je ne connois pas cette femme, ou je n'aurai point de successeur. Elle résistera au besoin de consolation, à l'habitude du plaisir, au désir même de la vengeance. Enfin, elle n'aura existé que pour moi ; et que sa carriere soit plus ou moins longue, j'en aurai seul ouvert et fermé la barriere. Une fois parvenue à ce triomphe, je dirai à mes rivaux : « Voyez mon ouvrage, et cherchez-en dans le siecle un second exemple » !

Vous allez me demander d'où vient aujourd'hui cet excès de confiance ? c'est que depuis huit jours je suis dans

la confidence de ma Belle ; elle ne me dit pas ses secrets, mais je les surprends. Deux Lettres d'elle à Mde de Rosemonde, m'ont suffisamment instruit, et je ne lirai plus les autres que par curiosité. Je n'ai absolument besoin, pour réussir, que de me rapprocher d'elle, et mes moyens sont trouvés. Je vais incessamment les mettre en usage.

Vous êtes curieuse, je crois... ? Mais non, pour vous punir de ne pas croire à mes inventions, vous ne les saurez pas. Tout de bon, vous mériteriez que je vous retirasse ma confiance, au moins pour cette aventure ; en effet, sans le doux prix attaché par vous à ce succès, je ne vous en parlerois plus. Vous voyez que je suis fâché. Cependant, dans l'espoir que vous vous corrigerez, je veux bien m'en tenir à cette punition lègere ; et revenant à l'indulgence, j'oublie un moment mes grands projets, pour raisonner des vôtres avec vous.

Vous voilà donc à la campagne, ennuyeuse comme le sentiment, et triste comme la fidélité ! Et ce pauvre Belleroche ! vous ne vous contentez pas de lui faire boire de l'eau d'oubli, vous lui en donnez la question ! Comment s'en trouve-t-il ? supporte-t-il bien les nausées de l'amour ? Je voudrois pour beaucoup qu'il ne vous en devînt que plus attaché ; je suis curieux de voir quel remede plus efficace vous parviendriez à employer. Je vous plains, en vérité, d'avoir été obligée de recourir à celui-là. Je n'ai fait qu'une fois, dans ma vie, l'amour par procédé. J'avois certainement un grand motif, puisque c'étoit à la Comtesse de... ; et vingt fois, entre ses bras, j'ai été tenté de lui dire ; « Madame, je renonce à la place que je sollicite et permettez-moi de quitter celle que j'occupe ». Aussi, de toutes les femmes que j'ai eues, c'est la seule dont j'ai vraiment plaisir à dire du mal.

Pour votre motif à vous, je le trouve, à vrai dire, d'un ridicule rare ; et vous aviez raison de croire que je ne devinerois pas le successeur. Quoi ! c'est pour Danceny que

vous vous donnez toute cette peine-là ! Eh ! ma chere amie, laissez-le adorer *sa vertueuse Cécile*, et ne vous compromettez pas dans ces jeux d'enfants. Laissez les écoliers se former auprès des *Bonnes*, ou jouer avec les pensionnaires *à de petits jeux innocens.* Comment allez-vous vous charger d'un novice qui ne saura ni vous prendre ni vous quitter, et avec qui il vous faudra tout faire ? Je vous le dis sérieusement, je désapprouve ce choix, et quelque secret qu'il restât, il vous humilieroit au moins à mes yeux et dans votre conscience.

Vous prenez, dites-vous, beaucoup de goût pour lui : allons donc, vous vous trompez sûrement, et je crois même avoir trouvé la cause de votre erreur. Ce beau dégoût de Belleroche vous est venu dans un temps de disette, et Paris ne vous offrant pas de choix, vos idées, toujours trop vives, se sont portées sur le premier objet que vous avez rencontré. Mais songez qu'à votre retour, vous pourrez choisir entre mille ; et si enfin vous redoutez l'inaction dans laquelle vous risquez de tomber en différant, je m'offre à vous pour amuser vos loisirs.

D'ici à votre arrivée, mes grandes affaires seront terminées de maniere ou d'autre ; et sûrement, ni la Présidente elle-même, ne m'occuperont pas assez alors, pour que je ne sois pas à vous autant que vous le desirerez. Peut-être même, d'ici-là, aurai-je déjà remis la petite fille aux mains de son discret Amant. Sans convenir, quoi que vous en disiez, que ce ne soit pas une jouissance *attachante*, comme j'ai le projet qu'elle garde de moi toute sa vie une idée supérieure à celle de tous les autres hommes, je me suis mis, avec elle, sur un ton que je ne pourrois soutenir longtemps sans altérer ma santé ; et dès ce moment, je ne tiens plus à elle, que par le soin qu'on doit aux affaires de famille...

Vous ne m'entendez pas ? . . . C'est que j'attends une seconde époque pour confirmer mon espoir, et m'assurer que j'ai pleinement réussi dans mes projets. Oui, ma belle

amie, j'ai déjà un premier indice que le mari de mon écoliere ne courra pas le risque de mourir sans postérité ; et que le Chef de la maison de Gercourt ne sera à l'avenir qu'un cadet de celle de Valmont. Mais laissez-moi finir à ma fantaisie cette aventure que je n'ai entreprise qu'à votre priere. Songez que si vous rendez Danceny inconstant, vous ôtez tout le piquant de cette histoire. Considérez enfin, que m'offrant pour le représenter auprès de vous, j'ai, ce me semble, quelques droits à la préférence.

J'y compte si bien, que je n'ai pas craint de contrarier vos vues, en concourant moi-même à augmenter la tendre passion du discret Amoureux, pour le premier et digne objet de son choix. Ayant donc trouvé hier notre Pupille occupée à lui écrire, et l'ayant dérangée d'abord de cette douce occupation pour une autre plus douce encore, je lui ai demandé, après, de voir sa Lettre ; et comme je l'ai trouvée froide et contrainte, je lui ai fait sentir que ce n'étoit pas ainsi qu'elle consoleroit son Amant, et je l'ai décidée à en écrire une autre sous ma dictée ; où, en imitant du mieux que j'ai pu son petit radotage, j'ai tâché de nourrir l'amour du jeune homme, par un espoir plus certain. La petite personne étoit toute ravie, me disoit-elle, de se trouver parler si bien ; et dorénavant, je serai chargé de la correspondance. Que n'aurai-je pas fait pour ce Danceny ? J'aurai été à-la-fois son ami, son confident, son rival et sa maîtresse ! Encore, en ce moment, je lui rends le service de le sauver de vos liens dangereux. Oui, sans doute, dangereux ; car vous posséder et vous perdre, c'est acheter un moment de bonheur par une éternité de regrets.

Adieu, ma belle amie ; ayez le courage de dépêcher Belleroche le plus que vous pourrez. Laissez-là Danceny, et préparez-vous à retrouver, et à me rendre les délicieux plaisirs de notre premiere liaison.

P. S Je vous fais compliment sur le jugement prochain

du grand procès. Je serai fort aise que cet heureux événement arrive sous mon regne.

*Du Château de... ce 17 Octobre 19**.*

LETTRE CXVI

Le Chevalier Danceny à Cécile Volanges.

Madame de Merteuil est partie ce matin pour la campagne ; ainsi, ma charmante Cécile, me voilà privé du seul plaisir qui me restoit en votre absence, celui de parler de vous à votre amie et à la mienne. Depuis quelque temps, elle m'a permis de lui donner ce titre ; et j'en ai profité avec d'autant plus d'empressement, qu'il me sembloit par-là me rapprocher de vous davantage. Mon Dieu ! que cette femme est aimable ! et quel charme flatteur elle sait donner à l'amitié ! Il semble que ce doux sentiment s'embellisse et se fortifie chez elle, de tout ce qu'elle refuse à l'amour. Si vous saviez comme elle vous aime, comme elle se plaît à m'entendre lui parler de vous ! . . . C'est là sans doute ce qui m'attache autant à elle. Quel bonheur de pouvoir vivre uniquement pour vous deux, de passer sans cesse des délices de l'amour aux douceurs de l'amitié, d'y consacrer toute mon existence, d'être en quelque sorte le point de réunion de votre attachement réciproque ; et de sentir toujours qu'en m'occupant du bonheur de l'une, je travaillerois également à celui de l'autre ! Aimez, aimez beaucoup, ma charmante amie, cette femme adorable. L'attachement que j'ai pour elle, donnez-y plus de prix encore, en le partageant. Depuis que j'ai goûté le charme de l'amitié, je desire que vous l'éprouviez à votre tour. Les plaisirs que je ne partage pas avec vous, il me semble n'en jouir qu'à moitié. Oui, ma Cécile, je voudrois entourer votre cœur de tous les sentimens les plus doux ; que chacun de ses mouvemens vous fît éprouver une sensation de bonheur ; et je croirois encore ne pouvoir jamais

vous rendre qu'une partie de la félicité que je tiendrois de vous.

Pourquoi faut-il que ces projets charmans ne soient qu'une chimere de mon imagination, et que la réalité ne m'offre au contraire que des privations douloureuses et indéfinies ? L'espoir que vous m'aviez donné de vous voir à cette campagne, je m'aperçois bien qu'il faut y renoncer. Je n'ai plus de consolation que celle de me persuader qu'en effet cela ne vous est pas possible. Et vous négligez de me le dire, de vous en affliger avec moi ! déjà, deux fois, mes plaintes à ce sujet sont restées sans réponse. Ah Cécile ! Cécile, je crois bien que vous m'aimez de toutes les facultés de votre ame, mais votre ame n'est pas brûlante comme la mienne ! Qne n'est-ce à moi à lever les obstacles ? pourquoi ne sont-ce pas mes intérêts qu'il me faille ménager, au-lieu des vôtres ? je saurois bientôt vous prouver que rien n'est impossible à l'amour ?

Vous ne me mandez pas non plus quand doit finir cette absence cruelle ; au moins, ici, peut-être vous verrois-je. Vos charmans regards ranimeroient mon ame abattue ; leur touchante expression rassureroit mon cœur, qui quelquefois en a besoin. Pardon, ma Cécile ; cette crainte n'est pas un soupçon. Je crois à votre amour, à votre constance. Ah ! je serois trop malheureux, si j'en doutois. Mais tant d'obstacles ! et toujours renouvellés ! Mon amie, je suis triste, bien triste. Il semble que ce départ de Mde de Merteuil ait renouvellé en moi le sentiment de tous mes malheurs.

Adieu, ma Cécile ; adieu, ma bien-aimée. Songez que votre Amant s'afflige, et que vous pouvez seule lui rendre le bonheur.

*Paris, ce 17 Octobre 17**.*

LETTRE CXVII

Cécile Volanges au Chevalier Danceny.

(*Dictée par Valmont.*)

Croyez-vous donc, mon bon ami, que j'aie besoin d'être grondée pour être triste, quand je sais que vous vous affligez ? et doutez-vous que je ne souffre autant que vous de toutes vos peines ? Je partage même celles que je vous cause volontairement ; et j'ai de plus que vous, de voir que vous ne me rendez pas justice. Oh ! cela n'est pas bien. Je vois bien ce qui vous fâche ; c'est que les deux dernieres fois que vous m'avez demandé de venir ici, je ne vous ai pas répondu à cela : mais cette réponse est-elle donc si aisée à faire ? Croyez-vous que je ne sache pas que ce que vous voulez est bien mal ? Et pourtant, si j'ai déjà tant de peine à vous refuser de loin, que seroit-ce donc si vous étiez-là ? Et puis, pour avoir voulu vous consoler un moment, je resterois affligée toute ma vie.

Tenez, je n'ai rien de caché pour vous, moi ; voilà mes raisons, jugez vous-même. J'aurois peut-être fait ce que vous voulez, sans ce que je vous ai mandé, que ce M. de Gercourt, qui cause tout notre chagrin, n'arrivera pas encore de si-tôt ; et comme, depuis quelque temps, Maman me témoigne beaucoup plus d'amitié ; comme, de mon côté, je la caresse le plus que je peux ; qui sait ce que je pourrai obtenir d'elle ? Et si nous pouvions être heureux sans que j'aie rien à me reprocher, est-ce que cela ne vaudroit pas bien mieux. Si j'en crois ce qu'on m'a dit souvent, les hommes même n'aiment plus tant leurs femmes, quand elles les ont trop aimés avant de l'être. Cette crainte-là me retient encore plus que tout le reste. Mon ami, n'êtes-vous pas sûr de mon cœur; et ne sera-t-il pas toujours temps.

Ecoutez, je vous promets que, si je ne peux pas éviter le

malheur d'épouser M. de Gercourt, que je hais déjà tant avant de le connoître, rien ne me retiendra plus pour être à vous autant que je pourrai, et même avant tout. Comme je ne me soucie d'être aimée que de vous, et que vous verrez bien que si je fais mal, il n'y aura pas de ma faute, le reste me sera bien égal ; pourvu que vous me promettiez de m'aimer toujours autant que vous faites. Mais, mon ami, jusques-là, laissez-moi continuer comme je fais ; et ne me demandez plus une chose que j'ai de bonnes raisons pour ne pas faire, et que pourtant il me fache de vous refuser.

Je voudrois bien aussi que M. de Valmont ne fût pas si pressant pour vous ; cela ne sert qu'à me rendre plus chagrine encore. Oh ! vous avez là un bien bon ami, je vous assure ! Il fait tout comme vous feriez vous-même. Mais adieu, mon cher ami ; j'ai commencé bien tard à vous écrire, et j'y ai passé une partie de la nuit. Je vas me coucher et réparer le temps perdu. Je vous embrasse, mais ne me grondez plus

*Du Château de... ce 18 Octobre 17**.*

LETTRE CXVIII

Le Chevalier Danceny à la Marquise de Merteuil.

Si j'en crois mon Almanach, il n'y a, mon adorable amie, que deux jours que vous êtes absente ; mais, si j'en crois mon cœur, il y a deux siecles. Or, je le tiens de vous-même, c'est toujours son cœur qu'il faut croire ; il est donc bien temps que vous reveniez, et toutes vo affaires doivent être plus que finies. Comment voulez-vous que je m'intéresse à votre procès, si, perte ou gain, j'en dois également payer les frais par l'ennui de votre absence ? Oh ! que j'aurois envie de quereller ! et qu'il est triste, avec un si beau sujet d'avoir de l'humeur, de n'avoir pas le droit d'en montrer !

N'est-ce pas cependant une véritable infidélité, une

noire trahison, que de laisser votre ami loin de vous, après l'avoir accoutumé à ne pouvoir plus se passer de votre présence? Vous aurez beau consulter vos Avocats, ils ne vous trouveront pas de justification pour ce mauvais procédé ; et puis, ces gens-là ne disent que des raisons, et des raisons ne suffisent pas pour répondre à des sentimens.

Pour moi, vous m avez tant dit que c'étoit par raison que vous faisiez ce voyage, que vous m'avez tout-à-fait brouillé avec elle. Je ne veux plus du tout l'entendre ; pas même quand elle me dit de vous oublier. Cette raison-là est pourtant bien raisonnable; et au fait, cela ne seroit pas si difficile que vous pourriez le croire. Il suffiroit seulement de perdre l'habitude de penser toujours à vous: et rien ici, je vous assure, ne vous rappelleroit à moi.

Nos plus jolies femmes, celles qu'on dit les plus aimables, sont encore si loin de vous, qu'elles ne pourroient en donner qu'une bien foible idée. Je crois même qu'avec des yeux exercés plus on a cru d'abord qu'elles vous ressembloient, plus on y trouve après de différence : elles ont beau faire, beau y mettre tout ce qu'elles savent, il leur manque toujours d'être vous, et c'est positivement là qu'est le charme. Malheureusement, quand les journéet sont si longues, et qu'on est désoccupé, on rêve, on fais des châteaux en Espagne, on se crée sa chimere; peu-à-peu l'imagination s'exalte; on veut embellir son ouvrage, on rassemble tout ce qui peut plaire, on arrive enfin à la perfection; et dès qu'on en est là, le portrait ramene au modele, et on est tout étonné de voir qu'on n'a fait que songer à vous.

Dans ce moment même, je suis encore la dupe d'une erreur à-peu-près semblable. Vous croyez peut-être que c'étoit pour m'occuper de vous, que je me suis mis à vous écrire, point du tout: c'était pour m'en distraire. J'avois cent choses à vous dire, dont vous n'étiez pas l'objet, qui, comme vous savez, m'intéressent bien vivement; et se sont

celles-là pourtant dont j'ai été distrait. Et depuis quand le charme de l'amitié distrait-il donc de celui de l'amour ? Ah ! si j'y regardois de bien près peut-être aurois-je un petit reproche à me faire ! Mais chut ! oublions cette légere faute de peur d'y retomber ; et que mon amie elle-même l'ignore.

Aussi pourquoi n'êtes-vous pas là pour me répondre, pour me ramener si je m'égare, pour me parler de ma Cécile, pour augmenter, s'il est possible, le bonheur que je goûte à l'aimer, par l'idée si douce que c'est votre amie que j'aime ? Oui, je l'avoue, l'amour qu'elle m'inspire m'est devenu plus précieux encore, depuis que vous avez bien voulu en recevoir la confidence. J'aime tant à vous ouvrir mon cœur, à occuper le vôtre de mes sentimens, à les y déposer sans réserve ! il me semble que je les chéris davantage, à mesure que vous daignez les recueillir ; et puis, je vous regarde et je me dis : C'est en elle qu'est renfermé tout mon bonheur.

Je n'ai rien de nouveau à vous apprendre sur ma situation. La derniere Lettre que j'ai reçu *d'elle* augmente et assure mon espoir, mais le retarde encore. Cependant ses motifs sont si tendres et si honnêtes, que je ne puis l'en blâmer ni m'en plaindre. Peut-être n'entendez-vous pas trop bien ce que je vous dis-là ; mais pourquoi n'êtes-vous pas ici ? Quoiqu'on dise tout à son amie, on n'ose pas tout écrire. Les secrets de l'amour, sur-tout, sont si délicats, qu'on ne peut les laisser aller ainsi sur leur bonne-foi. Si quelquefois on leur permet de sortir, il ne faut pas au moins les perdre de vue : il faut en quelque sorte les voir entrer dans leur nouvel asyle. Ah ! revenez donc, mon adorable amie ; vous voyez bien que votre retour est nécessaire. Oubliez enfin les *mille raisons* qui vous retiennent où vous êtes, ou apprenez-moi à vivre où vous n'êtes pas.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Paris, ce 19 *Octobre* 17**.

LETTRE CXIX

Madame de Rosemonde à la présidente de Tourvel.

Quoique je souffre encore beaucoup, ma chere Belle, j'essaie de vous écrire moi-même, afin de pouvoir vous parler de ce qui vous intéresse. Mon neveu garde toujours sa misanthropie . Il envoie fort réguliérement savoir de mes nouvelles tous les jours ; mais il n'est pas venu une fois s'en informer lui-même, quoique je l'en aie fait prier : en sorte que je ne le vois pas plus que s'il étoit à Paris. Je l'ai pourtant rencontré ce matin, où je ne l'attendois gueres. C'est dans ma Chapelle, où je suis descendue pour la premiere fois depuis ma douloureuse incommodité. J'ai appris aujourd'hui que depuis quatre jours il y va réguliérement entendre la Messe. Dieu veuille que cela dure !

Quand je suis entrée, il est venu à moi, et m'a félicitée fort affectueusement sur le meilleur état de ma santé. Comme la Messe commençoit, j'ai abrégé la conversation, que je comptois bien reprendre après ; mais il a disparu avant que j'aie pu le joindre. Je ne vous cacherai pas que je l'ai trouvé un peu changé. Mais, ma chere Belle, ne me faites pas repentir de ma confiance en votre raison, par des inquiétudes trop vives ; et sur-tout soyez sûre que j'aimerois encore mieux vous affliger que vous tromper.

Si mon neveu continue à me tenir rigueur, je prendrai le parti, aussi-tôt que je ferai mieux, de l'aller voir dans sa chambre ; et je tâcherai de pénétrer la cause de cette singuliere manie, dans laquelle je crois bien que vous êtes pour quelque chose. Je vous manderai ce que j'aurai appris. Je vous quitte, ne pouvant plus remuer les doigts : et puis, si Adelaïde savoit que j'ai écrit elle me gronderoit toute la soirée. Adieu, ma chere Belle.

*Du Château de... ce 20 Octobre 17**.*

LETTRE CXX

Le Vicomte de Valmont au Pere Anselme.
(Feuillant du Couvent de la rue Saint-Honoré.)

Je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, Monsieur: mais je sais la confiance entiere qu'a en vous Mde la Présidente de Tourvel, et je sais de plus combien cette confiance est dignement placée. Je crois donc pouvoir sans indiscrétion m'adresser à vous, pour en obtenir un service bien essentiel, vraiment digne de votre saint ministere, et où l'intérêt de Mde de Tourvel se trouve joint au mien.

J'ai entre les mains des papiers importans qui la concernent, qui ne peuvent être confiés à personne, et que je ne dois ni ne veux remettre qu'entre ses mains. Je n'ai aucun moyen de l'en instruire, parce que des raions, que peut-être vous aurez sues d'elle, mais dont je ne crois pas qu'il me soit permis de vous instruire, lui ont fait prendre le parti de refuser toute correspondance avec moi : parti que j'avoue volontiers aujourd'hui ne pouvoir blâmer, puisqu'elle ne pouvoit prévoir des événemens auxquels j'étois moi-même bien loin de m'attendre, et qui n'étoient possibles qu'à la force plus qu'humaine qu'on est forcé d'y reconnoître.

Je vous prie donc, Monsieur, de vouloir bien l'informer de mes nouvelles résolutions, et de lui demander pour moi, une entrevue particuliere ; où je puisse au moins réparer, en partie, mes torts par mes excuses ; et pour dernier sacrifice, anéantir à ses yeux les seules traces existantes d'une erreur ou d'une faute qui m'avoit rendu coupable envers elle.

Ce ne sera qu'après cette expiation préliminaire, que j'oserai déposer à vos pieds l'humiliant aveu de mes longs égaremens ; et implorer votre médiation pour une réconciliation bien plus importante encore, et malheureuse-

ment plus difficile. Puis-je espérer, Monsieur, que vous ne me refuserez pas des soins si nécessaires et si précieux? et que vous daignerez soutenir ma foiblesse, et guider mes pas dans un sentier nouveau, que je desire bien ardemment de suivre, mais que j'avoue, en rougissant, de ne pas connoître encore.

J'attends votre réponse avec l'impatience du repentir qui desire de réparer, et je vous prie de me croire, avec autant de reconnaissance que de vénération,

Votre très-humble, etc.

P. S. Je vous autorise, Monsieur, au cas que vous le jugiez convenable, à communiquer cette Lettre en entier à Mde de Tourvel, que je me ferai toute ma vie un devoir de respecter, et en qui je ne cesserai jamais d'honorer celle dont le ciel s'est servi pour ramener mon ame à la vertu, par le touchant spectacle de la sienne.

*Du Château de... ce 22 Octobre 17***

LETTRE CXXI

La Marquise de Metreuil au Chevalier Danceny

J'ai reçu votre Lettre, mon trop jeune ami ; mais avant de vous remercier, il faut que je vous gronde, et je vous préviens que si vous ne vous corrigez pas, vous n'aurez plus de réponse de moi. Quittez donc, si vous m'en croyez, ce ton de cajolerie, qui n'est plus que du jargon, dès qu'il n'est pas l'expression de l'amour. Est-ce donc là le style de l'amitié? non, mon ami : chaque sentiment a son langage qui lui convient ; et se servir d'un autre, c'est déguiser la pensée qu'on exprime. Je sais bien que nos petites femmes n'entendent rien de ce qu'on peut leur dire, s'il n'est traduit, en quelque sorte, dans ce jargon d'usage ; mais je croyois mériter, je l'avoue, que vous me distinguassiez d'elles. Je suis vraiment fâchée, et peut-être

plus que je ne devrois l'être, que vous m'ayez si mal jugée.

Vous ne trouverez donc dans ma Lettre que ce qui manque à la vôtre, franchise et simplesse. Je vous dirai bien, par exemple, que j'aurois grand plaisir à vous voir, et que je suis contrariée de n'avoir auprès de moi que des gens qui m'ennuient, au lieu de gens qui me plaisent ; mais vous, cette même phrase, vous la traduisez ainsi : *Apprenez-moi à vivre où vous n'êtes pas* ; en sorte, que quand vous serez, je suppose, auprès de votre Maîtresse, vous ne sauriez pas y vivre que je n'y sois en tiers. Quelle pitié ! et ces femmes, *à qui il manque toujours d'être moi*, vous trouvez peut-être aussi que cela manque à votre Cécile ! voilà pourtant où conduit un langage qui, par l'abus qu'on en fait aujourd'hui, est encore au-dessous du jargon des complimens, et ne devient plus qu'un simple protocole, auquel on ne croit pas davantage, qu'au très-humble serviteur !

Mon ami, quand vous m'écrivez, que ce soit pour me dire votre façon de penser et de sentir, et non pour m'envoyer des phrases que je trouverai, sans vous, plus ou moins bien dites dans le premier Roman du jour. J'espere que vous ne vous fâcherez pas de ce que je vous dis-là, quand même vous y verriez un peu d'humeur ; car je ne nie pas d'en avoir : mais pour éviter jusqu'à l'air du défaut que je vous reproche, je ne vous dirai pas que cette humeur est peut-être un peu augmentée par l'éloignement où je suis de vous. Il me semble qu'à tout prendre, vous valez mieux qu'un procès et deux Avocats, peut-être même encore que *l'attentif* Belleroche.

Vous voyez qu'au lieu de vous désoler de mon absence, vous devriez vous en féliciter ; car jamais je ne vous avois fait un si beau compliment. Je crois que l'exemple me gagne, et que je veux vous dire aussi des cajoleries : mais non, j'aime mieux m'en tenir à ma franchise ; c'est donc elle seule qui vous assure de ma tendre amitié, et de l'in-

térêt qu'elle m'inspire. Il est fort doux d'avoir un jeune ami, dont le cœur est occupé ailleurs. Ce n'est pas là le système de toutes les femmes; mais c'est le mien. Il me semble qu'on se livre, avec plus de plaisir, à un sentiment dont on ne peut rien avoir à craindre : aussi j'ai passé pour vous, d'assez bonne-heure peut-être, au rôle de confidente. Mais vous choisissez vos Maîtresses si jeunes, que vous m'avez fait apercevoir pour la premiere fois que je commence à être vieille ! C'est bien fait à vous de vous préparer ainsi une longue carriere de constance, et je vous souhaite de tout mon cœur qu'elle soit réciproque.

Vous avez raison de vous rendre *aux motifs tendres et honnêtes*,qui, à ce que vous me mandez, *retardent votre bonheur*. La longue défense est le seul mérite qui reste à celles qui ne résistent pas toujours ; et ce que je trouverois impardonnable à toute autre qu'à un enfant comme la petite Volanges, seroit de ne pas savoir fuir un danger, dont elle a été suffisamment avertie par l'aveu qu'elle a fait de son amour. Vous autres hommes, vous n'avez pas l'idée de ce qu'est la vertu et de ce qu'il en coûte pour la sacrifier ! Mais pour peu qu'une femme raisonne, elle doit savoir qu'indépendamment de la faute quelle commet, une foiblesse est pour elle le plus grand des malheurs ; et je ne conçois pas qu'aucune s'y laisse jamais prendre, quand elle peut avoir un moment pour y réfléchir.

N'allez pas combattre cette idée, car c'est elle qui m'attache principalement à vous. Vous me sauverez des dangers de l'amour ; et quoique j'aie bien su sans vous m'en défendre jusqu'à présent, je consens à en avoir de la reconnoissance, et je vous en aimerai mieux et davantage.

Sur ce, mon cher Chevalier, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

*Du Château de... ce 22 Octobre 17**.*

LETTRE CXXII

Madame de Rosemonde à la Présidente de Tourvel

J'espérois, mon aimable fille, pouvoir enfin calmer vos inquiétudes: et je vois au contraire avec chagrin, que je vais les augmenter encore. Calmez-vous cependant; mon neveu n'est pas en danger: on ne peut pas même dire qu'il soit réellement malade. Mais il se passe sûrement en lui quelque chose d'extraordinaire. Je n'y comprends rien; mais je suis sortie de sa chambre avec un sentiment de tristesse, peut-être même d'effroi, que je me reproche de vous faire partager, et dont cependant je ne puis m'empêcher de causer avec vous. Voici le récit de ce qui s'est passé: vous pouvez être sûre qu'il est fidele; car je vivrois quatre-vingts autres années, que je noublierois pas l'impression que m'a faite cette triste scène.

J'ai donc été ce matin chez mon neveu; je l'ai trouvé écrivant, et entouré de différens tas de papiers, qui avoient l'air d'être l'objet de son travail. Il s'en occupoit au point, que j'étois déjà au milieu de sa chambre, qu'il n'avoit pas encore tourné la tête pour savoir qui entroit. Aussi-tôt qu'il m'a aperçue, j'ai très-bien remarqué qu'en se levant, il s'efforçoit de composer sa figure, et peut-être même est-ce là ce qui m'y a fait faire plus d'attention. Il étoit, à la vérité, sans toilette et sans poudre; mais je l'ai trouvé pâle et défait, et ayant sur-tout la physionomie altérée. Son regard que nous avons vu si vif et si gai, étoit triste et abattu; enfin, soit dit entre nous, je n'aurois pas voulu que vous le vissiez ainsi: car il avoit l'air très-touchant, et très-propre, à ce que je crois, à inspirer cette tendre pitié, qui est un des dangereux pièges de l'amour,

Quoique frappée de mes remarques, j'ai pourtant commencé la conversation comme si je ne m'étois aperçue de

rien. Je lui ai d'abord parlé de sa santé, et sans me dire qu'elle soit bonne, il ne m'a point articulé pourtant qu'elle fût mauvaise. Alors je me suis plainte de sa retraite, qui avoit un peu l'air d'une manie, et je tâchois de mêler un peu de gaîté à ma petite réprimande ; mais lui m'a répondu seulement, et d'un ton pénétré : « C'est un tort de plus, je l'avoue ; mais il sera réparé avec les autres ». Son air, plus encore que ses discours, a un peu dérangé mon enjouement, et je me suis hâtée de lui dire qu'il mettoit trop d'importance à un simple reproche de l'amitié.

Nous nous sommes donc remis à causer tranquillement. Il m'a dit, peu de temps après, que peut-être une affaire, *la plus grande affaire de sa vie*, le rappelleroit bientôt à Paris : mais comme j'avois peur de la deviner, ma chere Belle, et que ce début ne me menât à une confidence dont je ne voulois pas, je ne lui ai fait aucune question, je me suis contentée de lui répondre que plus de dissipation seroit utile à sa santé. J'ai ajouté que pour cette fois je ne lui ferois aucune instance, aimant mes amis pour eux-mêmes ; c'est à cette phrase si simple, que serrant mes mains, et parlant avec une véhémence que je ne puis vous rendre : « Oui, ma tante, m'a-t-il dit, aimez, aimez » beaucoup un neveu qui vous respecte et vous chérit ; » et, comme vous dites, aimez-le pour lui-même. Ne » vous affligez pas de son bonheur, et ne troublez, par » aucun regret, l'éternelle tranquillité dont il espere jouir » bientôt. Répétez-moi que vous m'aimez, que vous me » pardonnez ; oui, vous me pardonnerez, je connois votre » bonté : mais comment espérer la même indulgence de » ceux que j'ai tant offensés » ? Alors il s'est baissé sur moi ; pour me cacher, je crois, des marques de douleur, que le son de sa voix me déceloit malgré lui.

Emue plus que je ne puis vous dire, je me suis levée précipitamment ; et sans doute il a remarqué mon effroi, car, sur-le-champ, se composant davantage : « Pardon, a-

» t-il repris, pardon, Madame ; je sens que je m'égare » malgré moi. Je vous prie d'oublier mes discours, et de » vous souvenir seulement de mon profond respect. Je ne » manquerai pas, a-t-il ajouté, d'aller vous en renouvel- » ler l'hommage avant mon départ ». Il m'a semblé que cette derniere phrase m'engageoit à terminer ma visite ; et je me suis en allée en effet.

Mais plus j'y réfléchis, et moins je devine ce qu'il a voulu dire. Quelle est cette affaire, *la plus grande de sa vie*? a quel sujet me demande-t-il pardon ? d'où lui est venu cet attendrissement involontaire en me parlant ? Je me suis déjà fait ces questions mille fois ; sans pouvoir y répondre. Je ne vois même rien là qui ait rapport à vous : cependant, comme les yeux de l'amour sont plus clairvoyans que ceux de l'amitié, je n'ai voulu vous laisser rien ignorer de ce qui s'est passé entre mon neveu et moi.

Je me suis reprise à quatre fois pour écrire cette longue Lettre, que je ferois plus longue encore, sans la fatigue que je ressens. Adieu, ma chere Belle.

*Du Chateau de... ce 25 Octobre 17**.*

LETTRE CXXIII

Le Pere Anselme au Vicomte de Valmont.

J'ai reçu, Monsieur le Vicomte, la Lettre dont vous m'avez honoré ; et dès hier, je me suis transporté, suivant vos désirs, chez la personne en question. Je lui ai exposé l'objet et les motifs de la démarche que vous demandiez de faire auprès d'elle. Quelque attachée que je l'aie trouvée au parti sage qu'elle avoit pris d'abord, sur ce que je lui ai remontré qu'elle risquoit peut-être par son refus de mettre obstacle à votre heureux retour, et de s'opposer ainsi, en quelque sorte, aux vues miséricordieuses de la Providence, elle a con-

senti à recevoir votre visite, à condition toutefois, que ce sera la derniere, et m'a chargé de vous annoncer qu'elle seroit chez elle Jeudi prochain, 28. Si ce jour ne pouvoit pas vous convenir, vous voudrez bien l'en informer et lui en indiquer un autre. Votre Lettre sera reçue.

Cependant, Monsieur le Vicomte, permettez-moi de vous inviter à ne pas différer sans de fortes raisons, afin de pouvoir vous livrer plutôt et plus entiérement aux dispositions louables que vous me témoignez. Songez que celui qui tarde à profiter du moment de la grace, s'expose à ce qu'elle lui soit retirée ; que si la bonté Divine est infinie, l'usage en est pourtant réglé par la justice ; et qu'il peut venir un moment où le Dieu de miséricorde se change en un Dieu de vengeance.

Si vous continuez à m'honorer de votre confiance, je vous prie de croire que tous mes soins vous seront acquis aussi-tôt que vous le désirerez : quelques grandes que soient mes occupations, mon affaire la plus importante sera toujours de remplir les devoirs du saint ministere, auquel je me suis particuliérement dévoué ; et le moment le plus beau de ma vie, celui où je verrai mes efforts prospérer par la bénédiction du Tout-Puissant. Foibles pécheurs que nous sommes, nous ne pouvons rien par nous-mêmes ! Mais le Dieu qui vous rappelle peut tout ; et nous devrons également à sa bonté, vous, le désir constant de vous rejoindre à lui, et moi, les moyens de vous y conduire. C'est avec son secours, que j'espere vous convaincre bientôt, que la Religion sainte peut donner seule, même en ce monde, le bonheur solide et durable qu'on cherche vainement dans l'aveuglement des passions humaines.

J'ai l'honneur d'être, avec une respectueuse considération, etc.

*Paris, ce 25 Octobre 17**.*

LETTRE CXXIV

La Présidente de Tourvel à Madame de Rosemonde.

Au milieu de l'étonnement où m'a jettée, Madame, la nouvelle que j'ai apprise hier, je n'oublie pas la satisfaction qu'elle doit vous causer, et je me hâte de vous en faire part. M. de Valmont ne s'occupe plus ni de moi ni de son amour ; et ne veut plus que réparer, par une vie plus édifiante, les fautes ou plutôt les erreurs de sa jeunesse. J'ai été informée de ce grand événement par le Pere Anselme, auquel il s'est adressé pour le diriger à l'avenir, et aussi pour lui ménager une entrevue avec moi, dont je juge que l'objet principal est de me rendre mes Lettres qu'il avoit gardées jusqu'ici, malgré la demande contraire que je lui avois faite.

Je ne puis, sans doute, qu'applaudir à cet heureux changement, et m'en féliciter, si, comme il le dit, j'ai pu y concourir en quelque chose. Mais pourquoi falloit-il que j'en fusse l'instrument, et qu'il m'en coûtât le repos de ma vie? Le bonheur de M. de Valmont ne pouvoit-il arriver jamais que par mon infortune? Oh ! mon indulgente amie, pardonnez-moi cette plainte. Je sais qu'il ne m'appartient pas de sonder les décrets de Dieu : mais tandis que je lui demande sans cesse, et toujours vainement, la force de vaincre mon malheureux amour, il la prodigue à celui qui ne la lui demandoit pas, et me laisse, sans secours entiérement livrée à ma foiblesse.

Mais étouffons ce coupable murmure. Ne sais-je pas que l'Enfant prodigue, à son retour, obtint plus de graces de son pere, que le fils qui ne s'étoit jamais absenté? Quel compte avons-nous à demander à celui qui ne nous doit rien? et quand il seroit possible que nous eussions quelques droits auprès de lui, quels pourroient être les miens? Me vanterois-je d'une sagesse, que déjà je ne dois

qu'à Valmont? Il m'a sauvée, et j'oserois me plaindre en souffrant pour lui! Non: mes souffrances me seront cheres, si son bonheur en est le prix. Sans doute il falloit qu'il revînt à son tour au Pere commun. Le Dieu, qui l'a formé devoit chérir son ouvrage. Il n'avoit point créé cet Etre charmant, pour n'en faire qu'un réprouvé. C'est à moi de porter la peine de mon audacieuse imprudence; ne devois-je pas sentir que, puisqu'il m'étoit défendu de l'aimer, je ne devois pas me permettre de le voir?

Ma faute ou mon malheur est de m'être refusée trop long-temps à cette vérité. Vous m'êtes témoin, ma chere et digne amie, que je me suis soumise à ce sacrifice, aussitôt que j'en ai reconnu la nécessité: mais, pour qu'il fût entier, il y manquoit que M. de Valmont ne le partageât point. Vous avouerai-je que cette idée est à présent ce qui me tourmente le plus? Insupportable orgueil, qui adoucit les maux que nous éprouvons, par ceux que nous faisons souffrir! Ah! je vaincrai ce cœur rebelle, je l'accoutumerai aux humiliations.

C'est sur-tout pour y parvenir que j'ai enfin consenti à recevoir Jeudi prochain, la pénible visite de M. de Valmont. Là, je l'entendrai me dire lui-même que je ne lui suis plus rien, que l'impression foible et passagere que j'avois faite sur lui est entiérement effacée! Je verrai ses regards se porter sur moi, sans émotion, tandis que la crainte de déceler la mienne me fera baisser les yeux. Ces mêmes Lettres qu'il refusa si long-temps à mes demandes réitérées, je les recevrai de son indifférence; il me les remettra comme des objets inutiles, et qui ne l'intéressent plus; et mes mains tremblantes, en recevant ce dépôt honteux, sentiront qu'il leur est remis d'une main ferme et tranquille! Enfin, je le verrai s'éloigner... s'éloigner pour jamais, et mes regards qui le suivront, ne verront pas les siens se retourner sur moi!

Et j'étois réservée à tant d'humiliation! Ah! que du

moins je me la rende utile, en me pénétrant par elle du sentiment de ma foiblesse.., Oui, ces Lettres qu'il ne se soucie plus de garder je les conserverai précieusement. Je m'imposerai la honte de les relire chaque jour, jusqu'à ce que mes larmes en aient effacé les dernieres traces ; et les siennes, je les brûlerai comme infectées du poison dangereux qui a corrompu mon ame. Oh ! qu'est-ce donc que l'amour, s'il nous fait regretter jusqu'aux dangers auxquels il nous expose ; si, sur-tout, on peut craindre de le ressentir encore même alors qu'on ne l'inspire plus ! Fuyons cette passion funeste, qui ne laisse de choix qu'entre la honte et le malheur, et souvent même les réunit tous deux ; et qu'au moins la prudence remplace la vertu.

Que ce Jeudi est encore loin ! que ne puis-je consommer à l'instant ce douloureux sacrifice, et en oublier à-la-fois et la cause et l'objet ! Cette visite m'importune ; je me repens d'avoir promis. Hé ! qu'a-t-il besoin de me revoir encore ? que sommes-nous à présent l'un à l'autre ? S'il m'a offensée ; je le lui pardonne. Je le félicite même de vouloir réparer ses torts ; je l'en loue. Je ferai plus, je l'imiterai ; et séduite par les mêmes erreurs ; son exemple me ramenera. Mais quand son projet est de me fuir, pourquoi commencer par me chercher ? Le plus pressé pour chacun de nous, n'est-il pas d'oublier l'autre ? Ah ! sans doute et ce sera dorénavant mon unique soin.

Si vous le permettez, mon aimable amie, ce sera auprès de vous que j'irai m'occuper de ce travail difficile. Si j'ai besoin de secours, peut-être même de consolation, je n'en veux recevoir que de vous. Vous seule savez m'entendre et parler à mon cœur. Votre précieuse amitié remplira toute mon existence. Rien ne me paroîtra difficile pour seconder les soins que vous voudrez bien vous donner. Je vous devrai ma tranquillité, mon bonheur, ma vertu ; et le fruit de vos bontés pour moi, sera de m'en avoir rendue digne.

Je me suis, je crois, beaucoup égarée dans cette Lettre ; je le présume au moins par le trouble où je n'ai pas cessé d'être en vous écrivant. S'il s'y trouvoit quelques sentimens dont j'aie à rougir, couvrez-les de votre indulgente amitié, je m'en remets entiérement à elle. Ce n'est pas à vous que je veux dérober aucun des mouvemens de mon cœur.

Adieu, ma respectable amie. J'espère, sous peu de jours, vous annoncer celui de mon arrivée.

*Paris, ce 25 Octobre 17**.*

LETTRE CXXV

Le Vicomte de Valmont à la Marquise de Merteuil.

La voila donc vaincue, cette femme superbe qui avoit osé croire qu'elle pourroit me résister ! Oui, mon amie, elle est à moi, entiérement à moi ; et depuis hier, elle n'a plus rien à m'accorder.

Je suis encore trop plein de mon bonheur, pour pouvoir l'apprecier : mais je m'étonne du charme inconnu que j'ai ressenti. Seroit-il donc vrai que la vertu augmentât le prix d'une femme, jusques dans le moment même de sa foiblesse ? Mais réléguons cette idée puérile avec les contes de bonnes-femmes. Ne rencontre-t-on pas presque par-tout, une résistance plus ou moins bien feinte au premier triomphe ? et ai-je trouvé nulle part le charme dont je parle ? ce n'est pourtant pas non-plus celui de l'amour ; car enfin, si j'ai eu quelquefois, auprès de cette femme étonnante, des momens de foiblesse qui ressembloient à cette passion pusillanime, j'ai toujours su les vaincre et revenir à mes principes. Quand même la scene d'hier m'auroit comme je le crois, emporté un

peu plus loin que je ne comptois ; quand j'aurois, un moment, partagé le trouble et l'ivresse que je faisois naître cette illusion passagere seroit dissipée à présent ; et cependant le même charme subsiste. J'aurois même, je l'avoue, un plaisir assez doux à m'y livrer, s'il ne me causoit quelqu'inquiétude. Serai-je donc, à mon âge, maîtrisé comme un écolier, par un sentiment involontaire et inconnu ? Non : il faut, avant tout, le combattre et l'approfondir.

Peut-être, au reste, en ai-je déjà entrevu la cause ! Je me plais au moins dans cette idée, et je voudrois qu'elle fût vraie.

Dans la foule des femmes auprès desquelles j'ai rempli jusqu'à ce jour le rôle et les fonctions d'Amant, je n'en avois encore rencontré aucune qui n'eût, au moins, autant d'envie de se rendre, que j'en avois de l'y déterminer ; je m'étois même accoutumé à appeler prudes celles qui ne faisoient que la moitié du chemin, par opposition à tant d'autres, dont la défense provocante ne couvre jamais qu'imparfaitement les premieres avances qu'elles ont faites.

Ici, au contraire, j'ai trouvé une premiere prévention défavorable, et fondée depuis sur les conseils et les rapports d'une femme haineuse, mais clair-voyante ; une timidité naturelle et extrême ; que fortifioit une pudeur éclairée ; un attachement à la vertu, que la Religion dirigeoit, et qui comptoit déjà deux années de triomphe ; enfin des démarches éclatantes, inspirées par ces différens motifs, et qui toutes n'avoient pour but que de se soustraire à mes poursuites.

Ce n'est donc pas, comme dans mes autres aventures, une simple capitulation plus ou moins avantageuse, et dont il est plus facile de profiter que de s'enorgueillir ; c'est une victoire complete, achetée par une campagne pénible, et décidée par de savantes manœuvres. Il n'est donc pas surprenant que ce succès, dû à moi seul, m'en

devienne plus précieux ; et le surcroît de plaisir que j'ai éprouvé dans mon triomphe, et que je ressens encore, n'est que la douce impression du sentiment de la gloire. Je chéris cette façon de voir, qui me sauve l'humiliation de penser que je puisse dépendre en quelque maniere de l'esclave même que je me serois asservie ; que je n'ai pas en moi seul la plénitude de mon bonheur ; et que la faculté de m'en faire jouir dans toute son énergie, soit réservée à telle où telle femme, exclusivement à toute autre.

Ces réflexions sensées régleront ma conduite dans cette importante occasion ; et vous pouvez être sûre que je ne me laisserai pas tellement enchaîner, que je ne puisse toujours briser ces nouveaux liens, en me jouant et à ma volonté. Mais déjà je vous parle de ma rupture ; et vous ignorez encore par quels moyens j'en ai acquis le droit ; lisez donc, et voyez à quoi s'expose la sagesse, en essayant de secourir la folie. J'étudiois si attentivement mes discours et les réponses que j'obtenois, que j'espere vous rendre les uns et les autres avec une exactitude dont vous serez contente.

Vous verrez par les deux copies des Lettres si jointes (1), quel médiateur j'avois choisi pour me rapprocher de ma belle, et avec quel zele le saint personnage s'est employé pour nous réunir. Ce qu'il faut vous dire encore, et que j'avois appris par une Lettre, interceptée suivant l'usage, c'est que la crainte et la petite humiliation d'être quittée avoient un peu dérangé la prudence de l'austere dévote ; et avoient rempli son cœur et sa tête de sentimens et d'idées, qui, pour n'avoir pas le sens commun, n'en étoient pas moins intéressans. C'est après ces préliminaires, nécessaires à savoir, qu'hier Jeudi 28, jour préfix et donné par l'ingrate, je me suis présenté chez elle en esclave timide et repentant, pour en sortir en vainqueur couronné.

(1) Lettres CXX et CXXII.

Il étoit six heures du soir quand j'arrivai chez la belle recluse, car, depuis son retour, sa porte étoit restée fermée à tout le monde. Elle essaya de se lever quand on m'annonça ; mais ses genoux tremblans ne lui permirent pas de rester dans cette situation : elle se rassit sur le champ. Comme le domestique qui m'avoit introduit eut quelque service à faire dans l'appartement, elle en parut impatientée. Nous remplîmes cet intervalle par les complimens d'usage. Mais pour ne rien perdre d'un temps dont tous les momens étoient précieux, j'examinois soigneusement le local ; et dès-lors, je marquai de l'œil le théâtre de ma victoire. Je n'aurois pu en choisir un plus commode : car, dans cette même chambre, il se trouvoit une ottomane. Mais je remarquai qu'en face d'elle étoit un portrait du mari ; et j'eus peur, je l'avoue, qu'avec une femme si singuliere, un seul regard que le hasard dirigeroit de ce côté, ne détruisît en un moment l'ouvrage de tant de soins. Enfin nous restâmes seuls et j'entrai en matière.

Après avoir exposé, en peu de mots, que le Pere Anselme l'avoit dû informer des motifs de ma visite, je me suis plaint du traitement rigoureux que j'avois éprouvé ; et j'ai particulierement appuyé sur le *mépris* qu'on m'avoit témoigné. On s'en est défendu, comme je m'y attendois ; et comme vous vous y attendiez bien aussi, j'en ai fondé la preuve sur la méfiance et l'effroi que j'avois inspirés ; sur la fuite scandaleuse qui s'en étoit suivie, le refus de répondre à mes Lettres, celui même de les recevoir, etc., etc. Comme on commençoit une justification qui auroit été bien facile, j'ai cru devoir l'interrompre ; et pour me faire pardonner cette maniere brusque, je l'ai couverte aussi-tôt par une cajolerie. — « Si tant de charmes, ai-je donc repris, ont fait sur » mon cœur une impression si profonde, tant de vertus » n'en ont pas moins fait sur mon ame. Séduit, sans » doute, par le désir de m'en rapprocher, j'avois osé

» m'en croire digne. Je ne vous reproche point d'en avoir » jugé autrement ; mais je me punis de mon erreur —. » Comme on gardoit le silence de l'embarras, j'ai continué — « J'ai desiré, Madame, ou de me justifier à vos yeux » ou d'obtenir de vous, le pardon des torts que vous me » supposez ; afin de pouvoir au moins terminer, avec » quelque tranquillité, des jours auxquels je n'attache » plus de prix, depuis que vous avez refusé de les em- » bellir — ».

Ici on a pourtant essayé de répondre. — « Mon devoir ne me permettoit pas — ». Et la difficulté d'achever le mensonge que le devoir exigeoit, n'a pas permis de finir la phrase. J'ai donc repris du ton le plus tendre : « — Il » est donc vrai que c'est moi que vous avez fui ? — Ce dé- » part étoit nécessaire. — Et que vous m'éloignez de vous ? » — Il le faut. — Et pour toujours ? — Je le dois. — ». Je n'ai pas besoin de vous dire que pendant ce court dialogue, la voix de la tendre prude étoit oppressée, et que ses yeux ne s'élevoient pas jusqu'à moi.

Je jugeois devoir animer un peu cette scene languissante ; ainsi, me levant avec l'air du dépit : « Votre fer- » meté, dis-je alors, me rend toute la mienne. Hé bien, oui, » Madame, nous serons séparés ; séparés même plus que » vous ne pensez : et vous vous féliciterez à loisir de votre » ouvrage — ». Un peu surprise de ce ton de reproche, elle voulut repliquer. « — La résolution que vous avez » prise, dit-elle... ». — N'est que l'effet de mon désespoir, » repris-je avec emportement. Vous avez voulu que je sois » malheureux ; je vous prouverai que vous avez réussi au- » delà même de vos souhaits. — Je désire votre bonheur, » répondit-elle — ». Et le son de sa voix commençoit à annoncer une émotion assez forte. Aussi me précipitant à ses genoux, et du ton dramatique que vous me connoissez : — « Ah ! cruelle, me suis-je écrié, peut-il exister pour » moi un bonheur que vous ne partagiez pas ? Où donc » le trouver loin de vous ? Ah ! jamais ! jamais — » ! J'a-

voue qu'en me livrant à ce point, j'avois beaucoup compté sur le secours des larmes : mais soit mauvaise disposition, soit peut-être seulement l'effet de l'attention pénible et continuelle que je mettois à tout, il me fut impossible de pleurer.

Par bonheur je me ressouvins que pour subjuguer une femme, tout moyen étoit également bon ; et qu'il suffisoit de l'étonner par un grand mouvement, pour que l'impression en restât profonde et favorable. Je suppleai donc par la terreur, à la sensibilité qui se trouvoit en défaut ; et pour cela, changeant seulement l'inflexion de ma voix, et gardant la même posture ; « — Oui, continuai-je, j'en » fais le serment à vos pieds, vous posséder ou mou- » rir — ». En prononçant ces dernieres paroles, nos regards se rencontrèrent. Je ne sais ce que la timide personne vit ou crut voir dans les miens : mais elle se leva d'un air effrayé, et s'échappa de mes bras dont je l'avois entourée. Il est vrai que je ne fis rien pour la retenir : car j'avois remarqué plusieurs fois que les scenes de désespoir menées trop vivement, tomboient dans le ridicule dès qu'elles devenoient longues, ou ne laissoient que des ressources vraiment tragiques, et que j'étois fort éloigné de vouloir prendre. Cependant tandis qu'elle se déroboit à moi, j'ajoutai d'un ton bas et sinistre, mais de façon qu'elle pût m'entendre ; « — Hé bien ! la mort — »

Je me relevai alors ; et gardant un moment le silence, je jettois sur elle, comme au hasard, des regards farouches, qui, pour avoir l'air d'être égarés, n'en étoient pas moins clairvoyans et observateurs. Le maintien mal assuré, la respiration haute, la contraction de tous les muscles, les bras tremblants et à demi-élevés, tout me prouvoit assez que l'effet étoit tel que j'avois voulu le produire : mais comme en amour rien ne se finit que de très-près, et que nous étions alors assez loin l'un de l'autre, il falloit avant tout se rapprocher. Ce fut pour y parvenir, que je passai le plutôt possible à une apparente tranquillité, propre à cal-

mer les effets de cet état violent, sans en affoiblir l'impression.

Ma transition fut : « — Je suis bien malheureux. J'ai » voulu vivre pour votre bonheur, et je l'ai troublé. Je » me dévoue pour votre tranquillité, et je la trouble » encore — ». Ensuite d'un air composé, mais contraint : « — Pardon, Madame ; peu accoutumé aux orages des » passions, je sais mal en réprimer les mouvemens. Si j'ai » eu tort de m'y livrer, songez au moins que c'est pour la » derniere fois. Ah ! calmez-vous, calmez-vous, je vous en » conjure — ». Et pendant ce long discours, je me rapprochois insensiblement. « — Si vous voulez que je me » calme, répondit la belle effarouchée, vous même soyez » donc plus tranquille. — Hé bien ! oui, je vous le promets, » lui dis-je — ». J'ajoutai d'une voix plus foible « — Si » l'effort est grand, au moins ne doit-il pas être long. Mais, » repris-je aussi-tôt d'un air égaré, je suis venu, n'est-il » pas vrai, pour vous rendre vos Lettres ? De grace, dai- » gnez les reprendre. Ce douloureux sacrifice me reste à » faire ; ne me laissez rien qui puisse affoiblir mon cou- » rage ». — Et tirant de ma poche le précieux recueil : » — Le voilà, dis-je, ce dépôt trompeur des assurances de » votre amitié ! Il m'attachoit à la vie, reprenez-le. Donnez » ainsi vous-même le signal qui doit me séparer de vous » pour jamais — ».

Ici l'amante craintive céda entiérement à sa tendre inquiétude. « — Mais M. de Valmont, qu'avez-vous, et que » voulez-vous dire ? la démarche que vous faites aujour- » d'hui n'est-elle pas volontaire ? n'est-ce pas le fruit de » vos propres réflexions ? et ne sont-ce pas elles qui vous » ont fait approuver vous-même le parti nécessaire que » j'ai suivi par devoir ? — Hé bien ! ai-je repris, ce parti » a décidé le mien. — Et quel est-il ? Le seul qui puisse » en me séparant de vous, mettre un terme à mes peines. — » Mais, répondez-moi, quel est-il — » ? Là, je la pressai de mes bras, sans qu'elle se défendît aucunement ; et ju-

geant, par cet oubli des bienséances, combien l'émotion étoit forte et puissante : « — Femme adorable, lui dis-je » en risquant l'enthousiasme, vous n'avez pas d'idée de » l'amour que vous inspirez ; vous ne saurez jamais jus- » qu'à quel point vous fûtes adorée, et de combien ce sen- » timent m'étoit plus cher que mon existence ! Puissent » tous vos jours être fortunés et tranquilles ; puissent-ils » s'embellir de tout le bonheur dont vous m'avez privé ! » Payez au moins ce vœu sincere par un regret, par une » larme ; et croyez que le dernier de mes sacrifices, ne sera » pas le plus pénible à mon cœur. Adieu — ».

Tandis que je parlois ainsi, je sentois son cœur palpiter avec violence ; j'observois l'altération de sa figure ; je voyois sur-tout les larmes la suffoquer, et ne couler cependant que rares et pénibles. Ce ne fut qu'alors, que je pris le parti de feindre de m'éloigner : aussi me retenant avec force « — Non, écoutez-moi, dit-elle vivement. — Laissez- » moi, répondis-je. — Vous m'écouterez, je le veux. — Il » faut vous fuir, il le faut ! — Non, s'écria-t-elle... — » A ce dernier mot elle se précipita, ou plutôt tomba évanouie entre mes bras. Comme je doutois encore d'un si heureux succès, je feignis un grand effroi ; mais tout en m'effrayant, je la conduisois, ou la portois, vers le lieu précédemment désigné pour le champ de ma gloire ; et en effet elle ne revint à elle que soumise et déjà livrée à son heureux vainqueur.

Jusques-là, ma belle amie, vous me trouverez, je crois, une pureté de méthode qui vous fera plaisir ; et vous verrez que je ne me suis écarté en rien des vrais principes de cette guerre, que nous avons remarqué souvent être si semblable à l'autre. Jugez-moi donc comme Turenne ou Frédéric. J'ai forcé à combattre, l'ennemi qui ne vouloit que temporiser ; je me suis donné, par des savantes manœuvres, le choix du terrain et celui des dispositions ; j'ai su inspirer la sécurité à l'ennemi, pour le joindre plus facilement dans sa retraite ; j'ai su y faire succéder la terreur,

avant d'en venir au combat; je n'ai rien mis au hasard, que par la considération d'un grand avantage en cas de succès, et la certitude des ressources en cas de défaite ; enfin, je n'ai engagé l'action qu'avec une retraite assurée, par où je pusse couvrir et conserver tout ce que j'avois conquis précédemment. C'est, je crois, tout ce qu'on peut faire; mais je crains, à présent, de m'être amolli comme Annibal dans les délices de Capoue. Voilà ce qui s'est passé depuis.

Je m'attendois bien qu'un si grand événement ne se passeroit pas sans les larmes et le désespoir d'usage ; et si je remarquai d'abord un peu plus de confusion, et une sorte de recueillement, j'attribuai l'un et l'autre à l'état de Prude : aussi, sans m'occuper de ces légeres différences que je croyois purement locales, je suivois simplement la grande route des consolations, bien persuadé que, comme il arrive d'ordinaire, les sensations aideroient le sentiment, et qu'une seule action feroit plus que tous les discours, que pourtant je ne négligeois pas. Mais je trouvai une résistance vraiment effrayante, moins encore par son excès que par la forme sur laquelle elle se montroit.

Figurez-vous une femme assise, d'une roideur immobile, et d'une figure invariable : n'ayant l'air ni de penser, ni d'écouter, ni d'entendre ; dont les yeux fixes laissent échapper des larmes assez continues, mais qui coulent sans effort. Telle étoit Mde de Tourvel pendant mes discours ; mais si j'essayois de ramener son attention vers moi par une caresse, par le geste même le plus innocent, à cette apparente apathie succédoient aussi-tôt la terreur, la suffocation, les convulsions, les sanglots, et quelques cris par intervalle, mais sans un mot articulé.

Ces crises revinrent plusieurs fois, et toujours plus fortes ; la derniere même fut si violente que j'en fus entiérement découragé, et craignis un moment d'avoir remporté une victoire inutile. Je me rabattis sur les lieux communs d'usage ; et dans le nombre se trouva celui-ci :

« — Et vous êtes dans le désespoir, parce que vous avez » fait mon bonheur — » ? A ce mot, l'adorable femme » se tourna vers moi ; et sa figure, quoique encore un peu égarée, avoit pourtant déja repris son expression céleste. « — Votre bonheur, me dit-elle — » ! Vous devinez ma réponse. « — Vous êtes donc heureux — » ? Je redoublai les protestations. « — Et heureux par moi — » ! J'ajoutai les louanges et les tendres propos. Tandis que je parlois, tous ses membres s'assouplirent ; elle retomba avec mollesse, appuyée sur son fauteuil ; et m'abandonnant une main que j'avois osé prendre : « — Je sens, dit-elle, que cette idée me console et me soulage — ».

Vous jugez qu'ainsi remis sur la voie, je ne la quittai plus ; c'étoit réellement la bonne, et peut-être la seule. Aussi quand je voulus tenter un second succès, j'éprouvai d'abord quelque résistance, et ce qui s'étoit passé auparavant me rendoit circonspect : mais ayant appelé à mon secours cette même idée de mon bonheur, j'en ressentis bientôt les favorables effets : « Vous avez raison, me dit » la tendre personne ; je ne puis plus supporter mon exis» tence, qu'autant qu'elle servira à vous rendre heu» reux. Je m'y consacre toute entiere : dès ce moment je » me donne à vous, et vous n'éprouverez de ma part » ni refus, ni regrets — ». Ce fut avec cette candeur, naïve ou sublime, qu'elle me livra sa personne et ses charmes, et qu'elle augmenta mon bonheur en le partageant. L'ivresse fut complete et réciproque ; et, pour la premiere fois, la mienne survécut au plaisir. Je ne sortis de ses bras que pour tomber à ses genoux, pour lui jurer un amour éternel ; et, il faut tout avouer, je pensois ce que je disois. Enfin, même après nous être séparés, son idée ne me quittoit point, et j'ai eu besoin de me travailler pour m'en distraire.

Ah ! pourquoi n'êtes-vous pas ici, pour balancer au moins le charme de l'action par celui de la récompense ? Mais je ne perdrai rien pour attendre, n'est-il pas vrai ?

et j'espere pouvoir regarder, comme convenu entre nous, l'heureux arrangement que je vous ai proposé dans ma derniere Lettre. Vous voyez que je m'exécute, et que, comme je vous l'ai promis, mes affaires seront assez avancées pour pouvoir vous donner une partie de mon temps. Dépêchez-vous donc de renvoyer votre pesant Belleroche, et laissez-là le doucereux Danceny, pour ne vous occuper que de moi. Mais que faites-vous donc tant à cette campagne, que vous ne me répondez seulement pas ? Savez-vous que je vous gronderois volontiers ? Mais le bonheur porte à l'indulgence. Et puis, je n'oublie pas qu'en me replaçant au nombre de vos soupirans, je dois me soumettre, de nouveau, à vos petites fantaisies. Souvenez-vous cependant que le nouvel Amant ne veut rien perdre des anciens droits de l'ami.

Adieu comme autrefois.... *Oui, adieu, Mon Ange ! je t'envoie tous les baisers de l'amour.*

P. S. Savez-vous que Prévan, au bout de son mois de prison, a été obligé de quitter son Corps ? C'est aujourd'hui la nouvelle de tout Paris. En vérité, le voilà cruellement puni d'un tort qu'il n'a pas eu, et votre succès est complet !

*Paris, ce 29 Octobre 17**.*

LETTTRE CXXVI

Madame de Rosemonde à la Présidente de Tourvel.

Je vous aurois répondu plutôt, mon aimable Enfant, si la fatigue de ma derniere Lettre ne m'avoit rendu mes douleurs, ce qui m'a encore privée tous ces jours-ci de l'usage de mon bras. J'étois bien pressée de vous remercier des bonnes nouvelles que vous m'avez données de mon neveu, et je l'étois pas moins de vous en faire, pour votre compte, de sinceres félicitations. On est forcé de reconnoître véritablement là un coup de la Providence, qui, en

touchant l'un, a aussi sauvé l'autre. Oui, ma chere Belle, Dieu qui ne vouloit que vous éprouver, vous a secourue au moment où vos forces étoient épuisées ; et malgré votre petit murmure, vous avez, je crois, quelques actions de graces à lui rendre. Ce n'est pas que je ne sente fort bien qu'il vous eût été plus agréable que cette résolution vous fût venue la premiere, et que celle de Valmont n'en eût été que la suite ; il me semble même, humainement parlant, que les droits de notre sexe en eussent été mieux conservés, et nous ne voulons en perdre aucun ! Mais qu'est-ce que ces considérations légeres, auprès des objets importans qui se trouvent remplis ? Voit-on celui qui se sauve du naufrage, se plaindre de n'avoir pas eu le choix des moyens ?

Vous éprouverez bientôt ma chere fille, que les peines que vous redoutez s'allégeront d'elles-mêmes ; et quand elles devroient subsister toujours et dans leur entier, vous n'en sentiriez pas moins qu'elles seroient encore plus faciles à supporter, que les remords du crime et le mépris de soi-même. Inutilement vous aurois-je parlé plutôt avec cette apparente sévérité : l'amour est un sentiment indépendant, que la prudence peut faire éviter, mais qu'elle ne sauroit vaincre ; et qui, une fois né, ne meurt que de sa belle mort, ou du défaut absolu d'espoir. C'est ce dernier cas, dans lequel vous êtes, qui me rend le courage et le droit de vous dire librement mon avis. Il est cruel d'effrayer un malade désespéré, qui n'est plus susceptible que de consolations et de palliatifs : mais il est sage d'éclairer un convalescent sur les dangers qu'il a courus, pour lui inspirer la prudence dont il a besoin, et la soumission aux conseils qui peuvent encore lui être nécessaires.

Puisque vous me choisissez pour votre Médecin, c'est comme telle que je vous parle, et que je vous dis que les petites incommodités que vous ressentez à présent, et qui peut-être exigent quelques remedes, ne sont pourtant rien en comparaison de la maladie effrayante dont voilà la

guérison assurée. Ensuite comme votre amie, comme l'amie d'une femme raisonnable et vertueuse, je me permettrai d'ajouter que cette passion, qui vous avoit subjuguée, déja si malheureuse par elle-même, le devenoit encore plus par son objet. Si j'en crois ce qu'on m'en dit, mon neveu, que j'avoue aimer peut-être avec foiblesse, et qui réunit en effet beaucoup de qualités louables à beaucoup d'agrémens, n'est ni sans danger pour les femmes, ni sans torts vit-à-vis d'elles, et met presque un prix égal à les séduire et à les perdre. Je crois bien que vous l'auriez converti. Jamais personne sans doute n'en fut plus digne : mais tant d'autres s'en sont flattées de même, dont l'espoit à été déçu, que j'aime bien mieux que vous n'en soyez pas réduite à cette ressource.

Considérez à présent, ma chere Belle, qu'au lieu de tant de dangers que vous auriez eu à courir, vous aurez outre le repos de votre conscience et votre propre tranquillité, la satisfaction d'avoir été la principale cause de l'heureux retour de Valmont. Pour moi, je ne doute pas que ce ne soit, en grande partie, l'ouvrage de votre courageuse résistance, et qu'un moment de foiblesse de votre part, n'eût peut-être laissé mon neveu dans un égarement éternel. J'aime à penser ainsi, et desire vous voir penser de même ; vous y trouverez vos premieres consolations, et moi, de nouvelles raisons de vous aimer davantage.

Je vous attends ici sous peu de jours, mon aimable fille, comme vous me l'annoncez. Venez retrouver le calme et le bonheur dans les mêmes lieux où vous l'aviez perdu ; venez sur-tout vous réjouir avec votre tendre mere, d'avoir si heureusement tenu la parole que vous lui aviez donnée, de ne rien faire qui ne fût digne d'elle et de vous !

*Du château de.... ce 30 Octobre 17**.*

LETTRE CXXVII

La Marquise de Merteuil au Vicomte de Valmont.

Si je n'ai pas répondu, Vicomte, à votre Lettre du 19, ce n'est pas que je n'en aie eu le temps ; c'est tout simplement qu'elle m'a donné de l'humeur, et que je ne lui ai pas trouvé le sens commun. J'avois donc cru n'avoir rien de mieux à faire, que de la laisser dans l'oubli : mais puisque vous revenez sur elle, que vous paroissez tenir aux idées qu'elle contient, et que vous prenez mon silence pour un consentement, il faut vous dire clairement mon avis.

J'ai pu avoir quelquefois la prétention de remplacer à moi seule tout un sérail ; mais il ne m'a jamais convenu d'en faire partie. Je croyois que vous saviez cela. Au moins à présent que vous ne pouvez plus l'ignorer, vous jugerez facilement combien votre proposition a du me paroître ridicule. Qui, moi ! je sacrifierois un goût, et encore un goût nouveau, pour m'occuper de vous ? Et pour m'en occuper comment ? en attendant à mon tour, et en esclave soumise, les sublimes faveurs de votre *Hautesse*. Quand, par exemple, vous voudrez vous distraire un moment de *ce charme inconnu* que *l'adorable, la céleste* Mde de Tourvel, vous a fait seule éprouver, ou quand vous craindrez de compromettre, auprès *de l'attachante Cécile*, l'idée supérieure que vous êtes bien aise qu'elle conserve de vous : alors descendant jusqu'à moi, vous y viendrez chercher des plaisirs, moins vifs à la vérité, mais sans conséquence ; et vos précieuses bontés, quoiqu'un peu rares, suffiront de reste à mon bonheur.

Certes, vous êtes riche en bonne opinion de vous-même : mais apparemment je ne le suis pas en modestie ; car j'ai beau me regarder, je ne peux pas me trouver déchue jusques-là. C'est peut-être un tort que j'ai ; mais je vous préviens que j'en ai beaucoup d'autres encore.

J'ai sur-tout celui de croire que *l'écolier, le doucereux* Danceny, uniquement occupé de moi, me sacrifiant, sans s'en faire un mérite, une premiere passion, avant même qu'elle ait été satisfaite, et m'aimant enfin comme on aime à son âge, pourroit, malgré ses vingt ans, travailler plus efficacement que vous à mon bonheur et à mes plaisirs. Je me permettrai même d'ajouter, que, s'il me venoit en fantaisie de lui donner un adjoint, ce ne seroit pas vous, au moins pour le moment.

Et par quelles raisons, m'allez-vous demander? Mais d'abord il pourroit fort bien n'y en avoir aucune : car le caprice qui vous feroit préférer, peut également vous faire exclure. Je veux pourtant bien, par politesse, vous motiver mon avis. Il me semble que vous auriez trop de sacrifices à me faire; et moi, au lieu d'en avoir la reconnoissance que vous ne manqueriez pas d'en attendre, je serois capable de croire que vous m'en devriez encore! Vous voyez bien, qu'aussi éloignés l'un de l'autre par notre façon de penser, nous ne pouvons nous rapprocher d'aucune maniere; et je crains qu'il ne me faille beaucoup de temps, mais beaucoup, avant de changer de sentiment. Quand je serai corrigée, je vous promets de vous avertir. Jusques-là, croyez-moi, faites d'autres arrangemens, et gardez vos baisers, vous avez tant à les placer mieux! . . .

Adieu, comme autrefois, dites-vous? Mais autrefois, ce me semble, vous faisiez un peu plus de cas de moi; vous m'aviez pas destinée tout-à-fait aux troisiemes Rôles; sur-tout vous vouliez bien attendre que j'eusse dit oui, avant d'être sûr de mon consentement. Trouvez donc bon qu'au lieu de vous dire aussi, adieu comme autrefois, je vous dise, adieu comme à présent.

Votre servante, M. le Vicomte.

Du château de... ce 31 octobre 17**.

LETTRE CXXVIII

La Présidente de Tourvel à Madame de Rosemonde.

Je n'ai reçu qu'hier, Madame, votre tardive réponse. Elle m'auroit tuée sur le champ, si j'avois eu encore mon existence en moi : mais un autre en est possesseur ; et cet autre est M. de Valmont. Vous voyez que je ne vous cache rien. Si vous devez ne me plus trouver digne de votre amitié, je crains moins encore de la perdre que de la surprendre. Tout ce que je puis vous dire, c'est que, placée par M. de Valmont entre sa mort ou son bonheur, je me suis décidée pour ce dernier parti. Je ne m'en vante, ni ne m'en accuse : je dis simplement ce qui est.

Vous sentirez aisément, d'après cela, quelle impression a dû me faire votre Lettre, et les vérités séveres qu'elle contient. Ne croyez pas cependant qu'elle ait pu faire naître un regret en moi, ni qu'elle puisse jamais me faire changer de sentiment ni de conduite. Ce n'est pas que je n'aie des momens cruels : mais quand mon cœur est le plus déchiré, quand je crains de ne pouvoir plus supporter mes tourmens, je me dis : Valmont est heureux ; et tout disparoît devant cette idée, ou plutôt elle change tout en plaisirs.

C'est donc à votre neveu que je me suis consacrée ; c'est pour lui que je me suis perdue. Il est devenu le centre unique de mes pensées, de mes sentimens, de mes actions. Tant que ma vie sera nécessaire à son bonheur, elle me sera précieuse, et je la trouverai fortunée. Si quelque jour il en juge autrement . . . , il n'entendra de ma part ni plainte ni reproche. J'ai déjà osé fixer les yeux sur ce moment fatal, et mon parti est pris.

Vous voyez à présent combien peu doit m'affecter la crainte que vous paroissez avoir, qu'un jour M. de Valmont ne me perde : car avant de le vouloir, il aura donc cessé de

m'aimer ; et que me seront alors de vains reproches que je n'entendrai pas ? Seul, il sera mon juge. Comme je n'aurai vécu que pour lui, ce sera en lui que reposera ma mémoire ; et s'il est forcé de reconnoître que je l'aimois, je serai suffisamment justifiée.

Vous venez, Madame, de lire dans mon cœur. J'ai préféré le malheur de perdre votre estime par ma franchise, à celui de m'en rendre indigne par l'avilissement du mensonge. J'ai cru devoir cette entiere confiance à vos anciennes bontés pour moi. Ajouter un mot de plus, pourroit vous faire soupçonner que j'ai l'orgueil d'y compter encore, quand au contraire je me rends justice, en cessant d'y prétendre.

Je suis avec respect, Madame, votre très-humble et très-obéissante servante.

*Paris, ce 1 Novembre 17**.*

LETTRE CXXIX

Le Vicomte de Valmont à la Marquise de Merteuil.

Dites-moi donc, ma belle amie, d'où peut venir ce ton d'aigreur et de persiflage, qui regne dans votre derniere Lettre ? Quel est donc ce crime que j'ai commis, apparemment sans m'en douter, et qui vous donne tant d'humeur ? J'ai eu l'air, me reprochez-vous, de compter sur votre consentement avant de l'avoir obtenu : mais je croyois que ce qui pourroit paroître de la présomption pour tout le monde, ne pouvoit jamais être pris, de vous à moi, que pour de la confiance : et depuis quand ce sentiment nuit-il à l'amitié ou à l'amour ? En réunissant l'espoir au desir, je n'ai fait que céder à l'impulsion naturelle, qui nous fait nous placer toujours le plus près possible du bonheur que nous cherchons ; et vous avez pris pour l'effet de l'orgueil ce qui ne l'étoit que de mon empressement. Je sais fort bien que l'usage a introduit,

dans ce cas, un doute respectueux : mais vous savez aussi que ce n'est qu'une forme, un simple protocole ; et j'étois, ce me semble, autorisé à croire que ces précautions minutieuses n'étoient plus nécessaires entre nous.

Il me semble même que cette marche franche et libre, quand est fondée sur une ancienne liaison, est bien préférable à l'insipide cajolerie, qui affadit si souvent l'amour Peut-être, au reste, le prix que je trouve à cette maniere, ne vient-il que de celui que j'attache au bonheur qu'elle me rappelle ; mais par-là même, il me seroit plus pénible encore de vous voir en juger autrement.

Voilà pourtant le seul tort que je me connoisse : car je n'imagine pas que vous ayiez pu penser sérieusement, qu'il existât une femme dans le monde, qui me parût préférable à vous ; et encore moins, que j'aie pu vous apprécier aussi mal que vous feignez de le croire. Vous vous êtes regardée, me dites-vous, à ce sujet, et vous ne vous êtes pas trouvée déchue à ce point. Je le crois bien et cela prouve seulement que votre miroir est fidele. Mais n'auriez-vous pas pu en conclure avec plus de facilité et de justice, qu'à-coup sûr, je n'avois pas jugé ainsi de vous ?

Je cherche vainement une cause à cette étrange idée. Il me semble pourtant qu'elle tient, de plus ou moins près, aux éloges que je me suis permis de donner à d'autres femmes. Je l'infere au moins de votre affectation à relever les épithètes *d'adorable, de céleste, d'attachante*, dont je me suis servi en vous parlant de Mde de Tourvel, ou de la petite Volanges. Mais ne savez-vous pas que ces mots, plus souvent pris au hasard que par réflexion, expriment moins le cas que l'on fait de la personne, que la situation dans laquelle on se trouve quand on en parle ? Et si, dans le moment même où j'étois si vivement affecté ou par l'une ou par l'autre, je ne vous en desirois pourtant pas moins ; si je vous donnois une préférence marquée sur toutes deux puis-qu'enfin je ne pouvois renouveler notre

premiere liaison qu'au préjudice des deux autres, je ne crois pas qu'il y ait là si grand sujet de reproche.

Il ne me sera pas plus difficile de me justifier sur *le charme inconnu* dont vous me paroissez aussi un peu choquée : car abord, de ce qu'il est inconnu, il ne s'ensuit pas qu'il it plus fort. Hé ! qui pourroit l'emporter sur les délicieux plaisirs que vous seule savez rendre toujours nouveaux, comme toujours plus vifs ? J'ai donc voulu dire seulement que celui-là étoit d'un genre que je n'avois pas encore éprouvé ; mais sans prétendre lui assigner de classe ; et j'avois ajouté, ce que je répete aujourd'hui, que, quel qu'il soit, je saurai le combattre et le vaincre. J'y mettrai bien plus de zele encore, si je peux voir dans ce léger travail un hommage à vous offrir.

Pour la petite Cécile, je crois bien inutile de vous en parler. Vous n'avez pas oublié que c'est à votre demande que je me suis chargé de cette enfant, et je n'attends que votre congé pour m'en défaire. J'ai pu remarquer son ingénuité et sa fraîcheur ; j'ai pu même la croire un moment *attachante*, parce que, plus ou moins, on se complaît toujours un peu dans son ouvrage : mais assurément, elle n'a assez de consistance en aucun genre, pour fixer en rien l'attention.

A présent, ma belle amie, j'en appelle à votre justice, à vos premieres bontés pour moi ; à la longue et parfaite amitié, à l'entiere confiance qui depuis ont resserré nos liens : ai-je mérité le ton rigoureux que vous prenez avec moi ? Mais qu'il vous sera facile de m'en dédommager quand vous voudrez ? Dites seulement un mot, et vous verrez si tous les charmes et tous les attachemens me retiendront ici, non pas un jour, mais une minute. Je volerai à vos pieds et dans vos bras, et je vous prouverai, mille fois et de mille manieres, que vous êtes, que vous serez toujours, la véritable souveraine de mon cœur.

Adieu, ma belle amie ; j'attends votre Réponse avec beaucoup d'empressement.

Paris. 3 *Novembre* 17**.

LETTRE CXXX

Madame de Rosemonde à la Présidente de Tourvel.

Et pourquoi, ma chere Belle, ne voulez-vous plus être ma fille ? pourquoi semblez-vous m'annoncer que toute correspondance va être rompue entre nous ? Est-ce pour me punir de n'avoir pas deviné ce qui étoit contre toute vraisemblance ? ou me soupçonnez-vous de vous avoir affligée volontairement ? Non, je connois trop bien votre cœur, pour croire qu'il pense ainsi du mien. Aussi la peine que m'a faite votre Lettre est-elle bien moins relative à moi qu'à vous-même !

O ma jeune amie ! je vous le dis avec douleur ; mais vous êtes bien trop digne d'être aimée, pour que jamais l'amour vous rende heureuse. Hé ! quelle femme vraiment délicate et sensible, n'a pas trouvé l'infortune dans ce même sentiment qui lui promettoit tant de bonheur ! Les hommes savent-ils apprécier la femme qu'ils possedent ?

Ce n'est pas que plusieurs ne soient honnêtes dans leurs procédés, et constans dans leur affection : mais, parmi ceux-là même, combien peu savent encore se mettre à l'unisson de notre cœur ! Ne croyez pas, ma chere enfant, que leur amour soit semblable au nôtre. Ils éprouvent bien la même ivresse ; souvent même ils y mettent plus d'emportement : mais ils ne connoissent pas cet empressement inquiet, cette sollicitude délicate, qui produit en nous ces soins tendres et continus, et dont l'unique but est toujours l'objet aimé. L'homme jouit du bonheur qu'il ressent, et la femme de celui qu'elle procure. Cette différence, si essentielle et si peu remarquée, influe pourtant d'une maniere bien sensible, sur la totalité de leur conduite respective. Le plaisir de l'un est de satisfaire des désirs, celui de l'autre est surtout de les faire naître. Plaire, n'est pour lui qu'un moyen de succès ; tandis que pour

elle, c'est le succès lui-même. Et la coquetterie, si souvent reprochée aux femmes, n'est autre chose que l'abus de cette façon de sentir, et par-là même en prouve la réalité, Enfin ce goût exclusif, qui caractérise particuliérement l'amour, n'est dans l'homme qu'une préférence, qui sert, au plus, à augmenter un plaisir, qu'un autre objet affoibliroit peut-être, mais ne détruiroit pas ; tandis que dans les femmes, c'est un sentiment profond, qui non-seulement anéantit tout desir étranger ; mais qui, plus fort que la nature, et soustrait à son empire, ne leur laisse éprouver que répugnance et dégoût, là-même où semble devoir naître la volupté.

Et n'allez pas croire que des exceptions plus ou moins nombreuses et qu'on peut citer, puissent s'opposer avec succès à ces vérités générales ! Elles ont pour garant la voix publique, qui, pour les hommes seulement, à distingué l'infidélité de l'inconstance : distinction dont ils se prévalent, quand ils devroient en être humiliés ; et qui pour notre sexe, n'a jamais été adoptée que par ces femmes dépravées qui en sont la honte, et à qui tout moyen paroît bon, qu'elles esperent pouvoir les sauver du sentiment pénible de leur bassesse.

J'ai cru, ma chere Belle, qu'il pourroit vous être utile d'avoir ces réflexions à opposer aux idées chimériques d'un bonheur parfait, dont l'amour ne manque jamais d'abuser notre imagination : espoir trompeur, auquel on tient encore, même alors qu'on se voit forcé de l'abandonner, et dont la perte irrite et multiplie les chagrins déjà trop réels, inséparables d'une passion vive ! Cet emploi d'adoucir vos peines, où d'en diminuer le nombre, est le seul que je veuille, que je puisse remplir en ce moment. Dans les maux sans remedes, les conseils ne peuvent plus porter que sur le régime. Ce que je vous demande seulement, c'est de vous souvenir que plaindre un malade, ce n'est pas le blâmer. Eh ! qui sommes-nous, pour nous blâmer les uns les autres ? Laissons le droit de juger, à

celui-là seul qui lit dans les cœurs; et j'ose même croire qu'à ses yeux paternels, une foule de vertus peut racheter une foiblesse.

Mais, je vous en conjure, ma chere amie, défendez-vous sur-tout de ces résolutions violentes, qui annoncent moins la force qu'un entier découragement : n'oubliez pas qu'en rendant un autre possesseur de votre existence, pour me servir de votre expression, vous n'avez pas pu cependant frustrer vos amis de ce qu'ils en possédoient à l'avance, et qu'ils ne cesseront jamais de réclamer.

Adieu, ma chere fille ; songez quelquefois à votre tendre mere, et croyez que vous serez toujours, et par-dessus tout, l'objet de ses plus cheres pensées.

*Au Château de... ce 4 Novembre 17**.*

LETTRE CXXXI

La Marquise de Merteuil au Vicomte de Valmont.

A LA bonne heure, Vicomte, et je suis plus contente de vous cette fois-ci que l'autre ; mais à présent, causons de bonne amitié, et j'espere vous convaincre que, pour vous comme pour moi, l'arrangement que vous paroissez desirer seroit une véritable folie.

N'avez-vous pas encore remarqué que le plaisir, qui est bien en effet l'unique mobile de la réunion des deux sexes, ne suffit pourtant pas pour former une liaison entre eux ? et que s'il est précédé du desir qui rapproche il n'est pas moins suivi du dégoût qui repousse ? C'est une loi de la nature, que l'amour seul peut changer ; et de l'amour, en a-t-on quand on veut ? Il en faut pourtant toujours ; et cela seroit vraiment fort embarrassant, si on ne s'étoit pas aperçu qu'heureusement il suffisoit qu'il en existât d'un côté. La difficulté est devenue par-là de moitié moindre, et même sans qu'il y ait eu beaucoup à perdre ; en effet, l'un jouit du bonheur d'aimer, l'autre

de celui de plaire, un peu moins vif à la vérité, mais auquel se joint le plaisir de tromper, ce qui fait équilibre ; et tout s'arrange.

Mais dites-moi, Vicomte, qui de nous deux se chargera de tromper l'autre ! Vous savez l'histoire de ces deux fripons, qui se reconnurent en jouant : Nous ne nous ferons rien, se dirent-ils, payons les cartes par moitié, et ils quitterent la partie. Suivons, croyez-moi, ce prudent exemple, et ne perdons pas ensemble un temps que nous pouvons si bien employer ailleurs.

Pour vous prouver qu'ici votre intérêt me décide autant que le mien, et que je n'agis ni par humeur, ni par caprice, je ne vous refuse pas le prix convenu entre nous : je sens à merveille que pour une seule soirée nous nous suffirons de reste ; et je ne doute même pas que nous ne sachions assez l'embellir pour ne la voir finir qu'à regret. Mais n'oublions pas que ce regret est nécessaire au bonheur; et quelque douce que soit notre illusion, n'allons pas croire qu'elle puisse être durable.

Vous voyez que je m'exécute à mon tour, et cela, sans que vous vous soyez encore mis en regle avec moi : car enfin je devois avoir la premiere Lettre de la céleste prude ; et pourtant, soit que vous y teniez encore, soit que vous ayez oublié les conditions d'un marché qui vous intéresse peut-être moins que vous ne voulez me le faire croire, je n'ai rien reçu, absolument rien. Cependant, ou je me trompe, ou la tendre dévote doit beaucoup écrire : car que feroit-elle quand elle est seule ? elle n'a sûrement pas le bon esprit de se distraire. J'aurois donc, si je voulois, quelques petits reproches à vous faire ; mais je les passe sous silence, en compensation d'un peu d'humeur que j'ai eu peut-être dans ma derniere Lettre.

A présent, Vicomte, il ne me reste plus qu'à vous faire une demande ; et elle est encore autant pour vous que pour moi ; c'est de différer un moment que je désire peut-être autant que vous, mais dont il me semble que

l'époque doit-être retardée jusqu'à mon retour à la ville. D'une part, nous n'aurions pas ici la liberté nécessaire ; et, de l'autre, j'y aurois quelque risque à courir ; car il ne faudroit qu'un peu de jalousie, pour me rattacher de plus près ce triste Belleroche, qui pourtant ne tient plus qu'à un fil. Il en est déjà à se battre les flancs pour m'aimer ; c'est au point, qu'à-présent je mets autant de malice que de prudence dans les caresses dont je le surcharge. Mais, en même temps, vous voyez bien que ce ne seroit pas là un sacrifice à vous faire ! une infidélité réciproque rendra le charme bien plus puissant.

Savez-vous que je regrette quelquefois que nous en soyons réduits à ces ressources ! Dans le temps où nous nous aimions, car je crois que c'étoit de l'amour, j'étois heureuse ; et vous, Vicomte !... Mais pourquoi s'occuper encore d'un bonheur qui ne peut revenir ? Non, quoi que vous en disiez, c'est un retour impossible. D'abord, j'exigerois des sacrifices que sûrement vous ne pourriez ou ne voudriez pas me faire, et qu'il se peut bien que je ne mérite pas ; et puis, comment vous fixer ? Oh ! non, non, je ne veux seulement pas m'occuper de cette idée ; et malgré le plaisir que je trouve en ce moment à vous écrire ; j'aime bien mieux vous quitter brusquement.

Adieu, Vicomte.

*Du Château de... ce 6 Novembre 17**.*

LETTRE CXXXII

La Présidente de Tourvel à Madame de Rosemonde.

Pénétrée, Madame, de vos bontés pour moi, je m'y livrerois toute entiere, si je n'étois retenue en quelque sorte, par la crainte de les profaner en les acceptant. Pourquoi faut-il, quand je les vois si précieuses, que je sente en même-temps que je n'en suis plus digne ? Ah ! J'oserai du moins vous en témoigner ma reconnaissance ;

j'admirerai, sur-tout, cette indulgence de la vertu ; qui ne connoît nos foiblesses que pour y compatir, et dont le charme puissant conserve sur les cœurs un empire si doux et si fort, même à côté du charme de l'amour.

Mais puis-je mériter encore une amitié qui ne suffit plus à mon bonheur ? je dis de même de vos conseils ; j'en sens le prix et ne puis les suivre. Et comment ne croirois-je pas à un bonheur parfait, quand je l'éprouve en ce moment ? Oui, si les hommes sont tels que vous le dites, il faut les fuir, ils sont haissables ; mais qu'alors Valmont est loin de leur ressembler ! S'il a comme eux cette violence de passion, que vous nommez emportement, combien n'est-elle pas surpassée en lui par l'excès de sa délicatesse ! O mon amie ! vous me parlez de partager mes peines, jouissez donc de mon bonheur ; je le dois à l'amour, et de combien encore l'objet en augmente le prix ! Vous aimez votre neveu, dites-vous, peut-être avec foiblesse ? ah ! si vous le connoissiez comme moi ! je l'aime avec idolatrie, et bien moins encore qu'il ne le mérite. Il a pu sans doute être entraîné dans quelques erreurs, il en convient lui-même ; mais qui jamais connut comme lui le véritable amour ? Que puis-je vous dire de plus ? il le ressent tel qu'il l'inspire.

Vous allez croire que c'est-là *une de ces idées chimériques, dont l'amour ne manque jamais d'abuser notre imagination* : mais dans ce cas, pourquoi seroit-il devenu plus tendre, plus empressé, depuis qu'il n'a plus rien à obtenir ? Je l'avouerai, je lui trouvois auparavent un air de réflexion, de réserve, qui l'abandonnoit rarement, et qui souvent me ramenoit, malgré moi, aux fausses et cruelles impressions qu'on m'avoit données de lui. Mais depuis qu'il peut se livrer sans contrainte aux mouvemens de son cœur, il semble deviner tous les désirs du mien. Qui sait si nous n'étions pas nés l'un pour l'autre ! si ce bonheur ne m'étoit pas réservé, d'être nécessaire au sien ! Ah ! si c'est une illusion, que je meure donc avant qu'elle finisse. Mais non ;

je veux vivre pour le chérir, pour l'adorer. Pourquoi cesseroit-il de m'aimer? Quelle autre femme rendroit-il plus heureuse que moi? Et, je le sens par moi-même, ce bonheur qu'on fait naître, est le plus fort lien, le seul qui attache véritablement. Oui, c'est ce sentiment délicieux qui annoblit l'amour, qui le purifie en quelque sorte, et le rend vraiment digne d'une ame tendre et généreuse, telle que celle de Valmont.

Adieu, ma chere, ma respectable, mon indulgente amie. Je voudrois en vain vous écrire plus long-temps : voici l'heure où il a promis de venir et toute idée m'abandonne. Pardon ! mais vous voulez mon bonheur, et il est si grand dans ce moment, que je suffis à peine à le sentir,

*Paris, ce 7 Novembre 17***

LETTRE CXXXIII

Le Vicomte de Valmont à la Marquise de Merteuil

Quels sont donc, ma belle amie, ces sacrifices que vous jugez que je ne ferois pas, et dont pourtant le prix serait de vous plaire? Faites-les-moi connoître seulement, et si je balance à vous les offrir, je vous permets d'en refuser l'hommage. Et comment me jugez-vous depuis quelque temps, si, même dans votre indulgence, vous doutez de mes sentimens ou de mon énergie? Des sacrifices que je ne voudrois ou ne pourrois pas faire ! Ainsi, vous me croyez amoureux, subjugué? et le prix que j'ai mis au succès, vous me soupçonnez de l'attacher à la personne? Ah ! graces au Ciel, je n'en suis pas encore réduit là, et je m'offre à vous le prouver. Oui, je vous le prouverai, quand même ce devroit être envers Mde de Tourvel. Assurément, après cela, il ne doit pas vous rester de doute.

J'ai pu, je crois, sans me compromettre, donner quelque temps à une femme qui a au moins le mérite d'être

d'un genre qu'on rencontre rarement. Peut-être aussi la saison morte dans laquelle est venue cette aventure, m'a fait m'y livrer d'avantage ; et encore à présent, qu'à peine le grand courant commence à reprendre, il n'est pas étonnant qu'elle m'occupe presque en entier. Mais songez donc qu'il n'y a gueres que huit jours que je jouis du fruit de trois mois de soins. Je me suis si souvent arrêté davantage à ce qui valoit bien moins, et ne m'avoit pas tant coûté !.... et jamais vous n'en avez rien conclu contre moi.

Et puis, voulez-vous savoir la véritable cause de l'empressement que j'y mets ! la voici. Cette femme est naturellement timide ; dans les premiers temps, elle doutoit sans cesse de son bonheur, et ce doute suffisoit pour la troubler : en sorte que je commence à peine à pouvoir remarquer jusqu'où va ma puissance en ce genre. C'est une chose que j'étois pourtant curieux de savoir ; et l'occasion ne s'en trouve pas si facilement qu'on le croit.

D'abord, pour beaucoup de femmes, le plaisir est toujours le plaisir, et n'est jamais que cela ; et auprès de celles-là, de quelque titre qu'on nous décore, nous ne sommes jamais que des facteurs, de simples commissionaires, dont l'activité fait tout le mérite, et parmi lesquels, celui qui fait le plus, est toujours celui qui fait le mieux.

Dans une autre classe, peut-être la plus nombreuse aujourd'hui, la célébrité de l'Amant, le plaisir de l'avoir enlevé à une rivale, la crainte de se le voir enlever à son tour, occupent les femmes presque tout-entieres ; nous entrons bien, plus ou moins, pour quelque chose dans l'espece de bonheur dont elles jouissent ; mais il tient plus aux circonstances qu'à la personne. Il leur vient par nous et non de nous.

Il falloit donc trouver, pour mon observation, une femme délicate et sensible, qui fit son unique affaire de l'amour, et qui, dans l'amour même, ne vît que son Amant ; dont l'émotion, loin de suivre la route ordinaire, partît toujours du cœur, pour arriver aux sens ; que j'ai

vue, par exemple (et je ne parle pas du premier jour) sortir du plaisir toute éplorée, et le moment d'après retrouver la volupté dans un mot qui répondoit à son ame. Enfin, il falloit qu'elle réunît encore cette candeur naturelle, devenue insurmontable par l'habitude de s'y livrer, et qui ne lui permet de dissimuler aucun des sentimens de son cœur. Or, vous en conviendrez, de telles femmes sont rares ; et je puis croire que sans celle-ci, je n'en aurois peut-être jamais rencontré.

Il ne seroit donc pas étonnant qu'elle me fixât plus longtemps qu'une autre ; et si le travail que je veux faire sur elle, exige que je la rende heureuse, parfaitement heureuse! pourquoi m'y refuserois-je, sur-tout quand cela me sert, au lieu de me contrarier ? Mais de ce que l'esprit est occupé, s'ensuit-il que le cœur soit esclave ? non, sans doute. Aussi le prix que je ne me défends pas de mettre à cette aventure, ne m'empêchera pas d'en courir d'autres, ou même de le sacrifier à de plus agréables.

Je suis tellement libre, que je n'ai seulement pas négligé la petite Volanges, à laquelle pourtant je tiens si peu. Sa mere la ramene à la Ville dans trois jours ; e moi, depuis hier, j'ai su assurer mes communications quelque argent au portier, et quelques fleurettes à sa femme, en ont fait l'affaire. Concevez-vous que Danceny n'ait pas su trouver ce moyen si simple ? et puis, qu'on dise que l'amour rend ingénieux ! il abrutit au contraire ceux qu'il domine. Et je ne saurois pas m'en défendre ! Ah ! soyez tranquille. Déjà je vais, sous peu de jours, affoiblir, en la partageant, l'impression peut-être trop vive que j'ai éprouvée ; et si un simple partage ne suffit pas, je les multiplierai.

Je n'en serai pas moins prêt à remettre la jeune pensionnaire à son discret Amant, dès que vous le jugerez à propos. Il me semble que vous n'avez plus de raisons pour l'en empêcher ; et moi, je consens à rendre ce service signalé au pauvre Danceny. C'est, en vérité, le moins que

je lui doive pour tous ceux qu'il m'a rendus. Il est actuellement dans la grande inquiétude de savoir s'il sera reçu chez Mde de Volanges ; je le calme le plus que je peux, en l'assurant que de façon ou d'autre, je ferai son bonheur au premier jour : et en attendant, je continue à me charger de la correspondance, qu'il veut reprendre à l'arrivée de *sa Cécile*. J'ai déjà six Lettres de lui, et j'en aurai bien encore une ou deux avant l'heureux jour. Il faut que ce garçon-là soit bien désœuvré !

Mais laissons ce couple enfantin, et revenons à nous ; que je puisse m'occuper uniquement de l'espoir si doux que m'a donné votre Lettre. Oui, sans doute, vous me fixerez, et je ne vous pardonnerois pas d'en douter. Ai-je donc jamais cessé d'être constant pour vous ? Nos liens ont été dénoués, et non pas rompus ; notre prétendue rupture ne fut qu'une erreur de notre imagination : nos sentimens, nos intérêts, n'en sont pas moins restés unis. Semblable au voyageur, qui revient détrompé, je reconnoîtrai comme lui, que j'avois laissé le bonheur pour courir après l'espérance ; et je dirai comme d'Harcourt :

Plus je vis d'étrangers, plus j'aimai ma Patrie (1)

Ne combattez donc plus l'idée ou plutôt le sentiment qui vous ramene à moi ; et après avoir essayé de tous les plaisirs dans nos courses différentes, jouissons du bonheur de sentir qu'aucun d'eux n'est comparable à celui que nous retrouverons plus délicieux encore !

Adieu, ma charmante amie. Je consens à attendre votre retour : mais pressez-le donc et n'oubliez pas combien je le desire.

*Paris, ce 8 Novembre 17**.*

(1) Du Belloi, *Tragédie du Siége de Calais.*

LETTRE CXXXIV

La Marquise de Merteuil au Vicomte de Valmont

En vérité Vicomte, vous êtes bien comme les enfans, devant qui il ne faut rien dire ! et à qui on ne peut rien montrer qu'ils ne veulent s'en emparer aussi-tôt ! Une simple idée qui me vient, à laquelle même je vous avertis que je ne veux pas m'arrêter parce que je vous en parle, vous en abusez pour y ramener mon intention ; pour m'y fixer, quand je cherche à m'en distraire ; et me faire, en quelque sorte, partager malgré moi vos désirs étourdis ! Est-il donc généreux à vous de me laisser supporter seule tout le fardeau de la prudence ? Je vous le redis, et me le répète plus souvent encore, l'arrangement que vous me proposez est réellement impossible. Quand vous y metteriez toute la générosité que vous me montrez en ce moment, croyez-vous donc que je n'aie pas aussi ma délicatesse, et que je veuille accepter des sacrifices qui nuiroient à votre bonheur ?

Or, est-il vrai, Vicomte que vous vous faites illusion sur le sentiment qui vous attache à Mde de Tourvel? C'est de l'amour,ou il n'en exista jamais : vous le niez bien de cent façons ; mais vous le prouvez de mille. Qu'est-ce, par exemple, que ce subterfuge dont vous vous servez vis-à-vis de vous-même (car je vous crois sincere avec moi), qui vous fait rapporter à l'envie d'observer le désir que vous ne pouvez ni cacher ni combattre, de garder cette femme? Ne diroit-on pas que jamais vous n'en avez rendu une autre heureuse, parfaitement heureuse ? Ah ! si vous en doutez, vous avez bien peu de mémoire ! Mais non, ce n'est pas cela. Tout simplement votre cœur abuse votre esprit, et le fait se payer de mauvaises raisons : mais moi, qui ai un grand intérêt à ne pas m'y tromper, je ne suis pas si facile à contenter.

C'est ainsi qu'en remarquant votre politesse, qui vous a fait supprimer soigneusement tous les mots que vous vous êtes imaginé m'avoir déplu, j'ai vu cependant que, peut-être sans vous en apercevoir vous n'en conserviez pas moins les mêmes idées. En effet, ce n'est plus l'adorable, la céleste Mde de Tourvel : mais c'est *une femme étonnante, une femme délicate et sensible*, et cela, à l'exclusion de toutes les autres; *une femme rare enfin*, et telle *qu'on en rencontroit pas une seconde*. Il en est de même de ce charme inconnu, qui n'est pas *le plus fort*. Hé bien ! soit : mais puisque vous ne l'aviez jamais trouvé jusques-là, il est bien à croire que vous ne le trouveriez pas davantage à l'avenir, et la perte que vous feriez n'en seroit pas moins irréparable. Ou ce sont-là, Vicomte, des symptômes assurés d'amour, ou il faut renoncer à en trouver aucun.

Soyez assuré, que pour cette fois, je vous parle sans humeur. Je me suis promis de n'en plus prendre; j'ai trop bien reconnu qu'elle pouvoit devenir un piege dangereux. Croyez-moi, ne soyons qu'amis, et restons en-là. Sachez-moi gré seulement de mon courage à me défendre : oui, de mon courage ; car il en faut quelquefois, même pour ne pas prendre un parti qu'on sent être mauvais.

Ce n'est donc plus que pour vous ramener à mon avis par persuation, que je vais répondre à la demande que vous me faites sur les sacrifices que j'exigerois et que vous ne pourriez pas faire. Je me sers à dessein de ce mot *exiger*, parce que je suis bien sûre que, dans un moment, vous m'allez en effet trouver trop exigeante : mais tant mieux ! Loin de me fâcher de vos refus, je vous en remercierai. Tenez, ce n'est pas avec vous que je veux dissimuler, j'en ai peut-être besoin.

J'exigerois donc, voyez la cruauté ! que cette rare, cette étonnante Mde de Tourvel ne fût qu'une femme ordinaire, une femme telle qu'elle est seulement : car il ne faut pas s'y tromper ; ce charme qu'on croit trouver dans les autres,

c'est en nous qu'il existe; et c'est l'amour seul qui embellit tant l'objet aimé. Ce que je vous demande là, tout impossible que cela soit, vous feriez peut-être bien l'effort de me le promettre, de me le jurer même ; mais, je l'avoue, je n'en croirois pas de vains discours. Je ne pourrois être persuadée que par l'ensemble de votre conduite.

Ce n'est pas tout encore, je serois capricieuse. Ce sacrifice de la petite Cécile, que vous m'offrez de si bonne grace, je ne m'en soucierois pas du tout. Je vous demanderois au contraire de continuer ce pénible service, jusqu'à nouvel ordre de ma part ; soit que j'aimasse à abuser ainsi de mon empire ; soit que, plus indulgente ou plus juste, il me suffît de disposer de vos sentimens, sans vouloir contrarier vos plaisirs. Quoi qu'il en soit, je voudrois être obéie ; et mes ordres seroient bien rigoureux !

Il est vrai qu'alors je me croirois obligée de vous remercier ; que sait-on ? peut-être même de vous récompenser. Sûrement, par exemple, j'abrégerois une absence qui me deviendroit insupportable. Je vous reverrois enfin, Vicomte et je vous reverrois... comment ?... Mais vous vous souvenez que ceci n'est plus qu'une conversation, un simple récit d'un projet impossible, et je ne veux pas l'oublier toute seule...

Savez-vous que mon procès m'inquiete un peu ? J'ai voulu enfin connoître au juste quels étoient mes moyens ; mes Avocats me citent bien quelques Loix, et sur-tout beaucoup d'*autorités*, comme ils les appellent : mais je n'y vois pas autant de raison et de justice. J'en suis presque à redouter d'avoir refusé l'accommodement. Cependant je me rassure, en songeant que le Procureur est adroit, l'Avocat éloquent, et la Plaideuse jolie. Si ces trois moyens devoient ne plus valoir, il faudroit changer tout le train des affaires, et que deviendroit le respect pour les anciens usages !

Ce procès est actuellement la seule chose qui me re-

tienne ici. Celui de Belleroche est fini : hors de Cour, dépens compensés. Il en est à regretter le bal de ce soir ; c'est bien le regret d'un désœuvré ! Je lui rendrai sa liberté entiere, à mon retour à la Ville. Je lui fais ce douloureux sacrifice, et je m'en console par la générosité qu'il y trouve.

Adieu, Vicomte, écrivez-moi souvent : le détail de vos plaisirs me dédommagera au moins en partie des ennuis que j'éprouve.

Du Château de... ce 11 *Novembre* 17''

LETTRE CXXXV

La Présidente de Tourvel à Madame de Rosemonde

Je ssaie de vous écrire, sans savoir encore si je le pourrai. Ah ! Dieu, quand je songe qu'à ma derniere Lettre c'étoit l'excès de bonheur qui m'empêchoit de la continuer ! C'est celui de mon désespoir qui m'accable à présent ; qui ne me laisse de force que pour sentir mes douleurs, e m'ôte celle de les exprimer.

Valmont... Valmont ne m'aime plus, il ne m'a jamais aimée. L'amour ne s'en va pas ainsi. Il me trompe, il me trahit, il m'outrage. Tout ce qu'on peut réunir d'infortunes, d'humiliations, je les éprouve, et c'est de lui qu'elles me viennent !

Et ne croyez pas que ce soit un simple soupçon : j'étois si loin d'en avoir ! Je n'ai pas le bonheur de pouvoir douter. Je l'ai vu : que pourroit-il me dire pour se justifier ?... Mais que lui importe ! il ne le tentera seulement pas... Malheureuse ! que lui seront tes reproches et tes larmes ? c'est bien de toi qu'il s'occupe !...

Il est donc vrai qu'il m'a sacrifiée, livrée même... et à qui ?... une vile créature... Mais que dis-je ? Ah ! j'ai perdu jusqu'au droit de la mépriser.

Elle a trahi moins de devoirs, elle est moins coupable

que moi. Oh ! que la peine est douloureuse, quand elle s'appuie sur le remords ! Je sens mes tourmens qui redoublent. Adieu, ma chere amie ; quelque indigne que je me sois rendue de votre pitié, vous en aurez cependant pour moi, si vous pouvez vous former l'idée de ce que je souffre.

Je viens de relire ma Lettre, et je m'apperçois qu'elle ne peut vous instruire de rien ; je vais donc tâcher d'avoir le courage de vous raconter ce cruel événement. C'étoit hier ; je devois pour la premiere fois, depuis mon retour, souper hors de chez moi. Valmont vint me voir à cinq heures ; jamais il ne m'avoit paru si tendre. Il me fit connoître que mon projet de sortir le contrarioit, et vous jugez que j'eus bientôt celui de rester chez moi. Cependant, deux heures après, et tout-à-coup, son air et son ton changerent sensiblement. Je ne sais s'il me sera échappé quelque chose qui aura pu lui déplaire ; quoi qu'il en soit, peu de temps après, il prétendit se rappeler une affaire qui l'obligeoit de me quitter, et il s'en alla : ce ne fut pourtant pas sans m'avoir témoigné des regrets très-vifs, qui me parurent tendres, et qu'alors je crus sinceres.

Rendue à moi-même, je jugeai plus convenable de ne pas me dispenser de mes premiers engagemens, puisque j'étois libre de les remplir. Je finis ma toilette, et montai en voiture. Malheureusement mon Cocher me fit passer devant l'Opéra, et je me trouvai dans l'embarras de la sortie ; j'aperçus à quatre pas devant moi, et dans la file à côté de la mienne, la voiture de Valmont. Le cœur me battit aussi-tôt, mais ce n'étoit pas de crainte ; et la seule idée qui m'occupoit, étoit le desir que ma voiture avançât. Au lieu de cela, ce fut la sienne qui fut forcée de reculer, et qui se trouva à côté de la mienne. Je m'avançai sur-le-champ : quel fut mon étonnement, de trouver à ses côtés une fille, bien connue pour telle ! Je me retirai, comme vous pouvez penser, et c'en étoit déja bien assez pour navrer mon cœur : mais ce que vous aurez peine à croire,

c'est que cette même fille, apparemment instruite par une odieuse confidence, n'a pas quitté la portiere de la voiture, ni cessé de me regarder, avec des éclats de rire à faire scène.

Dans l'anéantissement où j'en fus, je me laissai pourtant conduire dans la maison où je devois souper ; mais il me fut impossible d'y rester ; je me sentois, à chaque instant, prête à m'évanouir, et sur-tout je ne pouvois retenir mes larmes.

En rentrant, j'écrivis à M. de Valmont, et lui envoyai ma Lettre aussi-tôt ; il n'étoit pas chez lui. Voulant, à quelque prix que ce fût, sortir de cet état de mort, ou le confirmer à jamais, je renvoyai avec ordre de l'attendre : mais avant minuit mon Domestique revint, en me disant que le Cocher, qui étoit de retour, lui avoit dit que son Maître ne rentreroit pas de la nuit. J'ai cru ce matin n'avoir plus autre chose à faire qu'à lui redemander mes Lettres, et le prier de ne plus revenir chez moi. J'ai en effet donné des ordres en conséquence ; mais, sans doute, ils étoient inutiles. Il est près de midi ; il ne s'est point encore présenté, et je n'ai pas même reçu un mot de lui.

A présent, ma chere amie, je n'ai plus rien à ajouter : vous voilà instruite, et vous connoissez mon cœur. Mon seul espoir est de n'avoir pas longtemps encore à affliger votre sensible amitié.

*Paris, ce 15 Novembre 17****

LETTRE CXXXVI

La Présidente de Tourvel au Vicomte de Valmont.

SANS doute, Monsieur, après ce qui s'est passé hier, vous ne vous attendez plus à être reçu chez moi, et sans doute aussi vous le desirez peu ! Ce billet a donc moins pour objet de vous prier de n'y plus venir, que de vous

redemander des Lettres qui n'auroient jamais dû exister; et qui, si elles ont pu vous intéresser un moment, comme des preuves de l'aveuglement que vous aviez fait naître, ne peuvent que vous être indifférentes à présent qu'il est dissipé, et qu'elles n'expriment plus qu'un sentiment que vous avez détruit.

Je reconnois et j'avoue que j'ai eu tort de prendre en vous une confiance, dont tant d'autres avant moi avoient été les victimes; en cela je n'accuse que moi seule: mais je croyois au moins n'avoir pas mérité d'être livrée, par vous, au mépris et à l'insulte. Je croyois qu'en vous sacrifiant tout, et perdant pour vous seul mes droits à l'estime des autres et à la mienne, je pouvois m'attendre cependant à ne pas être jugée par vous plus sévérement que par le public, dont l'opinion sépare encore, par un immense intervalle, la femme foible de la femme dépravée. Ces torts, qui seroient ceux de tout le monde, sont les seuls dont je vous parle. Je me tais sur ceux de l'amour; votre cœur n'entendroit pas le mien. Adieu, Monsieur.

Paris, ce 15 *Novembre* 17**.

LETTRE CXXXVII

Le Vicomte de Valmont à la Présidence de Tourvel.

On vient seulement, Madame, de me rendre votre Lettre; j'ai frémi en la lisant, et elle me laisse à peine la force d'y répondre. Quelle affreuse idée avez-vous donc de moi! Ah! sans doute, j'ai des torts; et tels que je ne me les pardonnerai de ma vie, quand même vous les couvririez de votre indulgence. Mais que ceux que vous me reprochez ont toujours été loin de mon ame! Qui, moi! vous humilier! vous avilir! quand je vous respecte autant que je vous chéris; quand je n'ai connu l'orgueil, que du moment où vous m'avez jugé digne de vous. Les apparences vous ont déçue; et je conviens qu'elles ont pu

être contre moi : mais n'aviez-vous donc pas dans votre cœur ce qu'il falloit pour les combattre ? et ne s'est-il pas révolté à la seule idée qu'il pouvoit avoir à se plaindre du mien ? Vous l'avez cru cependant ? Ainsi, non-seulement vous m'avez jugé capable de ce délire atroce, mais vous avez même craint de vous y être exposée par vos bontés pour moi. Ah ! si vous vous trouvez dégradée à ce point par votre amour, je suis donc moi-même bien vil à vos yeux ?

Oppressé par le sentiment douloureux que cette idée me cause, je perds à la repousser, le temps que je devrois employer à la détruire. J'avouerai tout ; une autre considération me retient encore. Faut-il donc retracer des faits que je voudrois anéantir, et fixer votre attention et la mienne sur un moment d'erreur que je voudrois racheter du reste de ma vie, dont je suis encore à concevoir la cause, et dont le souvenir doit faire à jamais mon humiliation et mon désespoir ? Ah ! si, en m'accusant, je dois exciter votre colere, vous n'aurez pas au moins à chercher loin votre vengeance ; il vous suffira de me livrer à mes remords.

Cependant, qui le croiroit ? cet événement a pour premiere cause, le charme tout-puissant que j'éprouve auprès de vous. Ce fut lui qui me fit oublier trop long-temps une affaire importante, et qui ne pouvoit se remettre. Je vous quittai trop tard, et ne trouvai plus la personne que j'allois chercher. J'espérois la rejoindre à l'Opéra, et ma démarche fut pareillement infructueuse. Emilie que j'y trouvai, que j'ai connue dans un temps où j'étois bien loin de connoître ni vous ni l'amour ; Emilie n'avoit pas sa voiture, et me demanda de la remettre chez elle à quatre pas de là. Je n'y vis aucune conséquence, et j'y consentis. Mais ce fut alors que je vous rencontrai ; et je sentis sur le champ que vous seriez portée à me juger coupable,

La crainte de vous déplaire ou de vous affliger, est si

puissante sur moi, qu'elle dut être et fut en effet bientôt remarquée. J'avoue même qu'elle me fit tenter d'engager cette fille à ne pas se montrer ; cette précaution de la délicatesse à tourné contre l'amour. Accoutumée, comme toutes celles de son état, à n'être sûre d'un empire toujours usurpé, que par l'abus qu'elles se permettent d'en faire, Emilie se garda bien d'en laisser échapper une occasion si éclatante. Plus elle voyoit mon embarras s'accroître, plus elle affectoit de se montrer ; et sa folle gaîté, dont je rougis que vous ayiez pu un moment vous croire l'objet, n'avoit de cause que la peine cruelle que je ressentois, qui elle-même venoit encore de mon respect et de mon amour.

Jusques-là, sans doute, je suis plus malheureux que coupable ; et ces torts, *qui seroient ceux de tout le monde, et les seuls dont vous me parlez*, ces torts n'existant pas, ne peuvent m'être reprochés. Mais vous vous taisez en vain sur ceux de l'amour ; je ne garderai pas sur eux le même silence ; un trop grand intérêt m'oblige à le rompre.
Ce n'est pas que, dans la confusion où je suis de cet inconcevable égarement, je puisse, sans une extrême douleur, prendre sur moi d'en rappeler le souvenir. Pénétré de mes torts, je consentirois à en porter la peine, où j'attendrois mon pardon du temps, de mon éternelle tendresse et de mon repentir. Mais comment pouvoir me taire, quand ce qui me reste à vous dire importe à votre délicatesse ?

Ne croyez pas que je cherche un détour pour excuser ou pallier ma faute ; je m'avoue coupable. Mais je n'avoue point, je n'avouerai jamais que cette erreur humiliante puisse être regardée comme un tort de l'amour. Eh ! que peut-il y avoir de commun entre une surprise des sens, entre un moment d'oubli de soi-même, que suivent bientôt la honte et le regret, et un sentiment pur, qui ne peut naître que dans une ame délicate, et s'y soutenir que par l'estime, et dont enfin le bonheur est le fruit ! Ah ! ne

profanez pas ainsi l'amour. Craignez sur-tout de vous profaner vous-même, en réunissant sous un même point de vue, ce qui jamais ne peut se confondre. Laissez les femmes viles et dégradées redouter une rivalité qu'elles sentent malgré elles pouvoir s'établir, éprouver les tourmens d'une jalousie également cruelle et humiliante ; mais vous ! détournez vos yeux de ces objets qui souilleroient vos regards ; et pure comme la Divinité, comme elle aussi punissez l'offense sans la ressentir.

Mais quelle peine m'imposerez-vous, qui me soit plus douloureuse que celle que je ressens ? qui puisse être comparée au regret de vous avoir déplu, au désespoir de vous avoir affligée, à l'idée accablante de m'être rendu moins digne de vous ? Vous vous occupez de punir ! et moi je vous demande des consolations : non que je les mérite ; mais parce qu'elles me sont nécessaires, et qu'elles ne peuvent me venir que de vous.

Si tout-à-coup, oubliant mon amour et le vôtre, et ne mettant plus de prix à mon bonheur, vous voulez au contraire me livrer à une douleur éternelle, vous en avez le droit ; frappez ; mais si, plus indulgente ou plus sensible, vous vous rappelez encore ces sentimens si tendres qui unissoient nos cœurs ; cette volupté de l'ame, toujours naissante et toujours plus vivement sentie ; ces jours si doux, si fortunés, que chacun de nous devoit à l'autre : tous ces biens de l'amour et que lui seul procure ! peut-être préférerez-vous le pouvoir de les faire renaître à celui de les détruire. Que vous dirai-je enfin ? j'ai tout perdu, et tout perdu par ma faute ; mais je puis tout recouvrer par vos bienfaits. C'est à vous à décider maintenant. Je n'ajoute plus qu'un mot. Hier encore, vous me juriez que mon bonheur étoit bien sûr tant qu'il dépendroit de vous ! Ah ! Madame, me livrez-vous aujourd'hui à un désespoir éternel !

*Paris, ce 16 octobre 17**.*

LETTRE CXXXVIII

Le Vicomte de Valmont à la Marquise de Merteuil.

Je persiste, ma belle amie : non, je ne suis point amoureux ; et ce n'est point ma faute si les circonstances me forcent d'en jouer le rôle. Consentez seulement, et revenez ; vous verrez bientôt par vous même, combien je suis sincere. J'ai fait mes preuves hier, et elles ne peuvent être détruites par ce qui se passe aujourd'hui.

J'étois donc chez la tendre Prude, et j'y étois bien sans aucune autre affaire : car la petite Volanges, malgré son état, devoit passer toute la nuit au bal précoce de Mde V.... Le désœuvrement m'avoit fait desirer d'abord de prolonger cette soirée ; et j'avois même, à ce sujet, exigé un petit sacrifice : mais à peine fut-il accordé, que le plaisir que je me promettois fut troublé par l'idée de cet amour que vous vous obstinez à me croire ; ou au moins à me reprocher ; en sorte que je n'éprouvai plus d'autre desir, que celui de pouvoir à-la-fois m'assurer et vous convaincre que c'étoit, de votre part, pure calomnie.

Je pris donc un parti violent ; et sous un prétexte assez léger, je laissai-là ma Belle, toute surprise, et sans doute encore plus affligée. Mais moi, j'allai tranquillement joindre Emilie à l'Opéra ; et elle pourroit vous rendre compte, que jusqu'à ce matin que nous nous sommes séparés, aucun regret n'a troublé nos plaisirs.

J'avois pourtant un assez beau sujet d'inquiétude, si ma parfaite indifférence ne m'en avoit sauvé : car vous saurez que j'étois à peine à quatre maisons de l'Opéra, et ayant Emilie dans ma voiture, que celle de l'austere devote vint exactement ranger la mienne, et qu'un embarras survenu nous laissa près d'un demi-quart d'heure à côté l'un de l'autre. On se voyoit comme à midi, et il n'y avoit pas moyen d'échapper.

Mais ne n'est pas tout ; je m'avisai de confier à Emilie que c'étoit la femme à la Lettre. [Vous vous rappelerez peut-être cette folie-là, et qu'Emilie étoit le pupitre (1).] Elle qui ne l'avoit pas oubliée, et qui est rieuse, n'eut de cesse qu'elle n'eût considéré tout à son aise *cette vertu*, disoit-elle, et cela, avec des éclats de rire d'un scandale à en donner de l'humeur.

Ce n'est pas tout encore ; la jalouse femme n'envoya-t-elle pas chez moi dès le soir même ? Je n'y étois pas ; mais, dans son obstination, elle y envoya une seconde fois, avec ordre de m'attendre. Moi, dès que j'avois été décidé à rester chez Emilie, j'avois renvoyé ma voiture, sans autre ordre au Cocher que de venir me reprendre ce matin ; et comme en arrivant chez moi, il y trouva l'amoureux messager, il crut tout simple de lui dire que je ne rentrerois pas de la nuit. Vous devinez bien l'effet de cette nouvelle, et qu'à mon retour j'ai trouvé mon congé signifié avec toute la dignité que comportoit la circonstance !

Ainsi cette aventure, interminable selon vous, auroit pu, comme vous voyez, être finie de ce matin ; si même elle ne l'est pas, ce n'est point comme vous, l'allez croire, que je mette du prix à la continuer : c'est que, d'une part je n'ai pas trouvé décent de me laisser quitter ; et, de l'autre, que j'ai voulu vous réserver l'honneur de ce sacrifice.

J'ai donc répondu au sévere billet par une grande Epitre de sentimens ; j'ai donné de longues raisons, et je me suis reposé sur l'amour, du soin de les faire trouver bonnes. J'ai déjà réussi. Je viens de recevoir un second billet, toujours bien rigoureux, et qui confirme l'éternelle rupture, comme cela devoit être ; mais dont le ton n'est pourtant plus le même. Sur-tout, on ne veut plus me voir : ce parti-pris y est annoncé quatre fois de la maniere la plus irrévocable. J'en ai conclu qu'il n'y avoit pas un moment à per-

(1) Lettres XLVII et XLVIII.

dre pour me présenter. J'ai déjà envoyé mon Chasseur, pour s'emparer du Suisse ; et dans un moment, j'irai moi-même faire signer mon pardon : car dans les torts de cette espece, il n'y a qu'une seule formule qui porte absolution générale, et celle-là ne s'expédie qu'en présence.

Adieu, ma charmante amie ; je cours tenter ce grand événement.

*Paris, ce 15 Novembre 17**.*

LETTRE CXXXIX

La Présidente de Tourvel à Madame de Rosemonde

Que je me reproche, ma sensible amie, de vous avoir parlé trop et trot tôt, de mes peines passageres ! je suis cause que vous vous affligez à présent ; ces chagrins qui vous viennent de moi durent encore, et moi, je suis heureuse. Oui, tout est oublié, pardonné ; disons mieux, tout est réparé. A cet état de douleur et d'angoisse, ont succédé le calme et les délices. O ! joie de mon cœur, comment vous exprimer ! Valmont est innocent ; on n'est point coupable avec autant d'amour. Ces torts graves, offensans, que je lui reprochois avec tant d'amertume, il ne les avoit pas ; et si, sur un seul point, j'ai besoin d'indulgence, n'avois-je donc pas aussi mes injustices à réparer ?

Je ne vous ferai point le détail des faits ou des raisons qui le justifient ; peut-être même l'esprit les apprécieroit mal : c'est au cœur seul qu'il appartient de les sentir. Si pourtant vous deviez me soupçonner de foiblesses, j'appellerois votre jugement à l'appui du mien. Pour les hommes, dites-vous vous même, l'infidélité n'est pas l'inconstance.

Ce n'est pas que je ne sente que cette distinction, qu'en vain l'opinion autorise, n'en blesse pas moins la délicatesse ; mais de quoi se plaindroit la mienne, quand celle de Valmont en souffre encore ? Ce même tort que j'oublie.

ne croyez pas qu'il se le pardonne ou s'en console ; et pourtant, combien n'a-t-il pas réparé cette légere faute par l'excés de son amour et celui de mon bonheur !

Ou ma félicité est plus grande, ou j'en sens mieux le prix depuis que j'ai craint de l'avoir perdue : mais ce que je puis vous dire, c'est que, si je me sentois la force de supporter encore des chagrins aussi cruels que ceux que je viens d'éprouver, je ne croirois pas en acheter trop cher le surcroît de bonheur que j'ai goûté depuis. O ! ma tendre mere, grondez votre fille inconsidérée, de vous avoir affligée par trop de précipitation ; grondez la d'avoir jugé témérairement et colomnié celui qu'elle ne devoit pas cesser d'adorer : mais en la reconnoissant imprudente, voyez-la heureuse, et augmentez sa joie en la partageant.

*Paris, ce 16 Novembre. 17**, au soir.*

LETTRE CXL

Le Vicomte de Valmont à la Marquise de Merteuil.

Comment donc se fait-il, ma belle amie, que je ne reçoive point de réponse de vous ? Ma derniere Lettre pourtant me paroissoit en mériter une ; et depuis trois jours que je devrois l'avoir reçue, je l'attends encore ! je suis fâché au moins ; aussi ne vous parlerai-je pas du tout de mes grandes affaires.

Que le raccommodement ait eu son plein effet ; qu'au lieu de reproches et de méfiance, il n'ait produit que de nouvelles tendresses : que ce soit moi actuellement qui reçoive les excuses et les réparations dues à ma candeur soupçonnée ; je ne vous en dirai mot, et sans l'événement imprévu de la nuit derniere, je ne vous écrirois pas du tout. Mais comme celui-là regarde votre pupille, et que vraisemblablement elle ne sera pas dans le cas de vous en informer elle-même, au moins de quelque temps, je me charge de ce soin.

Par des raisons que vous devinerez, ou que vous ne devinerez pas, Mde de Tourvel ne m'occupoit plus depuis quelques jours ; et comme ces raisons-là ne pouvoient exister chez la petite Volanges, j'en étois devenu plus assidu auprès d'elle. Grace à l'obligeant Portier, je n'avois aucun obstacle à vaincre : et nous menions, votre pupille et moi, une vie commode et réglée. Mais l'habitude amene la négligence : les premiers jours, nous n'avions jamais pris assez de précautions pour notre sureté ; nous tremblions encore derriere les verrous. Hier, une incroyable distraction a causé l'accident dont j'ai à vous instruire ; et si, pour mon compte, j'en ai été quitte pour la peur, il en coûte plus cher à la petite fille.

Nous ne dormions pas, mais nous étions dans le repos et l'abandon qui suivent la volupté, quand nous avons entendu la porte de la chambre s'ouvrir tout-à-coup. Aussitôt je saute à mon épée, tant pour ma défense que pour celle de notre commune pupille ; je m'avance et ne vois personne : mais en effet la porte étoit ouverte. Comme nous avions de la lumiere, j'ai été à la recherche, et n'ai trouvé ame qui vive. Alors je me suis rappelé que nous avions oublié nos précautions ordinaires ; sans doute la porte poussée seulement, ou mal fermée, s'étoit rouverte d'elle-même.

En allant rejoindre ma timide compagne pour la tranquilliser, je ne l'ai plus trouvée dans son lit ; elle étoit tombée, ou s'étoit sauvée dans sa ruelle : enfin elle y étoit étendue sans connoissance, et sans autre mouvement que d'assez fortes convulsions. Jugez de mon embarras ! Je parvins pourtant à la remettre dans son lit, et même à la faire revenir ; mais elle s'étoit blessée dans sa chûte, et elle ne tarda pas à en ressentir les effets.

Des maux de reins, de violentes coliques, des symptômes moins équivoques encore, m'ont eu bientôt éclairé sur son état : mais, pour le lui apprendre, il a fallu lui dire d'abord celui où elle étoit auparavant ; car elle ne s'en doutoit pas.

Jamais peut-être jusqu'à elle, on n'avoit conservé tant, d'innocence, en faisant si bien tout ce qu'il falloit pour s'en défaire ! Oh ! celle-là ne perd pas son temps à réfléchir !

Mais elle en perdoit beaucoup à se désoler, et je sentois qu'il falloit prendre un parti. Je suis donc convenu avec elle que j'irois sur le champ chez le Médecin et le Chirurgien de la maison, et qu'en les prévenant qu'on alloit venir les chercher, je leur confierois le tout, sous le secret ; qu'elle, de son côté, sonneroit sa Femme-de-Chambre ; qu'elle lui feroit ou ne lui feroit pas sa confidence, comme elle voudroit ; mais qu'elle enverroit chercher du secours, et défendroit sur-tout qu'on réveillât Mde de Volanges : attention délicate et naturelle, d'une fille qui craint d'inquiéter sa mere.

J'ai fait mes deux courses et mes deux confessions le plus lestement que j'ai pu, et de-là je suis rentré chez moi, d'où je ne suis pas encore sorti ; mais le Chirurgien, que je connoissois d'ailleurs, est venu à midi me rendre compte de l'état de la malade. Je ne m'étois pas trompé ; mais il espere que s'il ne survient pas d'accident, on ne s'apercevra de rien dans la maison. La Femme-de-Chambre est du secret ; le Médecin a donné un nom à la maladie ; et cette affaire s'arrangera comme mille autres, à moins que par la suite il ne nous soit utile qu'on en parle.

Mais y a-t-il encore quelque intérêt commun entre vous et moi ? Votre silence m'en feroit douter ; je n'y croirois même plus du tout, si le desir que j'en ai ne me faisoit chercher tous les moyens d'en conserver l'espoir.

Adieu, ma belle amie ; je vous embrasse, rancune tenante.

*Paris, ce 21 Novembre 17**.*

LETTRE CXLI

La Marquise de Merteuil au Vicomte de Valmont

Mon Dieu, Vicomte, que vous me génez par votre obstination ! Que vous importe mon silence ? croyez-vous, si je le garde, que ce soit faute de raisons pour me défendre. Ah ! plût à Dieu ! Mais non, c'est seulement qu'il m'en coûte de vous les dire.

Parlez moi vrai ; vous faites-vous illusion à vous-même, ou cherchez-vous à me tromper ? la différence entre vos discours et vos actions, ne me laisse de choix qu'entre ces deux sentimens : lequel est le véritable ? Que voulez-vous que je vous dise, quand moi-même je ne sais que penser ?

Vous paroissez vous faire un grand mérite de votre derniere scene avec la Présidente ; mais qu'est-ce donc qu'elle prouve pour votre systême, ou contre le mien ? Assurément je ne vous ai jamais dit que vous aimiez assez cette femme pour ne la pas tromper, pour n'en pas saisir toutes les occasions qui vous paroîtroient agréables ou faciles : je ne doutois même pas qu'il ne vous fût à-peu-près égal de satisfaire avec une autre, avec la premiere venue, jusqu'aux desirs que celle-ci seule auroit fait naître ; et je ne suis pas surprise que, par un libertinage d'esprit qu'on auroit tort de vous disputer, vous ayez fait une fois par projet, ce que vous aviez fait mille autres par occasion. Qui ne sait que c'est-là le simple courant du monde, et votre usage à tous tant que vous êtes depuis le scélérat jusqu'aux *espèces* ? Celui qui s'en abstient aujourd'hui, passe pour romanesque ; et ce n'est pas-là, je crois, le défaut que je vous reproche.

Mais ce que j'ai dit, ce que j'ai pensé, ce que je pense encore, c'et que vous n'en avez pas moins de l'amour pour votre Présidente ; non pas à la vérité, de l'amour bien

pur ni bien tendre, mais de celui que vous pouvez avoir ; de celui, par exemple, qui fait trouver à une femme les agrémens ou les qualités qu'elle n'a pas ; qui la place dans une classe à part, et met toutes les autres en second ordre ; qui vous tient encore attaché à elle, même alors que vous l'outragez ; tel enfin que je conçois qu'un Sultan peut le ressentir pour la Sultane favorite, ce qui ne l'empêche pas de lui préférer souvent une simple Odalisque. Ma comparaison me paroît d'autant plus juste, que, comme lui, jamais vous n'êtes ni l'Amant ni l'ami d'une femme ; mais toujours son tyran ou son esclave. Aussi suis-je bien sûre que vous vous êtes bien humilié, bien avili, pour rentrer en grace avec ce bel objet ! et trop heureux d'y être parvenu, dès que vous croyez le moment arrivé d'obtenir votre pardon, vous me quittez *pour ce grand événement.*

Encore dans votre derniere Lettre, si vous ne m'y parlez pas de cette femme uniquement, c'est que vous ne voulez m'y rien dire *de vos grandes affaires ;* elles vous semblent si importantes, que le silence que vous gardez à ce sujet, vous semble une punition pour moi. Et c'est après ces mille preuves de votre préférence décidée pour une autre, que vous me demandez tranquillement s'il y a encore *quelqu'intérêt commun entre vous et moi !* Prenez-y garde, Vicomte ! si une fois je réponds, ma réponse sera irrévocable ; et craindre de la faire en ce moment, c'est peut-être déjà en dire trop. Aussi je n'en veux absolument plus parler.

Tout ce que je peux faire, c'est de vous raconter une histoire. Peut-être n'aurez-vous pas le temps de la lire, ou celui d'y faire assez d'attention pour la bien entendre ? libre à vous. Ce ne sera, au pis-aller, qu'une histoire de perdue.

Un homme de ma connoissance s'étoit empêtré, comme vous, d'une femme qui lui faisoit peu d'honneur. Il avoit bien, par intervalle, le bon esprit de sentir que, tôt ou

tard, cette aventure lui feroit tort : mais quoiqu'il en rougît, il n'avoit pas le courage de rompre. Son embarras étoit d'autant plus grand, qu'il s'étoit vanté à ses amis d'être entiérement libre; et qu'il n'ignoroit pas que le ridicule qu'on a, augmente toujours en proportion qu'on s'en défend. Il passoit ainsi sa vie, ne cessant de faire des sottises, et ne cessant de dire après : *Ce n'est pas ma faute* Cet homme avoit une amie qui fut tentée un moment de le livrer au public en cet état d'ivresse, et de rendre ainsi son ridicule ineffaçable : mais pourtant, plus généreuse que maligne, ou peut-être encore par quelque autre motif, elle voulut tenter un dernier moyen, pour être, à tout événement, dans le cas de dire, comme son ami : *Ce n'est pas ma faute.* Elle lui fit donc parvenir sans aucun autre avis, la Lettre qui suit, comme un remede dont l'usage pourroit être utile à son mal.

« On s'ennuie de tout, Mon ange, c'est une loi de la » Nature ; ce n'est pas ma faute.

« Si donc je m'ennuie aujourd'hui d'une aventure qui » m'a occupée entiérement depuis quatre mortels mois, ce » n'est pas ma faute.

« Si, par exemple, j'ai eu juste autant d'amour que toi » de vertu, et c'est sûrement beaucoup dire, il n'est pas » étonnant que l'un ait fini en même temps que l'autre. » Ce n'est pas ma faute

« Il suit de-là, que depuis quelque temps je t'ai trompé : » mais aussi, ton impitoyable tendresse m'y forçoit en » quelque sorte ! Ce n'est pas ma faute.

« Aujourd'hui, une femme que j'aime éperdument, » exige que je te sacrifie. Ce n'est pas ma faute.

« Je sens bien que voilà une belle occasion de crier au » parjure : mais si la Nature n'a accordé aux hommes » que la constance, tandis qu'elle donnoit aux femmes » l'obstination, ce n'est pas ma faute.

« Crois-moi, choisis un autre Amant, comme j'ai fait » une autre Maîtresse. Ce conseil est bon, très-bon ; si tu » le trouves mauvais, ce n'est pas ma faute.

« Adieu, mon ange, je t'ai prise avec plaisir, je te » quitte sans regret : je te reviendrai peut-être. Ainsi va » le monde. Ce n'est pas ma faute. »

De vous dire, Vicomte, l'effet de cette derniere tentative, et ce qui s'en est suivi, ce n'est pas le moment : mais je vous promets de vous le dire dans ma premiere Lettre. Vous y trouverez aussi mon *ultimatum* sur le renouvellement du traité que vous me proposez. Jusques-là, adieu tout simplement....

A propos, je vous remercie de vos détails sur la petite Volanges ; c'est un article à réserver jusqu'au lendemain du mariage, pour la Gazette de médisance. En attendant, je vous fais mon compliment de condoléance sur la perte de votre postérité. Bon soir, Vicomte.

*Du Château de..., ce 24 Novembre 17**.*

LETTRE CXLII.

Le Vicomte de Valmont à la Marquise de Merteuil.

Ma foi, ma belle amie, je ne sais si j'ai mal lu ou mal entendu, et votre Lettre, et l'histoire que vous m'y faites, et le petit modele épistolaire qui étoit compris. Ce que je puis vous dire, c'est que ce dernier m'a paru original et propre à faire de l'effet : aussi je l'ai copié tout simplement, et tout simplement encore je l'ai envoyé à la céleste Présidente. Je n'ai pas perdu un moment, car la tendre missive a été expédiée dès hier au soir. Je l'ai préféré ainsi, parce que d'abord je lui avois promis de lui écrire hier ; et puis aussi, parce que j'ai pensé qu'elle n'auroit pas trop de

toute la nuit, pour se recueillir et méditer *sur ce grand événement*, dussiez-vous une seconde fois me reprocher l'expression.

J'espérois pouvoir vous renvoyer ce matin la réponse de ma bien-aimée : mais il est près de midi, et je n'ai encore rien reçu. J'attendrai jusqu'à cinq heures; et si alors je n'ai pas eu de nouvelles, j'irai en chercher moi-même; car, sur-tout en procédés, il n'y a que le premier pas qui coûte.

A présent, comme vous pouvez croire, je suis fort empressé d'apprendre la fin de l'histoire de cet homme de votre connoissance, si véhémentement soupçonné de ne savoir pas, au besoin, sacrifier une femme. Ne se sera-t-il pas corrigé? et sa généreuse amie ne lui aura-t-elle pas fait grace ?

Je ne désire pas moins de recevoir votre *ultimatum* : comme vous dites si politiquement ! Je suis curieux, surtout, de savoir si, dans cette derniere démarche, vous trouverez encore l'amour. Ah ! sans doute, il y en a, et beaucoup ! Mais pour qui ? Cependant, je ne prétends rien faire valoir, et j'attends tout de vos bontés.

Adieu, ma charmante amie ; je ne fermerai cette Lettre qu'à deux heures, dans l'espoir de pouvoir y joindre la réponse désirée.

A deux heures après midi.

Toujours rien, l'heure me presse beaucoup ; je n'ai pas le temps d'ajouter un mot : mais cette fois, refuserez-vous encore les plus tendres baisers de l'amour ?

*Paris, ce 27 Novembre 17**.*

LETTRE CXLIII

La Présidente de Tourvel à Madame de Rosmonde.

Le voile est déchiré, Madame, sur lequel étoit peinte l'illusion de mon bonheur. La funeste vérité m'éclaire

et ne me laisse voir qu'une mort assurée et prochaine, dont la route m'est tracée entre la honte et le remords. Je la suivrai..., je chérirai mes tourmens s'ils abregent mon existence. Je vous envoie la Lettre que j'ai reçue hier ; je n'y joindrai aucune réflexion, elle les porte avec elle. Ce n'est plus le temps de se plaindre, il n'y a plus qu'à souffrir. Ce n'est pas de pitié que j'ai besoin, c'est de force.

Recevez, Madame, le seul adieu que je ferai, et exaucez ma derniere priere ; c'est de me laisser à mon sort, de m'oublier entiérement, de ne plus me compter sur la terre. Il est un terme dans le malheur, où l'amitié même augmente nos souffrances et ne peut les guérir. Quand les blessures sont mortelles, tout secours devient inhumain. Tout autre sentiment m'est étranger, que celui du désespoir. Rien ne peut plus me convenir, que la nuit profonde où je vais ensevelir ma honte. J'y pleurerai mes fautes, si je puis pleurer encore ! car depuis hier, je n'ai pas versé une larme. Mon cœur flétri n'en fournit plus.

Adieu, Madame. Ne répondez point. J'ai fait le serment sur cette Lettre cruelle de n'en plus recevoir aucun.

*Paris, 27 Novembre 17**.*

LETTRE CXLIV

Le Vicomte de Valmont à la Marquise de Merteuil.

Hier, à trois heures du soir, ma belle amie, impatienté de n'avoir pas de nouvelles, je me suis présenté chez la belle délaissée ; on m'a dit qu'elle étoit sortie. Je n'ai vu, dans cette phrase, qu'un refus de me recevoir, qui ne m'a ni fâché ni surpris ; et je me suis retiré, dans l'espérance que cette démarche engageroit au moins une femme si polie, à m'honorer d'un mot de réponse. L'envie que j'avois de la recevoir, m'a fait passer exprès chez moi

vers les neuf heures, et je n'y ai rien trouvé. Etonné de ce silence, auquel je ne m'attendois pas, j'ai chargé mon Chasseur d'aller aux informations, et de savoir si la personne étoit morte ou mourante. Enfin, quand je suis rentré, il m'a appris que Mde de Tourvel étoit sortie en effet à onze heures du matin, avec sa Femme-de-chambre ; qu'elle s'étoit fait conduire au Couvent de..., et qu'à sept heures du soir, elle avoit renvoyé sa voiture et ses gens, en faisant dire qu'on ne l'attendît pas chez elle. Assurément, c'est se mettre en regle. Le Couvent est le véritable asyle d'une veuve ; et si elle persiste dans une résolution si louable, je joindrai à toutes les obligations que je lui ai déjà celle de la célébrité que va prendre cette aventure. Je vous le disois bien, il y a quelque temps, que malgré vos inquiétudes, je ne reparoîtrois sur la scene du monde que brillant d'un nouvel éclat. Qu'ils se montrent donc, ces Critiques séveres, qui m'accusoient d'un amour romanesque et malheureux ; qu'ils fassent des ruptures plus promptes et plus brillantes ; mais non, qu'ils fassent mieux ; qu'ils se présentent comme consolateurs, la route leur est tracée. Hé bien ! qu'ils osent seulement tenter cette carriere que j'ai parcourue en entier ; et si l'un deux obtient le moindre succès, je lui cede la premiere place. Mais ils éprouveront tous, que quand j'y mets du soin, l'impression que je laisse est ineffaçable. Ah ! sans doute, celle-ci le sera ; et je compterois pour rien tous mes autres triomphes, si jamais je devois avoir auprès de cette femme un rival préféré.

Ce parti qu'elle a pris, flatte mon amour-propre, j'en conviens : mais je suis fâché qu'elle ait trouvé en elle une force suffisante pour se séparer autant de moi. Il y aura donc entre nous deux, d'autres obstacles que ceux que j'aurai mis moi-même ! Quoi ! si je voulois me rapprocher d'elle, elle pourroit ne le plus vouloir ; que dis-je ? ne le pas desirer, n'en plus faire son suprême bonheur ! Est-ce donc ainsi qu'on aime ? et croyez-vous, ma belle

amie, que je doive le souffrir ? Ne pourrois-je pas ; par exemple, et ne vaudroit-il pas mieux, tenter de ramener cette femme au point de prévoir la possibilité d'un raccommodement, qu'on désire toujours tant qu'on l'espere ? Je pourrois essayer cette démarche sans y mettre d'importance ; et par conséquent, sans qu'elle vous donnât d'ombrage. Au contraire, ce seroit un simple essai que nous ferions de concert, et quand même je réussirois, ce ne seroit qu'un moyen de plus, de renouveler, à votre volonté, un sacrifice qui a paru vous être agréable. A présent, ma belle amie, il me reste à en recevoir le prix, et tous mes vœux sont pour votre retour. Venez donc vîte retrouver votre Amant, vos plaisirs, vos amies, et le courant des aventures.

Celle de la petite Volanges a tourné à merveille. Hier, que mon inquiétude ne me permettoit pas de rester en place, j'ai été, dans mes courses différentes, jusques chez Mde de Volanges. J'ai trouvé votre pupille déjà dans le salon, encore dans le costume de malade, mais en pleine convalescence, et n'en étant que plus fraîche et plus intéressante. Vous autres femmes, en pareil cas, vous seriez restées un mois sur votre chaise-longue : ma foi, vive les demoiselles ! Celle-ci m'a en vérité donné envie de savoir si la guérison étoit parfaite !

J'ai encore à vous dire que cet accident de la petite fille, a pensé rendre fou votre *sentimentaire* Danceny. D'abord, c'étoit de chagrin ; aujourd'hui c'est de joie. *Sa Cécile* étoit malade ! Vous jugez que la tête tourne dans un tel malheur. Trois fois par jour il envoyoit savoir des nouvelles, et n'en passoit aucun sans s'y présenter lui-même ; enfin il a demandé, par une belle Epître à la Maman, la permission d'aller la féliciter sur la convalescence d'un objet si cher ; et Mde de Volanges y a consenti ; si bien que j'ai trouvé le jeune homme établi comme par le passé, à un peu de familiarité près qu'il n'osoit encore se permettre.

C'est de lui-même que j'ai su ces détails ; car je suis sorti en même temps que lui, et je l'ai fait jaser. Vous n'avez pas l'idée de l'effet que cette visite lui a causé C'est une joie, ce sont des desirs, des transports impossibles à rendre. Moi qui aime les grands mouvemens, j'ai achevé de lui faire perdre la tète, en l'assurant que sous très-peu de jours, je le mettrois à même de voir sa belle de plus près encore.

En effet, je suis décidé à la lui remettre, aussi-tôt après mon expérience faite. Je veux me consacrer à vous tout entier ; et puis vaudroit-il la peine que votre pupille fût aussi mon élève, si elle ne devoit tromper que son mari ? Le chef-d'œuvre est de tromper son Amant ! et sur-tout son premier Amant ! car, pour moi, je n'ai pas à me reprocher d'avoir prononcé le mot d'amour.

Adieu ma belle amie ; revenez donc au plutôt jouir de votre empire sur moi, en recevoir l'hommage et m'en payer le prix.

*Paris, ce 28 Novembre 17**.*

LETTRE CXLV

La Marquise de Merteuil au Vicomte de Valmont.

Sérieusement, Vicomte vous avez quitté la Présidente? vous lui avez envoyé la Lettre que je vous avois faite pour elle ? En vérité, vous êtes charmant; et vous avez surpassé mon attente ! J'avoue de bonne foi que ce triomphe me flatte plus que tous ceux que j'ai pu obtenir jusqu'à présent. Vous allez trouver peut-être que j'évalue bien haut cette femme que nagueres j'appréciois si peu, point du tout : mais c'est que ce n'est pas sur elle que j'ai remporté cet avantage ; c'est sur vous : voilà le plaisant, et ce qui est vraiment délicieux.

Oui, Vicomte, vous aimiez beaucoup Mde de Tourvel, et même vous l'aimez encore ; vous l'aimez comme un

fou : mais parce que je m'amusois à vous en faire honte, vous l'avez bravement sacrifiée. Vous en auriez sacrifié mille, plutôt que de souffrir une plaisanterie. Où nous conduit pourtant la vanité ! Le sage a bien raison, quand il dit qu'elle est l'ennemie du bonheur.

Où en seriez-vous à présent, si je n'avois voulu que vous faire une malice ? Mais je suis incapable de tromper, vous le savez bien ; et dussiez-vous, à mon tour, me réduire au désespoir et au Couvent, j'en cours les risques, et je me rends à mon vainqueur

Cependant si je capitule, c'est en vérité pure foiblesse : car si je voulois, que de chicanes n'aurois-je pas encore à faire ! et peut-être le mériteriez-vous ? J'admire, par exemple, avec quelle finesse ou quelle gaucherie vous me proposez en douceur de vous laisser renouer avec la Présidente. Il vous conviendroit beaucoup, n'est-ce pas, de vous donner le mérite de cette rupture sans y perdre les plaisirs de la jouissance ? Et comme alors cet apparent sacrifice n'en seroit plus un pour vous, vous m'offrez de le renouveler à ma volonté ! Par cet arrangement, la céleste dévote se croiroit toujours l'unique choix de votre cœur, tandis que je m'énorgueillirois d'être la rivale préférée ; nous serions trompées toutes deux, mais vous seriez content, et qu'importe le reste ?

C'est dommage qu'avec tant de talent pour les projets, vous en ayez si peu pour l'exécution ; et que par une seule démarche inconsidérée, vous ayez mis vous-même un obstacble invincible à ce que vous désirez le plus.

Quoi ! vous aviez l'idée de renouer, et vous avez pu écrire ma Lettre ! Vous m'avez donc crue bien gauche à mon tour ! Ah ! croyez-moi, Vicomte, quand une femme frappe dans le cœur d'une autre, elle manque rarement de trouver l'endroit sensible, et la blessure est incurable. Tandis que je frappois celle-ci, ou plutôt que je dirigeois vos coups, je n'ai pas oublié que cette femme étoit ma rivale, que vous l'aviez trouvée un moment préférable à

moi, et qu'enfin, vous m'aviez placée au-dessous d'elle. Si je me suis trompée dans ma vengeance, je consens à en porter la faute. Ainsi, je trouve bon que vous tentiez tous les moyens : je vous y invite même,et vous promets de ne pas me fâcher de vos succès, si vous parvenez à en avoir. Je suis si tranquille sur cet objet, que je ne veux plus m'en occuper. Parlons d'autre chose.

Par exemple, de la santé de la petite Volanges. Vous m'en direz des nouvelles positives à mon retour, n'est-il pas vrai ? Je serai bien aise d'en avoir. Après cela, ce sera à vous de juger s'il vous conviendra mieux de remettre la petite fille à son Amant, ou de tenter de devenir une seconde fois le fondateur d'une nouvelle branche des Valmont, sous le nom de Gercourt. Cette idée m'avoit paru assez plaisante, et en vous laissant le choix, je vous demande pourtant de ne pas prendre de parti définitif, sans que nous en ayons causé ensemble. Ce n'est pas vous remettre à un temps éloigné, car je serai à Paris incessamment. Je ne peux pas vous dire positivement le jour ; mais vous ne doutez pas que, dès que je serai arrivée, vous n'en soyez le premier informé.

Adieu, Vicomte ; malgré mes querelles, mes malices et mes reproches, je vous aime toujours beaucoup, et je me prépare à vous le prouver. Au revoir mon ami.

*Du Château de... ce 29 Novembre 17**.*

LETTRE CXLVI

La Marquise de Merteuil au Chevalier Danceny.

Enfin, je pars, mon jeune ami, et demain au soir, je serai de retour à Paris. Au milieu de tous les embarras qu'entraîne un déplacement, je ne reçevrai personne. Cependant, si vous avez quelque confidence bien pressée à me faire, je veux bien vous excepter de la regle générale ; mais je n'excepterai que vous : ainsi je vous

demande le secret sur mon arrivée. Valmont même n'en sera pas instruit.

Qui m'auroit dit, il y a quelque temps, que bientôt vous auriez ma confiance exclusive, je ne l'aurois pas cru. Mais la vôtre a entraîné la mienne. Je serois tentée de croire que vous y avez mis de l'adresse, peut-être même de la séduction. Cela seroit bien mal au moins ! Au reste, elle ne seroit pas dangereuse à présent ; vous avez vraiment bien autre chose à faire ! Quand l'Héroïne est en scene on ne s'occupe gueres de la Confidente.

Aussi n'avez-vous seulement pas eu le temps de me faire part de vos nouveaux succès. Quand votre Cécile étoit absente, les jours n'étoient pas assez longs pour écouter vos tendres plaintes. Vous les auriez faites aux échos, si je n'avois pas été là pour les entendre. Quand depuis elle a été malade, vous m'avez même encore honorée du récit de vos inquiétudes ; vous aviez besoin de quelqu'un à qui les dire. Mais à présent, que celle que vous aimez est à Paris, qu'elle se porte bien, et sur-tout que vous la voyez quelquefois, elle suffit à tout. et vos amis ne vous sont plus rien.

Je ne vous en blâme pas ; c'est la faute de vos vingt ans. Depuis Alcibiade jusqu'à vous, ne sait-on pas que les jeunes gens n'ont jamais connu l'amitié que dans leurs chagrins ? Le bonheur les rend quelquefois indiscrets, mais jamais confians. Je dirai bien comme Socrate : *J'aime que mes amis viennent à moi quand ils sont malheureux* (1) : mais en sa qualité de Philosophe, il se passoit bien d'eux quand ils ne venoient pas. En cela, je ne suis pas tout-à-fait si sage que lui, et j'ai senti votre silence avec toute la foiblesse d'une femme.

N'allez pourtant pas me croire exigeante : il s'en faut bien que je le sois ? Le même sentiment qui me fait remarquer ces privations, me les fait supporter avec cou-

(1) Marmontel, *Conte moral d'Alcibiade.*

rage, quand elles sont la preuve ou la cause du bonheur de mes amis. Je ne compte donc sur vous pour demain au soir, qu'autant que l'amour vous laissera libre et désoccupé, et je vous défends de me faire le moindre sacrifice.

Adieu, Chevalier ; je me fais une vraie fête de vous revoir : viendrez-vous ?

*Au Château de... ce 29 Novembre 17**

LETTRE CXLVII

Madame de Volanges à Madame de Rosemonde.

Vous serez sûrement aussi affligée que je le suis, ma digne amie, en apprenant l'état où se trouve Mde de Tourvel ; elle est malade depuis hier : sa maladie a pris si vivement, et se montre avec des symptômes si graves, que j'en suis vraiment alarmée.

Une fièvre ardente, un transport violent et presque continuel, une soif qu'on ne peut apaiser, voilà tout ce qu'on remarque. Les Médecins disent ne pouvoir rien pronostiquer encore ; et le traitement sera d'autant plus difficile, que la malade refuse avec obstination toute espece de remedes : c'est au point qu'il a fallu la tenir de force pour la saigner ; et il a fallu depuis en user de même deux autres fois pour lui remettre sa bande, que dans son transport elle veut toujours arracher.

Vous qui l'avez vue, comme moi, si peu forte, si timide et si douce, concevez-vous donc que quatre personnes puissent à peine la contenir, et que pour peu qu'on veuille lui représenter quelque chose, elle entre dans des fureurs inexprimables ? Pour moi, je crains qu'il n'y ait plus que du délire, et que ce ne soit une vraie aliénation d'esprit.

Ce qui augmente ma crainte à ce sujet, c'est ce qui s'est passé avant-hier.

Ce jour-là, elle arriva vers les onze heures du matin,

avec sa Femme-de-chambre, au Couvent de..... Comme elle a été élevée dans cette Maison, et qu'elle a conservé l'habitude d'y entrer quelquefois, elle y fut reçue comme à l'ordinaire, et elle parut à tout le monde tranquille et bien portante. Environ deux heures après, elle s'informa si la chambre qu'elle occupoit, étant Pensionnaire, étoit vacante, et sur ce qu'on lui répondit qu'oui, elle demanda d'aller la revoir : la Prieure l'y accompagna avec quelques autres Religieuses. Ce fut alors qu'elle déclara qu'elle revenoit s'établir dans cette chambre, que, disoit-elle, elle n'auroit jamais dû quitter ; et elle ajouta qu'elle n'en sortiroit *qu'à la mort:* ce fut son expression.

D'abord on ne sut que dire, mais le premier étonnement passé, on lui représenta que sa qualité de femme mariée ne permettoit pas de la recevoir sans une permission particuliere. Cette raison ni mille autres n'y firent rien ; et dès ce moment elle s'obstina, non-seulement à ne pas sortir du Couvent, mais même de sa chambre. Enfin, de guerre lasse, à sept heures du soir on consentit qu'elle y passât la nuit. On renvoya sa voiture et ses gens, et on remit au lendemain à prendre un parti.

On assure que pendant toute la soirée, loin que son air ou son maintien eussent rien d'égaré, l'un et l'autre étoient composés et réfléchis ; que seulement elle tomba quatre ou cinq fois dans une rêverie si profonde, qu'on ne parvenoit pas à l'en tirer en lui parlant ; et que, chaque fois, avant d'en sortir, elle portoit les deux mains à son front qu'elle avoit l'air de serrer avec force : sur quoi une des Religieuses, qui étoient présentes, lui ayant demandé si elle souffroit de la tête, elle la fixa longtems avant de répondre, et lui dit enfin : « Ce n'est pas là qu'est le mal » ! Un moment après, elle demanda qu'on la laissât seule, et pria qu'à l'avenir on ne lui fît plus de question.

Tout le monde se retira hors sa Femme-de-chambre, qui devoit heureusement coucher dans la même chambre qu'elle, faute d'autre place.

Suivant le rapport de cette fille, sa Maîtresse a été assez tranquille jusqu'à onze heures du soir. Elle a dit alors vouloir se coucher : mais, avant d'être entiérement déshabillée, elle se mit à marcher dans sa chambre, avec beaucoup d'action et des gestes fréquens. Julie qui avoit été témoin de ce qui s'étoit passé dans la journée, n'osa lui rien dire, et attendit en silence pendant près d'une heure. Enfin, Mde de Tourvel l'appela deux fois coup-sur-coup : elle n'eut pas le tems d'accourir, et sa maîtresse tomba dans ses bras, en disant : « Je n'en peux plus ». Elle se laissa conduire à son lit et ne voulut rien prendre, ni qu'on allât chercher aucun secours. Elle se fit mettre seulement de l'eau auprès d'elle, et elle ordonna à Julie de se coucher.

Celle-ci assure être restée jusqu'à deux heures du matin sans dormir, et n'avoir entendu pendant ce tems, ni mouvement ni plaintes. Mais elle dit avoir été réveillée à cinq heures par les discours de sa Maîtresse, qui parloit d'une voix forte et élevée ; et qu'alors lui ayant demandé si elle n'avoit besoin de rien, et n'obtenant point de réponse, elle prit de la lumiere, et alla au lit de Mde de Tourvel, qui ne la reconnut point ; mais qui, interrompant tout-à-coup les propos sans suite qu'elle tenoit s'écria vivement : « Qu'on me laisse seule, qu'on me laisse dans les ténebres ; ce sont les ténebres qui me conviennent ». J'ai remarqué hier par moi-même que cette phrase lui revient souvent.

Enfin Julie profita de cette espece d'ordre, pour sortir et aller chercher du monde et des secours : mais Mde de Tourvel a refusé l'un et l'autre, avec les fureurs et les transports qui sont revenus si souvent depuis.

L'embarras où cela a mis tout le Couvent, a décidé la Prieure à m'envoyer chercher hier à sept heures du matin . . Il ne faisoit pas jour. Je suis accourue sur-le-champ. Quand on m'a annoncée à Mde de Tourvel, elle a paru reprendre sa connoissance, et a répondu : « Ah ! oui,

qu'elle entre ». Mais quand j'ai été près de son lit, elle m'a regardée fixément, a pris vivement ma main qu'elle a serrée, et m'a dit d'une voix forte mais sombre : « Je meurs pour ne vous avoir pas crue ». Aussitôt après se cachant les yeux, elle est revenue à son discours le plus fréquent ; « Qu'on me laisse seule, etc. » ; et toute connoissance s'est perdue.

Ce propos qu'elle m'a tenu, et quelques autres échappés dans son délire, me font craindre que cette cruelle maladie n'ait une cause plus cruelle encore. Mais respectons les secrets de notre amie, et contentons-nous de plaindre son malheur.

Toute la journée d'hier a été également orageuse, et partagée entre des accès de transports effrayans, et des momens d'un abattement léthargique, les seuls où elle prend et donne quelque repos. Je n'ai quitté le chevet de son lit qu'à neuf heures du soir, et je vais y retourner ce matin pour toute la journée. Sûrement je n'abandonnerai pas ma malheureuse amie : mais ce qui est désolant, c'est son obstination à refuser tous les soins et tous les secours.

Je vous envoie le bulletin de cette nuit que je viens d recevoir, et qui, comme vous le verrez, n'est rien moin que consolant. J'aurai soin de vous les faire passer tous exactement.

Adieu, ma digne amie, je vais retrouver la malade. Ma fille, qui heureusement est presque rétablie, vous présente son respect.

*Paris, 29 Novembre 17**.*

LETTRE CXLVIII

Le Chevalier Danceny à Madame de Merteuil.

O ! vous que j'aime ! ô toi que j'adore ! ô vous qui avez commencé mon bonheur ! ô toi qui l'as comblé !

Amie sensible, tendre Amante, pourquoi le souvenir de ta douleur vient-il troubler le charme que j'éprouve? Ah! Madame, calmez-vous, c'est l'amitié qui vous le demande. O! mon amie! sois heureuse, c'est la prière de l'amour.

Hé! quels reproches avez-vous donc à vous faire? croyez-moi, votre délicatesse vous abuse. Les regrets qu'elle vous cause; les torts dont elle m'accuse, sont également illusoires, je sens dans mon cœur qu'il n'y a eu, entre nous deux, d'autre séducteur que l'amour. Ne crains donc plus de te livrer aux sentimens que tu inspires, de te laisser pénétrer de tous les feux que tu fais naître. Quoi! pour avoir été éclairés plus tard, nos cœurs en seroient-ils moins purs? non sans doute. C'est, au contraire la séduction, qui, n'agissant jamais que par projets, peut combiner sa marche et ses moyens, et prévoir au loin les événemens. Mais l'amour véritable ne permet pas ainsi de méditer et de réfléchir: il nous distrait de nos pensées par nos sentiments; son empire n'est jamais plus fort que quand il est inconnu; et c'est dans l'ombre et le silence, qu'il nous entoure de liens qu'il est également impossible d'apercevoir et de rompre.

C'est ainsi qu'hier même, malgré la vive émotion que me causoit l'idée de votre retour, malgré le plaisir extrême que je sentis en vous voyant, je croyois pourtant n'être encore appelé ni conduit que par la paisible amitié: ou plutôt, entiérement livré aux doux sentiments de mon cœur, je m'occupois bien peu d'en démêler l'origine ou la cause. Ainsi que moi, ma tendre amie, tu éprouvois, sans le connoître, ce charme impérieux qui livroit nos ames aux douces impressions de la tendresse; et tous deux nous n'avons reconnu l'amour, qu'en sortant de l'ivresse où ce Dieu nous avoit plongés.

Mais cela même nous justifie au lieu de nous condamner. Non, tu n'as pas trahi l'amitié, et je n'ai pas davantage abusé de ta confiance. Tous deux, il est vrai, nous ignorions nos sentimens; mais cette illusion, nous l'éprouvions seulement sans chercher à la faire naître. Ah!

loin de nous en plaindre, ne songeons qu'au bonheur qu'elle nous a procuré ; et sans le troubler par d'injustes reproches, ne nous occupons qu'à l'augmenter encore par le charme de la confiance et de la sécurité. O ! mon amie ! que cet espoir est cher à mon cœur ! Oui, désormais délivrée de toute crainte, et toute entiere à l'amour, tu partageras mes désirs, mes transports, le délire de mes sens, l'ivresse de mon ame ; et chaque instant de nos jours fortunés sera marqué par une volupté nouvelle.

Adieu, toi que j'adore ! Je te verrai ce soir, mais te trouverai-je seule ? Je n'ose l'espérer. Ah ! tu ne le désires pas autant que moi.

*Paris, ce 1 Décembre 17**.*

LETTRE CXLIX

Madame de Volanges a Madame de Rosemonde.

J'ai espéré hier, toute la journée, ma digne amie, pouvoir vous donner ce matin des nouvelles plus favorables de la santé de notre chere malade : mais depuis hier au soir cet espoir est détruit, et il ne me reste que le regret de l'avoir perdu. Un événement, bien indifférent en apparence, mais bien cruel par les suites qu'il a eues, a rendu l'état de la malade au moins aussi fâcheux qu'il etoit auparavant, si même il n'a pas empiré.

Je n'aurois rien compris à cette révolution subite, si je n'avois reçu hier l'entiere confidence de notre malheureuse amie. Comme elle ne m'a pas laissé ignorer que vous étiez instruite aussi de toutes ses infortunes, je puis vous parler sans réserve sur sa triste situation.

Hier matin, quand je suis arrivée au Couvent, on me dit que la malade dormoit depuis plus de trois heures ; et son sommeil étoit si profond et si tranquille, que j'eus peur un moment qu'il ne fût léthargique. Quelque temps près, elle se réveilla, et ouvrit elle-même les rideaux de

son lit. Elle nous regarda tous avec l'air de la surprise ; et comme je me levois pour aller à elle, elle me reconnut, me nomma, et me pria d'approcher. Elle ne me laissa le temps de lui faire aucune question, et me demanda où elle étoit, ce que nous faisions là, si elle étoit malade, et pourquoi elle n'étoit pas chez elle? Je crus d'abord que c'était un nouveau délire, seulement plus tranquille que le précédent : mais je m'aperçus qu'elle entendoit fort bien mes réponses. Elle avoit en effet retrouvé sa tête, mais non pas sa mémoire.

Elle me questionna, avec beaucoup de détail, sur tout ce qui lui étoit arrivé depuis qu'elle étoit au Couvent, où elle ne se souvenoit pas d'être venue. Je lui répondis exactement, en supprimant seulement ce qui auroit pu la trop effrayer : et lorsqu'à mon tour je lui demandai comment elle se trouvoit, elle me répondit qu'elle ne souffroit pas dans ce moment ; mais qu'elle avoit été bien tourmentée pendant son sommeil, et qu'elle se sentoit fatiguée. Je l'engageai à se tranquilliser et à parler peu ; après quoi, je refermai en partie ses rideaux, que je laissai entr'ouverts, et je m'assis auprès de son lit. Dans le même temps, on lui proposa un bouillon qu'elle prit et qu'elle trouva bon.

Elle resta ainsi environ une demi-heure, durant laquelle elle ne parla que pour me remercier des soins que je lui avois donnés ; et elle mit dans ses remerciemens l'agrément et la grace que vous lui connoissez. Ensuite elle garda pendant quelque temps un silence absolu, qu'elle ne rompit que pour dire « Ah! oui je me ressouviens d'être venue ici » ; et un moment après, elle s'écria douloureusement : « Mon amie, mon amie, plaignez moi ; je retrouve tous mes malheurs ». Comme alors je m'avançai vers elle, elle saisit ma main, et s'y appuyant la tête : « Grand Dieu, continua-t-elle, ne puis-je mourir? » Son expression, plus encore que ses discours, m'attendrit jusqu'aux larmes ; elle s'en aperçut à ma voix, et me dit :

« Vous me plaignez ! Ah ! si vous connoissiez... » Et puis s'interrompant : « Faites qu'on nous laisse seules, je vous dirai tout ».

Ainsi que je crois vous l'avoir marqué, j'avois déjà des soupçons sur ce qui devoit faire le sujet de cette confidence ; et craignant que cette conversation que je prévoyois devoir être longue et triste, ne nuisît peut-être à l'état de notre malheureuse amie, je m'y refusai d'abord, sous prétexte qu'elle avoit besoin de repos : mais elle insista, et je me rendis à ses instances. Dès que nous fûmes seules, elle m'apprit tout ce que déjà vous avez su d'elle, et que par cette raison je ne vous répéterai point.

Enfin, en me parlant de la façon cruelle dont elle avoit été sacrifiée, elle ajouta : « Je me croyois bien sûre d'en » mourir, et j'en avois le courage ; mais de survivre à » mon malheur et à ma honte, c'est ce qui m'est impossible ». Je tentai de combattre ce découragement, ou plutôt ce désespoir, avec les armes de la Religion, jusqu'alors si puissantes sur elle ; mais je sentis bientôt que je n'avois pas assez de force pour ces fonctions augustes, et je m'en tins à lui proproser d'appeler le Pere Anselme, que je sais avoir toute sa confiance. Elle y consentit, et parut même le désirer beaucoup. On l'envoya chercher en effet, et il vint sur-le-champ. Il resta fort long-temps avec la malade, et dit en sortant, que si les Médecins en jugeoient comme lui, il croyoit qu'on pouvoit différer la cérémonie des Sacremens, qu'il reviendroit le lendemain.

Il étoit environ trois heures après-midi, et jusqu'à cinq notre amie fut assez tranquille : en sorte que nous avions tous repris de l'espoir. Par malheur, on apporta alors une Lettre pour elle. Quand on voulut la lui remettre, elle répondit d'abord n'en vouloir recevoir aucune, et personne n'insista. Mais de ce moment, elle parut plus agitée Bientôt après, elle demanda d'où venoit cette Lettre ? elle n'étoit pas timbrée : qui l'avoit apportée ? on l'ignoroit : de quelle part on l'avoit remise ? on ne l'avoit pas dit aux

Tourieres. Ensuite elle garda quelque temps le silence ; après quoi, elle recommença à parler : mais ses propos sans suite nous apprirent seulement que le délire étoit revenu.

Cependant il y eut encore un intervalle tranquille, jusqu'à ce qu'enfin elle demanda qu'on lui remît la Lettre qu'on avoit apportée pour elle. Dès qu'elle eut jetté les yeux dessus, elle s'écria : « De lui ! grand Dieu » ! et puis d'une voix forte, mais oppressée : « Reprenez-là, reprenez-là ». Elle fit sur-le-champ fermer les rideaux de son lit, et défendit que personne approchât : mais presqu'aussitôt nous fûmes bien obligées de revenir auprès d'elle. Le transport avoit repris plus violent que jamais, et il s'y étoit joint des convulsions vraiment effrayantes. Ces accidens n'ont plus cessé de la soirée ; et le bulletin de ce matin m'apprend que la nuit n'a pas été moins orageuse. Enfin, son état est tel, que je m'étonne qu'elle n'y ait pas déjà succombé ; et je ne vous cache point qu'il ne me reste que bien peu d'espoir.

Je suppose que cette malheureuse Lettre est de M. de Valmont : mais que peut-il encore oser lui dire ? Pardon, ma chere amie ; je m'interdis toute réflexion : mais il est bien cruel de voir périr si malheureusement une femme, jusqu'alors si heureuse et si digne de l'être.

*Paris, ce 2 Décembre 17**.*

LETTRE CL

Le Chevalier Danceny à la Marquise de Merteuil.

En attendant le bonheur de te voir, je me livre, ma tendre amie, au plaisir de t'écrire ; et c'est en m'occupant de toi, que je charme le regret d'en être éloigné. Te tracer mes sentimens, me rappeler les tiens, est pour mon cœur une vraie jouissance ; et c'est par elle que le temps même des privations m'offre encore mille biens

précieux à mon amour. Cependant, s'il faut t'en croire, je n'obtiendrai point de réponse de toi : cette Lettre même sera la derniere ; et nous nous priverons d'un commerce qui selon toi, est dangereux, *et dont nous n'avons pas besoin.* Sûrement je t'en croirai, si tu persistes : car que peux-tu vouloir, que par cette raison même je ne le veuille aussi ? Mais avant de te décider entiérement, ne permettras-tu pas que nous en causions ensemble ?

Sur l'article des dangers, tu dois juger seule ; je ne puis rien calculer, et je m'en tiens à te prier de veiller à ta sûreté, car je ne puis être tranquille quand tu seras inquiète. Pour cet objet, ce n'est pas nous deux qui ne sommes qu'un, c'est toi qui es nous deux.

Il n'en est pas de même *sur le besoin* : ici nous ne pouvons avoir qu'une même pensée ; et si nous différons d'avis, ce ne peut être que faute de nous expliquer ou de nous entendre. Voici donc ce que je crois sentir.

Sans doute une Lettre paroît bien peu nécessaire, quand on peut se voir librement. Que diroit-elle, qu'un mot, un regard, ou même le silence, m'exprimassent cent fois mieux encore ? Cela me paroît si vrai, que dans le moment où tu me parlas de ne plus nous écrire, cette idée glissa facilement sur mon ame ; elle la gêna peut-être, mais ne l'affecta point. Tel à-peu-près quand voulant donner un baiser sur ton cœur, je rencontre un ruban ou une gaze ; je l'écarte seulement, et n'ai cependant pas le sentiment d'un obstacle.

Mais depuis, nous nous sommes séparés ; et dès que tu n'as plus été là, cette idée de Lettre est revenue me tourmenter. Pourquoi, me suis-je dit, cette privation de plus ? Quoi ! pour être éloigné, n'a-t-on plus rien à se dire ? Je suppose que favorisé par les circonstances, on passe ensemble une journée entiére ; faudra-t-il prendre le temps de causer sur celui de jouir ? Oui, de jouir ; ma tendre amie ; car auprès de toi, les momens même du repos fournissent encore une jouissance délicieuse. Enfin

quel que soit le temps, on finit par se séparer ; et puis, on est si seul ! C'est alors qu'une Lettre est précieuse ! si on ne la lit pas, du moins on la regarde.... Ah ! sans doute on peut regarder une Lettre sans la lire, comme il me semble que la nuit j'aurois encore quelque plaisir à toucher ton portrait......

Ton portrait, ai-je dit ? Mais une Lettre est le portrait de l'ame. Elle n'a pas, comme une froide image, cette stagnance si éloignée de l'amour ; elle se prête à tous nos mouvemens : tour-à-tour elle s'anime, elle jouit, elle se repose..... Tes sentimens me sont tous si précieux ! me priveras-tu d'un moyen de les recueillir ?

Es-tu donc sûre que le besoin de m'écrire ne te tourmentera jamais ? Si dans la solitude, ton cœur se dilate ou s'oppresse, si un mouvement de joie passe jusqu'à ton ame, si une tristesse involontaire vient la troubler un moment, ce ne sera donc pas dans le sein de ton ami, que tu répandras ton bonheur ou ta peine ? tu auras donc un sentiment qu'il ne partagera pas ? tu le laisseras donc rêveur et solitaire s'égarer loin de toi ? Mon amie.... ma tendre amie ! Mais c'est à toi qu'il appartient de prononcer. J'ai voulu discuter seulement, et non pas te séduire ; je ne t'ai dit que des raisons, j'ose croire que j'eusse été plus fort par des prieres. Je tâcherai donc, si tu persistes, de ne pas m'affliger ; je ferai mes efforts pour me dire ce que tu m'aurois écrit : mais tiens, tu le dirois mieux que moi ; et j'aurai sur-tout plus de plaisir à l'entendre.

Adieu, ma charmante amie ; l'heure approche enfin où je pourrai te voir ; je te quitte bien vîte, pour t'aller retrouver plutôt.

*Paris, ce 3 Décembre 17**.*

LETTRE CL

Le Vicomte de Valmont à la Marquise de Merteuil.

Sans doute, Marquise, que vous ne me croyez pas assez peu d'usage, pour penser que j'aie pu prendre le change sur le tête-à-tête où je vous ai trouvée ce soir, et sur *l'étonnant hasard* qui avoit conduit Danceny chez vous ! Ce n'est pas que votre physionomie exercée n'ait su prendre à merveille l'expression du calme et de la sérénité, ni que vous vous soyez trahie par aucune de ces phrases, qui quelquefois échappent au trouble ou au repentir. Je conviens même encore que vos regards dociles vous ont parfaitement servie ; et que s'ils avoient su se faire croire aussi bien que se faire entendre, loin que j'eusse pris ou conservé le moindre soupçon, je n'aurois pas douté un moment du chagrin extrême que vous causoit *ce tiers importun*. Mais, pour ne pas déployer en vain d'aussi grands talens, pour en obtenir le succès que vous vous en promettiez, pour produire enfin l'illusion que vous cherchiez à faire naître, il falloit donc auparavant former votre Amant novice avec plus de soin.

Puisque vous commencez à faire des éducations, apprenez à vos éleves à ne pas rougir et se déconcerter à la moindre plaisanterie ; à ne pas nier si vivement, pour une seule femme, les mêmes choses dont ils se défendent avec tant de mollesse pour toutes les autres. Apprenez-leur encore à savoir entendre l'éloge de leur Maîtresse, sans se croire obligés d'en faire les honneurs ; et si vous leur permettez de vous regarder dans le cercle, qu'ils sachent au moins auparavant déguiser ce regard de possession si facile à reconnoître, et qu'ils confondent si maladroitement avec celui de l'amour. Alors vous pourrez les faire paroître dans vos exercices publics, sans que leur

conduite fasse tort à leur sage institutrice ; et moi-même, trop heureux de concourir à votre célébrité, je vous promets de faire et de publier les programmes de ce nouveau collège.

Mais jusques-là je m'étonne, je l'avoue, que ce soit moi que vous ayez entrepris de traiter comme un écolier

Oh ! qu'avec toute autre femme, je serois bientôt vengé ! que je m'en ferois de plaisir ! et qu'il surpasseroit aisément celui qu'elle auroit cru me faire perdre ! Oui, c'est bien pour vous seule que je peux préférer la réparation à la vengeance ; et ne croyez pas que je sois retenu par le moindre doute, par la moindre incertitude ; je sais tout.

Vous êtes à Paris depuis quatre jours ; et chaque jour vous avez vu Danceny, et vous n'avez vu que lui seul. Aujourd'hui même votre porte étoit encore fermée ; et il n'a manqué à votre Suisse, pour m'empêcher d'arriver jusqu'à vous, qu'une assurance égale à la vôtre. Cependant je ne devois pas douter, me mandiez-vous, d'être le premier informé de votre arrivée ; de cette arrivée don vous ne pouviez pas encore me dire le jour, tandis qu vous m'écriviez la veille de votre départ. Nierez-vous ce faits, ou tenterez-vous de vous en excuser ? L'un et l'autr sont également impossibles ; et pourtant je me contiens encore ! Reconnoissez-là votre empire : mais croyez-moi, contente de l'avoir éprouvé, n'en abusez pas plus longtemps. Nous nous connoissons tous deux, Marquise ; ce mot doit vous suffire.

Vous sortez demain toute la journée, m'avez-vous dit ? A la bonne heure, si vous sortez en effet ; et vous jugez que je le saurai. Mais enfin, vous rentrerez le soir ; et pour notre difficile réconciliation, nous n'aurons pas trop de temps jusqu'au lendemain. Faites-moi donc savoir si ce sera chez vous, ou *là-bas*, que se feront nos expiations nombreuses et réciproques. Sur-tout, plus de Danceny. Votre mauvaise tête s'étoit remplie de son idée, et je peux

n'être jaloux de ce délire de votre imagination : mais songez que de ce moment, ce qui n'étoit qu'une fantaisie, deviendroit une préférence marquée. Je ne me crois pas fait pour cette humiliation, et je ne m'attends pas à la recevoir de vous.

J'espere même que ce sacrifice ne vous en paroîtra pas un. Mais quand il vous coûteroit quelque chose, il me semble que je vous ai donné un assez bel exemple ! qu'une femme sensible et belle, qui n'existoit que pour moi, qui dans ce moment même meurt peut-être d'amour et de regret, peut bien valoir un jeune écolier, qui, si vous voulez, ne manque ni de figure ni d'esprit, mais qui n'a encore ni usage ni consistance,

Adieu, Marquise ; je ne vous dis rien de mes sentimens pour vous. Tout ce que je puis faire en ce moment, c'est de ne pas scruter mon cœur. J'attends votre réponse. Songez en la faisant, songez bien que plus il vous est facile de me faire oublier l'offense que vous m'avez faite, plus un refus de votre part, un simple délai, la graveroit dans mon cœur en traits ineffaçables.

*Paris ce 3 Décembre 17**, au soir.*

LETTRE CLII

La Marquise de Merteuil au Vicomte de Valmont.

Prenez donc garde, Vicomte, et ménagez davantage mon extrême timidité ! Comment voulez-vous que je supporte l'idée accablante d'encourir votre indignation, et sur-tout que je ne succombe pas à la crainte de votre vengeance ? d'autant que, comme vous savez, si vous me faisiez une noirceur, il me seroit impossible de vous la rendre. J'aurois beau parler, votre existence n'en seroit ni moins brillante ni moins paisible. Au fait, qu'auriez-vous à redouter ? d'être obligé de partir, si on vous en laissoit le temps. Mais ne vit-on pas chez l'Etranger comme

ici ? et à tout prendre, pourvu que la Cour de France vous laissât tranquille à celle où vous vous fixeriez, ce ne seroit pour vous que changer le lieu de vos triomphes. Après avoir tenté de vous rendre votre sang-froid par ces considérations morales, revenons à nos affaires.

Savez-vous, Vicomte, pourquoi je ne me suis jamais remariée ? ce n'est assurément pas faute d'avoir trouvé assez de partis avantageux ; c'est uniquement pour que personne n'ait le droit de trouver à redire sur mes actions. Ce n'est même pas que j'aie craint de ne pouvoir plus faire mes volontés, car j'aurois bien fini toujours par-là : mais c'est qu'il m'auroit gêné que quelqu'un eût eu seulement le droit de s'en plaindre ; c'est qu'enfin je ne voulois tromper que pour mon plaisir, et non par nécessité. Et voilà que vous m'écrivez la Lettre la plus maritale qu'il soit possible de voir ! Vous ne m'y parlez que de torts de mon côté, et de grâces du vôtre ! Mais comment donc peut-on manquer à celui à qui on ne doit rien? je ne saurois le concevoir !

Voyons ; de quoi s'agit-il tant ? Vous avez trouvé Danceny chez moi, et cela vous a déplu ? à la bonne heure : mais qu'avez-vous pu en conclure ? ou que c'étoit l'effet du hasard, comme je vous le disois, ou celui de ma volonté, comme je ne vous le disois pas. Dans le premier cas, votre Lettre est injuste ; dans le second, elle est ridicule : c'étoit bien la peine d'écrire ! Mais vous êtes jaloux, et la jalousie ne raisonne pas. Hé bien ! je vais raisonner pour vous.

Ou vous avez un rival, ou vous n'en avez pas. Si vous en avez un, il faut plaire pour lui être préféré ; si vous n'en avez pas, il faut plaire encore pour éviter d'en avoir. Dans tous les cas, c'est la même conduite à tenir : ainsi pourquoi vous tourmenter ? pourquoi, sur-tout, me tourmenter moi-même ! Ne savez-vous donc plus être le plus aimable ? et n'êtes-vous plus sûr de vos succès ? Allons donc, Vicomte, vous vous faites tort. Mais, ce n'est pas

cela ; c'est qu'à vos yeux, je ne veux pas que vous vous donniez tant de peine. Vous desirez moins mes bontés, que vous ne voulez abuser de votre empire. Allez, vous êtes un ingrat. Voilà bien, je crois du sentiment ! et pour peu que je continuasse, cette Lettre pourroit devenir fort tendre : mais vous ne le méritez pas.

Vous ne méritez pas davantage que je me justifie. Pour vous punir de vos soupçons, vous les garderez : ainsi, sur l'époque de mon retour, comme sur les visites de Danceny, je ne vous dirai rien. Vous vous êtes donné bien de la peine pour vous en instruire, n'est-il pas vrai ? Hé bien ! en êtes-vous plus avancé ? Je souhaite que vous y ayiez trouvé beaucoup de plaisir ; quant à moi, cela n'a pas nui au mien.

Tout ce que je peux donc répondre à votre menaçante Lettre, c'est qu'elle n'a eu ni le don de me plaire, ni le pouvoir de m'intimider ; et que pour le moment je suis on ne peut pas moins disposée à vous accorder vos demandes.

Au vrai, vous accepter tel que vous vous montrez aujourd'hui, ce seroit vous faire une infidélité réelle. Ce ne seroit pas-là renouer avec mon ancien Amant ; ce seroit en prendre un nouveau, et qui ne vaut pas l'autre à beaucoup près. Je n'ai pas assez oublié le premier pour m'y tromper ainsi. Le Valmont que j'aimois étoit charmant. Je veux bien convenir même que je n'ai pas rencontré d'homme plus aimable. Ah ! je vous en prie, Vicomte, si vous le retrouvez, amenez-le moi ; celui-là sera toujours bien reçu.

Prévenez-le cependant que dans aucun cas, ce ne seroit ni pour aujourd'hui ni pour demain. Son *Menechme* lui a fait un peu tort ; et en me pressant trop, je craindrois de m'y tromper ; ou bien peut-être ai-je donné parole à Danceny pour ces deux jours-là ? Et votre Lettre m'a appris que vous ne plaisantiez pas, quand on manquoit à sa parole. Vous voyez donc qu'il faut attendre.

Mais que vous importe ? vous vous vengerez toujours bien de votre rival. Il ne fera pas pis à votre Maîtresse que vous ferez à la sienne ; et après tout, une femme n'en vaut-elle pas une autre ? ce sont vos principes. Celle même qui seroit *tendre et sensible, qui n'existeroit que pour vous, qui mourroit enfin d'amour et de regret*, n'en seroit pas moins sacrifiée à la premiere fantaisie, à la crainte d'être plaisanté un moment ; et vous voulez qu'on se gêne ? Ah ! cela n'est pas juste.

Adieu Vicomte ; revenez donc aimable. Tenez je ne demande pas mieux que de vous trouver charmant ; et dès que j'en serai sûre, je m'engage à vous le prouver. En vérité, je suis trop bonne.

*Paris, ce 4 Décembre 17**.*

LETTRE CLIII

Le Vicomte de Valmont à la Marquise de Merteuil.

Je réponds sur-le-champ à votre Lettre, et je tâcherai d'être clair ; ce qui n'est pas facile avec vous, quand une fois vous avez pris le parti de ne pas entendre.

De longs discours n'étoient pas nécessaires pour établir que chacun de nous ayant en main tout ce qu'il faut pour perdre l'autre, nous avons un égal intérêt à nous ménager mutuellement : aussi ce n'est pas de cela dont il s'agit. Mais entre le parti violent de se perdre, et celui sans doute meilleur, de rester unis comme nous l'avons été, de le devenir davantage encore en reprenant notre premiere liaison ; entre ces deux partis, dis-je, il y en a mille autres à prendre. Il n'étoit donc pas ridicule de vous dire, et il ne l'est donc pas de vous répéter que, de ce jour même, je serai votre Amant, ou votre ennemi.

Je sens à merveille que ce choix vous gêne ; qu'il vous conviendroit mieux de tergiverser ; et je n'ignore pas que vous n'avez jamais aimé à être placée ainsi entre le oui et

le non : mais vous devez sentir aussi que je ne puis vous laisser sortir de ce cercle étroit, sans risquer d'être joué ; et vous avez dû prévoir que je ne le souffrirois pas. C'est maintenant à vous à décider : je peux vous laisser le choix, mais non pas rester dans l'incertitude.

Je vous préviens seulement que vous ne m'abuserez pas par vos raisonnemens, bons ou mauvais ; que vous ne me séduirez pas davantage par quelques cajoleries dont vous chercheriez à parer vos refus ; et qu'enfin, le moment de la franchir est arrivé. Je ne demande pas mieux que de vous donner l'exemple ; et je vous déclare avec plaisir, que je préfere la paix et l'union : mais s'il faut rompre l'un ou l'autre, je crois en avoir le droit et les moyens.

J'ajoute donc que le moindre obstacle mis de votre part, sera pris de la mienne pour une véritable déclaration de guerre : vous voyez que la réponse que je vous demande, n'exige ni longues ni belles phrases. Deux mots suffisent.

*Paris, ce 4 Décembre 17**.*

Réponse de la Marquise de Merteuil écrite en bas de la même Lettre.

Hé bien ! la guerre.

LETTRE CLIV

Madame de Volanges à Madame de Rosemonde.

Les bulletins vous instruisent mieux que je ne pourrois le faire, ma chere amie, du fâcheux état de notre malade. Toute entiere aux soins que je lui donne, je ne prends sur eux le temps de vous écrire, qu'autant qu'il y a d'autres événemens que ceux de la maladie. En voici un auquel certainement je ne m'attendois pas. C'est une Lettre que j'ai reçue de M. de Valmont, à qui il a plu de me choisir pour sa confidente, et même pour sa mé

diatrice auprès de Mde de Tourvel, pour qui il avoit aussi joint une Lettre à la mienne. J'ai renvoyé l'une en répondant à l'autre. Je vous fais passer cette derniere, et je crois que vous jugerez comme moi, que je ne pouvois ni ne devois rien faire de ce qu'il me demande. Quand je l'aurois voulu, notre malheureuse amie n'auroit pas été en état de m'entendre. Son délire est continuel. Mais que direz-vous de ce désespoir de M. de Valmont? D'abord faut-il y croire, ou veut-il seulement tromper tout le monde, et jusqu'à la fin (1)? Si pour cette fois il est sincere, il peut bien dire qu'il a lui même fait son malheur. Je crois qu'il sera peu content de ma réponse: mais j'avoue que tout ce qui me fixe sur cette malheureuse aventure, me souleve de plus en plus contre son auteur.

Adieu, ma chere amie; je retourne à mes tristes soins, qui le deviennent bien davantage encore par le peu d'espoir que j'ai de les voir réussir. Vous connoissez mes sentimens pour vous.

*Paris, ce 5 Décembre 17**.*

LETTRE CLV

Le vicomte de Valmont au chevalier Danceny.

J'ai passé deux fois chez vous, mon cher Chevalier : mais depuis que vous avez quitté le rôle d'Amant pour celui d'homme à bonnes fortunes, vous êtes, comme de raison, devenu introuvable. Votre Valet-de-chambre m'a assuré cependant que vous rentreriez chez vous ce soir; qu'il avoit ordre de vous attendre : mais moi qui suis instruit de vos projets, j'ai très-bien compris que vous ne ren-

(1) C'est parce qu'on n'a rien trouvé dans la suite de cette Correspondance qui pût résoudre ce doute, qu'on a pris le parti de supprimer la Lettre de M. de Valmont.

treriez que pour un moment, pour prendre le costume de la chose, et que sur-le-champ vous recommenceriez vos courses victorieuses. A la bonne heure, et je ne puis qu'y applaudir : mais peut-être, pour ce soir, allez-vous être tenté de changer leur direction. Vous ne savez encore que la moitié de vos affaires ; il faut vous mettre au courant de l'autre, et puis, vous vous déciderez. Prenez donc le temps de lire ma Lettre. Ce ne sera pas vous distraire de vos plaisirs, puisqu'au contraire elle n'a d'autre objet que de vous donner le choix entr'eux.

Si j'avois eu votre confiance entiere, si j'avois su par vous la partie de vos secrets que vous m'avez laissée à deviner, j'aurois été instruit à temps ; et mon zele, moins gauche, ne gêneroit pas aujourd'hui votre marche. Mais partons du point ou nous sommes. Quelque parti que vous preniez, votre pis-aller feroit toujours le bonheur d'un autre.

Vous avez un rendez-vous pour cette nuit, n'est-il pas vrai ? avec une femme charmante et que vous adorez ? car à votre âge, qu'elle femme n'adore-t-on pas, au moins les huit premiers jours ! Le lieu de la scene doit encore ajouter à vos plaisirs. Une petite maison délicieuse, *et qu'on n'a prise que pour vous*, doit embellir la volupté, des charmes de la liberté, et de ceux du mystere. Tout est convenu ; on vous attend : et vous brûlez de vous y rendre ! voilà ce que nous savons tous deux, quoique vous ne m'en ayez rien dit. Maintenant, voici ce que vous ne savez pas, et qu'il faut que je vous dise.

Depuis mon retour à Paris, je m'occupois des moyens de vous rapprocher de Mlle de Volanges ; je vous l'avois promis ; et encore la derniere fois que je vous en parlai, j'eus lieu de juger par vos réponses, je pourrois dire par vos transports, que c'étoit m'occuper de votre bonheur. Je ne pouvois pas réussir à moi seul dans cette entreprise assez difficile : mais après avoir préparé les moyens, j'ai remis le reste au zele de votre jeune Maîtresse. Elle a

trouvé, dans son amour, des ressources qui avoient manqué à mon expérience : enfin votre malheur veut qu'elle ait réussi. Depuis deux jours, m'a-t-elle dit ce soir, tous les obstacles sont surmontés, et votre bonheur ne dépend plus que de vous.

Depuis deux jours aussi, elle se flattoit de vous apprendre cette nouvelle elle-même, et malgré l'absence de sa maman, vous auriez été reçu ; mais vous ne vous êtes seulement pas présenté ! et pour vous dire tout, soit caprice ou raison, la petite personne m'a paru un peu fâchée de ce manque d'empressement de votre part. Enfin, elle a trouvé le moyen de me faire aussi parvenir jusqu'à elle, et m'a fait promettre de vous rendre le plutôt possible la Lettre que je joins ici. A l'empressement qu'elle y a mis, je parierois bien qu'il y est question d'un rendez-vous pour ce soir. Quoi qu'il en soit, j'ai promis sur l'honneur et sur l'amitié, que vous auriez la tendre missive dans la journée, et je ne puis ni ne veux manquer à ma parole.

A présent, jeune homme, quelle conduite allez-vous tenir ? Placé entre la coquetterie et l'amour, entre le plaisir et le bonheur, quel va être votre choix ? Si je parlois au Danceny d'il y a trois mois, seulement à celui d'il y a huit jours, bien sûr de son cœur, je le serois de ses démarches : mais le Danceny d'aujourd'hui, arraché par les femmes, courant les aventures, et devenu suivant l'usage, un peu scélérat, préférera-t-il une jeune fille bien timide, qui n'a pour elle que sa beauté, son innocence et son amour, aux agrémens d'une femme parfaitement *usagée ?* Pour moi, mon cher ami, il me semble que, même dans vos nouveaux principes, que j'avoue bien être aussi un peu les miens, les circonstances me décideroient pour la jeune Amante. D'abord, c'en est une de plus, et puis la nouveauté, et encore la crainte de perdre le fruit de vos soins en négligeant de le cueillir ; car enfin de ce côté ce seroit véritablement l'occasion manquée, et elle ne revient pas toujours, sur-tout pour une premiere foiblesse : sou-

vent, dans ce cas, il ne faut qu'un moment d'humeur, un soupçon jaloux, moins encore, pour empêcher le plus beau triomphe. La vertu qui se noie se raccroche quelquefois aux branches ; et une fois réchappée, elle se tient sur ses gardes, et n'est plus facile à surprendre.

Au contraire, de l'autre côté, que risquez-vous ? pas même une rupture ; une brouillerie tout au plus, où l'on achete de quelques soins le plaisir d'un raccommodement. Quel autre parti reste-t-il à une femme déjà rendue, que celui de l'indulgence ? Que gagneroit-elle à la sévérité ? la perte de ses plaisirs, sans profit pour sa gloire.

Si, comme je le suppose, vous prenez le parti de l'amour, qui me paroît aussi celui de la raison, je crois qu'il est de la prudence de ne point vous faire excuser au rendez-vous manqué ; laissez-vous attendre tout simplement : si vous risquez de donner une raison, on sera peut-être tenté de la vérifier. Les femmes sont curieuses et obstinées ; tout peut se découvrir : je viens, comme vous savez, d'en être moi-même un exemple. Mais si vous laissez l'espoir, comme il sera soutenu par la vanité, il ne sera perdu que long-temps après l'heure propre aux informations : alors demain vous aurez à choisir l'obstacle insurmontable qui vous aura retenu ; vous aurez été malade, mort s'il le faut, ou toute autre chose dont vous serez également désespéré, et tout se raccommodera.

Au reste, pour quelque côté que vous vous décidiez, je vous prie seulement de m'en instruire ; et comme je n'y ai pas d'intérêt, je trouverai toujours que vous avez bien fait. Adieu, mon cher ami.

Ce que j'ajoute encore, c'est que je regrette Mde de Tourvel ; c'est que je suis au désespoir d'être séparé d'elle ; c'est que je paierois de la moitié de ma vie, le bonheur de lui consacrer l'autre. Ah ! croyez-moi, on n'est heureux que par l'amour.

*Paris, ce 5 Décembre 17**.*

LETTRE CLVI

Cécile Volanges au chevalier Danceny.

(*Jointe à la pécédente.*)

Comment se fait-il, mon cher ami, que je cesse de vous voir, quand je ne cesse pas de le desirer? n'en avez-vous plus autant d'envie que moi? Ah! c'est bien à présent que je suis triste!... plus triste que quand nous étions séparés tout-à-fait. Le chagrin que j'éprouvois par les autres, c'est à présent de vous qu'il me vient, et cela fait bien plus de mal.

Depuis quelques jours, Maman n'est jamais chez elle, vous le savez bien; et j'espérois que vous essaieriez de profiter de ce temps de liberté: mais vous ne songez seulement pas à moi; je suis bien malheureuse! Vous me disiez tant que c'étoit moi qui aimois le moins! je savois bien le contraire, et en voilà bien la preuve. Si vous étiez venu me voir, vous m'auriez vue en effet: car moi, je ne suis pas comme vous; je ne songe qu'à ce qui peut nous réunir. Vous mériteriez bien que je ne vous dise rien de tout ce que j'ai fait pour ça, et qui m'a donné tant de peine: mais je vous aime trop, et j'ai tant d'envie de vous voir, que je ne peux m'empêcher de vous le dire. Et puis, je verrai bien après si vous m'aimez réellement!

J'ai si bien fait que le Portier est dans nos intérêts, et qu'il m'a promis que toutes les fois que vous viendriez, il vous laisseroit toujours entrer comme s'il ne vous voyoit pas: et nous pouvons bien nous fier à lui, c'est un bien honnête homme. Il ne s'agit donc plus que d'empêcher qu'on ne vous voie dans la maison; et ça, c'est bien aisé, en n'y venant que le soir, et quand il n'y aura rien à craindre du tout. Par exemple, depuis que Maman sort tous les jours, elle se couche tous les jours à onze heures; ainsi nous aurions bien du temps.

Le Portier m'a dit que, quand vous voudriez venir comme ça, au lieu de frapper à la porte, vous n'auriez qu'à frapper à sa fenêtre, et qu'il ouvriroit tout de suite; et puis, vous trouverez bien le petit escalier ; et comme vous ne pourrez pas avoir de la lumiere, je laisserai la porte de ma chambre entr'ouverte, ce qui vous éclairera toujours un peu. Vous prendrez bien garde de ne pas faire de bruit, surtout en passant auprès de la petite porte de Maman. Pour celle de ma Femme-de-chambre, c'est égal, parce qu'elle m'a promis qu'elle ne se réveilleroit pas ; c'est aussi une bien bonne fille ! et pour vous en aller, ça sera tout de même. A présent nous verrons si vous viendrez.

Mon Dieu, pourquoi donc le cœur me bat-il si fort en vous écrivant ? Est-ce qu'il doit m'arriver quelque malheur, ou si c'est l'espérance de vous voir qui me trouble comme ça ? Ce que je sens bien, c'est que je ne vous ai jamais tant aimé, et que jamais je n'ai tant désiré de vous le dire. Venez donc, mon ami, mon cher ami ; que je puisse vous répéter cent fois que je vous aime, que je vous adore, que je n'aimerai jamais que vous.

J'ai trouvé moyen de faire dire à M. de Valmont que j'avois quelque chose à lui dire ; et lui, comme il est bien bon ami, il viendra sûrement demain, et je le prierai de vous remettre ma Lettre tout de suite. Ainsi je vous attendrai demain au soir, et vous viendrez sans faute si vous ne voulez pas que votre Cécile soit bien malheureuse.

Adieu, mon cher ami ; je vous embrasse de tout mon cœur.

*Paris, ce 4 Décembre 17**, au soir.*

LETTRE CLVII

Le Chevalier Danceny au Vicomte de Valmont

Ne doutez, mon cher Vicomte, ni de mon cœur, ni de mes démarches : comment resisterois-je à un désir

de ma Cécile? Ah! c'est bien elle, elle seule que j'aime, que j'aimerai toujours ! son ingénuité, sa tendresse, ont un charme pour moi, dont j'ai pu avoir la foiblesse de me laisser distraire, mais que rien n'effacera jamais. Engagé dans une autre aventure, pour ainsi dire sans m'en être aperçu, souvent le souvenir de Cécile est venu me troubler jusques dans les plus doux plaisirs ; et peut-être mon cœur ne lui a-t-il jamais rendu d'hommage plus vrai, que dans le moment même où je lui étois infidele. Cependant, mon ami, ménageons sa délicatesse, et cachons lui mes torts ; non pour la surprendre, mais pour ne pas l'affliger, Le bonheur de Cécile est le vœu le plus ardent que je forme ; jamais je ne me pardonnerois une faute qui lui auroit coûté une larme.

J'ai mérité, je le sens, la plaisanterie que vous me faites, sur ce que vous appelez mes nouveaux principes : mais vous pouvez m'en croire, ce n'est point par eux que je me conduis dans ce moment ; et dès demain je suis décidé à le prouver. J'irai m'accuser à celle même qui a causé mon égarement, et qui l'a partagé ; je lui dirai : « Lisez » dans mon cœur ; il a pour vous l'amitié la plus tendre ; » l'amitié unie au désir, ressemble tant à l'amour !... » Tous deux nous nous sommes trompés ; mais susceptible » d'erreur, je ne suis point capable de mauvaise foi ». Je connois mon amie ; elle est honnête autant qu'indulgente ; elle fera plus que me pardonner, elle m'approuvera. Elle-même se reprochoit souvent d'avoir trahi l'amitié ; souvent sa délicatesse effrayoit son amour : plus sage que moi, elle fortifiera dans mon ame ces craintes utiles que je cherchois témérairement à étouffer dans la sienne. Je lui devrai d'être meilleur, comme à vous d'être plus heureux. O ! mes amis, partagez ma reconnoissance. L'idée de vous devoir mon bonheur en augmente le prix.

Adieu, mon cher Vicomte. L'excès de ma joie ne m'empêche point de songer à vos peines, et d'y prendre part. Que ne puis-je vous être utile ! Mde de Tourvel

reste donc inexorable? On la dit aussi bien malade. Mon Dieu, que je vous plains ! Puisse-t-elle reprendre à-la fois de la santé et de l'indulgence, et faire à jamais votre bonheur ! Ce sont les vœux de l'amitié ; j'ose espérer qu'ils seront exaucés par l'amour.

Je voudrois causer plus long-temps avec vous ; mais l'heure me presse, et peut-être Cécile m'attend déja.

*Paris, ce 5 Décembre 17**.*

LETTRE CLVIII

Le Vicomte de Valmont à la Marquise de Merteuil.

(A son réveil.)

HE bien, Marquise, comment vous trouvez-vous des plaisirs de la nuit derniere? n'en êtes-vous pas un peu fatiguée? Convenez-donc que Danceny est charmant ! il fait des prodiges, ce garçon-là ! Vous n'attendiez pas cela de lui, n'est-il pas vrai? Allons je me rends justice ; un pareil rival méritoit bien que je lui fusse sacrifié. Sérieusement, il est plein de bonnes qualités ! Mais sur-tout, que d'amour, de constance, de délicatesse ! Ah ! si jamais vous êtes aimée de lui comme l'est sa Cécile, vous n'aurez point de rivales à craindre : il vous l'a prouvé cette nuit. Peut-être à force de coquetterie, une autre femme pourra vous l'enlever un moment ; un jeune homme ne sait gueres se refuser à des agaceries provoquantes : mais un seul mot de l'objet aimé suffit, comme vous voyez, pour dissiper cette illusion ; ainsi il ne vous manque plus que d'être cet objet-là, pour être parfaitement heureuse.

Sûrement vous ne vous y tromperez pas ; vous avez le tact trop sûr pour qu'on puisse le craindre. Cependant l'amitié qui nous unit, aussi sincere de ma part que bien reconnue de la vôtre, m'a fait desirer, pour vous, l'épreuve de cette nuit ; c'est l'ouvrage de mon zèle ; il a

réussi : mais point de remerciemens ; cela n'en vaut pas la peine : rien n'étoit plus facile.

Au fait, que m'en a-t-il coûté? un léger sacrifice, et quelque peu d'adresse. J'ai consenti à partager avec le jeune homme les faveurs de sa Maîtresse : mais enfin il y avoit bien autant de droit que moi ; et je m'en souciois si peu ! La Lettre que la jeune personne lui a écrite, c'est bien moi qui l'ai dictée ; mais c'étoit seulement pour gagner du temps, parce que nous avions à l'employer mieux. Celle que j'y ai jointe, oh ! ce n'étoit rien, presque rien ; quelques réflexions de l'amitié pour guider le choix du nouvel Amant ; mais en honheur, elles étoient inutiles ; il faut dire la vérité, il n'a pas balancé un moment.

Et puis, dans sa candeur, il doit aller chez vous aujourd'hui vous raconter tout ; et sûrement ce recit-là vous fera grand plaisir ! il vous dira : *Lisez dans mon cœur* ; il me le mande : et vous voyez bien que cela raccommode tout. J'espere qu'en y lisant ce qu'il voudra, vous y lirez peut-être aussi que les Amans si jeunes ont leurs dangers ; et encore, qu'il vaut mieux m'avoir pour ami que pour ennemi.

Adieu, Marquise ; jusqu'à la premiere occasion.

Paris, ce 6 *Décembre* 17**.

LETTRE CLIX

La Marquise de Merteuil au Vicomte de Valmont.

(*Billet.*)

Je n'aime pas qu'on ajoute de mauvaises plaisanteries à de mauvais procédés ; ce n'est pas plus ma maniere que mon goût. Quand j'ai à me plaindre de quelqu'un, je ne le persifle pas ; je fais mieux : je me venge. Quelque content de vous que vous puissiez être en ce moment, n'oubliez point que ce ne seroit pas la premiere fois que vous vous seriez applaudi d'avance : et tout seul, dans

l'espoir d'un triomphe qui vous seroit échappé à l'instant même où vous vous en félicitiez. Adieu.

*Paris, le 6 décembre 17***

LETTRE CLX

Madame de Volanges à Madame de Rosemonde.

Je vous écris de la chambre de votre malheureuse amie, dont l'état est à-peu-près toujours le même. Il doit y avoir cet après-midi une consultation de quatre Médecins. Malheureusement c'est, comme vous le savez, plus souvent une preuve de danger qu'un moyen de secours.

Il paroît cependant que la tête est un peu revenue la nuit derniere. La Femme-de-chambre m'a informée ce matin, qu'environ vers minuit, sa Maîtresse l'a fait appeler ; qu'elle a voulu être seule avec elle, et qu'elle lui a dicté une assez longue Lettre. Julie a ajouté que, tandis qu'elle étoit occupée à en faire l'enveloppe, Mde de Tourvel avoit repris le transport : en sorte que cette fille n'a pas su à qui il falloit mettre l'adresse. Je me suis étonnée d'abord que la Lettre elle-même n'ait pas suffi pour le lui apprendre : mais sur ce qu'elle m'a répondu qu'elle craignoit de se tromper, et que cependant sa Maîtresse lui avoit bien recommandé de la faire partir sur-le champ, j'ai pris sur moi d'ouvrir le paquet.

J'y ai trouvé l'écrit que je vous envoie, qui en effet ne s'adresse à personne pour s'adresser à trop de monde. Je croirois cependant que c'est à M. de Valmont que notre malheureuse amie a voulu écrire d'abord ; mais qu'elle a cédé, sans s'en apercevoir, au désordre de ses idées. Quoi qu'il en soit, j'ai jugé que cette Lettre ne devoit être rendue à personne. Je vous l'envoie, parce que vous y verrez mieux que je ne pourrois vous le dire, quelles sont les pensées qui occupent la tête de notre malade. Tant qu'elle restera aussi vivement affectée, je n'aurai gueres d'espé-

rance. Le corps se rétablit difficilement, quand l'esprit est si peu tranquille.

Adieu, ma chere et digne amie. Je vous félicite d'être éloignée du triste spectacle qne j'ai continuellement sous les yeux.

*Paris, ce 6 Décembre 17***

LETTRE CLXI

La Présidente de Tourvel à....

(Dictée par elle et écrite par sa femme de chambre.)

Etre cruel et malfaisant, ne te lasseras-tu point de me persécuter ? Ne te suffit-il pas de m'avoir tourmentée, dégradée, avilie ? veux-tu me ravir jusqu'à la paix du tombeau ? Quoi ! dans ce séjour de ténebres où l'ignominie m'a forcée de m'ensevelir, les peines sont elles sans relâche, l'espérance est-elle méconnue ? Je n'implore point une grâce que je ne mérite point : pour souffrir sans me plaindre, il me suffira que mes souffrances n'excedent pas mes forces. Mais ne rends pas mes tourmens insupportables. En me laissant mes douleurs, ôte-moi le cruel souvenir des biens que j'ai perdus. Quand tu me les as ravis, n'en retrace plus à mes yeux la désolante image. J'étois innocente et tranquille : c'est pour t'avoir vu que j'ai perdu le repos ; c'est en t'écoutant que je suis devenue criminelle. Auteur de mes fautes, quel droit as-tu de les punir ?

Où sont les amis qui me chérissoient, où sont-ils ? mon infortune les épouvante. Aucun n'ose m'approcher. Je suis opprimée, et ils me laissent sans secours ! Je meurs, et personne ne pleure sur moi. Toute consolation m'est refusée. La pitié s'arrête sur les bords de l'abîme où le criminel se plonge. Les remords le déchirent, et ses cris ne sont pas entendus !

Et toi, que j'ai outragé ; toi, dont l'estime ajoute à mon supplice ; toi, qui seul enfin aurois le droit de te venger,

que fais-tu loin de moi ? Viens punir une femme infidele Que je souffre enfin des tourmens mérités. Déja je me serois soumise à ta vengeance : mais le courage m'a manqué pour t'apprendre ta honte. Ce n'étoit pas dissimulation, c'étoit respect. Que cette Lettre au moins t'apprenne mon repentir. Le ciel a pris ta cause ; il te venge d'une injure que tu as ignorée. C'est lui qui a lié ma langue et retenu mes paroles ; il a craint que tu ne me remisses une faute qu'il vouloit punir. Il m'a soustraite à ton indulgence, qui auroit blessé sa justice.

Impitoyable dans sa vengeance, il m'a livrée à celui-là même qui m'a perdue. C'est à la fois, pour lui et par lui, que je souffre. Je veux le fuir en vain ; il me suit ; il est-là ; il m'obsede sans cesse. Mais qu'il est différent de lui-même ! Ses yeux n'expriment plus que la haine et le mépris. Sa bouche ne profere que l'insulte et le reproche. Ses bras ne m'entourent que pour me déchirer. Qui me sauvera de sa barbare fureur ?

Mais quoi ! c'est lui..... Je ne me trompe pas ; c'est lui que je revois. O ! mon aimable ami ! recois-moi dans tes bras ; cache-moi dans ton sein : oui, c'est toi, c'est bien toi ! Quelle illusion funeste m'avoit fait te méconnoître ? combien j'ai souffert dans ton absence ! Ne nous séparons plus, ne nous séparons jamais. Laisse-moi respirer. Sens mon cœur, comme il palpite ! Ah ! ce n'est plus de crainte, c'est la douce émotion de l'amour. Pourquoi te refuser à mes tendres caresses ? Tourne vers moi tes doux regards ! Quels sont ces liens que tu cherches à rompre ? pourquoi prépares-tu cet appareil de mort ? qui peut altérer ainsi tes traits ? que fais-tu ? Laisse-moi : je frémis ! Dieu ! c'est ce monstre encore !

Mes amies, ne m'abandonnez pas. Vous qui m'invitiez à le fuir, aidez-moi à le combattre ; et vous qui, plus indulgente, me promettiez de diminuer mes peines, venez donc auprès de moi. Où êtes vous toutes deux ? S'il ne m'est plus permis de vous revoir, répondez au moins à

cette Lettre ; que je sache que vous m'aimez encore.

Laisse-moi donc, cruel ! quelle nouvelle fureur t'anime ? Crains-tu qu'un sentiment doux ne pénetre jusqu'à mon ame ? Tu redoubles mes tourmens ; tu me forces de te haïr. Oh ! que la haine est douloureuse ! comme elle corrode le cœur qui la distille ! Pourquoi me persécutez-vous ? que pouvez-vous encore avoir à me dire ? ne m'avez-vous pas mise dans l'impossibilité de vous écouter comme de vous répondre ? N'attendez plus rien de moi. Adieu Monsieur.

*Paris ce 5 Décembre 17 **.*

LETTRE CLXII

Le chevalier Danceny au Vicomte de Valmont

Je suis instruit, Monsieur, de vos procédés envers moi. Je sais aussi que, non content de m'avoir indignement joué, vous ne craignez pas de vous en vanter, de vous en applaudir. J'ai vu la preuve de votre trahison écrite de votre main. J'avoue que mon cœur en a été navré, et que j'ai ressenti quelque honte d'avoir autant aidé moi-même à l'odieux abus que vous avez fait de mon aveugle confiance : pourtant je ne vous envie pas ce honteux avantage ; je suis seulement curieux de savoir si vous les conserverez tous également sur moi. J'en serai instruit, si, comme je l'espere, vous voulez bien vous trouver demain, entre huit et neuf heures du matin, à la porte du bois de Vincennes, Village de Saint-Mandé. J'aurai soin d'y faire trouver tout ce qui sera nécessaire pour les éclaircissemens qui me restent à prendre avec vous.

Le Chevalier Danceny.

*Paris, ce 6 Décembre 17**. au soir.*

LETTRE CLXIII

M. Bertrand à Madame de Rosemonde.

Madame,

C'est avec bien du regret que je remplis le triste devoir de vous annoncer une nouvelle qui va vous causer un si cruel chagrin. Permettez-moi de vous inviter d'abord à cette pieuse résignation, que chacun a si souvent admirée en vous, et qui peut seule nous faire supporter les maux dont est semée notre misérable vie.

M. votre neveu.... Mon Dieu ! faut-il que j'afflige tant une si respectable dame ! M. votre neveu a eu le malheur de succomber dans un combat singulier qu'il a eu ce matin avec M. le Chevalier Danceny. J'ignore entiérement le sujet de la querelle : mais il paroît, par le billet que j'ai trouvé encore dans la poche de M. le Vicomte, et que j'ai l'honneur de vous envoyer ; il paroît, dis-je, qu'il n'étoit pas l'agresseur. Et il faut que ce soit lui que le Ciel ait permis qui succombât.

J'étois chez M. le Vicomte à l'attendre, à l'heure même où on l'a ramené à l'Hôtel. Figurez-vous mon effroi, en voyant M. votre neveu porté par deux de ses gens, et tout baigné dans son sang. Il avoit deux coups d'épée dans le corps, et il étoit déja bien foible. M. Danceny étoit aussi là et même il pleuroit. Ah ! sans doute, il doit pleurer : mais il est bien temps de répandre des larmes, quand on a causé un malheur irréparable !

Pour moi, je ne me possédois pas ; et malgré le peu que je suis, je ne lui en disois pas moins ma façon de penser. Mais c'est là que M. le Vicomte s'est montré véritablement grand. Il m'a ordonné de me taire ; et celui-là même, qui étoit son meurtrier, il lui a pris la main, l'a appelé

son ami, l'a embrassé devant nous tous, et nous a dit : « Je vous ordonne d'avoir pour Monsieur, tous les égards qu'on doit à un brave et galant homme ». Il lui a de plus fait remettre, devant moi, des papiers fort volumineux que je ne connois pas, mais auxquels je sais bien qu'il attachoit beaucoup d'importance. Ensuite, il a voulu qu'on les laissât seuls ensemble pendant un moment. Cependant j'avois envoyé chercher tout de suite tous les secours, tant spirituels que temporels : mais, hélas ! le mal étoit sans remede. Moins d'une demi-heure après, M. le Vicomte étoit sans connoissance. Il n'a pu recevoir que l'extrême-Onction ; et la cérémonie étoit à peine achevée, qu'il a rendu son dernier soupir.

Bon Dieu ! quand j'ai reçu dans mes bras à sa naissance ce précieux appui d'une maison si illustre, aurois-je pu prévoir que ce seroit dans mes bras qu'il expireroit, et que j'aurois à pleurer sa mort ? Une mort si précoce et si malheureuse ! Mes larmes coulent malgré moi. Je vous demande pardon, Madame, d'oser ainsi mêler mes douleurs aux vôtres : mais dans tous les états, on a un cœur et de la sensibilité ; et je serois bien ingrat, si je ne pleurois pas toute ma vie un Seigneur qui avoit tant de bontés pour moi, et qui m'honoroit de tant de confiance.

Demain, après l'enlèvement du corps, je ferai mettre les scellés par-tout, et vous pouvez vous en reposer entiérement sur mes soins. Vous n'ignorez pas, Madame, que ce malheureux événement finit la substitution, et rend vos dispositions entiérement libres. Si je puis vous être de quelque utilité, je vous prie de vouloir bien me faire passer vos ordres : je mettrai tout mon zele à les exécuter ponctuellement.

Je suis avec le plus profond respect, Madame, votre très-humble, etc.

BERTRAND.

*Paris, ce [illegible] Décembre 17**.*

LETTRE CLXIV

Madame de Rosemonde à M. Bertrand.

Je reçois votre lettre à l'instant même, mon cher Bertrand, et j'apprends par elle l'affreux événement dont mon neveu a été la malheureuse victime. Oui, sans doute, j'aurai des ordres à vous donner, et ce n'est que pour eux que je peux m'occuper d'autre chose que de ma mortelle affliction.

Le billet de M. Danceny, que vous m'avez envoyé, est une preuve bien convaincante que c'est lui qui a provoqué le duel : et mon intention est que vous en rendiez plainte sur le champ et en mon nom. En pardonnant à son ennemi, à son meurtrier, mon neveu a pu satisfaire à sa générosité naturelle ; mais moi, je dois venger à la fois sa mort, l'humanité et la religion. On ne sauroit trop exciter la sévérité des Loix contre ce reste de barbarie, qui infecte encore nos mœurs ; et je ne crois pas que ce puisse être dans ce cas, que le pardon des injures nous soit prescrit. J'attends donc que vous suiviez cette affaire avec tout le zele et toute l'activité dont je vous connois capable, et que vous devez à la mémoire de mon neveu.

Vous aurez soin, avant tout, de voir M. le Président de . . . . de ma part, et d'en conférer avec lui. Je ne lui écris pas, pressée que je suis de me livrer toute entiere à ma douleur. Vous lui ferez mes excuses, et lui communiquerez cette Lettre.

Adieu mon cher Bertrand ; je vous loue et vous remercie de vos bons sentimens, et suis pour la vie toute à vous.

*Du Château de... ce 8 Décembre 17**.*

LETTRE CLXV

Madame de Volanges à Madame de Rosemonde.

Je vous sais déjà instruite, ma chere et digne amie, de la perte que vous venez de faire ; je connoissois votre tendresse pour M. de Valmont, et je partage bien sincérement l'affliction que vous devez ressentir. Je suis vraiment peinée d'avoir à ajouter de nouveaux regrets à ceux que vous éprouvez déjà : mais, hélas ! il ne vous reste non plus que des larmes à donner à notre malheureuse amie. Nous l'avons perdue hier, à onze heures du soir. Par une fatalité attachée à son sort, et qui sembloit se jouer de toute prudence humaine, ce court intervalle qu'elle a survécu à M. de Valmont, lui a suffi pour en apprendre la mort ; et, comme elle a dit elle-même, pour n'avoir pu succomber sous le poids de ses malheurs qu'après que la mesure en a été comblée.

En effet, vous avez su que depuis plus de deux jours elle étoit absolument sans connoissance ; et encore hier matin, quand son Médecin arriva, et que nous nous approchâmes de son lit, elle ne nous reconnut ni l'un ni l'autre, et nous ne pûmes en obtenir ni une parole, ni le moindre signe. Hé bien, à peine étions-nous revenus à la cheminée, et pendant que le Médecin m'apprenoit le triste événement de la mort de M. de Valmont, cette femme infortunée a retrouvé toute sa tête, soit que la nature seule ait produit cette révolution, soit qu'elle ait été causée par ces mots répétés de *M. de Valmont* et de *mort*, qui ont pu rappeler à la malade les seules idées dont elle s'occupoit depuis long-tems.

Quoi qu'il en soit, elle ouvrit précipitamment les rideaux de son lit, en s'écriant : « Quoi ! que dites-vous ? M. de Valmont est mort ! » J'espérois lui faire croire qu'elle s'étoit trompée, et je l'assurai d'abord qu'elle avoit

mal entendu : mais loin de se laisser persuader ainsi, elle exigea du Médecin qu'il recommençât ce cruel récit ; et sur ce que je voulus essayer encore de la dissuader, elle m'appela et me dit à voix basse : « Pourquoi vouloir me tromper ? n'étoit-il pas déjà mort pour moi ! » Il a donc fallu céder.

Notre malheureuse amie a écouté d'abord d'un air assez tranquille : mais bientôt après, elle a interrompu le récit, en disant : « Assez, j'en sais assez ». Elle a demandé sur-le-champ qu'on fermât les rideaux ; et lorsque le Medecin a voulu s'occuper ensuite des soins de son état, elle n'a jamais voulu souffrir qu'il s'approchât d'elle.

Dès qu'il a été sorti, elle a pareillement renvoyé sa Garde et sa Femme-de-chambre ; et quand nous avons été seules, elle m'a priée de l'aider à se mettre à genoux sur son lit, et de l'y soutenir. Là elle est restée quelque temps en silence, et sans autre expression que celle de ses larmes qui couloient abondamment. Enfin, joignant ses mains et les élevant vers le Ciel : « Dieu tout-puissant, a-t-elle dit d'une voix foible, mais fervente, je me soumets à ta justice ; mais pardonne à Valmont. Que mes malheurs, que je reconnois avoir mérités, ne lui soient pas un sujet de reproche, et je bénirai ta miséricorde » ! Je me suis permis, ma chere et digne amie, d'entrer dans ces détails sur un sujet que je sens bien devoir renouveler et agraver vos douleurs, parce que je ne doute pas que cette priere de Madame de Tourvel ne porte cependant une grande consolation dans votre ame.

Après que notre amie eut proféré ce peu de mots, elle se laissa retomber dans mes bras ; et elle étoit à peine replacée dans son lit, qu'il lui prit une foiblesse qui fut longue, mais qui céda pourtant aux secours ordinaires. Aussitôt qu'elle eut repris connoissance, elle me demanda d'envoyer chercher le Pere Anselme. et elle ajouta : « C'est à présent le seul Médecin dont j'aie besoin : je sens que mes maux vont bientôt finir ». Elle se plai-

gnoit beaucoup d'oppression, et elle parloit difficilement.

Peu de tems après, elle me fit remettre, par sa Femme-de-chambre, une cassette que je vous envoie, qu'elle me dit contenir des papiers à elle, et qu'elle me chargea de vous faire passer aussi-tôt après sa mort (1). Ensuite elle me parla de vous, et de votre amitié pour elle, autant que sa situation le lui permettoit, et avec beaucoup d'attendrissement.

Le Pere Anselme arriva vers les quatre heures, et resta près d'une heure seul avec elle. Quand nous rentrâmes la figure de la malade étoit calme et sereine ; mais il étoit facile de voir que le Pere Anselme avoit beaucoup pleuré. Il resta pour assister aux dernieres cérémonies de l'Eglise. Ce spectacle, toujours si imposant et si douloureux, le devenoit encore plus par le contraste que formoit la tranquille résignation de la malade, avec la douleur profonde de son vénérable Confesseur, qui fondoit en larmes à côté d'elle. L'attendrissement devint général ; et celle que tout le monde pleuroit, fut la seule qui ne se pleura point.

Le reste de la journée se passa dans les prieres usitées, qui ne furent interrompues que par les fréquentes faiblesses de la malade. Enfin, vers les onze heures du soir, elle me parut plus oppressée et plus souffrante. J'avançai ma main pour chercher son bras ; elle eut encore la force de la prendre, et la posa sur son cœur. Je n'en sentis plus le battement ; et en effet, notre malheureuse amie expira dans le moment même.

Vous rappelez-vous, ma chere amie, qu'à votre dernier voyage ici, il y a moins d'un an, causant ensemble de quelques personnes dont le bonheur nous paroissoit plus ou moins assuré, nous nous arrêtâmes avec complaisance sur le sort de cette même femme, dont aujourd'hui nous pleu-

(1) Cette cassette contenoit toutes les Lettres relatives à son aventure avec M. de Valmont.

rons à-la-fois les malheurs et la mort ! Tant de vertus, de qualités louables et d'agrémens ; un caractere si doux et si facile ; un mari qu'elle aimoit, et dont elle étoit adorée ; une société où elle se plaisoit, et dont elle faisoit les délices ; de la figure, de la jeunesse, de la fortune ; tant d'avantages réunis ont donc été perdus par une seule imprudence ! O providence ! sans doute il faut adorer tes décrets ; mais combien ils sont incompréhensibles ! Je m'arrête : je crains d'augmenter votre tristesse, en me livrant à la mienne.

Je vous quitte et vais passer chez ma fille qui est un peu indisposée. En apprenant de moi, ce matin, cette mort si prompte de deux personnes de sa connoissance, elle s'est trouvée mal, et je l'ai fait mettre au lit. J'espere cependant que cette légere incommodité n'aura pas de suite. A cet âge-là on n'a pas encore l'habitude des chagrins, et leur impression en devient plus vive et plus forte. Cette sensibilité si active est, sans doute, une qualité louable ; mais combien tout ce qu'on voit chaque jour nous apprend à la craindre ! Adieu, ma chere et digne amie.

Paris ce 9 *Décembre*. 17**

LETTRE CLXVI

M. Bertrand à Madame de Rosemonde.

MADAME,

En conséquence des ordres que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, j'ai eu celui de voir M. le Président de..... ; et je lui ai communiqué votre Lettre, en le prévenant que, suivant vos désirs, je ne ferois rien que par ses conseils. Ce respectable Magistrat m'a chargé de vous observer que la plainte que vous êtes dans l'intention

de rendre contre M. le chevalier Danceny, compromettroit également la mémoire de M. votre neveu, et que son honneur se trouveroit nécessairement entaché par l'Arrêt de la Cour, ce qui seroit sans doute un grand malheur. Son avis est donc qu'il faut bien se garder de faire aucune démarche; et que s'il y en avoit à faire, ce seroit au contraire pour tâcher de prévenir que le Ministere public ne prît connoissance de cette malheureuse aventure, qui n'a déjà que trop éclaté.

Ces observations m'ont paru pleines de sagesse, et je prends le parti d'attendre de nouveaux ordres de votre part.

Permettez-moi de vous prier, Madame, de vouloir bien, en me les faisant passer, y joindre un mot sur l'état de votre santé, pour laquelle je redoute extrêmement le triste effet de tant de chagrins. J'espere que vous pardonnerez cette liberté à mon attachement et à mon zele.

Je suis avec respect, Madame, votre, etc.

*Paris, ce 10 Décembre 17**.*

LETTRE CLXVII

Anonyme à M. le Chevalier Danceny.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous prévenir que ce matin, au parquet de la Cour, il a été question parmi MM. les Gens du Roi de l'affaire que vous avez eue ces jours derniers avec M. le Vicomte de Valmont, et qu'il est à craindre que le Ministere public n'en rende plainte. J'ai cru que cet avertissement pourroit vous être utile, soit pour que vous fassiez agir vos protections, pour arrêter ces suites fâcheuses; soit, au cas que vous n'y puissiez parvenir, pour

vous mettre dans le cas de prendre vos sûretés personnelles.

Si même vous me permettez un conseil, je crois que vous feriez bien, pendant quelque temps, de vous montrer moins que vous ne l'avez fait depuis quelques jours. Quoiqu'ordinairement on ait de l'indulgence pour ces sortes d'affaires, on doit néanmoins toujours ce respect à la Loi.

Cette précaution devient d'autant plus nécessaire, qu'il m'est revenu qu'une Madame de Rosemonde, qu'on m'a dit tante de M. de Valmont, vouloit rendre plainte contre vous, et qu'alors la partie publique ne pourroit pas se refuser à sa requisition. Il seroit peut-être à propos que vous pussiez faire parler à cette dame.

Des raisons particulieres m'empêchent de signer cette Lettre. Mais je compte que, pour ne pas savoir de qui elle vous vient, vous n'en rendrez pas moins justice au sentiment qui l'a dictée.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE CLXVIII

Madame de Volanges à Madame de Rosemonde.

Il se répand ici, ma chere et digne amie, sur le compte de Mde de Merteuil, des bruits bien étonnans et bien fâcheux. Assurément je suis loin d'y croire, et je parierois bien que ce n'est qu'une affreuse calomnie : mais je sais trop combien les méchancetés, même les moins vraisemblables, prennent aisément consistance, et combien l'impression qu'elles laissent s'efface difficilement, pour ne pas être très-alarmée de celles-ci, toutes faciles que je les crois à détruire. Je desirerois sur-tout qu'elles pussent être arrêtées de bonne heure, et avant d'être plus répandues. Mais je n'ai su qu'hier, fort tard, ces horreurs qu'on commence seulement à débiter; et quand j'ai envoyé ce matin chez Mde de Merteuil, elle venoit de partir pour la

campagne où elle doit passer deux jours. On n'a pas pu me dire chez qui elle étoit allée. Sa seconde femme, que j'ai fait venir me parler, m'a dit que sa Maîtresse lui avoit seulement donné ordre de l'attendre jeudi prochain; et aucun des Gens qu'elle a laissés ici, n'en sait davantage. Moi-même je ne présume pas où elle peut être : je ne me rappelle personne de sa connoissance qui reste aussi tard à la campagne.

Quoi qu'il en soit, vous pourrez, à ce que j'espere, me procurer, d'ici à son retour, des éclaircissemens qui peuvent lui être utiles : car on fonde ces odieuses histoires sur des circonstances de la mort de M. de Valmont, dont apparemment vous aurez été instruite si elles sont vraies, ou dont au moins il vous sera facile de vous faire informer, ce que je vous demande en grâce. Voici ce qu'on publie ; ou, pour mieux dire, ce qu'on murmure encore, mais qui ne tardera sûrement pas à éclater davantage.

On dit donc que la querelle survenue entre M. de Valmont et le Chevalier Danceny, est l'ouvrage de Mde de Merteuil qui les trompoit également tous deux ; que, comme il arrive presque toujours, les deux rivaux ont commencé par se battre, et ne sont venus qu'après aux éclaircissemens ; que ceux-ci ont produit une reconciliation sincere ; et que pour achever de faire connoître Mde de Merteuil au Chevalier Danceny, et aussi pour se justifier entiérement, M. de Valmont a joint à ses discours une foule de Lettres, formant une correspondance réguliere qu'il entretenoit avec elle, et où celle-ci raconte sur elle-même, et dans le style le plus libre, les anecdotes les plus scandaleuses.

On ajoute que Danceny, dans sa premiere indignation, a livré ces Lettres à qui a voulu les voir, et qu'à présent elles courent Paris. On en cite particulièrement deux (1) :

(1) Lettres LXXXI et LXXXV de ce Recueil.

l'une où elle fait l'histoire entiere de sa vie et de ses principes, et qu'on dit le comble de l'horreur ; l'autre, qui justifie entiérement M. de Prévan, dont vous vous rappelez l'histoire, par la preuve qui s'y trouve qu'il n'a fait au contraire que céder aux avances les plus marquées de Mde de Merteuil, et que le rendez-vous étoit convenu avec elle.

J'ai heureusement les plus fortes raisons de croire que ces imputations sont aussi fausses qu'odieuses. D'abord, nous savons toutes deux que M. de Valmont n'étoit sûrement pas occupé de Mde de Merteuil, et j'ai tout lieu de croire que Danceny ne s'en occupoit pas davantage : ainsi, il me paroît démontré qu'elle n'a pu être, ni le sujet, ni l'auteur de la querelle. Je ne comprends pas non plus quel intérêt auroit eu Mde de Merteuil, que l'on suppose d'accord avec M. de Prévan, à faire une scene qui ne pouvoit jamais être que désagréable par son éclat, et qui pouvoit devenir très-dangereuse pour elle, puisqu'elle se faisoit par-là un ennemi irréconciliable, d'un homme qui se trouvoit maître d'une partie de son secret, et qui avoit beaucoup de partisans. Cependant, il est à remarquer que, depuis cette aventure, il ne s'est pas élevé une seule voix en faveur de Prévan, et que, même de sa part, il n'y a eu aucune réclamation.

Ces réflexions me porteroient à le soupçonner l'auteur des bruits qui courent aujourd'hui, et à regarder ces noirceurs comme l'ouvrage de la haine et de la vengeance d'un homme qui, se voyant perdu, espere par ce moyen répandre au moins des doutes, et causer peut-être une diversion utile. Mais de quelque part que viennent ces méchancetés, le plus pressé est de les détruire. Elles tomberoient d'elles-mêmes, s'il se trouvait, comme il es vraisemblable, que MM. de Valmont et Danceny ne se fussent point parlé depuis leur malheureuse affaire, et qu'il n'y eût pas eu de papiers remis.

Dans mon impatience de vérifier ces faits, j'ai envoyé

ce matin chez M. Danceny ; il n'est pas non plus à Paris. Ses Gens ont dit à mon Valet-de-chambre qu'il étoit parti cette nuit, sur un avis qu'il avoit reçu hier, et que le lieu de son séjour étoit un secret. Apparemment il craint les suites de son affaire. Ce n'est donc que par vous, ma chere et digne amie, que je puis avoir les détails qui m'intéressent, et qui peuvent devenir si nécessaires à Mde de Merteuil. Je vous renouvelle ma priere, de me les faire parvenir le plus tôt possible.

P. S. L'indisposition de ma fille n'a eu aucune suite ; elle vous présente son respect.

Paris, ce 11 *Décembre* 17**.

LETTRE CLXIX

Le Chevalier Danceny à Madame de Rosemonde.

MADAME,

PEUT-ÊTRE trouverez-vous la démarche que je fais aujourd'hui, bien étrange : mais, je vous en supplie, écoutez-moi avant de me juger, et ne voyez ni audace ni témérité, où il n'y a que respect et confiance. Je ne me dissimule pas les torts que j'ai vis-à-vis de vous ; et je ne me les pardonnerois de ma vie, si je pouvois penser au moment qu'il m'eût été possible d'éviter de les avoir. Soyez même bien persuadée, Madame, que pour me trouver exempt de reproches, je ne le suis pas de regrets ; et je peux ajouter encore avec sincérité, que ceux que je vous cause entrent pour beaucoup dans ceux que je ressens. Pour croire à ces sentimens dont j'ose vous assurer, il doit vous suffire de vous rendre justice, et de savoir que, sans avoir l'honneur d'être connu de vous, j'ai pourtant celui de vous connoître.

Cependant, quand je gémis de la fatalité qui a causé à la fois vos chagrins et mes malheurs, on veut me faire craindre que, tout entiere à votre vengeance, vous ne cherchiez les moyens de la satisfaire, jusques dans la sévérité des Loix.

Permettez-moi d'abord de vous observer à ce sujet, qu'ici votre douleur vous abuse, puisque mon intérêt sur ce point est essentiellement lié à celui de M. de Valmont, et qu'il se trouveroit enveloppé lui-même dans la condamnation que vous auriez provoquée contre moi. Je croirois donc, Madame, pouvoir au contraire compter plutôt de votre part, sur des secours que sur des obstacles, dans les soins que je pourrois être obligé de prendre pour que ce malheureux événement restât enseveli dans le silence.

Mais cette ressource de complicité, qui convient également au coupable et à l'innocent, ne peut suffire à ma délicatesse : en desirant de vous écarter comme partie, je vous réclame comme mon Juge. L'estime des personnes qu'on respecte est trop précieuse, pour que je me laisse ravir la vôtre sans la défendre, et je crois en avoir les moyens.

En effet, si vous convenez que la vengeance est permise, disons mieux, qu'on se la doit, quand on a été trahi dans son amour, dans son amitié, et, sur-tout, dans sa confiance ; si vous en convenez, mes torts vont disparoître à vos yeux. N'en croyez pas mes discours ; mais lisez, si vous en avez le courage, la correspondance que je dépose entre vos mains (1). La quantité de Lettres qui s'y trouvent en original, paroît rendre authentiques celles dont il n'existe que des copies. Au reste, j'ai reçu ces papiers, tels que j'ai l'honneur de vous les adresser, de M. de Valmont

(1) C'est de cette correspondance, de celle remise pareillement à la mort de Mde de Tourvel, et des Lettres confiées aussi à Mde de Rosemonde par Mde de Volanges, qu'on a formé le présent Recueil, dont les originaux subsistent entre les mains des héritiers de Mde de Rosemonde.

lui-même. Je n'y ai rien ajouté, et je n'en ai distrait que deux Lettres que je me suis permis de publier.

L'une étoit nécessaire à la vengeance commune de M. de Valmont et de moi, à laquelle nous avions droit tous deux, et dont il m'avoit expressément chargé. J'ai cru de plus, que c'étoit rendre service à la société, que démasquer une femme aussi réellement dangereuse que l'est Mde de Merteuil, et qui, comme vous pouvez le voir, est la seule, la véritable cause de tout ce qui s'est passé entre M. de Valmont et moi.

Un sentiment de justice m'a porté aussi à publier la seconde, pour la justification de M. de Prévan, que je connois à peine, mais qui n'avoit aucunement mérité le traitement rigoureux qu'il vient d'éprouver, ni la sévérité des jugemens du public, plus redoutable encore, et sous laquelle il gémit depuis ce temps, sans avoir rien pour s'en défendre.

Vous ne trouverez donc que la copie de ces deux Lettres, dont je me dois de garder les originaux. Pour tout le reste, je ne crois pas pouvoir remettre en de plus sûres mains un dépôt qu'il m'importe peut-être qui ne soit pas détruit, mais dont je rougirois d'abuser. Je crois, Madame, en vous confiant ces papiers, servir aussi bien les personnes qu'ils intéressent, qu'en les leur remettant à elles-mêmes ; et je leur sauve l'embarras de les recevoir de moi, et de me savoir instruit d'aventures, que sans doute elles desirent que tout le monde ignore.

Je crois devoir vous prévenir, à ce sujet, que cette correspondance, ci-jointe, n'est qu'une partie d'une collection bien plus volumineuse, dont M. de Valmont l'a tirée en ma présence, et que vous devez retrouver à la levée des scellés, sous le titre, que j'ai vu, de *Compte ouvert entre la Marquise de Merteuil et le Vicomte de Valmont*. Vous prendrez, sur cet objet, le parti que vous suggérera votre prudence.

Je suis avec respect, Madame, etc.

P. S. Quelques avis que j'ai reçus, et les conseils de mes amis m'ont décidé à m'absenter de Paris pour quelque temps : mais le lieu de ma retraite, tenu secret pour tout le monde, ne le sera pas pour vous. Si vous m'honorez d'une réponse, je vous prie de l'adresser à la Commanderie de..., par P..., et sous le couvert de M. le Commandeur de... C'est de chez lui que j'ai l'honneur de vous écrire.

Paris, ce 12 *Décembre* 17**.

LETTRE CLXX

Madame de Volanges à Madame de Rosemonde.

Je marche, ma chere amie, de surprise en surprise, et de chagrin en chagrin. Il faut être mere, pour avoir l'idée de ce que j'ai souffert hier toute la matinée : et si mes plus cruelles inquiétudes ont été calmées depuis, il me reste encore une vive affliction, et dont je ne prévois pas la fin.

Hier, vers dix heures du matin, étonnée de ne pas avoir encore vu ma fille, j'envoyai ma Femme-de-chambre pour savoir ce qui pouvoit occasionner ce retard. Elle revint le moment d'après fort effrayée, et m'effraya bien davantage, en m'annonçant que ma fille n'était pas dans son appartement ; et que depuis le matin, sa Femme-de-chambre ne l'y avoit pas trouvée. Jugez de ma situation ! Je fis venir tous mes Gens, et sur-tout mon Portier : tous me jurerent ne rien savoir et ne pouvoir rien m'apprendre sur cet événement. Je passai aussitôt dans la chambre de ma fille. Le désordre qui y regnoit m'apprit bien qu'apparemment elle n'étoit sortie que le matin : mais je n'y trouvai d'ailleurs aucun éclaircissement. Je visitai ses armoires, son secrétaire ; je trouvai tout à sa place et toutes ses hardes, à la réserve de la robe avec laquelle elle étoit sortie. Elle n'avoit seulement pas pris le peu d'argent qu'elle avoit chez elle.

Comme elle n'avoit appris qu'hier tout ce qu'on dit de Mde de Merteuil, qu'elle lui est fort attachée, et au point même qu'elle n'avoit fait que pleurer toute la soirée; comme je me rappelois aussi qu'elle ne savoit pas que Mde de Merteuil étoit à la campagne, ma premiere idée fut qu'elle avoit voulu voir son amïe, et qu'elle avoit fait l'étourderie d'y aller seule. Mais le temps qui s'écouloit sans qu'elle revînt, me rendit toutes mes inquiétudes. Chaque moment augmentoit ma peine, et tout en brûlant de m'instruire, je n'osois pourtant prendre aucune information, dans la crainte de donner de l'éclat à une démarche que peut-être je voudrois après pouvoir cacher à tout le monde. Non, de ma vie je n'ai tant souffert.

Enfin, ce ne fut qu'à dix heures passées, que je reçus à-la-fois une Lettre de ma fille, et une de la Supérieure du Couvent de... La Lettre de ma fille disoit seulement qu'elle avoit craint que je ne m'opposasse à la vocation qu'elle avoit de se faire Religieuse, et qu'elle n'avoit osé m'en parler: le reste n'étoit que des excuses sur ce qu'elle avoit pris, sans ma permission, ce parti, que je ne désapprouverois sûrement pas, ajoutait-elle, si je connoissois ses motifs, que pourtant elle me prioit de ne pas lui demander.

La Supérieure me mandoit qu'ayant vu arriver une jeune personne seule, elle avoit d'abord refusé de la recevoir; mais que l'ayant interrogée, et ayant appris qui elle étoit, elle avoit cru me rendre service, en commençant par donner asyle à ma fille, pour ne pas l'exposer à de nouvelles courses, auxquelles elle paroissoit déterminée. La Supérieure, en m'offrant comme de raison de me remettre ma fille, si je la redemandois, m'invite, suivant son état, à ne pas m'opposer à une vocation qu'elle appelle si décidée; elle me disoit encore n'avoir pas pu m'informer plutôt de cet événement, par la peine qu'elle avoit eue à me faire écrire par ma fille, dont le projet étoit que tout le monde ignorât où elle s'étoit retirée. C'est une cruelle chose que la déraison des enfans!

J'ai été sur-le-champ à ce Couvent ; et après avoir vu la Supérieure, je lui ai demandé de voir ma fille ; celle-ci n'est venue qu'avec peine, et bien tremblante. Je lui ai parlé devant les Religieuses, et je lui ai parlé seule : tout ce que j'en ai pu tirer au milieu de beaucoup de larmes, est qu'elle ne pouvoit être heureuse qu'au Couvent ; j'ai pris le parti de lui permettre d'y rester, mais sans être encore au rang des Postulantes, comme elle le demandoit. Je crains que la mort de Mde de Tourvel et celle de M. de Valmont n'aient trop affecté cette jeune tête. Quelque respect que j'aie pour la vocation religieuse, je ne verrois pas sans peine, et même sans crainte, ma fille embrasser cet état. Il me semble que nous avons déjà assez de devoirs à remplir, sans nous en créer de nouveaux ; et encore, que ce n'est guere à cet âge que nous savons ce qui nous convient.

Ce qui redouble mon embarras, c'est le retour trés prochain de M. de Gercourt ; faudra-t-il rompre ce mariage si avantageux ? Comment donc faire le bonheur de ses enfans, s'il ne suffit pas d'en avoir le désir et d'y donner tous ses soins ? Vous m'obligerez beaucoup de me dire ce que vous feriez à ma place ; je ne peux m'arrêter à aucun parti : je ne trouve rien de si effrayant que d'avoir à décider du sort des autres, et je crains également de mettre dans cette occasion-ci, la sévérité d'un juge ou la foiblesse d'une mere.

Je me reproche sans cesse d'augmenter vos chagrins, en vous parlant des miens ; mais je connois votre cœur : la consolation que vous pourriez donner aux autres, deviendroit pour vous la plus grande que vous puissiez recevoir.

Adieu, ma chere et digne amie ; j'attends vos deux réponses avec bien de l'impatience.

*Paris, ce 13 Décembre 17**.*

LETTRE CLXXI

Madame de Rosemonde au chevalier Danceny.

Après ce que vous m'avez fait connoître, Monsieur, il ne reste qu'à pleurer et qu'à se taire. On regrette de vivre encore, quand on apprend de pareilles horreurs ; on rougit d'être femme, quand on en voit une capable de semblables excès.

Je me prêterai volontiers, Monsieur, pour ce qui me concerne, à laisser dans le silence et l'oubli tout ce qui pourroit avoir trait et donner suite à ces tristes évènemens. Je souhaite même qu'ils ne nous causent jamais d'autres chagrins que ceux inséparables du malheureux avantage que vous avez remporté sur mon neveu. Malgré ses torts, que je suis forcée de reconnoître, je sens que je ne me consolerai jamais de sa perte : mais mon éternelle affliction sera la seule vengeance que je me permettrai de tirer de vous ; c'est à votre cœur à en apprécier l'étendue.

Si vous permettez à mon âge une réflexion qu'on ne fait gueres au vôtre, c'est que, si on étoit éclairé sur son véritable bonheur, on ne le chercheroit jamais hors des bornes prescrites par les Loix et la Religion.

Vous pouvez être sûr que je garderai fidelement et volontiers le depôt que vous m'avez confié ; mais je vous demande de m'autoriser à ne le remettre à personne, pas même à vous, Monsieur, à moins qu'il ne devienne nécessaire à votre justification. J'ose croire que vous ne vous refuserez pas à cette priere, et que vous n'êtes plus à sentir qu'on gémit souvent de s'être livré, même à la plus juste vengeance.

Je ne m'arrête pas dans mes demandes, persuadée que je suis de votre générosité et de votre délicatesse ; il seroit bien digne de toutes deux, de remettre aussi entre mes mains les Lettres de Mlle de Volanges, qu'apparem-

ment vous avez conservées, et qui sans doute ne vous intéressent plus. Je sais que cette jeune personne a de grands torts avec vous ; mais je ne pense pas que vous songiez à l'en punir : et ne fut-ce que par respect pour vous-même, vous n'avilirez pas l'objet que vous avez tant aimé. Je n'ai donc pas besoin d'ajouter que les égards que la fille ne mérite pas, sont au moins bien dus à la mere, à cette femme respectable, vis-à-vis de qui vous n'êtes pas sans avoir beaucoup à réparer : car enfin, quelque illusion qu'on cherche à se faire par une prétendue délicatesse de sentimens, celui qui le premier tente de séduire un cœur encore honnête et simple, se rend par-là même le premier fauteur de sa corruption, et doit être à jamais comptable des excès et des égaremens qui la suivent.

Ne vous étonnez pas, Monsieur, de tant de sévérité de ma part ; elle est la plus grande preuve que je puisse vous donner de ma parfaite estime. Vous y acquerrez de nouveaux droits encore, en vous prêtant, comme je le désire, à la sûreté d'un secret, dont la publicité vous feroit tort à vous-même, et porteroit la mort dans un cœur maternel, que déjà vous avez blessé. Enfin, Monsieur, je desire de rendre service à mon amie ; et si je pouvois craindre que vous me refusassiez cette consolation, je vous demanderois de songer auparavant que c'est la seule que vous m'ayiez laissée.

J'ai l'honneur d'être, etc.

*Du château de ..., ce 15 Décembre 17.***

LETTRE CLXXII

Madame de Rosemonde à Madame de Volanges

Si j'avois été obligée, ma chere amie, de faire venir et d'attendre de Paris les éclaircissemens que vous me demandez concernant Mde de Merteuil, il ne me seroit pas possible de vous les donner encore ; et sans doute, je

n'en aurois reçu que de vagues et d'incertains : mais il m'en est venu que je n'attendois pas, que je n'avois pas lieu d'attendre ; et ceux-là n'ont que trop de certitude. O ! mon amie, combien cette femme vous a trompée !

Je répugne à entrer dans aucun détail sur cet amas d'horreurs ; mais quelque chose qu'on en débite, assurez-vous qu'on est encore au-dessous de la vérité. J'espere, ma chere amie, que vous me connoissez assez pour me croire sur ma parole, et que vous n'exigerez de moi aucune preuve. Qu'il vous suffise de savoir qu'il en existe une foule, que j'ai dans ce moment même entre les mains.

Ce n'est pas sans une peine extrême, que je vous fais la même priere de ne pas m'obliger à motiver le conseil que vous me demandez, relativement à Mlle de Volanges. Je vous invite à ne pas vous opposer à la vocation qu'elle montre. Sûrement nulle raison ne peut autoriser à forcer de prendre cet état, quand le sujet n'y est pas appelé; mais quelquefois c'est un grand bonheur qu'il le soit ; et vous voyez que votre fille elle-même vous dit que vous ne la désapprouveriez pas, si vous connoissiez ses motifs. Celui qui nous inspire nos sentimens, sait mieux que notre vaine sagesse, ce qui convient à chacun ; et souvent, ce qui paroît un acte de sa sévérité, en est au contraire un de sa clémence.

Enfin, mon avis, que je sens bien qui vous affligera, et que par là même vous devez croire que je ne vous donne pas sans y avoir beaucoup réfléchi, est que vous laissiez Mlle de Volanges au Couvent, puisque ce parti est de son choix ; que vous encouragiez, plutôt que de contrarier, le projet qu'elle paroît avoir formé ; et que dans l'attente de son exécution, vous n'hésitiez pas à rompre le mariage que vous aviez arrêté.

Après avoir rempli ces pénibles devoirs de l'amitié, et dans l'impuissance où je suis d'y joindre aucune consolation, la grace qui me reste à vous demander, ma chere

amie, est de ne plus m'interroger sur rien qui ait rapport à ces tristes événements : laissons-les dans l'oubli qui leur convient ; et sans chercher d'inutiles et d'affligeantes lumieres, soumettons-nous aux décrets de la Providence, nous permet pas de les comprendre. Adieu, ma chere amie.

Du Château de... ce 15 *Décembre* 17**.

LETTRE CLXXIII

Madame de Volanges à Madame de Rosemonde.

O ! Mon amie ! de quel voile effrayant vous enveloppez le sort de ma fille ? et vous paroissez craindre que je ne tente de le soulever ! Que me cache-t-il donc qui puisse affliger davantage le cœur d'une mere, que les affreux soupçons auxquels vous me livrez ? Plus je connois votre amitié, votre indulgence, et plus mes tourmens redoublent : vingt fois, depuis hier, j'ai voulu sortir de ces cruelles incertitudes, et vous demander de m'instruire sans ménagement et sans détour ; et chaque fois j'ai frémi de crainte, en songeant à la priere que vous me faites de ne pas vous interroger. Enfin, je m'arrête à un parti qui me laisse encore quelque espoir ; et j'attends de votre amitié que vous ne vous refuserez pas à ce que je desire : c'est de me répondre si j'ai à-peu-près compris ce que vous pouviez avoir à me dire ; de ne pas craindre de m'apprendre tout ce que l'indulgence maternelle peut couvrir, et qui n'est pas impossible à réparer. Si mes malheurs excedent cette mesure, alors je consens à vous laisser en effet ne vous expliquer que par votre silence : voici donc ce que j'ai su déjà, et jusqu'où mes craintes peuvent s'étendre.

Ma fille a montré avoir quelque goût pour le Chevalier Danceny, et j'ai été informée qu'elle a été jusqu'à recevoir des Lettres de lui, et même jusqu'à lui répondre ;

mais je croyois être parvenue à empêcher que cette erreur d'un enfant n'eût aucune suite dangereuse : aujourd'hui que je crains tout, je conçois qu'il seroit possible que ma surveillance eût été trompée, et je redoute que ma fille, séduite, n'ait mis le comble à ses égaremens.

Je me rappelle encore plusieurs circonstances qui peuvent fortifier cette crainte. Je vous ai mandé que ma fille s'étoit trouvée mal à la nouvelle du malheur arrivé à M. de Valmont ; peut-être cette sensibilité avoit-elle seulement pour objet l'idée des risques que M. Danceny avoit courus dans ce combat. Quand depuis elle a tant pleuré en apprenant tout ce qu'on disoit de Mde de Merteuil, peut-être ce que j'ai cru la douleur de l'amitié, n'étoit que l'effet de la jalousie, ou du regret de trouver son Amant infidele. Sa derniere démarche peut encore, ce me semble, s'expliquer par le même motif. Souvent on se croit appelée à Dieu, pour cela seul qu'on se sent révoltée contre les hommes. Enfin, en supposant que ces faits soient vrais, et que vous en soyez instruite, vous aurez pu, sans doute, les trouver suffisans pour autoriser le conseil rigoureux que vous me donnez.

Cependant, s'il étoit ainsi, en blâmant ma fille, je croirois pourtant lui devoir encore de tenter tous les moyens de lui sauver les tourmens et les dangers d'une vocation illusoire et passagere. Si M. Danceny n'a pas perdu tout sentiment d'honnêteté, il ne se refusera pas à réparer un tort dont lui seul est l'auteur ; et je peux croire enfin que le mariage de ma fille est assez avantageux, pour qu'il puisse en être flatté, ainsi que sa famille.

Voilà, ma chere et digne amie, le seul espoir qui me reste, hâtez-vous de le confirmer, si cela vous est possible. Vous jugez combien je desire que vous me répondiez, et quel coup affreux me porteroit votre silence (1).

J'allois fermer ma Lettre, quand un homme de ma

(1) Cette Lettre est restée sans réponse.

connoissance est venu me voir, et m'a raconté la cruelle scene que Mde de Merteuil a essuyée avant-hier. Comme je n'ai vu personne tous ces derniers jours, je n'avois rien su de cette aventure ; en voilà le récit, tel que je le tiens d'un témoin oculaire.

Mde de Merteuil, en arrivant de la campagne, avant-hier Jeudi, s'est fait descendre à la Comédie Italienne, où elle avoit sa loge ; elle y étoit seule, et ce qui dut lui paroître extraordinaire, aucun homme ne s'y présenta pendant tout le spectacle. A la sortie, elle entra, suivant son usage, au petit salon, qui étoit déjà rempli de monde ; sur-le-champ il s'éleva une rumeur, mais dont apparemment elle ne se crut pas l'objet. Elle aperçut une place vuide sur l'une des banquettes, et elle alla s'y asseoir ; mais aussi-tôt toutes les femmes qui y étoient dcjà, se leverent comme de concert. et l'y laisserent absolument seule. Ce mouvement marqué d'indignation générale fut applaudi de tous les hommes, et fit redoubler les murmures, qui, dit-on, allerent jusqu'aux huées.

Pour que rien de manquât à son humiliation, son malheur voulut que M. de Prévan, qui ne s'étoit montré nulle part depuis son aventure, entrât dans le même moment dans le petit salon. Dès qu'on l'aperçut tout le monde, hommes et femmes, l'entoura et l'applaudit, et il se trouva, pour ainsi dire, porté devant Mde de Merteuil, par le public qui faisoit cercle autour d'eux. On assure que celle-ci a conservé l'air de ne rien voir et de ne rien entendre, et qu'elle n'a pas changé de figure ! mais je crois ce fait exagéré. Quoi qu'il en soit, cette situation, vraiment ignominieuse pour elle, a duré jusqu'au moment où on a annoncé sa voiture ; et à son départ, les huées scandaleuses ont encore redoublé. Il est affreux de se trouver parente de cette femme, M. de Prévan a été, le même soir, fort accueilli de tous ceux des Officiers de son Corps qui se trouvoient là, et on ne doute pas qu'on ne lui rende bien tôt son emploi et son rang.

La même personne qui m'a fait ce détail, m'a dit que Mde de Merteuil avoit pris la nuit suivante une très-forte fievre, qu'on avoit cru d'abord être l'effet de la situation violente où elle s'étoit trouvée ; mais qu'on sait depuis hier au soir, que la petite vérole s'est déclarée confluente et d'un très-mauvais caractere. En vérité, ce seroit, je crois, un bonheur pour elle d'en mourir. On dit encore que toute cette aventure lui fera peut-être beaucoup de tort pour son procès, qui est près d'être jugé, et dans lequel on prétend qu'elle avoit besoin de beaucoup de faveur.

Adieu, ma chere et digne amie. Je vois bien dans tout cela les méchans punis ; mais je n'y trouve nulle consolation pour leurs malheureuses victimes.

Paris, ce 18 *Décembre* 17**.

LETTRE CLXXVI

Le Chevalir Danceny à Madame de Rosemonde.

Vous avez raison, Madame, et sûrement je ne vous refuserai rien de ce qui dépendra de moi, et à quoi vous paroîtrez attacher quelque prix. Le paquet que j'ai l'honneur de vous adresser contient toutes les Lettres de Mlle de Volanges. Si vous les lisez, vous ne verrez peut-être pas sans étonnement qu'on puisse réunir tant d'ingénuité et tant de perfidie. C'est, au moins, ce qui m'a frappé le plus dans la derniere lecture que je viens d'en faire.

Mais sur-tout, peut-on se défendre de la plus vive indignation contre Mde de Merteuil, quand on se rappelle avec quel affreux plaisir elle a mis tous ses soins à abuser de tant d'innocence et de candeur ?

Non, je n'ai plus d'amour. Je ne conserve rien d'un sentiment si indignement trahi ; et ce n'est pas lui qui me fait chercher à justifier Mlle de Volanges. Mais cependant, ce cœur si simple, ce caractere si doux et si fa-

cile, ne se seroient-ils pas portés au bien, plus aisément encore qu'ils ne se sont laissés entraîner vers le mal ? Quelle jeune personne, sortant de même du couvent, sans expérience et presque sans idées, et ne portant dans le monde, comme il arrive presque toujours alors, qu'une égale ignorance du bien et du mal ; quelle jeune personne, dis-je, auroit pu résister davantage à de si coupables artifices ? Ah ! pour être indulgent, il suffit de réfléchir à combien de circonstances indépendantes de nous, tient l'alternative effrayante de la délicatesse, ou de la dépravation de nos sentimens. Vous me rendiez donc justice, Madame, en pensant que les torts de Mlle de Volanges, que j'ai sentis bien vivement, ne m'inspirent pourtant aucune idée de vengeance. C'est bien assez d'être obligé de renoncer à l'aimer ! il m'en coûteroit trop de la haïr.

Je n'ai eu besoin d'aucune réflexion pour désirer que tout ce qui la concerne, et qui pourroit lui nuire, restât à jamais ignoré de tout le monde. Si j'ai paru différer quelque temps de remplir vos désirs à cet égard, je crois pouvoir ne pas vous en cacher le motif ; j'ai voulu auparavant, être sûr que je ne serois point inquiété sur les suites de ma malheureuse affaire. Dans un temps où je demandois votre indulgence, où j'osois même croire y avoir quelques droits, j'aurois craint d'avoir l'air de l'acheter en quelque sorte par cette condescendence de ma part ; et sûr de la pureté de mes motifs, j'ai eu, je l'avoue, l'orgueil de vouloir que vous ne puissiez en douter. J'espere que vous pardonnerez cette délicatesse, peut-être trop susceptible, à la vénération que vous m'inspirez, au cas que je fais de votre estime.

Le même sentiment me fait vous demander, pour derniere grâce, de vouloir bien me faire savoir si vous jugez que j'aie rempli tous les devoirs qu'ont pu m'imposer les malheureuses circonstances dans lesquelles je me suis trouvé Une fois tranquille sur ce point, mon

parti est pris ; je pars pour Malte ; j'irai y faire avec plaisir, et y garder religieusement, des vœux qui me sépareront d'un monde dont, si jeune encore, j'ai déjà eu tant à me plaindre ; j'irai enfin chercher à perdre, sous un Ciel étranger, l'idée de tant d'horreurs accumulées, et dont le souvenir ne pourroit qu'attrister et flétrir mon âme.

Je suis avec respect, Madame votre très-humble, etc.

*Paris, ce 26 Décembre 17**.*

LETTRE CLXXV

Madame de Volanges à Madame de Rosemonde.

Le sort de Mde de Merteuil paroît enfin rempli, ma chere et digne amie ; et il est tel que ses plus grands ennemis sont partagés entre l'indignation qu'elle mérite, et la pitié qu'elle inspire. J'avois bien raison de dire que ce seroit peut-être un bonheur pour elle de mourir de la petite vérole. Elle en est revenue, il est vrai, mais affreusement défigurée : et elle y a particuliérement perdu un œil. Vous jugez bien que je ne l'ai pas revue : mais on m'a dit qu'elle étoit vraiment hideuse.

Le Marquis de..., qui ne perd pas l'occasion de dire une méchanceté, disoit hier, en parlant d'elle, que la maladie l'avoit retournée, et qu'à présent son ame étoit sur sa figure. Malheureusement tout le monde trouva que l'expression étoit juste.

Un autre événement vient d'ajouter encore à ses disgraces et à ses torts. Son procès a été jugé avant-hier, et elle l'a perdu tout d'une voix. Dépens, dommages et intérêts, restitution des fruits, tout a été adjugé aux mineurs : en sorte que le peu de sa fortune qui n'étoit pas compromis dans ce procès, est absorbé, et au-delà, par les frais.

Aussi-tôt qu'elle a appris cette nouvelle, quoique malade encore, elle a fait ses arrangemens, et est partie seule dans la nuit et en poste. Ses gens disent aujourd'hui qu'aucun d'eux n'a voulu la suivre. On croit qu'elle a pris la route de la Hollande.

Ce départ fait plus crier encore que tout le reste ; en ce qu'elle a emporté ses diamans, objet très-considérable, et qui devoit rentrer dans la succession de son mari ; son argenterie, ses bijoux ; enfin, tout ce qu'elle a pu ; et qu'elle laisse après elle pour près de 50,000 liv. de dettes. C'est une véritable banqueroute.

La famille doit s'assembler demain pour voir à prendre des arrangemens avec les créanciers. Quoique parente bien éloignée, j'ai offert d'y concourir : mais je ne me trouverai pas à cette assemblée, devant assister à une cérémonie plus triste encore. Ma fille prend demain l'habit de Postulante. J'espere que vous n'oubliez pas, ma chere amie, que dans ce grand sacrifice que je fais, je n'ai d'autre motif, pour m'y croire obligée, que le silence que vous avez gardé vis-à-vis de moi.

M. Danceny a quitté Paris, il y a près de quinze jours. On dit qu'il va passer à Malte, et qu'il a le projet de s'y fixer. Il seroit peut-être encore temps de le retenir ?.., Mon amie !... ma fille est donc bien coupable ?... Vous pardonnerez sans doute à une mere de ne céder que difficilement à cette affreuse certitude.

Quelle fatalité s'est donc répandue autour de moi depuis quelque temps, et m'a frappée dans les objets les plus chers ! Ma fille, et mon amie !

Qui pourroit ne pas frémir en songeant aux malheurs que peut causer une seule liaison dangereuse ! et quelles peines ne s'éviteroit-on point en y réfléchissant davantage ! Quelle femme ne fuiroit pas au premier propos d'un séducteur ? Quelle mere pourroit, sans trembler, voir une autre personne qu'elle parler à sa fille ? Mais, ces réflexions tardives n'arrivent jamais qu'après l'événe-

ment ; et l'une des plus importantes vérités, comme aussi peut-être des plus généralement reconnues, reste étouffée et sans usage dans le tourbillon de nos mœurs inconséquentes.

Adieu, ma chere et digne amie ; j'éprouve en ce moment que notre raison, déjà si insuffisante pour prévenir nos malheurs, l'est encore d'avantage pour nous en consoler (1).

*Paris, ce 14 Janvier 17**.*

(1) Des raisons particulières et des considérations que nous nous ferons toujours un devoir de respecter, nous forcent de nous arrêter ici.

Nous ne pouvons, dans ce moment, ni donner au Lecteur la suite des aventures de Mlle de Volanges, ni lui faire connoître les sinistres événemens qui ont comblé les malheurs ou achevé la punition de Mde de Merteuil.

Peut-être quelque jour nous sera-t-il permis de compléter cet Ouvrage ; mais nous ne pouvons prendre aucun engagement à ce sujet : et quand nous le pourrions, nous croirions encore devoir auparavant consulter le goût du Public, qui n'a pas les mêmes raisons que nous de s'intéresser à cette lecture.

Note de l'Editeur.

FIN

APPENDICE

—

NOTICE

Pierre-Ambroise-François Choderlos de Laclos naquit à Amiens en 1741. Entré au service à dix-huit ans (1759), capitaine du génie en 1778, il devint secrétaire des commandements du duc d'Orléans, à la fortune duquel il semble s'être d'abord attaché. A cette époque, il fréquente le monde et il observe. « C'était, dit Tilly (1) dans ses Mémoires, un grand monsieur maigre, jaune, en habit noir (2). »

Successivement secrétaire général de l'Administration des hypothèques, général de brigade commandant l'artillerie de l'armée du Rhin, puis inspecteur général de l'artillerie de l'armée de Naples, il mourut à Tarente, le 5 novembre 1803.

(1) *Mémoires pour servir à l'Histoire des mœurs de la fin du* XVIII[e] *siècle*. Paris, 1828. 3 vol. in-8°.

(1) Outre le portrait placé en tête du présent volume, et dont l'original est à Versailles, il existe au même musée un autre portrait de Laclos, par Ducreux.

Ce fut en 1782 que parut son célèbre roman.

LES LIAISONS DANGEREUSES
OU
LETTRES
Recueillies dans une société
et publiées pour l'instruction de quelques autres,
par M. C..... DE L...
A AMSTERDAM
Et se trouve à Paris
chez Durand neveu, libraire à la
Sagesse, rue Galande.
M. L. CC LXXXII

4 volumes in-12.

Voici le contrat que Laclos passa avec son éditeur ; il nous montre que la première édition des *Liaisons dangereuses* s'enleva en un mois.

« Nous soussignés sommes convenus de ce qui suit.

« Savoir que moi Delaclos, capitaine d'artillerie etc, auteur du danger des liaisons.

« Donne et cedde la première édition de mon ouvrage à Monsieur Durand libraire aux conditions ci-après.

« 1° Qu'il se chargera d'en payer l'impression livrée à deux milles.

« 2° Que pour se remplir de ses frais avances et déboursés, généralement quelconques, il gardera pour lui et pour ses mains le prix de la vente des douze cent premiers exemplaires.

« 3° Qu'il me tiendra compte de huit cent exemplaires restans (non compris les cinquante que je prélève des à présent sur l'Edition entière) à raison de trois livres par exemplaire de bénéfice sur lesquels huit cent exemplaires j'aurai les deux tiers, ce qui formera seize cent livres et à M. Durand l'autre tiers faisant huit cent livres.

« Et moi Durand acquiescant aux propositions ci-des-

sus je promets décharger M. de la Clos de tous frais relatifs à l'impression, brochure de son ouvrage, et de lui tenir compte des deux tiers de son bénéfice dans les huit cent exemplaires à mesure qu'il en aura été vendu un cent en un billet payable à l'échéance de six mois et ainsi de suite jusqu'à la fin de l'Edition fait double sous nos seings. Paris ce seize mars mil sept cent quatre-vingt-deux.

J'approuve l'écrit cy dessus.

Durand
neveu.

J'approuve l'écrit cy dessus.

De Laclos

Reçu à compte le vingt et un avril douze cent livres, et consenti à une seconde édition aux mêmes conditions que la première.

Paris, 21 avril 1782.

De Laclos

Approuvé le contenu cy dessus,
Fait à Paris le 21 avril 1782.

Durand
neveu.

Reçu quatre cent livres pour fin de compte de la première édition le 7 mai 1782.

De Laclos

Laclos s'y intitule « auteur du Danger des liaisons » ; le manuscrit de la Bibliothèque Nationale (n° 12845) fr. porte en effet ce titre, qui fut biffé, pour être remplacé par celui, beaucoup plus significatif de *Liaisons dangereuses* (1).

Le manuscrit est d'une petite écriture fine, presque illi-

(1) Il existait déjà un roman portant ce titre : *Le Danger des Liaisons ou Mémoires de la Barônne de Blémon*, par Mme de Saint-Aubin (1763).

sible, presque sans ratures. Chacune des lettres forment un bloc sans alinéas. Le roman y est divisé en deux parties : nous avons rétabli cette division.

Ce manuscrit contient en outre :

Fol. 1 — Copie des armes de la famille du général Choderlos de Laclos :

Chef : Neuf guillettes d'argent sur un fond d'azur.

Ecusson : Sur un fond d'azur, deux lances de sable en sautoir, quatre flammes de gueules.

Supports : Deux sauvages appuyés sur leur lance.

Devise : Pro Deo et Rege.

Le tout surmonté d'un casque (antique).

Fol. 2–5 — 5 petites pages de vers, sans titre.

Fol. 6-9 — La Procession, conte en vers.

Fol. 10 — Les Désirs contrariés, chanson.

Fol. 12–34 — La correspondance entre Laclos et Mme Riccoboni (4 lettres de Mme Riccoboni ; — 3 lettres de Laclos ; — 1 lettre à M. Duchastellier ; — des vers sans titre, — 1 Epître de Mme la marquise de Montalembert, 1 Epître à la Mort, intercalés fol. 18 à 23). M. Bloomfield a publié cette correspondance comme inédite dans la *Revue de Paris*, août et septembre 1864 (1).

Fol. 128-129 — 1 lettre de M. Pieyre.

Fol. 130 — 1 lettre de Mme Vve de Laclos, « sans doute

(1) « Voyez, écrit Pariset en sa « Notice sur le Général de la Clos » (*sic*) (*Moniteur* du 13 décembre 1803), la charmante correspondance de Mme Riccoboni et de M. de la Clos, imprimée à la suite des *Liaisons dangereuses*. » — Je n'ai pu découvrir cette édition.

« On voit, écrit M. Bloomfield, à la Bibliothèque Impériale un livre richement relié avec des armes sur le plat et pas de titre sur le dos. Ces volumes sont les « Liaisons dangereuses » : les armes sont celles de Marie-Antoinette..... le relieur fut chargé de ne pas imprimer le titre..... ».

Et à propos de Laclos : « Il brava le bruit qui se fit autour de son livre et s'amusa même aux dépens de Mme Riccoboni dont il prêtait la correspondance. »

à M. Pieyre, auteur d'une notice biographique sur mon père (Note du fils de Laclos).

Fol. 131 — 1 lettre de Ch. de Laclos fils à M. Arnaud.

Fol. 133 — La réponse de M. Arnaud.

Fol. 134-137 — La notice (imprimée) de Pariset (14 frimaire, an XII).

Fol. 138 — 1 lettre de Laclos fils à M. de Lacretelle jeune.

Fol. 140-141 — Copie (de la main de Mme Vve de Laclos), d'un article de M. Arnaud, paru dans la « Biographie des contemporains », tome 10e, 1823.

Fol. 142 — Copie d'une lettre écrite à M. le Maréchal de Ségur, par M. de Laclos.

En 1783, Laclos aurait publié un volume de *Poésies fugitives*, « productions d'un génie vif et brillant, qui suffiraient à la réputation de tout autre (1), ne font qu'une faible partie de la sienne », écrit Pariset. « Ces *poésies fugitives* furent traduites en espagnol (Biographie générale

(1) Voici un échantillon des œuvres poètiques de Laclos, extrait d'un conte en vers du manuscrit, intitulé : la *Procession* :

« .... Sans savoir comme, il advint que la belle
Criant tout bas, cessa d'être pucelle.
Lubin encor, Lubin n'est pas content.
Mon auteur dit qu'un triple pucelage
Fut expiré sous son bouillant courage,
Avant d'avoir désarmé son couroux
Si, que Lison en ce combat novice
Sans mouvement s'abandonne à ses coups,
Puis se résigne, attendant qu'il finisse,
Tant l'habitude à d'empire sur nous ;
. . . .
. . . . La dolente beauté
Lui dit enfin : que me font tes promesses ?
Rends-moi plutôt ce que tu m'as ôté. »

Didot), sous le titre de *Las Amistades peligrosas* (c'est-à-dire, Amitiés périlleuses ou liaisons dangereuses); traduites en allemand par Bonnin, Liepzig, 1783, 4 vol, in-4° ; Francfort-sur l'Oder, 1798, 4 vol. in-4° ; traduites dans la même langue par Von Steigenlesch. Gressen, 1812 et Darmstadt, 1823. 3 vol. in-8°. » Ne serait-ce pas les *Liaisons dangereuses* traduites sous un titre moins audacieux

L'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux* a posé cette question (tome XVII) à laquelle personne n'a répondu : « Quelqu'un connaît-il le recueil de vers que Choderlos de Laclos aurait publié ? Ce volume ne se trouve pas à la Bibliothèque Nationale, et l'on m'affirme qu'il n'est jamais passé en vente. Pourtant il doit exister. car on lit dans une lettre de Duchastelier à l'auteur des *Liaisons dangereuses*, en date du 2 mars 1787 : « Je connaissais, Monsieur, plusieurs des pièces fugitives que vous avez eu la bonté de m'adresser ; mais je suis charmé de les voir *en tête de votre* ouvrage, parce qu'on ne sera plus embarrassé de savoir si c'est à Voltaire ou à vous qu'il faut les attribuer. »

Laclos a, en effet, publié quelques poésies fugitives, dans l'*Almanach des Muses*. En voici quelques-unes :

— En 1773 (page 125), Les Souvenirs, par M. C. D. L,
« Du plaisir que l'on a pu prendre,
Eglé....

— En 1774 (page 35), Avis aux princes, par M. De L**.
« Princes et Rois, si vous savez l'histoire...

— En 1776 (page 81), Epître à Margot par M. De La Cl*.

« Pourquoi craindrois-je de le dire. »

— En 1777 (page 49), Epître à la Mort par M. De La Clos (figure au ms. 12 845 fr.).

— En 1779 (page 245), Le bon choix, conte par M. De La Clos.

Un autre manuscrit de Laclos (Bibliothèque nationale, n° 12846 fr.) contient :

I° (fol. 1 et 2) Lettre de Laclos au Maréchal de Ségur.

II° (fol. 3 et 4) Lettre de Laclos à un journal sur un moyen proposé pour se reconnaître facilement dans Paris, en ajoutant, à l'écriteau de chaque rue, une lettre et un numéro correspondant à une lettre et à un numéro indiqués sur un plan.

III° *a*) (fol. 5) *Discours sur la question proposée par l'Académie de Châlons-sur Marne* (1) (1 Mars 1783) : *Quels seraient les meilleurs moyens de perfectionner l'éducation des femmes?* » (Fragments).

b) (fol. 6-15) *Des femmes et de leur éducation*, que M. Edouard Champion vient de publier (Vanier, 1903) sous le titre de « *L'éducation des femmes* » suivi de notes inédites de Baudelaire sur Laclos.

M. Edouard Champion fait en outre suivre son livre de documents très intéressants qui complètent le travail de M. Patrice Mahon (2).

IV° (fol. 16-27). *De la Guerre et de la Paix.*

— *Lettre à MM. de l'Académie Française, sur l'éloge du Maréchal de Vauban, proposé pour sujet d'éloquence de l'année 1787.*

(Amsterdam et Paris, Durand, neveu, 1786, in-8°).

V° (fol. 28 et 29) Notes prises par Laclos pour son étude sur l'éducation des femmes.

(Fol. 30) Une lettre de Laclos fils.

(Fol. 31 et 32) Deux lettres du même.

Reprenant le livre de Vilate, ex-juré au tribunal révolutionnaire : « Causes secrètes de la Révolution du 9 au

(1) Académie de Chalons-sur-Marne : société littéraire fondée au milieu du XVIIIe siècle, disparut en 1792, « il ne paraît pas qu'elle ait rien publié. »

(2) Les services de Choderlos de Laclos (1792-1803), Carnet de la Sabretache. n° 100. 30 Avril 1901.

10 Thermidor. Paris, 1795 », Laclos publia : *Continuation des causes secrètes*, 1795 in-8°.

Choderlos de Laclos a encore collaboré à la « Galerie des États généraux (1789) » et au « Mercure de France ».

On a beaucoup épilogué sur les personnages mis en scène dans les *Liaisons dangereuses* : « Je n'en parlerais pas, dit Charles Nodier, si ce livre n'avait aussi sa clef, ou plutôt s'il n'en avait dix. Je ne crois pas avoir traversé une ville principale de nos provinces où l'on ne montrât du doigt dans ma jeunesse un des héros impurs et pervers de ce satyricon de garnison... (1) »

« On insiste, écrit Laclos lui-même (Lettre à Mme Riccoboni), et l'on me demande : Mme de Merteuil a-t-elle jamais existé ? je l'ignore, je n'ai point prétendu faire un libelle (2). »

(1) Charles Nodier. *Bulletin du Bibliophile* : de quelques livres satyriques et de leur clef. Oct. 1834.

(2) On a attribué à Laclos *Le Vicomte de Barjac ou Mémoires pour sérvir à l'histoire de ce siècle*, 1 vol. in-8, Dublin, Wilson, 1784, et *Les Folies philosophiques*, par un Homme retiré du monde, 2 vol. in-8, 1784 ; on croit que ces deux ouvrages sont du marquis de Luchet.

VARIANTES

— Page 13, ligne 6 —, *son succès ne m'en paraît pas plus assuré* et il me semble toujours qu'*il* doit....

— Page 17, ligne 11, cordonnier là. *Ce récit est bien différent de celui que je comptois te faire.*

— Page 24, ligne 19. Au lieu de : et même combien peu de gloire... : *sans que le succès puisse vous faire le moindre honneur.*

— Page 29. En note, ligne 2, après : correspondance journalière, *qui, à elle seule composeroit plusieurs volumes*;

— Page 44, ligne 18, dû le garder. « *Laissez-moi l'espoir de retrouver ces moments où nous savions fixer le bonheur sans l'enchaîner par le secours des illusions, où après avoir détaché le bandeau de l'amour, nous le forcions à éclairer de son flambeau le plaisir dont il était jaloux...*

— Page 56, ligne 30. Au lieu de : j'ai été étonné etc : *je serois tenté de croire qu'il y a vraiment du plaisir à faire du bien, et, qu'après tout*, ce que...

— Page 60, ligne 36, retour au château; *j'observai seulement qu'en y revenant, la belle présidente était fort rêveuse et ne dit pas quatre mots. En descendant de voiture, Mde de Rosemonde passa dans son appartement; il faisoit déjà nuit; deux bougies éclairoient mal ce grand salon dans lequel je me trouvois seule avec Mde de Tourvel. Elle s'y promenoit lentement, et c'est en me promenant à côté d'elle que se tint cette conversation que je puis vous rendre mot pour mot et dans laquelle vous distinguerez facilement ses interventions sans que je prenne le soin de les nommer. Nous avions déjà fait toute la longueur du salon sans proférer une parole,*

elle marchoit les yeux baissés, et je l'observois sans pouvoir l'aborder, lorsqu'enfin j'ouvris la scène.

— Page 71. Lettre XXVIII. Le chevalier Danceny à Cécile Volanges (1).

— Page 80, ligne 16. Au lieu de : « qu'elle doit se rendre », *qu'elle doit coucher avec vous.*

— Page 81, ligne 29 : désirer d'être vaincues. *Voilà pourquoi le drame le plus médiocre et qu'on ne saurait lire ne manque presque jamais son effet au théâtre.*

— Page 108, ligne 34, alors je me *retirois quand je m'aperçus que mon valet avoit emporté mon flambeau au lieu du sien, ce qui donna occasion à une gaité de ma part, je prioi la belle de me conduire et m'éclairer, elle voulut faire auparavant un commencement de toilette, mais je l'assuroi qu'après ce qui venoit de se passer, nous pouvions être sans façon, et, tant bien que mal, il lui fallut se prèter à cette plaisanterie; elle vint ainsi jusque chez moi, et là je la remis à son tendre amant en permettant* à l'heureux couple....

— Page 137, ligne 20, et j'ai fait son malheur ? *il m'a donné sa confiance et je l'ai trahie* ? il imploroit...

— Page 141. Nota : « On a supprimé la Lettre de Cécile Volanges..... » L'auteur avait commencé la rédaction de cette lettre :

C'est bien à présent, Madame, que j'ai besoin de votre amitié : je n'attends plus de consolation que de vous. ... Biffé au ms.

— Page 143, ligne 25 : que je pus trouver deux heures de repos. *Tel on nous raconte que le Maréchal de Saxe, après avoir fait les dispositions d'une bataille, pour le lendemain, s'endormit d'un sommeil tranquille.*

(1) *Cette lettre est celle dont Cécile Volanges envoie copie à Mme de Merteuil ; comme elle redit en partie les mêmes choses que les deux précédentes, on a cru qu'elle suffiroit, pour ne pas grossir inutilement ce recueil* (Note de l'auteur).

— Page 155, ligne 5, d'être *Prince*. Note variante : *Allusion à un passage du poëme de la pucelle d'Orléans par Voltaire.*

— Ligne 16, ne s'effarouche *de la petite fermentation de sentiment* que notre jeune homme *a mise* dans sa lettre; — ligne 34, négligence impardonnable (1).

— Page 171, ligne 7, m'aimer moins... *il me serait bien plus facile d'en mourir que de m'en consoler.*

— Page 211, ligne 29, l'image de toutes les vertus. *C'est là ce que j'ai éprouvé, vous ne l'ignorez pas.*

— Page 244, ligne 25. *P. S. Quand vous aurez cette clef, je vous prie de prendre bien garde que personne ne la voye, car se seroit bien dangereux.*

— Page 245, ligne 26... de ce danger *qu'elle venoit de fuir avec tant d'efforts.*

— Page 252, lignes 1, pour toute chose au monde. *qu'il restât comme ça.*

— Page 273 ligne 30, à vous recevoir. *Venez avec confiance vous y reposer de vos cruelles agitations.* Ce sera.

— Page 275. ligne 14, à un goût frivole, *enfant du caprice et père du délire,* dont...

— Page 296, ligne 22. Je ne peux *guère être plus avancé ni plus instruit que le premier jour.*

— Page 313, ligne 18, à la campagne, ennuyeuse *comme une idyle et ennuyée comme son lecteur.*

— Page 319, ligne 30. Oh ! *que je dirois volontiers comme le Misanthrope : Perdez votre procès et soyez moi fidèle.*

— Page 409. En note, l'auteur écrit : « C'est parce qu'on

(1) *Le lecteur ne sera pas à même de juger de la vérité de cette observation, on a mieux aimé la laisser dans le doute que de grossir un recueil d'une multitude de lettres presque toutes mal écrites et que Valmont avait raison de trouver ennuieuses. Au reste, la possibilité de ne point obéir peut se remarquer dans presque toutes les correspondances d'amour.*

n'a rien trouvé dans la suite de cette correspondance, qui pût résoudre ce doute, qu'on a pris le parti de supprimer la Lettre de M. de Valmont. »

Voici cette lettre, que l'auteur a composée en entier, mais qui se trouve biffée au manuscrit.

LETTRE CLV

Le Vicomte de Valmont à Madame de Volanges.

Je sais, madame, que vous ne m'aimez point ; je n'ignore pas davantage que vous m'avez toujours été contraire auprès de Mde de Tourvel et je ne doute pas non plus que vous ne soyez plus que jamais dans les mêmes sentimens, je conviens même que vous pouvez les croire fondés : cependant c'est à vous que je m'adresse, et je ne crains pas non seulement de vous prier de remettre à Mde de Tourvel la lettre que je joins icy pour elle, mais encore de vous demander d'obtenir d'elle qu'elle la lise ; de l'y disposer, en l'assurant de mon repentir, de mes regrets et surtout de mon amour. Je sens que ma démarche peut vous paroitre étrange. Elle m'étonne moi-même ; mais le désespoir saisit les moyens et ne les calcule pas. Et d'ailleurs un intérêt si grand, si cher et qui nous est commun doit écarter toute autre considération. Mde de Tourvel se meurt, Mde de Tourvel est malheureuse, il faut lui rendre la vie la santé et le bonheur. Voila l'objet à remplir ; tous les moyens sont bons qui peuvent en assurer ou en hâter le succès. Si vous rejetez ceux que je vous offre, vous resterez responsable de l'événement ; sa mort, vos regrets, mon éternel désespoir, tout sera votre ouvrage.

Je sais que j'ai outragé indignement une femme digne de toute mon adoration ; je sais que mes torts affreux ont seuls causé tous les maux qu'elle ressent ; je ne prétends dissimuler mes fautes, ni les excuser ; mais vous, Madame,

craignez d'en devenir complice en m'empêchant de les réparer. J'ai enfoncé le poignard dans le cœur de votre amie, mais je peux seul retirer le fer de la blessure ; seul, je connois les moyens de la guérir. Qu'importe que je sois coupable, si je puis être utile ! Sauvez votre amie ! sauvez là ! elle a besoin de vos secours et non de votre vengeance.

Paris, ce 5 Décembre 17**.

Le manuscrit de la Bibliothèque Nationale contient, en outre, une Lettre de la Présidente de Tourvel au Vicomte de Valmont, qui n'a été publiée dans aucune des nombreuses éditions des « Liaisons dangereuses ».

Elle ne figurait à la fin du manuscrit de Laclos, que comme une lettre égarée et retrouvée. L'éditeur de la première édition la supprima, reportant le mot « fin » à la page précédente. Il ajoutait la note : « Des raisons particulières... » qui ne paraît pas être, au manuscrit, de la main de Laclos, et qui termine le roman, dans toutes les éditions suivantes.

Voici cette Lettre inédite :

La Présidente de Tourvel au Vicomte de Valmont.

O ! mon ami, quel est donc le trouble que j'éprouve depuis l'instant où vous vous êtes éloigné de moi ; quelque tranquillité me seroit si nécessaire ! Comment se fait-il que je sois livrée à une telle agitation qu'elle va jusqu'à la douleur et me cause un véritable effroi ? Le croiriez-vous ? je sens que même pour vous écrire j'ai besoin de rassembler mes forces et de rappeler ma raison. Cependant, je me dis, je me répète que vous êtes heureux ; mais, cette idée si chère à mon cœur et que vous avez si bien nommée le doux calmant de l'amour en est au contraire devenu le ferment et me fait succomber sous une

félicité trop forte ; tandis que, si j'essaye de m'arracher à cette délicieuse méditation, je retombe aussitôt dans les cruelles angoisses, que je vous ai tant promis d'éviter et dont, en effet, je dois me garantir si soigneusement, puisqu'elles altéreroient votre bonheur. Mon ami, vous m'avez facilement appris à ne vivre que pour vous ; apprenez moi maintenant à vivre loin de vous... Non, ce n'est pas là ce que je veux dire, c'est plutôt que loin de vous, je voudrois ne point vivre ou au moins oublier mon existence. Abandonnée à moi-même, je ne puis supporter ni mon bonheur ni ma peine ; je sens le besoin du repos, et tout repos m'est impossible ; j'ai vainement appelé le sommeil, le sommeil a fui loin de moi ; je ne puis ni m'occuper ni rester oisive, tour à tour un feu brûlant me dévore, un frisson mortel m'anéantit : tout mouvement me fatigue et je ne saurois rester en place. Enfin ! que dirai-je ? je souffrirois moins dans l'ardeur de la plus violente fièvre, et, sans que je puisse ni l'expliquer ni le concevoir, je sens très-bien pourtant que cet état de souffrance ne vient que de mon impuissance à contenir ou diriger une foule de sentimens au charme desquels cependant je me trouverois heureuse de pouvoir livrer mon âme toute entiere.

Au moment même où vous êtes sorti, j'étois moins tourmentée ; quelqu'agitation se joignoit bien à mes regrets, mais je l'attribuois à l'impatience que me causoit la présence de mes femmes qui entrèrent à l'instant, et dont le service toujours trop long à mon gré, me paraissoit se prolonger encore mille fois plus que de coutume. Je voulois surtout être seule : je ne doutois pas alors, qu'environnée de souvenirs si doux, je ne dusse trouver dans la solitude, le seul bonheur dont votre absence me laissoit susceptible Comment aurois-je pu prévoir, qu'aussi forte auprès de vous pour soutenir le choc de tant de sentimens divers, si rapidement éprouvés, je ne pourrois seule en supporter la reminiscence. J'ai été bientôt bien cruellement détrompée... Icy, mon tendre ami, j'hésite à vous dire tout..

cependant, ne suis-je pas à vous, entièrement à vous, et dois-je vous cacher une seule de mes pensées ? Ah ! cela me seroit bien impossible ; seulement je réclame votre indulgence pour des fautes involontaires et que mon cœur ne partage pas : j'avois, suivant mon habitude, renvoyé mes femmes avant de me mettre au lit....

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

APPENDICE

FIN DE LA TABLE

LACLOS

LES LIAISONS DANGEREUSES

OU

LETTRES RECUEILLIES DANS UNE SOCIÉTÉ
ET PUBLIÉES POUR L'INSTRUCTION DE QUELQUES AUTRES

PAR M. C..... DE L...

ÉDITION COLLATIONNÉE SUR LE MANUSCRIT ORIGINAL
SUIVIE D'UNE NOTICE, DE VARIANTES ET DE LETTRES INÉDITES
ORNÉE D'UNE REPRODUCTION EN HÉLIOGRAVURE
DU PORTRAIT DE LACLOS PAR BOILLY

DOUZIÈME ÉDITION



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ — PARIS-VIe

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois, et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans . Rachilde, Henriette Charasson.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Dr Paul Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Esotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Chronique de la Suisse romande : René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Giovanni Papini.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Asteriotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzewille.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmer.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Etranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Un numéro	1.25	Un numéro	1.50
Un an	25 fr.	Un an	30 fr.
Six mois	14 »	Six mois	17 »
Trois mois	8 »	Trois mois	10 »

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.

Due Oct 16


3 0112 072368506